N° 383 — Tome CIII 1er Juin 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, PHILIPPE CHAMPAULT, JACQUES DAURELLE,
GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, PAUL-LOUIS HERVIER, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, LOUIS LE CARDONNEL, AUGUSTE MARGUILLIER,
GEORGES MATISSE, JEAN NOREL, EDMOND PILON, ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE,
RACHILDE, SAINT-POL-ROUX, THÉODORE STANTON,
ARCHAG TCHOBANIAN, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

No 383. — 1er JUIN 1913

PHILIPPE CHAMPAULT	*Les Phéaciens d'Homère colonie phénicienne*	449
LOUIS LE CARDONNEL	*Florentiæ dicatum*, poème	488
ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE	*L'Enfance de Carpeaux*	490
ARCHAG TCHOBANIAN	*La Maison de la Douleur*, histoire des temps anciens	504
PAUL-LOUIS HERVIER	*Le Premier amour de Walter Scott.*	511
GEORGES MATISSE	*La Théorie moléculaire et la science contemporaine*	520
EDMOND PILON	*Le général Marceau et Mlle des Metliers*	525

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues: XXVIIe Lettre à l'Amazone*	573
GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	575
RACHILDE	*Les Romans*	580
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	584
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	588
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	596
A. VAN GENNEP	*Ethnographie, Folklore*	601
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes.*	605
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	610
R. DE BURY	*Les Journaux*	618
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	623
GUSTAVE KAHN	*Art*	630
AUGUSTE MARGUILLIER	*Musées et Collections*	633
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	640
RICCIOTTO CANUDO	*Lettres italiennes*	645
THEODORE STANTON	*Lettres américaines*	648
SAINT-POL-ROUX	*Variétés : Réponse périe en mer*	652
GUILLAUME APOLLINAIRE	*La Vie anecdotique*	663
JACQUES DAURELLE	*La Curiosité*	667
MERCVRE	*Publications récentes*	672
—	*Echos*	000

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

PAUL ADAM
STÉPHANIE

ÉMILE BERGERAT
SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS
Le Martyre Théâtral
Quatrième volume : 1882-1890

ALBERT BESNARD
L'HOMME EN ROSE
L'Inde couleur de sang

A. DESSOYE
DÉFENSE LAÏQUE

CLAUDE FERVAL
UN DOUBLE AMOUR
(LOUISE DE LA VALLIÈRE)
Préface de Jean Richepin. Ouvrage orné de 2 portraits.

CHARLES GÉNIAUX
L'OCÉAN

CHARLES-HENRY HIRSCH
SAINT-VALLIER

MAURICE MAETERLINCK
LA MORT

ROGER MARX
L'ART SOCIAL

OCTAVE MIRBEAU
DINGO

G. DE PAWLOWSKI
VOYAGE AU PAYS DE LA QUATRIÈME DIMENSION

J.-H. ROSNY AINÉ
DANS LES RUES

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Psychologie de la Volonté

Par **Eugène MARTIN**

Professeur de philosophie au Collège de Villefranche-de-Rouergue

PRÉFACE DE M. P. MALAPERT

1 volume in-16..... 2 fr. 50

L'auteur de ce livre a essayé de pousser l'analyse psychologique aussi loin que possible dans l'étude d'une fonction qui est sans doute la plus complexe de toutes. Il a tenu un grand compte de son évolution normale. Ce ouvrage ne laissera pas d'intéresser les amateurs d'études pédagogiques, notamment par son dernier chapitre e par sa conclusion.

De l'Animal à l'Enfant

Par **HACHET-SOUPLET**

Directeur de l'Institut de psychologie zoologique

1 volume in-16..... 2 fr. 50

Le but de cet ouvrage est de représenter l'animal au moment où il apprend et quelquefois « où il comprend » — ce qui est une façon supérieure d'apprendre — puis de le comparer au *jeune* enfant. M. Hachet-Souplet s'attache à l'étude des « grands rouages » de la mentalité animale, et c'est en instruisant les bêtes qu'il entend pénétrer leur psychisme, comme le maître enseignant apprend à connaître l'âme de ses élèves. Il montre ainsi l'intérêt puissant d'une science nouvelle, celle de « l'éducation comparée ».

L'Idée de Vérité

Par **William JAMES**

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M^me^ L. VEIL ET MAXIME DAVID

1 volume in-8..... 5 fr.

Le chapitre " cardinal " du *Pragmatisme* de James est consacré à l'idée de la vérité. La conception qu'il expose ayant été critiquée et très mal comprise, James s'efforça de la rendre intelligible ; à cet effet, il réunit e volume, en y apportant un petit nombre de modifications et en y ajoutant deux chapitres nouveaux, tous les article qu'il avait écrits sur cette question. Tel est le contenu du livre ici traduit : on y peut suivre, sur un problèm capital, le développement continu de la pensée du philosophe, depuis 1884 jusqu'à la fin de sa vie.

Histoire de la Science politique

dans ses Rapports avec la Morale

Par **Paul JANET**, de l'Institut

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT ET PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quatrième édition, revue et corrigée d'après les notes de l'auteur

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE PAUL JANET PAR G. PICOT

2 forts volumes in-8..... 20 fr.

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

Le Système du Monde

des Chaldéens à Newton

Par **J. SAGERET**

1 volume in-16, avec 20 figures dans le texte..... 3 fr. 5

L'Aviation

Par **Paul PAINLEVÉ**, de l'Institut, **Émile BOREL**, Professeur à la Sorbonne, et **Ch. MAURAIN**, Directeur de l'Institut aérotechnique de l'Université de Paris

Sixième édition, mise au courant des plus récents progrès de la Science. 1 vol. in-12, avec 48 figures dans texte..... 3 fr. 5

Librairie G. VAN OEST & Cie

4, Place du Musée, BRUXELLES — 63, Boulevard Haussmann, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE L'ART DU XVIIIe SIÈCLE

WATTEAU ET SON ECOLE

Par Edmond PILON

Dans ce volume, Edmond Pilon nous donne une substantielle étude sur le grand maître Watteau, son œuvre, sa technique, ses origines, sa vie et ses disciples. Beau volume grand in-8°, 200 pages de texte et 50 belles planches hors texte en similihéliogravure.

Prix : *broché*, 10 fr., *relié*, 12 fr. 50

LE PORTRAIT EN FRANCE

Par L. DUMONT-WILDEN

Se plaçant surtout sur le terrain de l'histoire et au point de vue de l'esthétique, l'auteur y observe, à travers l'œuvre des portraitistes français, toute la vie sociale de l'époque. Beau volume grand in-8°, illustré de 50 planches hors texte.

Prix : *broché*, 10 fr.; *relié*, 12 fr. 50

COLLECTION DES

Grands Artistes des Pays-Bas

Cette collection vise à célébrer les anciens peintres, sculpteurs, architectes, ouvriers d'art des Flandres, de Wallonie et de Hollande.

La rédaction de ces monographies est confiée à des écrivains que leur compétence spéciale, relativement à une époque, une école, un style, une région, désigne à l'effet de traiter le sujet d'une façon scientifique. Nous veillons néanmoins à ce qu'à l'érudition s'associe un goût des idées générales qui convienne à tous les gens de culture.

Volumes parus dans cette collection :

THIÉRY BOUTS, par Arnold GOFFIN.
QUENTIN METSYS, par J. de BOSSCHÈRE.
PIERRE BREUGHEL, par Charles BERNARD.
VERMEER DE DELFT, par G. VANZYPE.
LES NÉERLANDAIS EN BOURGOGNE, par Alph. GERMAIN.
LA SCULPTURE ANVERSOISE AUX XVe et XVIe SIÈCLES, par J. de BOSSCHÈRE.
GÉRARD TERBORCH, par Franz HELLENS.
ROGER VAN DER WEYDEN, par Paul LAFOND.
LA SCULPTURE BELGE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES, Henri ROUSSEAU.
JUSTE SUTTERMANS, PEINTRE DES MÉDICIS, par P. BAUTIER.
LES MOSTAERT, par S. PIERRON.
LUCAS DE LEYDE, par N. BEETS.
LES ARTISTES WALLONS, par L. CLOQUET.

Ces diverses monographies comportent généralement un catalogue de l'œuvre de chaque artiste étudié et une bibliographie du sujet.

Chaque volume, de format petit in-8°, contient de 120 à 140 pages de texte et environ 32 planches hors texte.

Prix de chaque volume : Broché. . . . . fr. 3 50
Relié, avec un cartonnage en toile anglaise. » 4 50

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

Bibliothèque des Curieux — *4, rue de Furstenberg,* **PARIS (6e)**

Vient de paraître :

JEHAN D'IVRAY

SOUVENIRS D'UNE ODALISQUE

Roman de Mœurs Orientales

Un vol. in-16. — Couverture de J. KUHN RÉGNIER..... 3 50

« A l'heure où la question orientale passionne le monde, cet étrange récit vient apporter un jour nouveau sur les mœurs du Sérail de Yeldiz. Le mélange de voluptés et de douleurs réservé à la femme orientale, les intrigues sans nombre, les guet-apens, les trafics mercantils y alternent avec les divertissements et les plaisirs d'un ordre tout à fait inattendu. »

LES MAITRES DE L'AMOUR

La collection la plus complète des chefs-d'œuvre de la littérature galante de tous les pays.

Nouveauté

L'Œuvre de CHODERLOS DE LACLOS

LES LIAISONS DANGEREUSES

ou Lettres recueillies dans une Société et publiées pour l'instruction de quelques autres.

Texte intgral d'après l'édition de 1782.

Ouvrage orné de douze planches hors texte, d'après les gravures de Fragonard fils, Gérard et Monnet, accompagnant l'édition de Londres 1796.

Un fort vol. de 380 pages, impression soignée sur papier alfa, in-8° carré. 7 50

25 exemplaires sur papier d'Arches..... 15 »

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique, publié sous la direction de Claude Augé : tient au courant de tout, forme la mise à jour indéfinie du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ et de toutes les encyclopédies

Principaux articles du n° de Juin

Acrémoniose (*Méd.*), par M. E. SANTIARD.
Boutet de Monvel (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.
Compayré (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.
Couchant de la monarchie (AU) [*Litt.*], par M. JACQUES BOMPARD.
David et ses élèves (EXPOSITION) [*B.-Arts*], par M. JEAN BAYET.
Diatomées (APPLICATIONS INDUSTRIELLES ET SCIENTIFIQUES), par M. MARCEL MOLINIÉ.
Docks flottants (*Mar.*), par M. MARCEL HEGEL BACHER.
Europe (L') et la conquête d'Alger (*Litt.*), par M. le Lt LOUIS JOUAN.
Faisan vénéré (*lev. et Chas.*), par MM. CHARLES BRUNOT et GUSTAVE VOULQUIN.
Georges Ier (*Biogr.*), par M. GEORGES TREFFEL
Habit vert (L') [*Théâtr.*], par M. PAUL LOCARD.
Hadamard (*Biogr.*), par M. ALPHONSE BERGET.
Hohenzollern (LA CANDIDATURE) [*Litt. histor.*], par M. GEORGES TREFFEL.
Indo-européennes (LANGUES) [*Philol.*, par M. MAURICE ENOCH.
Mémoires scientifiques de Paul Tannery (*Sc. physiq.*), par M. GASTON BOCHENY.
Morgan (PIERPONT) [*Biogr.*], par M. J. M ZEL.
Origines du roman réaliste (LES) [*Litt* par M. ANDRÉ GAYOT.
Panama (LE CANAL DE), par M. HONO PAULIN.
Poésies complètes de Le Goffic (*Litt* par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Pôle continental de la terre (*Cosmogr* par M. A. BERGET.
Propriété industrielle (CONFÉRENCE WASHINGTON SUR LA) [*Dr. internat.*], p M. GEORGES LAINEL.
Ravaillac (LA TRAGÉDIE) [*Litt.*], par M. COQUELIN.
Stagmatypie (*Photogr. industr.*), par M. J. QUES AUVERNIER.
Talalgie (*Méd.*), par M. E. SANTIARD.
Tokharien (*Philol.*), par M. M. ENOCH
Toxicomanie (*Méd.*), par M. le Dr HEN BOUQUET.
White (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.

Le numéro illustré de 54 gravures et vues superbes hors texte : **75 centimes.**

ABONNEMENT D'UN AN

France..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr.**

(0 fr. 90 en sus si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

Le LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ paraît le premier samedi de chaque mois

Souscrivez avant le 15 Juin :

ATLAS DÉPARTEMENTAL LAROUSSE

Ce magnifique ouvrage, d'une présentation nouvelle, constituera, à un prix relativement très peu élevé, la géographie de notre pays extrêmement complète, qui permettra de connaître la France dans toute la variété de ses formes locales et le détail de ses richesses économiques et archéologiques. **L'Atlas départemental Larousse** comprendra au moins 46 fascicules et formera un splendide volume in-folio (33×45), contenant *94 cartes en six couleurs, 90 plans de villes en couleurs, 190 pages de texte* (près de 60.000 lignes) et *plus de 800 gravures photographiques*. Il paraît un fascicule chaque quinzaine depuis le 17 mai ; la périodicité deviendra prochainement hebdomadaire. — **Le fasc., 90 cent.**

Prix de faveur jusqu'au 15 Juin 1913 pour la souscription à l'ouvrage complet : en un volume relié genre amateur, livrable à l'achèvement, **46** fr. Payable 5 fr. tous les deux mois (au comptant en sous 10 p. 100).

Demander le prospectus détaillé

LES PHÉACIENS D'HOMÈRE
COLONIE PHÉNICIENNE

—

De tout temps, les débris fossiles avaient éveillé la curiosité. Mais, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ceux qui se prenaient pour les bons esprits n'y avaient vu que des jeux de la nature, c'était le terme consacré. Imaginer, avec Bernard Palissy, que ces pierres eussent vécu, c'était évidemment une hypothèse folle. Du labeur de Buffon, de Lacépède, de Daubenton et surtout de Cuvier, naquit un beau jour l'Anatomie comparée... A peine dégagée dans ses grandes lignes, cette science s'appliqua à contrôler l'hypothèse folle, et la Paléontologie fut. Non seulement des entrailles du sol, elle fit sortir des représentants d'espèces actuelles ; mais encore, sur des restes bien incomplets, elle arriva à reconstituer des types disparus. Ce fut une heure brillante dans l'évolution des sciences naturelles.

De même pour l'Histoire, quel progrès et quelle lumière ce serait de posséder enfin une méthode générale permettant de reconstituer vraiment les sociétés du passé, de les faire revivre dans la synthèse de leurs organes essentiels, de leur rendre ainsi non plus seulement des aspects de surface, mais leur vie propre et leur originalité fondamentale ! Nous paraissons bien conduire à l'heure actuelle la critique des faits, mais c'est pour les réduire à l'état d'échantillons desséchés ; c'est pour les ranger, dûment étiquetés, les uns à côté des autres en d'indigestes in-folio, comme dans les vitrines mortes d'un musée. Nous exhumons plus ou moins savamment, mais

nous ne ressuscitons rien. Et cette impuissance, on en arrive à l'ériger en système, à s'en faire gloire !

Ce qui manque en somme à l'Histoire, c'est de savoir comment est construite une société vivante. A la Paléosociologie, dont on sent le besoin, il faut, comme condition préalable, une sociologie réellement scientifique, c'est-à-dire fondée sur l'observation au sens méthodologique du mot.

Or, cette sociologie-là, elle existe depuis quelques années. C'est la Science Sociale, créée par Le Play et le plus remarquable de ses élèves, Henri de Tourville. En 1885, ce dernier a établi un cadre analyseur et classificateur de toutes les notions que l'on peut recueillir sur une société donnée ; et ce cadre, qu'on le remarque bien, n'est pas dû à son ingéniosité personnelle; il a une origine autrement scientifique, et tout *a posteriori ;* il sort en entier de l'observation sur le vivant; il a été extrait, notion par notion, des analyses sociales élaborées par Le Play de 1828 à 1879 (1). Appliqué à une série de sociétés contemporaines par de Tourville et ses disciples, il révéla bientôt l'essentiel de leur constitution ; il en dégagea les lois principales et les types principaux ; il conduisit en particulier à cette conclusion que, dans un milieu donné, tous les groupements ont des traits communs et une parenté véritable, qui sont le sceau caractéristique et la clef explicative d'une vie sociale une. Presque aussitôt, le maître adapta lui-même sa découverte à l'étude des sociétés anciennes : la Paléosociologie était constituée.

Nous emploierons ici la méthode de Tourville à l'analyse du type Phéacien, tel qu'il est connu par l'Odyssée. De cet essai, nous retirerons un double profit : d'abord nous verrons clair dans un des principaux problèmes homériques, réputé d'ailleurs insoluble. Puis nous comprendrons, je l'espère, que l'esprit humain est en possession d'un nouveau moyen de lumières, lequel n'attend que des travailleurs pour se perfectionner et se développer.

Evidemment, pour l'auteur du *Nostos* (cette partie de l'O-

(1) Prédicateur de réformes dans la seconde partie de sa vie, Le Play (on l'oublie trop, ou plutôt on ne l'a jamais compris à fond) avait auparavant construit un des plus grands monuments scientifiques que possède l'humanité. Ce sont ses *Ouvriers Européens* (deux édit., 1855 et 1879), qui ont transformé en une *vraie* science les connaissances sociologiques.

dyssée qui raconte les voyages d'Ulysse), les Phéaciens sont des gens considérables. Non seulement il leur consacre des centaines de vers ; mais encore et surtout il les regarde comme une race supérieure : il a pour eux une admiration hyperbolique.

Néanmoins ce peuple est parfaitement inconnu des historiens et des géographes. Il n'a laissé aucune trace ni dans le temps ni dans l'espace. Son souvenir est en l'air ; il ne vit plus que dans notre poème.

De là à supposer que les Phéaciens n'ont jamais existé et sont une pure imagination d'Homère, il n'y avait qu'un pas pour les modernes ; ils n'ont pas tardé à le franchir. Leur motif déterminant, ils l'ont surtout pris dans l'admiration outrancière du poète.

Les détails qu'Homère donne sur les Phéaciens, dit à peu près l'un d'eux (1), personne n'a jamais songé à les prendre au sérieux. J'admettrais volontiers que des marins d'Ionie ont pu rapporter de leurs voyages le souvenir d'une île lointaine très riante, très fertile, peuplée d'excellents marins, et que ces contes de matelots, transformés par l'imagination populaire, ont pu devenir une légende merveilleuse. Ce n'est que dans cette mesure qu'il est permis de se demander s'il a existé des Phéaciens et une terre des Phéaciens.

Pour d'autres, qui font un pas de plus, Schérie est une contrée tout à fait fantaisiste, quelque chose comme notre pays de Cocagne, comme l'île d'Utopie de Thomas Morus, ou la Terre des Fainéants des conteurs germaniques.

Les mythographes vont encore plus loin, s'il est possible :

Welcker a depuis longtemps démontré, assure M. Decharme, le caractère mythique des Phéaciens... Nous sommes tout près des dieux, dit Alcinoüs à Ulysse, comme les Cyclopes et les tribus sauvages des Géants. Les Géants, suivant la tradition de l'Odyssée, ont eu pour roi Eurymédon (celui dont la puissance s'étend au large), nom qui sert souvent d'épithète à Poseidon. Une fille d'Eurymédon, Périboïa (la clameur retentissante des vagues), s'était unie à Poseidon pour donner le jour à Nausithoos (l'homme aux vaisseaux rapides), premier roi des Phéaciens. Ces généalogies ne permettent guère de douter que ces êtres merveilleux ne soient des personnifications de la mer et de ses violentes fureurs (2).

(1) O. Riemann, *Recherches sur les Iles Ioniennes*, Paris, 1879.
(2) P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e éd., 1886, p. 342.

Quant à nous, on va le voir, nous arrivons à des conclusions très différentes ; et pourtant nous n'avons pas d'autres moyens d'information que les textes homériques à la disposition de tout le monde ; seulement nous leur empruntons des notions que personne jusqu'ici n'était à même d'utiliser : des notions sociales.

Des textes phéaciens, nous avons d'abord extrait tous les passages contenant une allusion quelconque à une institution soit de la vie privée, soit de la vie publique. Nous avons établi autant de fiches que nous trouvions de ces *faits sociaux* réduits en leurs éléments pratiquement indécomposables. Puis nous avons classé ces fiches. Pour ce travail d'extraction, d'analyse et de classement, le cadre de Tourville a été notre guide.

Cela fait, d'après tout ce que nous savons de la science, nous étions fondé à nous dire : si les phénomènes sociaux enregistrés par Homère appartiennent bien à une même société, s'ils ont été photographiés sur nature, nous allons d'abord saisir entre eux des relations harmoniques de coexistence et des relations explicatives de causalité, lesquelles nous sont connues d'avance, ayant été observées ailleurs sur le vivant. Puis à côté d'un groupement apparaîtra un autre groupement, comme à côté d'un organe se restitue un autre organe : avec la fonction, l'importance et les notes spécifiques qui conviennent aux conditions du milieu. Et bientôt les uns et les autres se souderont en une vivante synthèse, en un corps social. — Si au contraire les phénomènes sociaux ont été dessinés « de chic » au moyen d'emprunts faits à droite et à gauche, les groupements se manifesteront incohérents et disparates, comme pour le naturaliste les débris mélangés de divers squelettes animaux.

C'est la première hypothèse qui s'est réalisée.

Chez nos Phéaciens, entre le lieu et le travail national, entre le travail, la richesse et les sports en honneur, entre la richesse et les habitudes morales, entre l'atelier et l'organisation de la famille, entre la famille et le clan, entre le clan et la cité, entre le groupement patronal et les pouvoirs publics, entre le travail et la religion, entre le travail encore et les rapports avec les races étrangères considérées comme clientes ou concurrentes, nous retrouvons des liens

étroits, à la fois harmoniques et explicatifs. Ce n'est pas le tableau complet d'un état social, cela se conçoit ; mais nous en avons assez pour restituer, dans ses éléments fondamentaux, le milieu que le poète a eu sous les yeux.

Nos procédés sont semblables à ceux du paléontologue, et ils atteignent une valeur comparable. En définitive, pour nous aussi, l'hypothèse fantaisiste des jeux de la nature fait place à la reconstitution d'un organisme élaboré par la vie.

Ce que l'on va lire, c'est, pour le type Phéacien, la synthèse rendue possible par la méthode analytique dont nous venons de donner une idée.

I

LE NAVIGATEUR PHÉACIEN

COMMERÇANT EN PAYS NEUFS ET LOINTAINS EN QUÊTE DE MINERAIS

Par une analyse minutieuse et une coordination patiente de tous les textes odysséens se rapportant à la topographie Phéacienne — de tous sans exception, — nous avons ici même rendu aux Phéaciens leur terre (1). Pour les esprits dont le siège n'était pas fait d'avance, Schérie la délicieuse s'est identifiée très clairement avec l'île d'Ischia, la plus grande des Parthénopéennes, à l'entrée du golfe de Naples ; devant nous ses « illustres marins » ont reconstruit leur citadelle et le palais du roi Alcinoos sur la roche sourcilleuse, le Nerone, qui porte aujourd'hui encore la vieille capitale de l'Ile.

Arrivés à Ischia une génération auparavant (2), qu'est-ce que nos Phéaciens y sont venus faire? A quel travail se livrent-ils là ? A propos de gens qui s'installent, la question est bien de mise. Elle est d'ailleurs toujours indiquée dans notre méthode : nous regardons aux bras d'un peuple avant de regarder à son cerveau.

La réponse se trouve dans les indications du lieu combinées avec celles du texte. A Ischia, on peut vivre du sol ou de la mer ; on y fait ou de la culture, ou de la piraterie, ou du commerce.

(1) Voir mon article *Nausicaa retrouvée*, dans le *Mercure de France* du 16 juin 1912. Voir aussi Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (Ernest Leroux), première partie : Schérie, pp. 21-142.

(2) *Od.*, VI, 7-12.

De la culture : entièrement volcanique, le sol est ici, comme partout en pareil cas, d'une fécondité merveilleuse. A l'heure actuelle, les 30.000 habitants de l'île sont surtout des paysans qui vivent de fruits et de légumes, assaisonnés d'un peu de labeur et de beaucoup de soleil. Homère chante en passant les joies de cette fertilité dans la description du verger d'Alcinoos. Mais il n'y attache pas autrement d'importance. Evidemment les Phéaciens tirent du sol leurs principales ressources en vivres : il le faut bien, puisqu'ils sont au plus mal avec leurs voisins du continent (1) et que d'ailleurs ceux-ci se livrent surtout à l'art pastoral et à la cueillette (2). Mais la culture est à Schérie le travail des esclaves ou de la population assujétie de l'île. Dans le silence absolu du texte, elle ne peut pas être l'industrie nationale, celle dont se glorifient les chefs et la race phéacienne proprement dite.

D'ailleurs si l'île est culturale, la Roche Noire, sur laquelle se dresse la ville, ne l'est ni par elle-même ni par ses alentours. Des agriculteurs auraient facilement trouvé à Ischia des sites mieux appropriés. Par contre, nous l'avons dit précédemment, la Roche avec ses plages constituait une station très indiquée pour une marine primitive. Il y a donc tout lieu de croire que ce sont des marins de profession qui l'ont choisie.

Or, cette induction est aussi clairement que possible légitimée par le texte. En vingt endroits, une affirmation positive, ou une allusion transparente, ici une phrase, ailleurs une épithète prouvent que les Phéaciens sont des navigateurs et, aux yeux d'Homère, des navigateurs émérites. Ce sont de fameux et rudes marins, des marins réputés (3). Ils mettent leur joie à faire de grands trajets à travers les vastes abîmes, et c'est le don que leur a fait Poséidon (4). Leurs nefs sont rapides comme la pensée (5). D'ailleurs elles connaissent tous les itinéraires (6). Non seulement le port de Schérie est décrit avec complaisance (7); mais fait bien remarquable, l'agora, ce cen-

(1) *Od.*, VII, 5-12.
(2) Voir *Phéniciens et Grecs*, ouvr. cité, pp. 179 et suiv.
(3) Ναυσίκλυτοι.
(4) *Od.*, VII, 34.
(5) *Od.*, VII, 36.
(6) *Od.*, VIII, 560.
(7) *Od.*, VI, 262.

tre de la vie publique, se confond avec ses quais (1) et c'est l'autel de Poseidon qui s'élève en son milieu (2). Puis presque tous les noms propres d'hommes sont empruntés aux choses de la mer (3). Enfin le roi Alcinoos affirme avec insistance la supériorité maritime de son peuple sur tous les peuples (4). Evidemment ces marins-là dépassent en particulier de cent coudées les marins grecs d'alors ; et le pauvre Ulysse, qui gémit chaque fois qu'il faut se rembarquer (5), fait à côté d'eux bien piètre figure.

Or les Phéaciens ne sont pas seulement d'habiles navigateurs; ils sont aussi des navigateurs que la mer enrichit. Le poète est stupéfait de leur luxe et de leur vie somptueuse.

Ce qui le frappe le plus chez eux, c'est la profusion des métaux, tous alors plus ou moins précieux ; ce sont les merveilles de fonte, de forge, de ciselure et d'émaillage qu'il rencontre par exemple dans la grande salle ou *mégaron* du palais d'Alcinoos. Le seuil est d'airain ; la porte est revêtue d'or ; les pilastres qui l'encadrent brillent de l'éclat plus doux de l'argent ; d'argent aussi est le linteau, dont le motif central est en or. Des plaques de bronze recouvrent les murs à droite et à gauche, depuis l'entrée jusqu'au fond ; au-dessus règne une frise de métal azuré (6), et dans le bas, les étoffes multicolores et les fines broderies des sièges en atténuent la sévérité. Deux sphinx d'or et d'argent gardent la porte ; ils sont l'œuvre d'Héphaïstos lui-même. Des statues d'or supportant des torches éclairent la salle. C'est dans la haute demeure comme l'éclat de la lune et la splendeur du soleil (7).

La chambre de Nausicaa est, elle aussi, « travaillée avec art ». Deux servantes éclatantes de beauté se tiennent, jour et nuit, à droite et à gauche de sa porte ; elles ne sont pas autre chose que des statues (8).

Puis la coupe du roi est en or ; comme le lécythe qui renferme l'huile parfumée pour le bain, comme l'aiguière avec laquelle on verse l'eau sur les mains de l'hôte ; le plateau qui

(1) *Od.*, VI, 266.
(2) *Ibid.*
(3) *Od.*, VIII, 111 et suiv.
(4) *Od.*, VII, 327.
(5) *Od.*, IX, 105 et ailleurs.
(6) Il s'agit du *cyanos;* il faudrait probablement lire : recouvert d'émaux bleus.
(7) *Od.*, VII, 83 et suiv.
(8) *Od.*, VI, 15-19.

supporte cette aiguière est d'argent. Les armes ne sont pas moins précieuses ; la poignée de l'épée d'Euryalos est d'argent ; le fourreau est d'ivoire sculpté.

Le luxe des Phéaciens se manifeste de bien d'autres manières ; c'est ainsi qu'ils ont le goût des belles étoffes, des vêtements de pourpre, des fines toiles de lin, du linge blanc et fraîchement lavé. Ce dernier trait frappe évidemment Homère (1). C'est que les Achéens s'habillent surtout de laine, comme tous les peuples riches en troupeaux ; et la laine se passe plus facilement que la toile de blanchissages fréquents.

Autres habitudes qui supposent la richesse et en même temps des goûts raffinés : Alcinoos tient table ouverte pour tous les grands chefs phéaciens, et ses repas somptueux sont rehaussés par la musique et la poésie. Demodocos est attaché à sa maison, et c'est principalement dans la salle du festin que se fait entendre « l'aède chéri de la Muse ».

Par une conséquence assez naturelle de la richesse, nos gens sont fort amis de la mollesse et des plaisirs. Les ripailles plantureuses et les parties fines ne sont pas pour leur déplaire ; et leur morale a bien des indulgences. Avec une bonhomie paternelle, mêlée d'une pointe de vanité, Alcinoos se fait gloire des péchés mignons de son peuple : « Jamais, dit-il, nous ne sommes rassasiés des festins, ni de la harpe, ni de la danse, ni des vêtements fréquemment renouvelés, ni des bains chauds, ni de l'amour (2). »

Evidemment la mer vaut aux Phéaciens des bénéfices considérables.

Mais comment les réalisent-ils ?

Est-ce par la piraterie, est-ce par le commerce ? Il n'y a pas d'autre alternative possible ; inutile de mentionner la pêche, qui aide à l'alimentation, mais n'enrichit pas.

La piraterie est le brigandage par mer ; elle suppose une race essentiellement guerrière et toujours en armes. Mais « les Phéaciens, au dire de Nausicaa, ne se soucient ni d'arcs ni de carquois : un navire, des mâts, et des rames, c'est seulement cela qui les occupe (3). » Et ce texte est décisif ; des

(1) *Od.*, VI, 57-65.
(2) *Od.*, VIII, 248.
(3) *Od.*, VI, 270.

marins vraiment guerriers, ayant souvent à combattre de leur bord, ne pourraient se passer d'armes de jet : à l'époque où nous sommes, ils devraient donc être des archers consommés. Ulysse le sait fort bien ; et, comme tout pirate qui se respecte, il est à l'arc de première force : la scène fameuse des Haches, et tout le massacre des Prétendants (1) en sont des preuves sans réplique.

En même temps, les jeux publics en honneur à Schérie indiquent clairement l'absence d'éducation guerrière. Le sport favori de la jeunesse, celui dont le roi lui-même est le plus fier, c'est la danse : une danse mêlée de gymnastique et d'acrobatie, propre à développer la grâce et l'adresse, mais n'ayant aucun rapport avec la préparation aux combats. Et c'est chose amusante de voir l'estime que les Phéaciens attachent à ce sport futile. Deux groupes de danseurs viennent de faire montre de leurs talents. Un tonnerre d'applaudissements éclate. Ulysse se croit obligé d'exprimer une admiration bien sentie : « Roi Alcinoos, c'est avec raison que tu avais annoncé de prestigieux danseurs ; je suis stupéfait et émerveillé. » Alcinoos se réjouit dans son cœur : « Chefs et maîtres, dit-il, notre hôte est tout à fait judicieux, faisons-lui donc tous un présent ; cela est convenable (2). »

Au surplus, qu'Ulysse soit pirate par droit de naissance, cela se conçoit fort bien. Les gens d'Ithaque, comme les Taphiens dans les îles voisines, sont à portée de populations riches, celles des côtes de Grèce ; de plus ils voient défiler devant eux les vaisseaux qui font le commerce entre le golfe de Corinthe, aboutissement de pays civilisés, et Corfou, qui tient la clef des côtes italiennes et des pays neufs. Certes, en de pareilles conditions, les descentes sur les côtes sont profitables, et les coups de main sur les nefs ménagent de vraies aubaines. Aussi là-bas, entre gens de bonne tournure qui ne se connaissent pas, on se demande le plus galamment du monde : N'êtes-vous pas pirates (3) ?

Mais à côté des pauvres pasteurs de l'Œnotrie qui cultivent à peine (4) et de peuplades qui ne connaissent ni les avirons

(1) *Od.*, XXI et XXII.
(2) *Od.*, VIII, 381-391.
(3) *Od.*, III, 71. Cf. *Od.*, XXIV, 356-7.
(4) *Od.*, IX, 108.

ni les nefs (1), que feraient des marins vivant surtout de piraterie ? Le métier paierait bien mal son homme !

Il ne reste donc qu'une hypothèse : c'est que nos gens soient commerçants, dans le sens très large d'alors : commerçants vivant surtout d'échanges et d'achats régulièrement pratiqués, cela va sans dire, mais aussi de rapines et de vols, toutes les fois que l'intérêt bien compris n'impose pas l'honnêteté ; commerçants sachant faire aux dépens du prochain un chargement gratuit, ou bien enlever une femme ou voler un enfant, en un mot recueillir tout ce qui se perd, mais seulement à l'occasion, et par ruse beaucoup plus que par force.

Voici précisément qu'Homère affirme la formation commerciale des Phéaciens par une remarque des plus significatives : leur grand dieu, ou du moins celui auquel ils sont le plus dévots, c'est Hermès le très profitable, Hermès auteur des biens (2). A Poseidon, ils doivent leurs vaisseaux et leur science de la mer ; et cependant c'est à Hermès, ou Mercure, qu'ils font chaque jour leur *prière du soir*. Quand Ulysse pénètre à la nuit dans le palais d'Alcinoos, « il trouve les chefs et maîtres des Phéaciens en train de faire une libation en l'honneur d'Hermès qui veille toujours ; car c'est à lui qu'ils ont l'habitude d'offrir leur dernière libation, quand ils songent au sommeil (3) ». Assurément, Hermès a pour le vol et la rapine toutes les indulgences possibles ; mais il est avant tout le dieu des échanges et du commerce.

Dans une étude consacrée à d'autres grands commerçants, aux caravaniers de Germanie (4), c'est déjà Mercure, sous le nom d'Odin, qui nous est apparu comme le dieu suprême, le dieu national. Il est clair, disais-je alors, que ce ne sont ni des pasteurs plus ou moins chasseurs, ni des agriculteurs, qui ont placé un pareil dieu au faîte de leur Olympe. Le dieu du commerce suppose nécessairement des adorateurs commerçants.

D'autre part, on conçoit fort bien que des commerçants transporteurs par mer, comme ceux de Schérie, estiment en-

(1) *Od.*, IX, 116.
(2) *Od.*, VIII, 322 et 325.
(3) *Od.*, VII, 136-8.
(4) Ph. Champault, *Odin et les Caravaniers Iraniens en Germanie*, dans *la Science sociale*, mai, juin, juillet 1894.

core plus le commerce que la navigation : le premier est le but, l'autre le moyen ; le premier est la source des richesses, l'autre en est simplement le canal. Chez eux, Mercure ou Hermès doit donc en bonne logique primer Poseidon.

Mais on a distingué de tout temps, et l'on distingue dès lors le petit commerce par cabotage, et le grand commerce à longues distances.

L'Odyssée connaît dans les mers de Grèce d'illustres marins de Phénicie, fourbes et voleurs, qui font métier de vendre ici et là, dans les villes côtières, des pacotilles variées. Dès qu'ils sont débarqués, ils installent à côté du vaisseau noir leur *déballage* « aux dix mille articles » ; puis, se transformant en colporteurs, ils vont à travers les rues et jusque dans les maisons, offrir des assortiments composites. Ils ont tout ce qui répond aux besoins et aux caprices de la mode : des ustensiles domestiques et des étoffes, des armes et des outils, des parures pour les femmes, des jouets pour les enfants, etc. Tout cela a plus d'apparence que de qualité ; cependant, ils ont aussi, pour les connaisseurs, quelque coupe artistement ciselée, quelque collier d'ambre rehaussé d'or. Des « merveilles d'Orient », il y en a pour toutes les bourses, et tout le monde s'y laisse prendre dans la ville grecque où la fabrication indigène est encore maladroite et sans cachet. En échange les denrées et les productions du pays s'entassent dans le creux du navire (1). Quand le chargement est complet, les illustres marins vont le vendre un peu plus loin, et de préférence à la colonie phénicienne voisine ; en même temps ils renouvellent leur pacotille. Puis ils recommencent.

Est-ce tout simplement ce commerce que nos Phéaciens pratiquent sur les côtes d'Italie ?

Assurément non ! car ils ont un souverain mépris pour ceux que nous venons de peindre. En pleine agora de Schérie, un jeune homme, Euryalos, outrage Ulysse en paroles ailées :

Notre hôte, lui crie-t-il, tu ne parais ni leste ni brave ; n'es-tu pas un chef de ces gens, qui, à la fois matelots et détaillants, couvent timidement leur cargaison, leurs provisions de route, et les maigres bénéfices dont ils sont si avides (2) !

(1) Cf. *Od.*, XV, 415 et suiv.
(2) *Od.*, VIII, 161-4.

Le trait veut être sanglant : évidemment à Schérie l'on a pour ces lourdauds le beau dédain du loup de mer pour le batelier d'eau douce, du notable commerçant pour le déballeur de passage, du chef de comptoir d'Afrique pour l'épicier qui détaille le sucre et le café à l'ombre de son clocher natal !

Au surplus, ce petit commerce-là se conçoit fort bien au milieu des archipels de la mer Egée : mais, sur les côtes de l'Italie d'alors, il aurait été presque aussi impraticable que la piraterie.

Serons-nous plus heureux avec le grand commerce? Peut-être : néanmoins aucun texte n'y fait d'allusion directe. Si pourtant nous regardons de plus près au tableau de la richesse phéacienne que le poète présentait tout à l'heure, un trait original et bien caractéristique ne manquera pas de nous frapper : c'est la profusion des métaux et le luxe de la décoration métallique. Longtemps il a été de règle parmi les critiques de faire une pause, après la description du mégaron d'Alcinoos, pour en prouver, par raisons démonstratives, les impossibilités et les fantaisies extravagantes. Déjà c'était oublier qu'un monument contemporain, le premier temple de Jérusalem, est, lui aussi, remarquable par la profusion des métaux. Puis un beau jour les fouilles de Tirynthe et de Mycènes vinrent montrer à leur tour que ce luxe pouvait être historique. Seulement Tirynthe et Mycènes étaient des villes de portage bâties en terre étrangère par des peuples de la mer, et les érudits avaient raison de penser que ce luxe de métaux n'était pas hellénique...

En tout cas, le texte même du *Nostos* suffit à empêcher de croire ici à une imagination fantaisiste d'Homère. Sans qu'il s'en soit douté, un passage tout différent de son œuvre vient confirmer la véracité de la description du mégaron royal.

On est à l'agora : dans une sorte de gala solennel, on présente à Ulysse les sports nationaux : à un moment donné, l'aède officiel, Démodocos, prend sa cithare; et il chante. Or ce qu'il chante, c'est l'histoire tragi-comique des malheurs conjugaux d'Héphaistos, le grand dieu des métallurges, l'artiste divin auquel on attribuait tout à l'heure les plus belles œuvres du mégaron royal. A elle seule, cette histoire constitue un poème indépendant d'une centaine de vers : les détails

en sont traités avec un soin méticuleux, et le morceau tout entier est de premier ordre. Or il est facile de se rendre compte que cette œuvre n'a tout son intérêt et sa pleine saveur que pour des spécialistes du métal : c'est donc bien pour de telles gens qu'elle est composée. D'un côté, elle rend un complet hommage aux merveilles enfantées par la métallurgie : elle les exagère même à plaisir ; à ce point de vue elle ne peut que flatter les plus difficiles. D'un autre côté, malgré ce qu'elle a d'irrévérencieux pour le dieu protecteur, c'est à ce dieu qu'elle est consacrée tout entière ; et par là même son sujet est bien d'un chant de métier. Si fiers qu'ils fussent de leur corporation, et si dévôts à leur patron, nos confrères du moyen âge ne gardaient-ils pas dans quelque coin de leur mémoire de bonnes vieilles chansons gauloises « du temps que Saint Eloy forgeait » où l'on daubait généreusement le saint protecteur : ce qui n'empêchait pas de l'invoquer fort pieusement à l'occasion ?

Du poème chanté par Démodocos en pleine agora, rapprochons la description du mégaron : ils s'appellent l'un l'autre, et se complètent d'une façon démonstrative : sans doute possible, les métaux occupent dans la vie nationale de Schérie une place prépondérante : et ce dilemme s'impose, ou que l'île phéacienne est par elle-même riche en mines, ou qu'elle est reliée par mer à une série de gisements miniers.

Or, Ischia, dont la géologie est bien connue, n'a jamais eu à exploiter que des carrières d'alun ; la première hypothèse ne tient donc pas debout.

Par contre, la seconde se présente fort bien. Pour une marine antique cherchant à approvisionner de minerais ou de métaux la Grèce, l'Egée, et par elles l'Orient plus lointain, Ischia a une importance considérable. D'une part, elle est un poste avancé vers les mines de Sardaigne qui transparaissent à travers les plus anciennes légendes grecques remontant à Héraclès et à Iolaos, avant la guerre de Troie. D'autre part, elle commande une des deux routes côtières entre l'Orient et l'Occident de la Méditerranée, les seules possibles pour les nefs primitives, qui ne peuvent affronter la haute mer.

Les mines d'argent, de plomb, de zinc de la Sardaigne, Ischia les atteint par les côtes Latines, Elbe, Pianosa, et le nord de la grande île ; c'est la vraie route antique. Voilà pourquoi Homère nous conduit en deux points de la côte sarde,

au pays des Laistrygons et à la Terre des Morts; et aussi à l'île de Circé, qui mène à l'un et à l'autre (1).

La Méditerranée occidentale, Ischia l'atteint en longeant l'Italie, la Gaule et l'Espagne; et, au détroit de Gibraltar, elle entre en contact avec la fameuse station de Calypso, qui commande les mines espagnoles et les portes de l'Océan. Voilà pourquoi Homère connaît, de cette route, l'orientation générale, et la longueur totale sous forme de journées de navigation; pourquoi aussi, à son arrivée de chez Calypso, Ulysse salue au nord-ouest de l'île le « bouclier » de Schérie; c'est le premier aspect sous lequel apparaissait la patrie aux nefs phéaciennes revenant de l'interminable voyage (2).

Cet ensemble de courses maritimes est, au temps du poète, hérissé de difficultés ; la grande barque d'alors, mal pontée, mal assise sur le flot, est en danger au moindre paquet de mer; son unique voile est bien peu souple, et ne peut faire avec l'axe de la nef que des angles se rapprochant de l'angle droit, et bien souvent on est réduit à ramer ou à s'arrêter (3) ; en tout cas, il faut se tenir tout près des côtes, afin de pouvoir gagner la plage prochaine à la première alerte; la boussole et les phares sont inconnus ; la navigation en haute mer n'est vraiment possible qu'à travers les archipels; et si la nuit est sombre ou la route mal connue, il faut s'arrêter au coucher du soleil. Et ainsi des itinéraires, théoriquement de quelques jours, demandent parfois des mois entiers (4). C'est un dur et rude métier que font les marins de Schérie!

Par bonheur, les bénéfices sont énormes, et Hermès est vraiment pour eux le très profitable auteur des biens.

En retour de leurs pacotilles orientales, les caboteurs de tout à l'heure ne recevaient que des produits encombrants, de peu de valeur,et parfois difficiles à conserver : des grains, des

(1) Voir, pour ces trois identifications,*Au Pays de Circé* (*Mercure* du 16 février 1913). — De l'une ou l'autre des stations sardes sus-indiquées, les convois gagnaient par terre les mines sardes, où qu'elles fussent. Toutes les fois qu'elles le peuvent, les marines antiques se combinent avec la voie de terre et ne la concurrencent pas.Voir à ce sujet (*Phéniciens et Grecs*,p.455 et suiv.) les portages à travers l'Italie méridionale ayant pour but d'éviter le détroit de Messine.

(2) Voir *Nausicaa retrouvée* (*Mercure* du 16 juin 1912), commencement de la deuxième partie.

(3) Homère a une épithète qui en dit long en ce sens : ces bons marins que sont les Phéaciens sont des « amis de la rame ».

(4) Voir mes *Phéniciens et Grecs* pour la nef antique,pp.149 et suiv.; pour la vie maritime d'alors, pp. 162 et suiv. ; pour les péripéties des grands voyages, pp. 206 et suiv.

fruits, des peaux ou des laines, du bétail vivant; et ils étaient obligés de se défaire de ce nouveau chargement dans un rayon restreint et pour le prix qu'ils en trouvaient. Ce sont à peu près les mêmes pacotilles qu'emportent nos Phéaciens navigateurs au long cours; mais, au retour, de quelles précieuses marchandises sera chargée la nef creuse ! Ce seront des minerais de cuivre, de plomb, de fer, et surtout d'étain, alors si recherché; aussi du zinc; parfois de l'argent, parfois enfin des pépites d'or. Tout cela on l'aura obtenu presque pour rien, et on le revendra avec des bénéfices centuplés aux civilisations de l'orient méditerranéen. Peut-être, en vue d'augmenter leurs profits, nos gens ont-ils à Ischia une fonderie de première fusion (1), ou une fabrique de menus objets de troc. Mais ils recevront d'Orient des fortunes, et assez souvent sous forme d'objets manufacturés par les premiers artistes de là-bas (2).

En résumé, seul le commerce maritime à la recherche des métaux en pays neufs et lointains explique et synthétise tout ce que nous avons dit des Phéaciens établis à Ischia, au plus tôt à l'aurore du XII^e^ siècle, époque où a pu vivre Ulysse, au plus tard au milieu du IX^e^ siècle, date la plus probable de la composition du poème odysséen.

Or, en ces temps-là, et dans les eaux italiennes où la civilisation indigène n'existait pas encore, un seul peuple avait pu projeter une colonie capable de cette maîtrise de la mer : Le peuple phénicien, dont les premiers établissements en Tunisie paraissent remonter au XV^e^ siècle, et qui était parvenu au détroit de Gibraltar à la fin du XIII^e^, ce peuple de grands commerçants et de fabricants, pourvoyeur en métaux des civilisations de l'Euphrate et du Nil, et qui, de l'aveu de tous, dans son expansion occidentale, avait précisément marché à la conquête des mines métalliques.

Les Phéaciens d'Homère ne sont donc pas autre chose qu'une colonie phénicienne établie dans les mers d'Italie, des siècles avant les premières colonies vraiment grecques.

(1) A l'époque grecque, un site d'Ischia, qui était probablement Lacco Ameno, porte le nom d'Enaria. Nous ignorons à quelle date remontait cette ville *de l'airain*.

(2) Pour tout cela, voir *ouvr. cité*, pp. 181-195.

A cette conclusion, solidement appuyée sur tous les textes mis à contribution jusqu'ici, — et avec laquelle s'harmonisent les étymologies sémitiques de nos deux premières études, — on objectera peut-être certains autres passages du poème qu'il nous reste à étudier. Ces passages-là sont ceux qui donnent le plus aux Phéniciens l'allure mythique suspecte aux modernes.

Or, nous allons voir qu'ils s'expliquent tous, et fort bien, par deux conséquences sociales très claires du grand commerce maritime en pays neufs et lointains. Ils ne feront donc que confirmer, d'une façon décisive, quoique imprévue, tout ce que nous venons d'avancer.

La première de ces conséquences, c'est la déformation de la famille et de la cité par le matriarcat : la seconde, c'est une double attitude, très caractéristique, à l'égard des étrangers, clients des pays neufs, et concurrents des pays maritimes en voie de développement.

II

L'ÉPOUSE PHÉACIENNE

CONSTITUTION MATRIACALE DE LA FAMILLE ET DE LA CITÉ

Cette constitution spéciale de la famille, que l'on appelle le matriarcat, a donné lieu, dans le monde des vagues sociologies, à des théories bien amusantes, et lancées d'autant plus bruyamment qu'elles ne reposent sur rien. N'admettant que les faits observés, n'affirmant les causes que là où elle les touche du doigt, la science sociale a étudié de près un certain nombre de cas de matriarcat ; et, dans tous, sans avoir à remonter aux origines simiesques, elle a constaté un même point de départ, moins lointain et assez simple : l'absence prolongée du mari, dont l'atelier de travail est séparé du foyer domestique par de longues distances. Laissée à elle-même, l'épouse a pris en main l'autorité domestique et la direction des travaux et des propriétés rattachés au foyer. Elle devient ainsi l'associée suppléante et parfois prépondérante du mari ; toute sa situation, familiale et même sociale, en est relevée. Ce phénomène, nous l'avons observé en des milieux fort différents, dans le présent et dans le passé, chez des pillards du désert et des chasseurs, chez des caravaniers et des marins, chez des marchands colporteurs et des corsaires. Partout il est fondamentalement le

même, quoiqu'il présente ici et là, suivant les milieux, des modalités fort différentes ; non seulement la famille, mais aussi les organismes superposés et le corps social tout entier, en sont atteints et transformés (1).

Nos Phéaciens de Schérie sont un spécimen bien caractérisé de maris absents ; avec les hasards et les périls de toute sorte qui sont, alors surtout, le lot de la vie maritime, ils sont hors de chez eux des mois entiers, et, si la saison mauvaise les force à hiverner au loin, des années entières.

Quelle est donc à Schérie l'attitude de la femme? Conserve-t-elle le rôle secondaire, effacé et parfois avili de l'épouse du type patriarcal ? Nos vues sur le milieu phénicien en deviendront incertaines. A-t-elle, au contraire, la situation relevée de la matriarcale ? Ce sera la confirmation manifeste de tout ce que nous avons avancé.

A Schérie, le Nostos met en scène deux femmes.

La première, une jeune fille à l'âge où le cœur s'ouvre à l'amour, séduit tout d'abord par sa grâce printanière, sa réserve pudique, sa joie de vivre, et cette bonté secourable aux malheureux, si touchante dans les âmes qui n'ont pas encore souffert. Puis elle nous frappe par deux qualités plus imprévues : une prudence qui calcule et une décision ferme. Voyez son attitude résolue quand Ulysse paraît ; et ensuite ses précautions pour ne porter, ni devant le peuple, ni devant son père, la responsabilité de l'avoir accueilli. Simples indications, à la vérité, mais déjà intéressantes.

La seconde femme du poème, c'est Arètè, mère de Nausicaa, épouse d'Alcinoos. La première, à son aurore, nous attire malgré ce qui paraît au-dessus de son âge. La seconde, à l'automne de la vie, imposante et majestueuse, commande le respect et nous tient à distance. L'impression qu'elle produit se résume à merveille dans le titre qu'elle porte : *despoina*, la Maîtresse (2).

Et en vérité elle semble mettre trop de conscience à mériter ce titre. Elle écrase passablement le pauvre Alcinoos, que les bonnes âmes sont tentées de plaindre, et les autres de trouver ridicule.

(1) Voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 211 à 218.
(2) *Od.*, V, 53, 347.

Ce que nous savons d'elle au point de vue de la vie privée a déjà sa valeur :

A partir du jour où il l'épousa, Alcinoos l'honora comme aucune épouse n'est honorée sur terre, aucune de celles qui gouvernent une maison sous un mari ; c'est encore ainsi qu'il l'honore à présent, et ses fils avec lui (1).

Voici maintenant une scène qui appartient autant à la vie publique qu'à la vie privée. L'heure du départ trouve Ulysse à la fin d'un « illustre » repas qui a duré presque toute la journée. « Il adresse ses adieux aux Phéaciens amis de la rame et surtout au roi : Puissant Alcinoos, le plus illustre du peuple, faites tous une dernière libation, et renvoyez-moi sain et sauf. Adieu à vous tous... qui restez ici. Puissiez-vous faire le bonheur de vos épouses et de vos enfants ; que les dieux vous donnent toute prospérité, et qu'ils écartent tout mal de ce peuple. Il dit : tous le félicitent... et déclarent qu'il a bien parlé. » En vérité, ils ne sont pas difficiles ; non seulement le discours est sec, mais encore le roi n'y tient guère de place, et le souhait adressé aux maris et aux frères ne rehaussera pas leur prestige familial. Quoi qu'il en soit, Alcinoos ordonne la dernière libation.

Ulysse se lève alors, va vers Arètè, lui présente la coupe à deux anses et lui adresse ces paroles : Adieu, ô reine ! à toujours sois heureuse jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort ; hélas ! ce sont là choses humaines. Pour moi, je pars. Jouis, dans la haute demeure, de tes enfants, de tout le peuple et du roi Alcinoos. Il dit et franchit le seuil (2)...

Ainsi le dernier salut, et par là même le plus solennel, s'adresse à Arètè : il est personnel, tandis qu'Alcinoos s'est contenté d'un adieu collectif ; il est d'ailleurs accompagné d'un cérémonial spécial. Enfin il souligne la préséance et la primauté de l'épouse : tandis qu'Alcinoos fera le bonheur de sa femme et de ses enfants, Arètè, elle, jouira de son mari et de ses enfants.

Alcinoos est donc assez maltraité comme époux : pour sa consolation, il ne l'est pas mieux comme roi. Arètè est saluée du titre de reine ; lui, il n'est que le plus illustre du peuple. Il

(1) *Od.*, VII, 65.
(2) *Od.*, XIII, 36-63.

doit se contenter d'un souhait vague, et qui s'adresse en même temps à tous les chefs : « Que les dieux vous donnent toute prospérité, et qu'ils écartent le mal de ce peuple. — O reine, est-il dit, par contre, à Arètè, jouis de ce peuple, comme tu jouiras de ta famille. » Alcinoos est aussi peu roi qu'il est peu chef de famille.

Mais ne sommes-nous pas en face d'un fait anormal, et contraire aux institutions? Ce que nous avons devant nous, n'est-ce pas tout simplement une femme altière et intrigante d'une part, un mari faible et débonnaire d'autre part ?

Cette fois, c'est le bon peuple de Schérie qui va répondre : par tout pays, le peuple fronde volontiers les grands et se moque de leurs travers. « Les citoyens, reprend le poète, honorent grandement Arètè; ils la regardent comme une divinité, et l'accueillent par de flatteuses acclamations, chaque fois qu'elle va par la ville. D'ailleurs, elle est bien loin d'être dépourvue de sagesse; et quand elle daigne le faire, elle sait terminer les différends des hommes eux-mêmes (1). » Voilà qui donne tout à fait tort à l'hypothèse désobligeante de tout à l'heure. Notons, la chose est d'importance, que la reine rend la justice, au moins dans certains cas.

De leur côté, les membres de la Boulè, le conseil étroit qui gouverne sous la présidence d'Alcinoos, admettent la participation de la reine au pouvoir et à la direction des affaires publiques. C'est ce qui résulte de la démarche faite par Ulysse pour obtenir son rapatriement, et surtout des conseils de Nausicaa et d'Athènè, qui ont dicté cette démarche.

Lorsque, à la nuit tombée (2), le héros pénètre dans le mégaron royal, il y trouve les divins basileis rassemblés à la table d'Alcinoos : il s'y attend d'ailleurs, la déesse le lui a annoncé. Il sait donc fort bien que ses moindres faits et gestes auront pour témoins ceux qui vont décider de son sort. Rendu invisible par Athènè, il s'avance à travers la demeure jusqu'auprès d'Alcinoos et d'Arètè, tous deux au fond de la salle; lui, sur son trône auprès du foyer, occupé à boire du vin comme un Immortel; elle, assise à la splendeur du feu, le fuseau empourpré à la main (3). Tout à coup, Ulysse apparaît comme s'il tombait

(1) *Od.*, VII, 71-74.
(2) *Od.*, VII, 49.
(3) *Od.*, VI, 305-309.

du ciel; c'est aux pieds de la reine qu'il se trouve; il embrasse ses genoux : « Arètè, fille de Rhexènor égal aux dieux, je viens vers ton mari, je suis à tes genoux, je viens vers vos convives. J'ai tant souffert ! Que les dieux vous donnent à tous de vivre heureux et de remettre, chacun à vos enfants, vos biens, votre demeure et votre rang. Accordez-moi le retour; faites que j'arrive au plus tôt dans ma patrie (1). »

Le prudent Ulysse n'a-t-il pas cette fois manqué de tact, en ne s'adressant pas directement au roi et aux basileis qui l'entourent ? Sa maladresse est d'autant plus grave que rapatrier un étranger, ce n'est pas du tout, à Schérie, une simple question d'assistance ou de charité, qui reviendrait assez bien à une reine ; c'est, nous le verrons plus loin, une tout autre affaire, une affaire qui intéresse la sûreté de l'Etat, comme chez nous une question d'espionnage. Il faut croire pourtant que les membres de la Boulè ne sont pas aussi froissés que nous l'imaginons. Car, après de courtes observations, Alcinoos et les basileis décident et ordonnent que l'étranger sera reconduit dans son pays (2).

Evidemment brusquéc par ce que l'apparition d'Ulysse a eu de surnaturel, la décision est trop prompte à notre gré. Une discussion s'engageant, il eût été tout à fait intéressant de voir quelle part y aurait prise Arètè. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, directement ou indirectement, elle eût trouvé moyen d'y faire prévaloir son avis. Deux témoignages décisifs, venus de personnes bien renseignées, en sont la preuve :

Ne t'occupe pas de mon père, a dit Nausicaa au fils de Laerte. Va tout droit à ma mère, étends les mains vers ses genoux et demande-lui, à elle, de voir le jour de ton rapatriement. Si tu gagnes sa bienveillance, aie bon espoir, tu reverras tes amis et ta demeure (3).

Athènè, la déesse qui sait tout, a donné la même note :

Tu trouveras dans le palais les rois nourrissons de Zeus ; entre tout droit, chasse la crainte de ton cœur... Va d'abord trouver la Maîtresse au milieu du mégaron... Si elle te veut du bien, aie bon espoir de revoir tes amis et ta demeure (4).

(1) *Od.*, VII, 139-152.
(2) *Od.*, VII, 226.
(3) *Od.*, VI, 304.
(4) *Od.*, VII, 49-53 et 75-78.

De tout ce qui précède, n'est-il pas clair que, dans l'administration du foyer, la phéacienne a le pas sur son mari; et que, quand elle est femme de roi, elle participe, légitimement et d'une façon effective, au pouvoir et à l'administration de l'Etat ?

Notons, dans la tâche domestique de la maîtresse, une besogne particulière au milieu phéacien, et aussi caractéristique aux yeux de l'étranger que la navigation pour les hommes :

> Autant les Phéaciens surpassent les autres peuples dans la direction des nefs rapides, autant leurs femmes l'emportent dans l'art de tisser la toile. C'est pour elles un don d'Athènè (1).

Or il est notoire que le tissage de la toile était une industrie très florissante en Egypte, en Phénicie et dans les colonies phéniciennes (2), tandis que les Grecs, nous l'avons déjà dit, s'habillaient de laine. L'emploi de la pourpre, que nous trouvons également à Schérie (3), a une signification plus précise encore ; il est comme la marque de fabrique des manufactures sidoniennes et de leurs filiales.

Précisons nos vues sur la cité, dans laquelle, pendant la majeure partie de l'année, toutes les familles de marins, c'est-à-dire toutes celles qui comptent et font le type national, vivent forcément sous la seule direction de l'épouse.

Le mari, qui passe peu de temps au foyer et ressent d'abord le besoin de s'y reposer, se soucie peu de se remettre au courant des mille détails de la gestion familiale. Il a d'autres soucis : son chargement à écouler, son navire à réparer, les arrangements de la prochaine campagne à prévoir; et il pense avec raison que, sauf quelques directions et quelques redressements qu'il impose, l'épouse peut continuer, lui présent, l'administration des biens et le gouvernement de toutes choses au foyer. C'est à la fois sagesse et souci de sa dignité : que dirait-on de lui s'il se livrait à des besognes de femme? Aussi, en certaines matières, l'indépendance de l'épouse devient complète, et son autorité absolue. Voilà pourquoi elle est bien réellement la *Maîtresse*.

(1) *Od.*, VIII, 108-111. Cf. *ibid.*, 106, et VI, 56-65.
(2) Helbig. *l'Epopée homérique* (1894), chap. XI, pp. 209 et suiv.
(3) *Od.*, VI, 53.

Des motifs analogues, quand son mari est chef de clan, lui donnent une réelle importance en dehors du foyer. Appelée à remplacer l'absent dans son rôle de chef de famille, elle le remplace aussi dans son rôle de chef de clan : le clan n'est en somme que la famille agrandie : et elle patronne la clientèle comme le ferait son mari. Elle assiste les uns dans leurs besoins, elle arrange ou solutionne les difficultés des autres, elle prend en main les intérêts de ceux qui ont maille à partir avec des concitoyens étrangers au clan. Restant toute l'année en contact avec tous, elle rend plus de services que son mari : à tout cela celui-ci ne pourrait jeter qu'un coup d'œil distrait et passager.

Si, de chef de clan, le mari devient chef de la cité, la transition n'est pour lui ni brusque ni difficile ; à beaucoup de points de vue, la cité, c'est le clan devenu groupement de la vie publique. La transition n'est pas plus laborieuse pour son associée suppléante ; et à côté de son mari chef suprême ou roi, la reine se met à l'administration de la cité. C'est avec intention que je dis « à l'administration ». Les fonctions publiques de l'épouse restent surtout des fonctions de gestion intérieure; elles sont d'ordre réglementaire, policier et judiciaire, comme nous dirions aujourd'hui.

Le gouvernement proprement dit est aux mains de son mari, ou plutôt du conseil supérieur des grands marchands de mer. Ce conseil, la Boulè, paraît bien être le véritable souverain ; car Alcinoos est très humble à son égard : « Douze basileis éminents, dit-il, commandent à ce peuple, et je suis le treizième (1). » D'ailleurs le droit de convocation et d'initiative appartient aux membres aussi bien qu'au roi (2), et Alcinoos n'est sans doute que leur président.

Mais il est en même temps chargé d'exécuter leurs décisions, et ce rôle l'arme d'un pouvoir redoutable : aux yeux du peuple, « c'est lui qui a la puissance et la force (3) » ; et « il faut lui obéir comme à un dieu (4) ». Il présente ainsi, en réduction, des traits communs avec le chef d'une autre république de marchands, avec le doge de Venise, faisant trembler

(1) *Od.*, VIII, 390.
(2) *Od.*, VI, 55.
(3) *Od.*, VI, 196.
(4) *Od.*, VII, 10.

la cité, et tremblant lui-même dans la main du Conseil des Dix.

Il existe à Schérie une autre assemblée, l'Agora : assemblée populaire à laquelle prennent part tous les hommes, ou au moins tous les chefs de famille, ce sont les « chefs et maîtres » qui la composent, tandis que les membres de la Boulè sont les « rois porte-sceptre (1) ». Mais l'Agora n'a qu'un rôle très secondaire : le rapatriement d'Ulysse a été décidé par les basileis dans le mégaron du roi, tandis que la communication à l'Agora se borne à deux points : « Voici un étranger qu'il faut rapatrier ; désignez les hommes chargés d'exécuter cette corvée publique (2). »

Au-dessous de la Boulè, mais au-dessus de l'Agora, quoique le plus souvent en dehors de l'une et de l'autre, la reine est à son poste les douze mois de l'année ; et c'est là une raison décisive pour que les divins basileis, qui sont si longtemps en mer à la tête d'expéditions commerciales, tiennent d'elle le plus grand compte. D'autre part, aux yeux du peuple, elle est l'autorité la plus continue, la plus apparente, celle qui règle le plus souvent les mille détails qui intéressent la masse; aussi c'est à la Maîtresse que vont toutes les responsabilités en bien comme en mal : et c'est elle qui est acclamée, quand le populaire est content.

C'est elle également que voit agir de loin l'étranger, qui obtient par hasard des clartés sur la ville phéacienne ; et, par une conséquence naturelle, c'est elle qui, à ses yeux, résume et symbolise la cité. Il dira donc qu'à Schérie on est chez Arètè, comme à Ithaque on serait chez Ulysse, ou à Lacédémone chez Ménélas.

Naturellement, les autres colonies phéniciennes, constituées sur le même type, donneront la même impression, et l'on saura en Grèce que, aux pieds d'Atlas, la colonne du ciel, puis sur les côtes d'Italie, dans l'île Aiaiè, ce ne sont pas des hommes, mais des femmes, ou plutôt des déesses, qui gouvernent ; Calypso et Circé, les reines de là-bas, se présentent d'ailleurs, comme Arètè, avec le fuseau empourpré et le métier à tisser,

(1) *Od.*, VIII, 26 et 41.

(2) *Od.*, VIII, 24. Au contraire, chez les Grecs assiégeant Troie (*Iliade*, ch. II), le pouvoir des grands chefs est si contesté que, dans une circonstance difficile, la Boulè imagine, comme un bon expédient, de proposer à l'Agora juste le contraire de ce qu'elle veut en obtenir. (Voir mes *Héros d'Homère* dans *la Science sociale*, novembre 1891, p. 431.)

ces attributs caractéristiques de la Phénicienne (1). Puis ce sont des amantes égoïstes et fatales, qui ne veulent plus se séparer des étrangers, une fois qu'elles les ont connus. Nous verrons dans un instant que cet amour irrésistible et redoutable, ou plutôt le trait caractéristique qu'il symbolise, est, pour les étrangers, le grand danger de Schérie, tout aussi bien que des autres établissements phéniciens d'Occident.

Ainsi, une fois analysé et compris, le type social d'Arètè donne l'explication de ces demi-déesses homériques, indéchiffrables depuis de longs siècles, mais qui, pour les contemporains du poète, étaient des personnifications assurément transparentes des colonies phéniciennes.

A l'aurore de l'histoire, il éclaire aussi la puissante physionomie de la phénicienne Didon, fondatrice de Carthage.

III

LES PHÉACIENS EN FACE DES ÉTRANGERS

CLIENTS DES PAYS NEUFS ET CONCURRENTS DES PAYS MARITIMES EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT

Etudions maintenant les Phéaciens dans leurs relations avec les races étrangères : d'une part avec leurs clients, les indigènes des pays neufs ; d'autre part avec leurs concurrents, les marins des pays en voie de développement. Ici et là, leur attitude très caractéristique sera tout à fait celle qu'impose le grand commerce.

I. — A toutes les époques et sous toutes les latitudes, les grands commerçants en pays neufs apparaissent aux populations primitives comme des êtres très supérieurs. Tout d'abord ils ont pour eux la terreur de leurs armes : ils donnent l'impression d'une puissance à peu près irrésistible. Mais le commerce a besoin de relations amicales ; aussi est-ce surtout par le prestige de la civilisation qu'ils s'affirment et s'imposent ; c'est là en définitive leur meilleur moyen de pénétration et de domination. Ici, par la science des mines, ils découvrent des trésors cachés dans le sein de la terre ; là ils offrent des débouchés à des productions naturelles jusque-là sans emploi ; ailleurs ils enseignent des arts usuels et des méthodes de travail. Services moins réels, mais plus appréciés, ils apportent

(1) *Od.*, V, 61 ; X, 221.

des armes et des outils perfectionnés, des étoffes superbes, d'éclatantes verroteries, des liqueurs paradisiaques, etc. En un mot ils sèment sur leurs pas des bienfaits et des merveilles de toute sorte. Et ce n'est pas tout : ils connaissent les vertus des plantes et les secrets de la médecine, ils ont des savants et des sorciers prestigieux ; sans doute ils commandent à la maladie et un peu à toute la nature. Sous toutes les formes, ils ouvrent des sources inconnues de richesse, de bien-être et de plaisirs. Evidemment, ils ont toute science, toute sagesse, toute puissance ; ils sont au-dessus des hommes, ils sont de la race des dieux...

Voici précisément que, pour nos Phéaciens de Schérie, le Nostos enregistre en plusieurs endroits cette supériorité écrasante; et il l'enregistre en les associant à la divinité, en les confondant presque avec la divinité.

C'est Poseidon, dieu de la mer, qui les a conduits dans la région, et il a donné le jour à leur premier roi : Nausithoos, fondateur de Schérie, est son propre fils (1). Celui-ci, qui vivait hier, était un dieu ou à peu près (2). Il en a été de même de Rhexénor, son fils aîné (3). Quant à son second fils Alcinoos, qui lui a succédé, il converse avec les dieux et n'agit que d'après leurs conseils (4). Arètè, son épouse, est une déesse (5).

D'ailleurs les dieux sont familiers avec tout le peuple des Phéaciens ; ils descendent souvent du ciel au milieu d'eux ; ils se manifestent à eux dans les sacrifices ; ils s'assoient à leur table et prennent part à leurs repas (6). A cela rien d'étonnant; les Phéaciens sont tous un peu de la race des dieux, et ils tiennent de très près aux dieux (7). Zeus lui-même le reconnaît et le déclare (8).

Tout cela est un peu atténué par ce fait que les Grecs avaient la divinisation facile. Les modernes n'en concluent pas moins que décidément les Phéaciens sont des êtres fantastiques et sans réalité ; cette manie d'apothéose en est une

(1) *Od.*, VII, 56.
(2) *Od.*, VI, 7.
(3) *Od.*, VII, 146.
(4) *Od.*, VI, 12.
(5) *Od.*, VII, 70.
(6) *Od.*, VII, 201.
(7) *Od.*, VII, 205.
(8) *Od.*, V, 35.

preuve manifeste, un peuple de chair et d'os ne pouvant se donner à ce point des allures de dieux et de demi-dieux !

Lisons pourtant ce que dit Reclus, un géographe peu imaginatif par devoir professionnel, des Hollandais, gens peu imaginatifs par tempérament :

A Java, les maîtres étrangers disparaissent pour ainsi dire dans la mer d'hommes qui les entourent... ; on s'étonne que les ordres d'un gouverneur puissent être obéis par tant de millions de sujets, alors qu'il dispose de forces matérielles si peu considérables...

Voilà le problème posé ; en voici maintenant la solution :

La règle première pour les blancs est d'assurer le prestige de la race, en marquant les distances qui doivent séparer les naturels de leurs dominateurs. Avant 1864, il était interdit aux Javanais d'apprendre la langue hollandaise ; l'être inférieur ne devait pas s'élever jusqu'à la compréhension de l'idiome du maître... Aujourd'hui encore, on se garde de rapprocher les distances en leur prêchant la religion chrétienne...

Naguère le Javanais qui recevait une lettre en présence d'un Européen ne manquait pas de la remettre à celui-ci pour qu'il la lût le premier. Sur les routes, tous se prosternaient au passage de la voiture d'un blanc, même à cent cinquante mètres de distance ; ceux qui portaient un parasol s'empressaient de le fermer, restant exposés à l'ardeur du soleil, et se tenaient le dos tourné, se gardant bien d'élever leur humble regard jusqu'à la figure du maître... Devant le blanc la foule observe encore aujourd'hui un silence religieux... Ne pouvant s'imposer par le nombre, les Hollandais ont dû, comme leurs prédécesseurs hindous et musulmans, mettre leurs soins à maintenir les populations dans l'obéissance par une sorte de terreur religieuse. C'est ainsi que, tenus envers leurs maîtres à des témoignages de respect qui ressemblent à de l'adoration, les Javanais ont fini par les adorer, par les craindre et les implorer comme les dispensateurs de la vie et de la mort (1).

Ne sont-ils pas réjouissants, ces Hollandais, chrétiens rigides et dévots, qui se font adorer systématiquement à l'aurore du XX^e^ siècle ? En tout cas, ils sont, pour nous, bien démonstratifs. A côté d'eux, il suffira de signaler d'un mot, en des milieux très différents, Cortez et Pizarre s'imposant, avec quelques dizaines de compagnons seulement aux multitudes du

(1) E. Reclus, *Géographe Universelle*, t. XIV : l'Insulinde, pp. 306, 363, 365, 366, 367.

Mexique et du Pérou, et celles-ci les prenant pour des dieux et se précipitant à leurs genoux ; puis, vers le commencement de notre ère, la Scandinavie et la Germanie divinisant un commerçant transporteur et un civilisé éminent qui s'appelait Odin (1). Et à l'heure actuelle, sous nos yeux, à travers tout le continent africain, n'est-ce pas encore un ascendant presque divin qu'exercent l'explorateur et le soldat d'Europe, depuis Livingstone jusqu'à notre sergent colonial, seul dans la brousse à la tête d'un poste entièrement composé d'indigènes ?

Chez nos Phéaciens, comme en tout cela, il y a une conséquence poussée à l'extrême de ce fait général et très clair que, lors de la compénétration de deux races, l'une très civilisée et l'autre fort peu, la première s'impose bien moins par le nombre et la force que par le prestige de sa supériorité. Ce prestige va parfois jusqu'à la divinisation.

II. — De l'histoire du grand commerce, se dégage une autre loi sociale plus nette encore; elle peut se formuler ainsi : Toutes les fois que des commerçants transporteurs ont découvert une route avantageuse pour arriver à des pays neufs offrant des produits riches, ils mettent tout en œuvre pour se réserver, à eux et à leur groupement commercial, le monopole de l'exploitation de cette route.

Justifions cette loi par les grandes lignes de l'histoire de la mer (2).

Au moyen âge, le commerce maritime de l'Europe est tout entier entre les mains de l'Italie au sud, et de la Ligue Hanséatique au nord.

Les villes Italiennes, Venise, Amalfi, Pise, Gênes, pour s'en tenir aux principales, eurent chacune la prétention d'accaparer le monopole commercial de la Méditerranée. Leurs rivalités dominent toute l'histoire intérieure de l'Italie jusqu'après la Renaissance. Les guerres qu'elles firent naître durèrent

(1) Voir Ph. Champault, *Odin et les Caravaniers iraniens en Germanie* (dans *la Science sociale*, 1894).

(2) Pour tout ce qui suit, j'ai surtout consulté : Selden, *Marc Clausum*, Londres, 1636 ; Hautefeuille, *Histoire du droit maritime*, 1858 ; Worms, *Histoire commerciale de la ligue Hanséatique*, 1863 ; Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la Géographie depuis l'antiquité à nos jours* ; E. Reclus, *Géographie Universelle*, t. XIV, l'Insulinde ; Prince Roland Bonaparte, *les Premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde 1595-1602* (dans la *Revue de Géographie*, 1884).

plusieurs siècles, à peu près sans interruption, et finirent par la ruine plus ou moins complète des trois dernières. Les faits sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister. Ce que les républiques italiennes se sont ainsi disputé, c'est surtout l'aboutissement des lignes commerciales apportant les gemmes, les métaux précieux, les épices et les produits tropicaux d'Asie et d'Afrique.

Vers la même époque, le commerce du Nord était tout entier aux mains d'une ligue monopolisatrice toute puissante. La Hanse n'eut, à proprement parler, qu'un seul but : obtenir au profit exclusif de ses membres la liberté des voies de commerce, arracher des privilèges en leur faveur aux souverains étrangers, et s'assurer le tout au moyen de traités prohibitifs et de guerres. Par une de ces conventions les plus caractéristiques, le Danemark, moyennant les droits d'étape qu'il percevait à Bergen, lui garantissait le monopole de la Norvège septentrionale, et en interdisait d'une façon absolue l'approche à tous autres commerçants. La région ainsi monopolisée était, pour l'Europe du moyen âge, le pays des fourrures et des poissons salés ou fumés (hareng, morue, saumon) ; elle jouait alors le rôle combiné du Canada et de Terre-Neuve.

Causées par sa politique d'accaparement, les guerres de la Hanse se placent d'abord en 1284, en 1311, en 1361 ; puis elles occupent à peu près tout le XV^e^ et tout le XVI^e^ siècle. Ses luttes avec l'Angleterre furent, de part et d'autre, absolument sauvages. En 1462, les corsaires de la Ligue se livrèrent sur les côtes ennemies à d'effroyables ravages, pendant que tous les Hanséates pris en territoire anglais étaient sommairement pendus.

Plus tard, quand l'Angleterre est devenue une véritable puissance maritime, la reine Elisabeth en profite pour revendiquer un empire exclusif sur certaines mers qu'elle déclare mers britanniques. En même temps, comme on pouvait l'attendre de sa bonne foi, elle repousse bien loin les prétentions analogues des marines rivales sur d'autres mers.

Au surplus, à partir de la découverte de l'Amérique et de la route des Indes, toutes les puissances maritimes prétendent exploiter exclusivement les pays qu'elles découvrent, et les routes de mer qui y conduisent. A un moment donné, il faut l'intervention de la Papauté, par le traité de Tordesillas,

pour empêcher, entre l'Espagne et le Portugal, des guerres terribles à propos du Nouveau Monde.

Les rivalités qui existent entre les nations se retrouvent non moins vives entre commerçants d'un même pays. Toute sa vie, Cortez lutte non seulement contre les Mexicains, qui ne voudraient pas être exploités, mais aussi contre des rivaux qui intriguent en Espagne pour les exploiter à sa place. Toutes les puissances maritimes d'Europe voient d'ailleurs naître dans leurs ports de grandes compagnies commerciales, fondées en vue de monopoles reconnus par les pouvoirs publics.

« L'histoire des Européens dans l'Insulinde est particulièrement instructive.

« Quand les premiers navigateurs portugais arrivèrent dans la mer des Indes, ce fut un grand émoi à Venise, qui avait partie liée avec les Arabes pour l'exploitation de l'Extrême-Orient. Venise réussit pendant des années à semer de difficultés la route des nouveaux venus, à leur susciter des guerres, à leur fermer des ports de relâche, à leur rendre impossibles les relations commerciales avec certains souverains indigènes. De leur côté, afin de multiplier leurs découvertes et leurs prises de possession, les Portugais imposèrent un capitaine européen à chaque bateau de commerce, malais, javanais, chinois, trafiquant avec Malacca. Pour le dire en passant, cet étranger s'en allant au loin tout seul avec un équipage inconnu ne devait-il pas, pour s'en tirer sain et sauf, bénéficier d'un prestige *divin?*

« En même temps les itinéraires et les cartes n'allaient qu'en mains sûres ; on les défendait contre toute indiscrétion, comme des secrets d'Etat. Suivant en cela l'exemple de l'Espagne, le Portugal punissait de mort quiconque avait fourni à des étrangers le moindre renseignement à ce sujet.

« Malgré les précautions de toute sorte dont on s'entourait à Lisbonne, un Hollandais, van Linschoten, se glissa sur une escadre portugaise, en avril 1583, et fournit à son pays les premiers renseignements. Puis le libraire Claesz d'Amsterdam parvint à se procurer des cartes. Les frères Houtmann, envoyés comme espions à Lisbonne, furent devinés et jetés en prison. Le Portugal commit la faute de laisser des marchands hollandais les racheter à prix d'or.

« Une fois en possession des précieux documents, les Hol-

landais se gardèrent bien, eux aussi, de les publier. Chaque capitaine de vaisseau en reçut des copies dont il était responsable, et qu'il devait au retour déposer dans les archives de l'Amirauté. En Hollande aussi, la peine de mort punissait la divulgation des itinéraires; les indiscrétions moindres entraînaient le fouet, la marque ou la prison.

« A la fin du dix-huitième siècle, l'administration hollandaise refusait encore des pilotes et des secours aux navires étrangers en détresse dans les mers de la Sonde. Serait-i téméraire d'imaginer que parfois, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, certains agents portugais ou hollandais avaient poussé le zèle jusqu'à se faire naufrageurs ?

« En tous cas, pendant longtemps, des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du Cap de Bonne-Espérance, les typhons de la mer des Indes, et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de Corail (1). »

Jetons maintenant un coup d'œil sur la marine phénicienne.

A vingt-cinq siècles d'ici, nous allons voir ses capitaines de mer se conduire comme de simples Portugais, de vulgaires Hollandais ou de lourds Hanséates.

Les Phéniciens, dit le *De mirabilibus auscultationibus* (2), ne connurent d'autres lois que la force, et ceux qui refusaient de s'entendre avec eux en matière de commerce étaient victimes de leur amour du gain et de leur brutalité.

Il est regrettable que ce texte ne soit pas plus explicite ; il suffit néanmoins à prouver que les Phéniciens avaient la dent dure et le geste brutal, tout comme les grands commerçants des temps modernes, les Anglais aux belles manières.

Descendant des Phéniciens, dit Pomponius Festus (3), les Carthaginois furent à tel point maîtres et seigneurs de la mer qu'il était devenu dangereux pour tout homme de naviguer.

(1) Tout le passage guillemetté est de moi. M. V. Bérard, qui m'a fait l'honneur de le reproduire (II, p. 572), s'est arrangé de façon qu'un lecteur pressé le crût du prince Roland Bonaparte. Celui qui, plus curieux des références, lira les notes, apprendra cependant, comme il convient, que la citation est de Ph. Champault, au tome XXXV de *la Science sociale*. Mais il ignorera toujours, car M. B. se garde bien de le dire, que le travail dont ce passage est extrait a pour titre: *les Phéaciens d'Homère à Ischia*, et traite, lui aussi, d'identifications odysséennes. En soi la chose est de minime importance; mais elle manifeste d'amusante façon le besoin très sorbonien de faire le silence autour de tout ce qui vient du dehors.

(2) *Aristotelis op.*, t. II, p. 734, d'après Selden.

(3) Cité dans Selden, *Mare clausum*, 1636, p. 98.

Il me semble que cela commence à se préciser.

Les Phéniciens de Gadès, reprend Strabon, furent tout d'abord seuls à aller commercer aux îles Cassiterides, et ils en cachaient le chemin avec le plus grand soin à toutes les autres marines. Se voyant suivi par un navire romain, un de leurs capitaines se jeta de propos délibéré sur des bas-fonds pour y faire échouer l'indiscret. Ayant eu la bonne fortune d'en réchapper, il reçut une large indemnité du trésor public (1).

J'imagine qu'à Lisbonne on récompensa plus d'une fois de semblable façon les marins qui surent talonner avec le même à propos sur les bancs de corail de l'Extrême-Orient.

Le navigateur, assurait d'après sa propre expérience le carthaginois Himilcon, peut à peine en quatre mois faire la traversée des Colonnes aux Cassitérides, tant les vents sont calmes et la mer paresseuse. A l'entendre, des monstres marins remplissaient aussi les mers hyperboréennes, et glaçaient d'effroi les navigateurs engagés dans ces parages (2). Ne disions-nous pas tout à l'heure qu'en plein XVIII^e^ siècle des légendes hollandaises à l'usage des étrangers amplifiaient à merveille les tempêtes du Pacifique et les récifs de l'Insulinde ?

Les Carthaginois, ajoute Eratosthène (3), n'hésitaient pas à couler tout navire étranger se dirigeant vers la Sardaigne ou vers les Colonnes d'Hercule. Et c'est la raison principale pour laquelle nous avons si peu de renseignements précis sur les pays occidentaux.

Le Portugal et la Hollande n'ont-ils jamais eu semblable méfait à se reprocher ? J'en doute fort ; en tout cas, on peut affirmer sans crainte que les Hanséates auraient trouvé le procédé tout à fait louable.

Malgré sa vigilance, le Portugal vit les Hollandais maudits arriver à Malacca. « En fin de compte, dit Strabon (4) les Romains, après bien des tentatives infructueuses, apprirent la route maritime des Cassitérides. » Mais auparavant Carthage s'était défendue au moyen de traités prohibitifs qu'aurait contresignés la Hanse. Voici, d'après Polybe (5), des extraits

(1) Strabon, III, p. 265.
(2) D'après VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire de la Géographie*, p. 40.
(3) Cité par Strabon, XVII, p. 802.
(4) Strabon, III, 265.
(5) Polybe, III, 22 et 24.

d'une convention à peu près contemporaine des débuts de la république à Rome :

L'amitié de Carthage et de ses alliés est accordée aux Romains et à leurs alliés aux conditions suivantes : « les Romains et leurs alliés s'interdisent toute navigation à l'ouest du cap Bon, sauf les cas de tempête ou de poursuite de l'ennemi. Même dans ce cas, ils ne pourront rien acheter, ni rien recevoir en dehors de ce qui serait nécessaire aux réparations et aux sacrifices. Le cinquième jour au plus tard, ils devront avoir repris la mer... » Un traité postérieur répète cette interdiction en l'étendant : « Aucun Romain ne pourra faire le commerce ni en Sardaigne ni en Afrique... »

Phéniciens et Carthaginois étaient allés à l'école des faits, comme les Européens du moyen-âge et de la renaissance, et ils y avaient appris la même leçon. Elle peut se résumer en deux lignes qui précisent notre première loi : Les commerçants transporteurs considèrent les routes commerciales comme leur propriété légitime et exclusive ; quand ces routes ne sont connues que d'eux, ils emploient tous les moyens pour qu'elles restent secrètes ; quand elles sont connues de leurs concurrents, ils les défendent par des traités, et s'il le faut par la guerre.

Carthage est morte d'avoir été jusqu'à la guerre.

Pour en revenir à nos Phéaciens, tout cela éclaire d'un jour décisif deux passages très mystérieux du Nostos, et quelques autres après ceux-là.

Sur le navire que je te donnerai, déclare Alcinoos à Ulysse, tu arriveras dans ta patrie, et partout ailleurs où il te plaira d'aller, même bien au delà de l'Eubée. Et pourtant ils disent qu'elle est bien loin, l'Eubée, ceux de notre peuple qui l'ont visitée. Néanmoins ils y sont allés et en sont revenus sans fatigue et dans la même journée. Vois donc dans ton esprit combien mes nefs et mes matelots sont habiles à fendre la mer (1).

D'Ischia en Eubée aller et retour par les routes côtières, ce serait trois mille cinq cents kilomètres en vingt-quatre heures !

Elles te reconduiront bien chez toi, nos nefs intelligentes! reprend ailleurs le roi. Elles n'ont pas de pilote ni même de gouvernail, comme

(1) *Od.*, VII, 320 et suiv.

les autres nefs. Mais elles ont l'esprit et les pensées des hommes, elles connaissent toutes les villes et toutes les terres. Elles traversent rapidement l'abîme de la mer en s'enveloppant de brumes et de brouillards (1).

Tout cela paraît vantardise puérile et insupportable aux modernes, qui veulent juger des vraisemblances sociales, comme M. Jourdain faisait de la prose, « sans l'avoir jamais appris ».

Quant à nous, à l'heure actuelle, nous avions besoin de pareils textes ou du moins des indications qu'ils laissent clairement transparaître. Si les nefs d'Alcinoos voyagent dans une enveloppe de brumes et de brouillards, c'est une façon de dire qu'elles doivent rester invisibles ; personne ne doit les voir passer, personne ne doit savoir quelle direction elles prennent, ni où elles vont, ni d'où elles viennent. Nous comprenons aussi pourquoi elles franchissent toutes les distances en des temps très courts et à peu près uniformes : donner la vraie durée d'une traversée, ce serait déjà livrer un renseignement précieux, ce serait indiquer la distance d'une façon approximative : un Phéacien ne peut pas le faire plus qu'un Portugais du XVI^e siècle. Et alors le roi déclare avec tout le sérieux possible que ses marins eux-mêmes ne connaissent pas les itinéraires ; les nefs les savent, et cela suffit : elles pensent pour les hommes et se dirigent toutes seules !

Ces deux passages sont là pour dire, au moyen d'allégories poétiques mais très claires, que les navigateurs de Schérie cachent soigneusement aux étrangers leurs itinéraires maritimes, et en particulier ceux dont parle Alcinoos, ceux qui, des pays civilisés, conduisent à leurs mers.

La façon dont Ulysse tente de revenir de l'île de Circé en Grèce n'est guère moins instructive, car il est alors, lui aussi, sur l'itinéraire le plus interdit. Or, il vole avec une rapidité vertigineuse, et il lui est impossible de rien noter ni des distances, ni des orientations. Parti un matin de chez la Magicienne, c'est-à-dire de Pianosa, il débarque le soir même à Taormina, auprès de Messine ; il a donc fait avant le coucher du soleil plus de sept cents kilomètres (2).

D'ailleurs la primitive antiquité savait fort bien que Circé,

(1) *Od.*, VIII, 557 et suiv.
(2) Voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 423 et 424.

gardienne des mines de Sardaigne, était restée mystérieuse et inaccessible ; elle savait aussi que son île était dans la région où nous l'avons placée (1). A sa recherche, en effet, les Argonautes étaient parvenus à Portoferraio, dans Elbe, mais ils n'avaient pu aller plus loin. Seulement, comme pour montrer que leur espionnage était bien le fait de métallurges, ils s'étaient mis là, faute de mieux, à exploiter les mines de fer elbaines ; et les monceaux de scories qui sont sur la rive étaient leur fait. C'est Strabon qui nous a gardé cette légende (2). Le grand historien-géographe justifie ainsi d'une façon bien imprévue toute notre théorie circéenne.

Mais revenons à Schérie. Si nous voyons juste, si les Phéaciens défendent aussi jalousement le secret des routes à partir de la Grèce, le rapatriement d'Ulysse n'a pas pu aller tout seul, et les circonstances qui l'ont précédé, accompagné ou suivi doivent en témoigner.

Or c'est bien ce qui se produit. D'abord le rapatriement n'a été obtenu que par l'intervention surnaturelle d'Athènè ; puis le retour lui-même est entouré des précautions nécessaires pour qu'Ulysse n'emporte pas avec lui le précieux secret. Enfin Poseidon, le dieu de la mer, punit cruellement la nef qui a reconduit le héros, et met la cité, en cas de récidive, sous le coup des pires menaces.

1° Au moment où pour la première fois Ulysse va pénétrer dans la ville, Athènè lui fait d'instantes recommandations.

> Les hommes de ce pays, dit-elle, détestent les étrangers, et jamais ils ne les accueillent avec amitié. Ce sont des marins aux rapides navires qui font de grands trajets à travers les mers... (3).

Il faut croire que la sage déesse met de la suite dans ses idées, et que, des deux phrases qui se succèdent sur ses lèvres, la seconde a pour but d'expliquer la première. Elle comprend donc comme nous les répercussions du grand commerce sur les mœurs inhospitalières. Puis voilà qu'elle recommande à Ulysse la plus grande prudence : « Va rapidement et en silence; suis mes pas. Ne regarde personne, n'interroge personne (4). » Elle sait d'ailleurs fort bien que la situation du héros

(1) Voir *Au Pays de Circé*, dans le *Mercure de France*, 16 février 1913.
(2) Strabon, p. 224.
(3) *Od.*, VII, 32.
(4) *Od.*, VII, 30.

est critique : « Entre dans le palais et chasse la crainte : la confiance et l'audace sont des qualités précieuses, surtout en pays étranger (1). » Puis, comme malgré tout elle n'est pas tranquille, elle prend soin de rendre Ulysse invisible. Il traverse incognito le port, la ville et le palais, et il apparaît tout d'un coup aux pieds d'Arètè, sans que personne l'ait vu entrer. Bien entendu, une terreur religieuse saisit l'assemblée : « Cet étranger, dit Alcinoos, ne serait-ce pas un dieu ? Nous sommes gens à qui les dieux apparaissent (2). »

En Grèce, dans la Grèce de l'Iliade et de l'Odyssée, le roi ou un chef quelconque prendrait sur lui un rapatriement : les Grecs sont hospitaliers ; pour eux, un hôte est un présent des dieux : quoi de plus naturel à leurs yeux que de mettre un naufragé à même de regagner son pays ? Mais ici, il faut une délibération du grand Conseil ; l'aspect de la question est donc tout autre. Ce qui le montre bien mieux encore, c'est que, à Schérie, dans les cas ordinaires, les dieux eux-mêmes sont ligués avec les hommes contre les étrangers : « Les dieux nos parents, dit Alcinoos, ne manquent pas de nous avertir quand un étranger, même un seul, pénètre chez nous (3). » C'est donc une calamité nationale que l'arrivée clandestine d'un étranger : et cela, évidemment, parce qu'il a toutes les chances de repartir comme il est venu : sans être découvert, et par conséquent sans être ni inquiété, ni surveillé !

Mais cette fois la merveille qui vient de se produire prouve que, par exception, l'étranger tombé du ciel est l'ami des dieux : comment donc s'opposer à eux en même temps qu'à lui ? La décision favorable s'impose : le prodige vaut partie gagnée au suppliant !

Le lendemain, Alcinoos communique à l'assemblée populaire la décision prise, et lui fait désigner les hommes qui seront chargés de reconduire Ulysse ; en même temps, il présente le héros à la foule. Le roi mène d'ailleurs l'agora de façon assez cavalière ; elle a donc peu d'importance à ses yeux. Mais Athènè, sans doute moins rassurée, « chauffe » le public avec un soin amusant. « Au lever de l'aurore, la déesse parcourt toutes les rues de Schérie sous la figure d'un héraut. Chefs et maîtres,

(1) *Od.*, VII, 50.
(2) *Od.*, VII, 199.
(3) *Od.*, VII, 204.

dit-elle, à l'agora ! que personne n'y manque. Il s'agit d'un étranger qui ressemble étonnamment à un dieu. Ce disant, elle travaille les esprits et prépare l'opinion (1). » Puis elle fait, pour le peuple, un prodige équivalent à celui de la veille. « Dès que l'assemblée s'ouvre, elle répand sur le fils de Laërte, sur sa tête et ses épaules une beauté vraiment divine pour qu'il gagne toutes les sympathies (2). »

Enfin Athènè peut se reposer sur ses lauriers. Voilà Ulysse populaire et il va partir pour sa chère Ithaque ! Le succès de la déesse ne nous surprend pas autrement, nous modernes qui voyons tous les jours des politiciens, n'ayant assurément rien de divin, égarer à fond l'opinion publique. Mais il n'en est pas moins vrai que la besogne a été rude pour Athènè ; en quelques heures, elle a fait deux miracles ; elle a frappé les grands d'une terreur religieuse, elle a donné la berlue au menu peuple ; en un mot, elle a berné tout le monde. Sans elle, il est trop clair que le pauvre Ulysse était perdu !

2° Voici maintenant le Laertiade en mer. D'une façon voilée, mais transparente, l'aède indique les précautions prises pour éviter toute indiscrétion de sa part. D'abord, suivant l'usage des nefs magiques, le voyage de Schérie à Ithaque dure à peine quelques heures ; puis il se fait tout entier de nuit, et en une seule nuit.

Parti dans les ténèbres, Ulysse est dans son île natale avant l'aurore ; il aurait donc pu, tout le temps, tenir les yeux grands ouverts sans rien voir. Mais ce n'est pas tout : Homère a soin de plonger le héros « dans un sommeil profond, très doux et très semblable à la mort ». Il s'endort au moment où l'équipage prend les rames dans le port de Schérie ; la seule indication que nous ayons sur lui pendant le voyage, c'est qu'il dort toujours d'un sommeil paisible. Arrivé à Ithaque, ses conducteurs l'enlèvent tout endormi du vaisseau et le déposent sur le rivage sans qu'il s'en aperçoive. Il ne se réveillera qu'un certain temps après, quand les Phéaciens seront déjà loin (3).

Pour les critiques, il y a là une invention absurde. Nous savons, quant à nous, Homère beaucoup moins naïf que ses

(1) *Od.*, VIII, 7-15.
(2) *Od.*, VIII, 17-22.
(3) *Od.*, XIII, 70 et suiv.

commentateurs : s'il endort son héros d'un sommeil invincible, c'est qu'il veut montrer aux Phéaciens qu'Ulysse n'a rien pu deviner de leur itinéraire vers la Grèce.

L'antiquité avait parfois compris comme nous les circonstances du retour d'Ulysse. D'après Héraclide de Pont, les Phéaciens sont d'habiles gens qui prennent leurs précautions pour que personne ne vienne les troubler : le héros lui-même serait dans l'incapacité de retrouver le chemin de leur pays. Certaines scholies développent longuement ce système et regardent le sommeil d'Ulysse comme un sommeil forcé (1).

3° Chose navrante pour les âmes droites et les cœurs sensibles, cette bonne action, dont ils sont si peu responsables, les pauvres Phéaciens l'ont payée bien cher, et cela malgré la prudence avec laquelle ils ont manœuvré. Le rapatriement a violemment indisposé contre eux Poseidon. Dans sa colère, le dieu pétrifie, tout près de la Roche Noire, la barque instrument du crime, et signifie aux Phéaciens défense absolue de reconduire à l'avenir aucun étranger. S'ils s'avisent de recommencer, leur ville et leur port seront supprimés : un bon petit volcan sur le tout, et ce sera fait (2) !

Evidemment, ce n'est pas seulement à Schérie, c'est dans tous leurs établissements en pays neufs, et pour les mêmes raisons, que les Phéniciens ont été les ennemis de la concurrence, et des indiscrets qui la préparent. Nous le savons déjà par la pratique des Carthaginois leurs descendants, telle que l'histoire la montrait tout à l'heure. Mais le Nostos en renferme une autre preuve tout à fait intéressante, et qui confirme pleinement tout ce que nous venons de voir à Schérie.

Aux portes de l'Océan, sur la roche de Gibraltar (3), un comptoir phénicien est symbolisé par sa fondatrice ou sa reine, « la puissante Calypso divine entre les déesses ». Or, Calypso « n'a de relations avec personne ni parmi les dieux, ni

(1) D'après A. Pierron, *Odyssée texte grec revu, etc.*, note au ch. XIII, 119. — Il faut remarquer que la théorie des itinéraires cachés, une fois admise, porte un dernier coup à l'identification de Schérie avec Corfou. En effet, il serait puéril de vouloir cacher aux Ithakésiens la route d'une île voisine, à laquelle la côte elle-même conduit soit par terre, soit par mer. Pour les autres difficultés à cette identification, voir mes *Phéniciens et Grecs*, pages 51 et suiv. et surtout 58 à 65.

(2) Od., XIII, 159-187 ; et le commentaire dans *Nausicaa retrouvée ; Mercure* du 16 juin 1912.

(3) Voir mes *Phéniciens et Grecs :* l'île de Calypso, pp. 406-420.

parmi les mortels (1) ». Quand, bien malgré soi, on arrive dans son île, c'est que la tempête vous y a jeté. Une fois là, il faut renoncer à l'espoir d'en sortir. Sous prétexte d'amour, la déesse vous garde jalousement ; malgré larmes et prières, elle ne vous lâchera plus. Vous rapatrier ! elle n'a ni vaisseaux ni marins pour une pareille besogne (2).

Calypso désignant en réalité une colonie phénicienne à côté d'un port, on comprend ce que veut dire ce besoin d'isolement farouche qui lui interdit les relations extérieures ; on comprend aussi que l'amour dont elle fait parade pour les étrangers arrivés malgré tout chez elle, c'est exactement l'amour de la prison pour le prisonnier. En ce qui concerne Ulysse, elle avait tout disposé pour le garder à jamais : elle voulait le rendre immortel dans sa captivité ! Si, après sept années, elle le laisse aller c'est qu'elle y est contrainte par un ordre formel de Zeus (3). D'ailleurs Athènê, qui sait fort bien à quoi s'en tenir, dit sans figure « que le héros est prisonnier dans une île où des hommes cruels et indomptables, ses maîtres, le retiennent par la force (4) ».

Un esclavage analogue attend l'étranger dans un autre établissement phénicien, encore représenté par une déesse, la magicienne Circé. Elle aussi, elle emprisonne à toujours les étrangers, et d'une façon particulièrement outrageante. Ulysse n'obtient l'autorisation de partir qu'au bout d'un an ; et il ne l'aurait jamais obtenue sans l'intervention divine d'Hermès : lui et ses hommes eussent été à perpétuité des pourceaux enfermés dans une étable ! La maudite avait tout combiné « pour leur faire perdre tout espoir de retour (5) ».

Faut il voir aussi des établissements phéniciens, plus redoutables encore, dans d'autres monstres féminins, ces divines Sirènes qui attirent les étrangers, les massacrent et se repaissent de leurs cadavres ; ou dans cette redoutable Scylla qui, pour dévorer les navigateurs, va les enlever jusque dans leurs vaisseaux ? Oui, assurément : on ne peut s'empêcher de remarquer que, si les Phéniciens tiennent à fermer aux Grecs la mer Tyrrhénienne, un poste militaire à cheval sur le détroit

(1) *Od.*, VII, 246.
(2) *Od.*, V, 140.
(3) *Od.*, V, 28 et suiv.
(4) *Od.*, I, 197-9, et V, 13.
(5) *Od.*, X, 236.

de Messine est tout à fait indiqué, et que les Sirènes constituent un peu en arrière (1) une seconde ligne de défense non moins opportune. Nous en trouverons d'autres encore.

En tous cas, les Sirènes et Scylla composent à merveille avec leurs voisines les Roches Errantes, avec les géants sauvages, avec les sanguinaires Cyclopes, avec les Laistrygons anthropophages et l'abominable Circé,un ensemble de monstres légendaires bien propres à décourager les audacieux, et bien caractéristiques des monopoles commerciaux en pays neufs.

Une conclusion générale s'impose : c'est que voilà bien partie en fumée l'opinion moderne que les Phéaciens sont des êtres irréels et merveilleux. Sous leurs traits les moins acceptables aux yeux des philologues, l'analyse sociale nous fait retrouver des réalités très palpables et bien concordantes ; et toutes ces réalités accusent vigoureusement dans les Phéaciens le type du grand commerçant en pays neufs. Pour cette raison, il faut les identifier définitivement avec les premiers grands navigateurs méditerranéens, les seuls à l'époque où Homère nous reporte, — avec les Phéniciens (2).

PHILIPPE CHAMPAULT.

(1) Les Sirènes se placent, d'après moi, au cap Licosa, tout près et au sud de Pæstum (*Phéniciens et Grecs*, p. 453).

(2) En poussant plus loin l'analyse des textes, on arriverait à montrer que les Phéaciens ne sont pas des Phéniciens quelconques, mais des Thébano-Phéniciens, restés en relations avec Thèbes et l'Eubée, et appelant à eux une colonie Chalcidienne, laquelle, d'ailleurs, n'est pas inconnue des historiens. Voir, pour cette démonstration, mes *Phéniciens et Grecs*, IIIe partie, les Eubéens, pp. 289-364.

FLORENTIÆ DICATUM

—

O Florence, ô cité des Princes et des Sages,
Où vont de si charmants, de si profonds visages,
Où la foule nous semble émerger du passé,
Florence où tout revient, — triste, j'avais laissé
Tes palais, tes tombeaux, tes églises, tes places,
Tes jardins verts, peuplés de Vertus et de Grâces.
Là j'errais, je marchais, plein d'un divin désir,
Et mon extase était comme un ressouvenir :
Je me revoyais maître aux écoles anciennes,
J'entendais retentir, antiques et chrétiennes,
Mille voix, s'accordant dans un son fraternel :
Car, ô Florence, en toi, tout demeure éternel.

Je t'ai revue enfin ! Sous le grand Dôme austère,
Qui, si puissant, s'érige auprès du Baptistère,
Quand les cloches sonnaient ce Dimanche in Albis,
J'ai senti dans mon cœur se lever ton grand Lys.
Les orgues résonnaient, les voix étaient unies,
Vers les voûtes montaient de jeunes harmonies.
C'était le Sacrifice auguste, et c'était nous,
Les hommes, devenus plus ardents et plus doux.

Puis je suis revenu dans ma nuit solitaire,
Portant, ô Ville, en moi, ta joie et ton mystère ;
Je ne te quitte point, je reste près de toi :
Je garde dans mon cœur le plus pur de l'émoi
Qui s'épanouira dans mon âme : j'emporte,
Lumière qui, tout bas, à bien chanter, m'exhorte,
La mémoire des yeux rencontrés, de tels yeux,
Qu'il semble qu'on les ait déjà vus dans les cieux.
Ton souvenir me reste, enflammé d'espérance,
Et je puis dire encor : J'ai marché dans Florence.

LOUIS LE CARDONNEL.

L'ENFANCE DE CARPEAUX

Les deux sièges de 1793, par les Autrichiens et par les Français, le premier surtout, au cours duquel elle subit quarante-trois jours de bombardement, accumulèrent les ruines dans Valenciennes. Les églises furent incendiées, les clochers innombrables abattus, les quartiers décimés, puis la pioche des démolisseurs se chargea de donner à la ville un nouvel aspect, saisissant, et des déserts s'étendirent sur l'emplacement des couvents et des maisons. Dans les premières années du XIX[e] siècle, on commença à bâtir là-dessus et à tracer des rues nouvelles ; de grands espaces vides ou encombrés de ruines restèrent pourtant, et les anciens cimetières, mal transformés encore en places publiques. Seule, l'enceinte des remparts de Vauban restait à peu près intacte à l'extérieur d'une ville toute différente de ce qu'elle avait été jusque-là.

En même temps, l'industrie commençait la transformation de la région avoisinante; les fosses à charbon se creusaient plus nombreuses et plus profondes, des forges puissantes s'établissaient, et des sucreries. Une ère nouvelle s'instaure qui a fait d'une ancienne ville le centre d'une région dont l'effort créateur soulève tout le Nord.

Le daimon industriel transforme et agrandit les faubourgs et les environs de Valenciennes. Il y a de l'ouvrage pour les maçons dans la ville où l'on reconstruit sur les ruines, et dans ses dehors où l'on bâtit sur les champs.

A la fin du XVIII[e] siècle, un maçon né à Lobbes, en Hainaut, pays de carrières, de maçons et de tailleurs de pierre, Lambert Carpeaux, est arrivé à Valenciennes, et il y a épousé en 1792 (22 fructidor an III) Albertine-Anne-Josèphe Michaux, née dans la ville. Le carrier, c'est le grand-père du sculpteur. Et l'on peut dire de J.-B. Carpeaux qu'il est doublement valenciennois, puisque, aussi loin que l'on puisse remonter, on lui trouve une ascendance hainuyère (1). Lobbes en Hainaut, c'est

(1) Lambert Carpeaux, né le 22 septembre 1766, fils d'Evrard Carpeaux, né le 14 décembre 1736, et de Marie-Anne Mary ; petit-fils de Joseph Carpeaux et de

un village tassé autour d'une abbaye célèbre, à une lieue de Thuin. « L'église est très magnifique; elle a été bâtie en 1568, par un abbé qui avait été dominicain et lecteur dans l'abbaye. C'est un des plus hardis ouvrages qu'on puisse voir; les bas-côtés sont aussi élevés que la nef; la voûte est soutenue par des piliers si délicats et si minces que l'archiduc Albert, souverain des Pays-Bas, étant venu à Lobbes, n'osa entrer dans l'église, et s'écria : « Hic erit Sepulchrum Monachorum (1). »

Pays de maçons, disais-je bien, et de tailleurs de pierre.

Une gravure montre cette superbe abbaye dominée par son église, flanquée elle-même d'un clocher qui ressemble à un beffroi. Quelques maisons se pressent aux alentours, et une humble église paroissiale escalade la rive élevée d'une rivière sur les bords de laquelle se tiennent des pêcheurs armés de lignes et de filets. C'est sur les bords de cette rivière poissonneuse qu'a pris naissance, sans doute, le nom de Carpeaux (2), qui correspond au diminutif de carpillon, né en Ile-de-France.

En arrivant à Valenciennes, Lambert Carpeaux a retrouvé les mêmes mœurs; avec peut-être plus de délicatesse, et une sorte de fièvre accentuée à l'époque de la Révolution, quand seront vivement secoués les nerfs des habitants placés sur la frontière et tressaillant à tous les coups de canon. Il a retrouvé aussi la même langue, ce patois rouchi qui a cours dans tout le Hainaut, en fait une petite patrie bien distincte des terres environnantes, et donne tort à la frontière arbitraire qui le divise en deux tronçons, dont l'un seulement garde le nom de France. Pays bien français pourtant, de mœurs et de langue, dont les deux capitales sont Valenciennes et Mons. Lambert Carpeaux, en se fixant chez nous, n'a fait que rallier un de ces centres. Et les traits dont j'ai tenté d'esquisser la physionomie morale et physique de Valenciennes sont à peu de chose près ceux mêmes du pays auquel elle commande.

Des enfants naissent au maçon : Joseph, le 11 mars 1800; Virginie-Adèle, que nous retrouverons couturière en blanc; Stanislas, qui sera menuisier; Adolphe, qui sera maçon,

Marie-Barbe Croqué. Il est à remarquer que, dès 1766, l'orthographe Carpeaux existe.

(1) « Délices des Pays-Bas. » Liège, 1769.

(2) D'autant que la première fois qu'on le trouve écrit, dans l'acte de naissance d'Evrard Carpeaux (1736), il est orthographié « Carpeau ».

comme son père. Et maçon aussi sera Joseph, l'aîné, qui épouse, le 8 septembre 1821, Adèle Wargny, marchande.

C'est la fille de François Wargny et de Marie-Reine Bailly. Elle n'a pas connu sa mère, morte quand elle avait un an; son père vient de mourir et elle est orpheline. Il ne lui reste plus que sa vieille grand'mère, la veuve de Martin Wargny, Marie-Joseph Bouillet, qui est mentionnée sur l'acte de mariage comme ayant quatre-vingt-dix-sept-ans. Un cousin germain, Martin-Casimir Thibaut, tailleur, est témoin pour la mariée. Pour le futur époux paraissent, au titre d'amis, un fabricant de crayons, Antoine-Félix Laut ; un « artiste musicien », Amand Botteau; et un « mulquinier » ou fabricant de batistes, David Soitière. On trouvera sur le registre des mariages pour l'année 1821 la signature de Joseph Carpeaux, élégante, enjolivée de paraphes, qui est celle d'un homme habitué à manier la plume, plus qu'un ouvrier; l'écriture d'Adèle Wargny est moins assurée. Lambert Carpeaux assistait au mariage, consentant, mais il n'a pas signé.

De cette union, huit enfants devaient naître à Valenciennes. Le jeune ménage s'installe d'abord rue des Anges, au n° 51, et deux filles y naissent successivement, Elisa et Elodie, mortes en bas-âge; puis Charles, le 18 juillet 1825. Peu après, ils déménagent, s'installent dans la rue Delsaulx, appelée alors rue Royale à cause de l'enthousiasme avec lequel ses habitants avaient salué la restauration de la monarchie. Là, au fond d'une maison qui porte aujourd'hui le n° 53, alors placée sous l'enseigne : *A l'ancien savetier* (1), et située pres-

(1) « L'inauguration a eu lieu sur la façade du n° 53 de la rue Delsaulx d'une plaque portant ces mots. *Ici naquit Jean-Baptiste Carpeaux, le 11 mai 1827.* Or ce n'est pas sans quelques recherches que l'on est arrivé à établir que cette maison était bien celle que l'on voulait honorer. L'acte de naissance du futur sculpteur indique ses parents comme habitant, en 1827, le n° 38 de la rue Royale. Le n° 38 correspond aujourd'hui au n° 40, et d'après les recherches de M. Dussart, architecte de la Ville, est situé au coin de la rue Delsaulx et de la rue Henri-Lemaire actuelle.

«Mais ces renseignements émanant d'actes authentiques bouleversaient toutes les idées reçues. Des doutes ayant été soulevés, on résolut de s'en rapporter au témoignage du père de Carpeaux, encore aujourd'hui vivant. M. Carpeaux père fut aussi net que possible dans sa réponse ; il déclara que son fils était né rue Royale, dans la maison portant comme enseigne : *A l'Ancien Savetier*, et située à peu près en face de l'ancienne rue du Puits-Couvert (aujourd'hui rue d'Oultremant). M. et Mme Carpeaux habitaient alors, dans la cour, un petit appartement qui, depuis, a été détruit lorsque le fond de la maison de l'*Ancien Savetier* a été réuni à la propriété de M. Hamoir, devenue le Couvent des Petites Sœurs des Pauvres. Le locataire principal était M. Motte père, menuisier, et M. Carpeaux père rappelait

que en face de la rue du Puits-Couvert, naît Jean-Baptiste Carpeaux, le 11 mai 1827, à l'aube. Trois jours après, le 14 mai, au commencement de l'après-midi, le maçon se rend à l'Hôtel de Ville avec un ami, Eugène Ego, manouvrier, pour déclarer la naissance de son fils.

Peut-être l'enfant luttait-il en naissant contre la mort ; d'où ce retard. La mortalité infantile était très grande à Valenciennes à cette époque ; nous avons vu que les premiers nés de Joseph Carpeaux y succombèrent.

Un entrepreneur qui l'emploie, Jean-Baptiste Luwez, lui fait l'honneur de tenir son second fils sur les fonts du baptême, le 20 mai, avec sa propre épouse, Albertine Deladerrière; et il lui donne son prénom, précédé de cet autre : Jules, sous lequel l'enfant sera toujours désigné.

Le baptême a lieu à Notre-Dame. Cette église, prise dans une partie de l'ancien Hôtel-Dieu, formée de la chapelle et d'une salle que l'on y a réunie, c'est une aire longue, aux murs nus, traversée de lourds sommiers bruns; plus semblable à une grange qu'à un temple, pittoresque avec cela, et chère aux habitants, pour qui elle a remplacé Notre-Dame-la-Grande, la fastueuse et antique église, écroulée avec l'ancien régime. Quelques-uns ne s'en consolent pas et ils appellent celle-ci avec une grande pitié : « Notre-Dame-la-Grange. »

Il n'en est pas de plus pauvre. J'ai sous les yeux une lithographie qui la montre, attendrissante dans son humilité, avec son petit clocheton d'église de campagne, ses ogives étroites, ses murs branlants soutenus par des contreforts, et un porche de bois et d'ardoise ouvert en trèfle sur son côté. Près de là, un charron demeure, si j'en crois les grosses roues posées contre le mur de la maison, et trois bonnes femmes devisent sous un reverbère avant d'entrer. Là arrive le cortège qui vient faire baptiser un petit enfant, et tous pénètrent sous ce porche, venant de la rue Delsaulx.

La rue Delsaulx, c'est, dans Valenciennes, le centre autochtone où le sang ne se mêle pas, comme une citadelle dans la ville. Les mœurs y sont particulières, plus joyeuses et plus

même, que, dans le voyage qu'il avait fait à Valenciennes au sujet de l'enterrement de son fils, il avait eu l'occasion, en renouant des relations personnelles avec la famille Motte, de remémorer tous ces vieux souvenirs. C'est donc bien au n° 53 que J.-B. Carpeaux est né. »

Article signé V. H. dans l'Almanach de Valenciennes, année 1886.

vives que dans un autre quartier, et Hécart note que « ses habitants ont de tout temps joué un grand rôle quand il s'agit de fêtes ». Insouciants avec cela : « Il arrive bien souvent qu'ils ne sauraient mie montrer une rouge doupe (un rouge liard) ; ça ne les empêche mie d'être gais comme des pinchons. Dès le matin jusqu'à l'heure de se coucher, on ne fait que roucouler les plus nouvelles canchons. J'ai entendu bien des fois des jeunesses qui avaient un clipet à faire desséquer un rossignol ; c'est surtout les faiseuses de jours qui ont la renommée. » Ainsi parle en son patois rouchi, que j'arrange à regret pour le rendre intelligible, un contemporain de Carpeaux, Quertinier (1). C'est parmi les chansons des dentellières, les toutes dernières, que l'enfant est né.

Dans ce quartier, les joies et les chagrins d'un chacun sont publiquement partagés. Quand une naissance est annoncée, tout est en rumeur, les femmes et les filles s'assemblent sur les portes des maisons, les voisines montent porter des consolations à la femme en travail. L'enfant a à peine vu le jour qu'il passe de main en main, embrassé par tous. Ainsi vint au monde celui qui devait ajouter tant de gloire au nom de Valenciennes, et il n'y eut pas plus de joie à sa naissance qu'à celle d'aucun autre enfant de cette rue.

On l'appela Jean-Baptiste du nom de son parrain, nom fréquemment porté à Valenciennes, peut-être à cause de l'antique abbaye de Saint-Jean. La Saint-Jean était une fête qu'on n'oubliait pas dans le quartier de la rue Delsaulx ; il l'emportait sur tout autre pour faire de beaux feux, le soir du 24 juin. « Tout un chacun, dit Quertinier, qui voulait prendre part à ce divertissement devait apporter quelque chose pour faire aller ce feu. L'un apportait une *quéhière*, une barre à pots ; celui-ci, c'était un sac *d'équettes*, celui-là un *aziau* de petits fagots ; enfin un tas de bidons et de *viésries* qu'on voulait se débarrasser, et entretenir *c'larguèche*. Tant qui n'y avot d'quo brûler, on cantot et on dansot autour de c'feu. » Ces chants et ces danses, ces flammes vives dans une belle nuit d'été, quel plus beau spectacle pour les yeux d'un petit enfant !

En janvier 1830, quand lui naît un nouveau frère, Louis-

(1) « L'tour des chinq remparts, ou souv'nirs et R'grets de deux bons vieux Valinciennois », par Julien Quertinier. Précieuse petite brochure, où j'ai puisé de quoi rétablir l'ancienne vie populaire.

Jean-Baptiste-Emile, ses parents habitent rue Crasseau, au n° 13. Ce n'est pas un changement de quartier : la rue Crasseau, étroite et sombre ruelle, donne sur la rue Delsaulx, la grande artère par rapport à elle. Mais les déménagements continuent et font se rapprocher insensiblement la famille de son centre naturel, la rue des Anges, où habite Lambert Carpeaux, le grand-père, où le ménage lui-même a habité. En 1832, ils sont rue des Viviers, au n° 15, et Emile-Auguste y naît le 12 janvier. Dans l'intervalle, le petit Louis-Jean-Baptiste est mort. Enfin, en 1834, les Carpeaux sont revenus à la rue des Anges. Sophie-Adèle (15 juin 1834) et Edmond Jules (24 février 1837) naissent là au n° 34. Non loin, au n° 24, Lambert Carpeaux habite, depuis 1830 (1), une petite maison louée pour dix-huit ans à Me Lefebvre, notaire, dont l'hôtel est attenant.

Comme toutes celles de Valenciennes, la rue est étroite. Au moyen-âge, la peste y a été plus violente que partout ailleurs, mais des anges y ont paru au-dessus de la population décimée qui levait les yeux au ciel. Elle part de la place du Commerce, qui communique avec la place d'Armes, cœur de la ville ; et à travers les maisons du XVIIe siècle, parmi lesquelles le grand bâtiment où M. de Pujol installa en 1785 les Académies de Peinture et de Sculpture, elle va à la place du Neuf-Bourg et à l'Esplanade. Sur la première, se tient le marché aux bestiaux et tout le quartier retentit de leurs mugissements quand ils arrivent par bandes désordonnées. Sur l'Esplanade a lieu le tir à l'arc : elle est longue et dessine un rectangle : au milieu la haute perche s'élève, garnie d'oiseaux de bois qu'il faut abattre, et les archers de bander leurs arcs vers ce but. A gauche un fonctionnaire veille près des magasins militaires de fourrages. Echelonnés sur un tertre de gazon, les spectateurs toujours nombreux ne perdent pas un coup. Certainement, le petit Carpeaux est parmi eux.

Franc gamin, adopté par ce quartier nouveau, il est de ceux qui vont par les rues, au carnaval, criant après les masques : *Pierrot, du chuque*, — *Arlequin, du papin*, et chantant à la saison des hannetons, appelés *hurions* dans le pays :

(1) Le bail, passé devant Me Dupire, est en ma possession, — « au fermage de soixante-douze francs ».

On trouve dans cet acte deux orthographes employées indifféremment : Carpeaux et Carpaux.

Abasse, hurion !
Hurion, hurion, prinds tes ailes et z'ailes.
Si te n'prinds pas tes ailes et z'ailes,
J'te coperai la tête
Aveucq l'corbet d'no maite
Qui est la sur la fenête.

Il fait partie de la bande des enfants de la place du Commerce. Là les Jaillet et Manuel Doche font avec lui les quatre cents coups (1). C'est un petit être indiscipliné, une nature rebelle au frein (2), passionnée pour le jeu, le mouvement, la vie. La sienne, en ce moment, c'est de ne rien apprendre que des spectacles qui s'offrent à ses yeux ; le jeu de balle sur la place Verte, où l'on mange des noix en regardant les beaux coups, au mois de septembre, après la procession du Saint-Cordon, et en même temps que la Foire.

La Foire. Installée sur la place d'Armes, elle reflue sur la place du Commerce, où une baraque offre la représentation de « la prise de la Sirène » ; et sur la place Saint-Jean, où une autre annonce « la prise de Constantine, avec l'apothéose de Napoléon ». Dans une troisième se joue « la Création du Monde ». Dieu le Père y paraît, dit : que la lumière soit, et, répondant à cet ordre, deux bouts de bougie supplémentaires ajoutent à la clarté. Puis, paraît Adam, bientôt accompagné d'Eve, et le spectacle se termine sur Caïn meurtrier de son frère et maudit du Tout-Puissant. — S'il avait quelques sous en poche, donnés par son grand-père, le petit Carpeaux a dû assister à ces spectacles ; ou à ceux de Fontesse, un horloger bossu qui fait se mouvoir les marionnettes, rue Neuve, et les ombres chinoises, pour un public d'enfants qui paie deux sous. En tout cas, il y a la parade extérieure, où Pierrot querelle Paillasse.

Et il y a la sortie de Binbin, à la Mi-Carême. Binbin, fils de Gayant de Douai, géant d'osier habillé en bébé, un bourrelet de paille sur la tête et le hochet au poing, qui se promène par la ville en se dandinant, un panier au bras, d'où sort une immense tartine de confiture, et derrière lui une ruée de

(1) Souvenirs oraux de Manuel Doche, fils du précédent.
(2) M. Florian-Parmentier raconte qu'il jeta un jour une poignée d'ordures, ramassées dans le ruisseau, dans la maison du père d'un de ses camarades, M. Carlier, par la fenêtre ouverte. Ce qui lui valut une râclée dont il se souvenait encore trente ans après.

gamins criant et se poussant. Parfois, une cavalcade l'accompagne et les tient à distance : les Incas, renouvelés du roman de Marmontel, brillants sauvages tout empanachés de plume parmi lesquels l'enfant peut reconnaître des figures de connaissance. Mais les reconnaît-il, subjugué qu'il est par l'attrait merveilleux de l'exotisme, vivant déjà en celui qui donnera des visages à l'Asie et à l'Afrique, coiffées, comme ces guerriers Incas, de plumes somptueuses ?

Que l'on s'étonne maintenant que chez les frères de la rue des Ursulines — bientôt de l'impasse des Cardinaux — il n'apporte qu'une médiocre attention ! Là, il commence par faire difficilement des bâtons, l'imagination ailleurs, confié aux soins d'un élève un peu plus âgé, Vassart, avec lequel il joue en récréation (1). Foucart, leur aîné à tous deux, se mêle parfois à ces jeux qui ne valent pas ceux auxquels on joue librement dans la rue, mais il les quitte bientôt pour entrer au collège communal. Celui-là, Carpeaux doit le retrouver dans la vie.

A son ami Dutouquet, Carpeaux a quelquefois raconté des choses de son enfance. Quand ils se promenaient ensemble dans la campagne autour de Valenciennes, le jeune sculpteur fauchait de sa canne les choux rouges qu'il rencontrait, et comme Dutouquet s'étonnait, il lui disait qu'un de ses mauvais souvenirs était celui de leur odeur remplissant la maison de ses parents. La fortune ne s'était pas assise à leur foyer avec les enfants toujours plus nombreux. Les jours où le marché avait lieu, le mercredi ou le samedi, la mère s'y rendait vers midi, au moment où les marchandes venues de la campagne, s'apprêtant à repartir, laissaient leurs légumes pour un prix modique ; et elle leur achetait à moitié prix sept ou huit gros choux, de quoi faire une soupe qui suffisait à plusieurs jours. Son ingéniosité maternelle avait encore trouvé un moyen d'empêcher ses enfants de souffrir du froid dans une maison où il n'y avait pas toujours de feu : elle achetait une friandise d'un sou et la promettait à celui qui ferait le plus vite « le tour

(1) Souvenirs oraux de Vassart. — « On dirait que je le vois encore chez les frères. Il n'allait pas, il fallait lui apprendre à faire ses bâtons. J'étais là depuis un an, on m'avait chargé de lui. Je lui disais : « Mais, baudet, dépêche-toi donc ! » C'était un petit bonhomme, il venait assez régulièrement. Je jouais avec lui, c'était un bon lieu. On l'appelait « *Crapaud* » pour s'amuser. J'ai quelquefois été chez lui le prendre pour jouer : c'était une masure, on ne vous offrait pas un verre de vin, encore moins un verre de champagne. »

des cinq remparts ». Les enfants partaient en courant et revenaient réchauffés (1).

Ce sont donc de pauvres gens : le père est bien maître maçon, mais il ne réussit guère dans ses affaires. Le petit Jules — on ne l'appelait jamais autrement — fut placé chez un plafonneur, un certain Pierre-Joseph Debaisieux, qui habitait rue Derrière-les-murs. Il y trouvait à manier le plâtre, la satisfaction de son instinct ; pour les *quénioles* que Noël apporte aux enfants, enfant lui-même encore, il façonnait, paraît-il, de petits Jésus que l'on coloriait et que l'on plaçait dessus, car ces gâteaux ont à peu près la forme d'un berceau. En même temps, les jours de liberté, dans ses jeux autour des remparts, fouillant le fond du fossé qui les contournait extérieurement, il en retirait une sorte d'argile avec laquelle il s'essayait à modeler ; et la *dièwe*, mise autour des bondes des tonneaux de bière, quand il pouvait s'en procurer chez un brasseur, servait encore à cet usage (2). Debaisieux, ayant remarqué sans doute la persistance de son instinct, conseilla, m'a-t-on dit, de lui faire suivre les cours des Académies.

Il entra dans la classe d'architecture dirigée par M. Bernard : on voulait faire un architecte du fils du maçon.

Mais il ne fit que passer aux Académies. Nul document officiel ne le mentionne comme élève et on pourrait croire qu'il ne le fut pas, si la tradition orale ici ne suppléait au défaut de papiers authentiques. Quand Xavier Dehon, en 1838, vient s'asseoir dans cette même classe d'architecture, c'est Carpeaux qu'il aperçoit d'abord, juché sur un tabouret haut, à cause de sa petite taille, et s'appliquant à dessiner. D'ailleurs, comment Bernard, que nous retrouverons s'intéressant à lui, l'aurait-il connu s'il n'avait d'abord été son élève ? Et quand les journaux de la ville, plus tard, mentionnent ses succès d'élève des Beaux-Arts, ils en parlent toujours comme ayant suivi d'abord les cours locaux des Académies.

Les Académies — peinture, sculpture, architecture et musique — sont logées à côté du collège de la ville, dans un vieux bâtiment délabré qui sera abattu avant la fin du Second Empire pour faire place à l'actuel. Au centre de la salle principale, un buste de M. Pujol rappelle aux jeunes élèves le sou-

(1) Souvenirs de Mme D..., née Dutouquet.
(2) Souvenirs de Manuel Doche.

venir du fondateur de l'institution. Dans la salle du modèle, où Carpeaux, comme il le fit plus tard chez Belloc, doit glisser parfois des regards curieux, il y a un bas-relief de Milhomme et trois de Lemaire, tous deux Valenciennois et proposés pour exemples à cette époque. Ceux de Lemaire représentent : *Œdipe à Colone*, *Enée guéri par le Dictame*, et *Alexandre chez les Oxidraques*. Ce dernier lui a valu le prix de Rome. Outre cela, des plâtres — copies de l'antique — un peu partout, parmi lesquels ce groupe du Laocoon, auquel Valenciennes doit donner un pendant.

On entrait par la porte de la Bibliothèque Municipale et on montait l'escalier. La classe d'architecture se trouvait exactement au-dessus de la salle publique actuelle de lecture, dans un grenier, en somme, qui n'avait rien de confortable. Carpeaux dut commencer à la fréquenter en 1837, l'année de sa première communion.

J'ai retrouvé son nom dans un registre de l'église Saint-Géry, parmi ceux des premiers communiants de cette année. En 1836, ç'avait été Charles, de deux ans plus âgé que lui. Il devança donc l'époque normale de cette cérémonie, et c'est une preuve encore que la vivacité de son intelligence n'avait pas passé inaperçue. Il est arrivé à sept ans sur cette paroisse en revenant avec ses parents rue des Anges, en 1834. L'église est belle, très grande, très ancienne. C'est la chapelle du couvent détruit des Récollets à laquelle on a adjoint, pour l'agrandir, une salle capitulaire. Sa nef est soutenue par de fortes colonnes dont les chapiteaux gothiques sont peints et qui supportent les statues en marbre blanc des douze apôtres, œuvre robuste du XVI^e^ siècle. Dans le chœur, un grand retable de Rubens : *la Lapidation de saint Etienne*, d'un mouvement et d'une couleur admirables.

Dans cette église, sombre à souhait, l'enfant reçut l'empreinte religieuse dont l'homme devait rester profondément marqué.

La ville qu'il va quitter bientôt, c'est déjà un centre industriel. Un curieux contraste existe entre cette Valenciennes toute pleine, malgré les ruines, de souvenirs du passé ; et ses environs, où une activité formidable se lève, génératrice d'avenir. Les forges, les sucreries, les usines et les fabriques de tout genre couronnent la cité ; les fosses se font plus profondes où les mineurs descendent dans des tonneaux, grappes de vies sus-

pendues à un câble. Pour relier ces fosses, des chemins de fer se créent, les premiers que l'on voit dans le pays. Le jour où l'on inaugure celui qui va de Saint-Vaast à Denain (1838), le public s'y rue et prend d'assaut les voitures. Avec cela, dans la ville enfoncée dans la vallée de l'Escaut, une âme ancienne persiste, qui s'ébranle aisément. N'est-ce pas une sorte d'hallucination collective qui, le 13 août 1836, à huit heures du soir, fait croire au peuple rassemblé sur la grande place qu'une moitié de la ville prend feu ? Le guetteur placé au sommet du beffroi allait sonner l'alarme quand cet immense reflet s'éteignit. Une aurore boréale dans le Nord de la France ? peut-être, on peut l'expliquer ainsi. Mais dans cette foule, je vois un enfant dont les nerfs sont violemment surexcités par l'extraordinaire et le mystérieux de ce spectacle.

La grand'place, examinons-la. C'est le cœur de la cité. Dans ce grand quadrilatère régulier, ses habitants se sont toujours réunis. Le mercredi et le samedi l'assemblée pacifique et pittoresque du marché y a lieu : des toiles blanches que le vent menace d'emporter sont tendues de toutes parts sur quatre piquets enfoncés entre les pavés. Là-dessous, venues de la banlieue, les marchandes s'installent avec leurs légumes, les œufs et le beurre, et les fromages blancs sur les claies. D'autres, sans abri, alignées, debout ou assises, appellent le chaland ou l'attendent avec ce calme, cette résignation passive des gens de la campagne. A leurs pieds un lapin se tasse et ne remue plus, ou des poules sont enfermées dans un panier plat d'osier. Plus loin, monté sur une haute voiture rouge et or, un charlatan crie et appelle les passants pour leur offrir son orviétan, ou proposer d'arracher sans mal la dent qui leur en cause. Il n'est pas de spectacle plus abondant et plus curieux. Watteau a raconté à Gersaint qu'il vécut sur ce marché les meilleurs moments qu'il passa à Valenciennes, et il y a des raisons de croire qu'il en fut de même pour l'enfant qui vient à midi, accroché aux jupes de sa mère, marchander un tas de choux rouges.

Une curieuse lithographie marque la physionomie de cette place aux environs de 1840. De chaque côté des maisons de bois, à pignons saillants, toutes couvertes d'ardoises, de ces logis du moyen âge qu'ici on appelle espagnols. Puis l'hôtel de ville, construction du début du XVII^e siècle, plusieurs fois re-

maniée ; et lui faisant face, correctes, alignées comme à la parade, une série de maisons construites dans le siècle suivant. Sous le péristyle moderne accolé à l'hôtel de ville, on voit les bonnets à poil de la garde nationale. Des véhicules divers traversent la place, un lourd chariot, un frêle cabriolet, une voiture de marchand de beurre à bâche de toile blanche tendue sur des cerceaux ronds. Un gendarme passe, et deux lanciers à cheval ; le sergent Bourgogne se promène une badine à la main. Des marchandes de fruits sont installées en plein air contre une devanture ; en voici d'autres chargées de hottes qui traversent ; et au centre, bien en vue, des chanteurs populaires. L'homme râcle son violon, la femme s'égosille à chanter une complainte. Entre eux une image pieuse est contemplée des badauds qu'ils ont rassemblés. Le coup de canon de midi va retentir et le chocolatier en retraite, qui l'attend, pourra remonter sa montre, sûr d'avoir l'heure exacte.

Au fond, le beffroi s'élève, le beffroi qui donne des inquiétudes, dont on raconte depuis longtemps qu'il va s'écrouler, et qui continue pourtant à éparpiller les notes de son carillon sur la place. C'est une chanson dont les bonnes gens ne se lassent pas. Il ne compte pas moins de trois ou quatre douzaines de cloches de diverses tailles, clavier que le boiteux Nicolle met en jeu les dimanches et jours de fête, à midi. Jeanne de Flandre l'accompagne en bourdon et il n'est pas de Valenciennois qui résiste à cet appel. On les voit arriver sur la place et s'y promener de long en large, perdus dans les rêves que cette musique aérienne éveille en eux, pauvres et riches.

Les Carpeaux sont du peuple, non pas de celui qui souffre la misère, mais ils sont pauvres. Les témoins des naissances des enfants nous renseignent sur le milieu auquel ils appartiennent. Ceux avec lesquels ils ont des rapports, des relations amicales, ce sont de petites gens : un menuisier, Jacques Laguillier, un tisserand, Désiré Froment, un homme de confiance, Charles Tison, voire un portefaix, Brutus Gérard. Un peu au-dessus peut-être, il y a Désiré Wallon, lieutenant d'infanterie en retraite ; et dans la famille, Jean-Baptiste Renard, arpenteur géomètre, parfois désigné comme « architecte », qui a épousé une sœur de Joseph Carpeaux, couturière en blanc, Victoire-Adèle, en 1827, l'année de la naissance de Carpeaux. Celui-là, ce doit être l'homme important de la famille, et cette

importance ne dut pas être étrangère au choix que l'on fit de l'architecture pour le futur sculpteur. C'est grâce à Renard, sans doute, que Joseph Carpeaux peut signer : « piqueur des travaux du génie militaire » en 1831, lors du mariage de son frère Adolphe avec Catherine Derveaux.

Les trois frères et le puissant beau-frère sont unis : aux naissances des enfants, on les voit se demander mutuellement comme témoins, de même aux mariages.

Mais à celui d'Adrien Stanislas, le 20 août 1838, ce n'est pas l'aîné, c'est Adolphe qui est témoin. Il a tenu la place de Joseph Carpeaux, qui vient de partir à Paris avec les cinq enfants qui lui restent, cherchant meilleure fortune.

On place généralement cet exode beaucoup plus tard, vers 1842 (1), même vers 1844, et on représente Carpeaux comme un jeune artiste avide de nourriture intellectuelle, allant chercher à Paris de nouveaux maîtres. La réalité est tout autre. Ce départ, c'est celui d'un pauvre enfant avec sa famille, d'un enfant ignorant de son génie, qui ne connaît que l'instinct qui le porte à pétrir l'argile. Et personne ne l'en a encore averti : c'est plus tard que Victor Liet découvrira en lui l'étincelle. On lui a dit comme aux autres qu'on partait; il va partir avec ses frères et sa sœur. L'aîné a treize ans, lui, onze. Le dernier-né a un an et demi.

S'est-il réjoui ? l'attrait du nouveau est si fort sur une jeune imagination ! Il dit adieu aux gamins de la ville qui sont tous ses amis, à ceux avec lesquels il a joué à la chaudière dans les rues, à la cholette dans les champs, à l'torpie sur les remparts. Il va une dernière fois sur ces remparts ombragés de beaux ormes d'où se découvrent le pays d'alentour et les toits pressés, bigarrés, ardoise et tuile, de la ville qu'il va quitter. Un jour vient où la famille se rassemble avec ses paquets sur la grand'place, près de l'hôtellerie du Cygne. On a dû dîner une dernière fois tous ensemble à l'auberge de la Croix-Rouge, que tient Catherine Derveaux, la femme d'Adolphe Carpeaux,

(1) Chesneau opine pour 1842, et à sa suite, Riotor et Florian-Parmentier. Comme preuves de la date de 1838, je puis alléguer les souvenirs très précis de MM. Déhon et Vassart : Carpeaux ne fait que passer aux Académies et n'y reparaît plus après 1838. Puis les registres de l'état-civil, où les naissances de la famille Carpeaux, régulièrement échelonnées jusqu'en 1837, cessent brusquement. Enfin, un Valenciennois octogénaire, qui a consacré sa vie à étudier celle de Carpeaux, M. Fromentin, fixe à *mai 1838* le départ des Carpeaux.

et on est venu accompagner ceux qui partent. Le vieux Lambert est là, avec sa femme, ses fils et ses brus. Tous s'embrassent, puis on fait placer les enfants dans la diligence, Charles, Jules-Jean-Baptiste, Emile, Sophie-Adèle, et le père et la mère y montent à leur tour, celle-ci portant le dernier-né. La diligence s'ébranle, traverse la rue de Paris et sort par la porte du même nom. Puis, le faubourg passé et l'Escaut franchi sur un pont-levis, elle suit la route de Denain. Après, pour un enfant qui n'est jamais sorti de son pays, c'est l'inconnu merveilleux.

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.

LA MAISON DE LA DOULEUR

HISTOIRE DES TEMPS ANCIENS

—

Par un matin ruisselant de lumière, ils s'étaient rencontrés parmi les fleurs. L'un descendait de la montagne, droit et haut comme un pic, portant dans ses yeux l'éclair des sommets. L'autre arrivait de la vallée, les cheveux clairs comme les eaux courantes, la taille souple ainsi que les sveltes rosiers.

Zavèn avait jailli du flanc des monts. Les grands rochers qui menacent le ciel lui avaient enseigné l'audace et la fierté. Les forêts profondes qui défendent au soleil de pénétrer dans leur sein l'avaient initié à la passion du danger. Et jamais l'épouvante ne l'avait approché. Il avait escaladé les plus âpres hauteurs, il était descendu au fond des plus sombres gouffres, et tous les fauves s'étaient enfuis à la vue de son arc. Il était lui-même un Arc, tendu vers l'immense forêt du monde.

Anouche s'était épanouie sur les bords des ruisseaux à l'enfantine grâce, dans le chant frais des roseaux. Le soleil lui avait versé son or ardent dans la chair; les fleurs avaient transmis à sa personne leur sourire embaumé, les oiseaux leur âme mélodieuse. Ses jours avaient glissé, purs et légers, comme la gaze des nuages dans l'azur estival. Et elle était devenue une Lyre vivante, aux cordes blondes, vibrant dans la lumière.

Lorsqu'ils se trouvèrent l'un en face de l'autre et que leurs regards se touchèrent, il leur sembla que le soleil se multipliait et qu'il pleuvait des roses par le ciel. Le souffle originel effleura leurs fronts; et ils crurent renaître. Des étoiles s'épanouirent au fond de leurs cœurs; dans leur chair exulta la sève immortelle des antiques forêts. Et les deux vies se mêlèrent en la fièvre divine.

★

Alors, ils s'en furent, la main dans la main, parcourir l'Existence. C'était un passage triomphal à travers le monde qui chantait l'épithalame autour d'eux. Les ruisseaux gémissaient,

les suppliant de venir suspendre leur image dans leurs eaux ; les arbres remuaient la tête d'un air paternel ; les horizons souriaient comme des yeux d'amour ; et le vent sifflait des contes à travers leurs cheveux.

Zavèn plongea dans les mers, pêcha le corail et les perles pour Anouche ; il étrangla des panthères pour lui faire un collier avec leurs beaux yeux verts ; et lorsqu'une forêt barrait la route, il arrachait, de sa main, les grands arbres, pour que sans peine elle passât. Anouche ramassait des fleurs pour les mêler aux cheveux de Zavèn, déplumait des paons pour lui faire une parure et bêlait de douces chansons pour lui bercer le cœur.

Illuminés de joie, ils allaient. Les routes s'ouvraient devant eux comme des seins qui s'offrent. Ils sentaient sous leurs pieds nus le cœur de la terre battre avec tendresse. L'âme du ciel descendait sur leurs têtes et les nimbait de gloire. Et lorsqu'ils s'admiraient en un long regard d'amoureuse extase, c'était comme si le Ciel et la Terre se contemplaient.

★

Ils modulèrent leur bonheur par des chants se déployant comme des cieux étoilés. Ils fixèrent leurs rêves par de gracieux emblèmes gravés dans les rochers de la route. Leur ombre sur le sol les exalta par la beauté de ses contours. Pour se reposer des longues flâneries, ils prenaient halte devant la blanche fureur des mers ou sur les flancs smaragdins des collines, et y construisaient un nid éphémère selon la forme de leur fantaisie. Et parfois ils s'arrêtaient dans la douceur des aurores, pour exprimer l'un à l'autre, par la magie du verbe, le tendre et terrible mystère de l'Amour. Mais jamais ils ne se pénétrèrent plus profondément que lorsque, immobiles, ils se regardaient en silence.

Ivres d'eux-mêmes, enveloppés d'un nuage irisé qui émanait de leurs personnes, ils finirent par se croire le nombril de l'être universel, le centre autour duquel tout gravitait. Leurs fronts ne voulurent plus se courber devant aucune puissance, hors le soleil qu'ils sentaient être leur père, et qu'ils bénissaient de tout l'élan de leurs cœurs, à l'heure matinale des augustes recueillements. Et ils pensaient qu'arrivés au terme de leur terrestre voyage, des ailes devaient leur pous-

ser aux épaules et qu'ils devaient monter, par les espaces infinis, jusqu'au soleil, pour continuer éternellement, dans son céleste empire, leur existence de lumière et d'harmonie.

★

Ils avaient marché sur des cadavres et n'avaient rien compris. Parfois, de longs et maigres mendiants surgissaient devant eux, les yeux éteints, tendant une main décharnée, mais ils ne voyaient pas. Et parfois, de sourdes multitudes apparaissaient dans les plaines, courbées sur le sol, grouillant avec un sinistre bourdonnement, mais ils passaient calmes comme s'ils fussent tout seuls sous le ciel. Par moments, des bandes de corbeaux tournoyaient en coassant au-dessus de leurs têtes, mais ils n'entendaient pas. S'ils avaient écouté dans les pâles silences des soirs, ils auraient perçu le gémissement qui s'élève des entrailles de la terre, passe comme un long sanglot à travers les arbres, fait frissonner l'ombre ainsi qu'un grand cœur en peine et monte jusqu'aux étoiles qui tremblent comme des larmes ; mais ils n'entendaient que le murmure de leurs baisers et la chaude musique de leurs deux cœurs sonores. Ni le deuil universel des nuits, ni la vieillesse qui jaunit et se ride sur la face de l'automne, ni les étoiles qui tombent et meurent par l'infini, ni le croissant phtisique des minuits glacés, rien n'avait encore découvert aux yeux de leur esprit cette brusque fente par où l'on voit passer l'Angoisse. Ils voyaient l'aube à travers la nuit. Et, sereins, d'un pas ailé, ils marchaient toujours vers le soleil.

★

Mais un soir, en descendant de la plus belle des collines, ils subirent la Rencontre fatale. Toute la journée ils avaient joué dans la lumière adamantine des hauteurs. Jamais la nature n'avait été plus riante. Du sommet ils embrassaient de vastes paysages délicieux, étendus à leurs pieds jusqu'au loin, des paysages roses et verts, noyés dans une fine brume argentée. Les grands oiseaux qui sillonnaient l'espace laissaient choir de leurs ailes des lueurs de pierres précieuses. Toutes les fleurs chantaient dans l'air enivré. Eux-mêmes ne s'étaient jamais sentis aussi puissants, et n'avaient jamais paru l'un à l'autre aussi radieusement beaux : Anouche s'élançait

du sol comme un blanc jet d'eau s'épanouissant vers le ciel ; Zavèn se dressait comme un chêne vert et touffu, vibrant de nids mélodieux. Leur orgueil s'accrut, devint vaste comme le ciel. Et ils crurent, en s'étreignant, serrer l'univers dans leurs bras. Il leur sembla qu'ils avaient atteint le sommet de la vie. Ils se sentirent dieux, et ils attendirent les ailes qui devaient les élever au soleil.

Or, voici que la roue des heures précipita sa marche, la pâleur du soir se répandit dans l'espace, les ombres sortirent de leur cachette, et le soleil prit la fuite. Il leur sembla qu'une voix, d'en bas, les sommait de descendre. Et ils descendirent.

★

La lumière agonisait en un blême halètement lorsqu'ils arrivèrent au pied de la colline. Et soudain, au détour d'un sentier, ils virent une immense vallée s'ouvrir devant eux et aller se perdre dans des profondeurs incommensurables. Des milliers de corbeaux tournoyaient, très bas, criant tous à la fois, dans l'ombre lugubre qui tombait lentement. Du sol marécageux montait une puanteur de fleurs pourries. Des arbres noirs et rabougris se dressaient maigres, et, derrière eux, au loin, le sang du ciel se consumait peu à peu.

Saisis d'un trouble inconnu, Zavèn et Anouche se regardèrent. Ils se virent pâles comme des spectres. Ils connurent la peur pour la première fois. Ils voulurent fuir, mais la vallée les attirait, les enserrait, les paralysait. Ils sentirent l'ombre les pénétrer, et il leur sembla que leur âme s'obscurcissait. Les arbres noirs agitaient lentement leurs sommets pointus sous un long vent sourd, et les appelaient au fond, tout au fond de la morne vallée.

Serrés l'un contre l'autre, ils s'avancèrent en silence. Et voici qu'ils virent, à l'entrée de la vallée, une grande maison sombre accroupie sur le sol, et qui s'allongeait à l'infini. Du sang suintait le long de ses murs, et ses fenêtres étaient des trous noirs, pareils à des yeux crevés.

Devant la porte, sur un tas d'ossements, une vieille femme se tenait assise. Ses cheveux étaient blancs, et ses yeux étaient noirs ; sa bouche rouge, et ses vêtements étaient noirs. Elle avait entre les doigts un interminable fil noir, et elle filait sans

arrêt, et tout en filant, du sang lui dégouttait des doigts. Et d'une voix grave et douce, elle chantait :

Ici, c'est la maison de la douleur,
Ici, c'est le cœur de la vie.
Les soleils s'éteignent,
Les feuilles tombent,
Et tous les yeux doivent se fermer.
La Mort créa la Vie,
Pour en faire son jouet.
Et ce que je sais,
Moi seule le sais.

Ils saluèrent la vieille avec effroi, et sans mot dire pénétrèrent, comme poussés malgré eux, dans la maison.

★

Au fond d'une obscurité blafarde, des lamentations se tordaient. Les lueurs mourantes qui vacillaient çà et là par les étroites fentes des murs noirs découvraient des figures humaines grouillant dans une fange verdâtre. Et ce n'était pas là une maison, mais une caverne, d'une étendue illimitée. Le sol ondulait avec des zigzags fous, creusait ici des gouffres de noirceur, se gonflait là-bas en des entassements de nuit. Et cela se prolongeait jusqu'à des enfoncements de plus en plus sombres où l'on sentait se mouvoir, aux reflets de pâles feux follets, des formes plus sombres encore que le fond.

Et la foule était innombrable des êtres qui geignaient sous la puissance invisible qui les serrait et meurtrissait de partout. Un vent froid passait dans l'air, un vent noir aux ailes humides, et la nuit frémissait sur son passage. Zavèn et Anouche y sentirent l'odeur de la mort.

Ils étaient là comme deux lys se reflétant dans un marais. Leur blancheur blessait l'ombre souveraine. Ils eurent honte de leur splendeur. Des yeux par milliers, des yeux de sang, rouges comme des tisons, les fixaient à travers les ténèbres. Et la lamentation venait par ondes gigantesques passer au-dessus de leurs têtes...

Soudain, ils se souvinrent du soleil. Ils levèrent les bras, et l'appelèrent à leur secours. « Viens, s'écriaient-ils, viens tuer ces ténèbres. » Mais, à ce souvenir, les ténèbres devinrent encore plus profondes, les dernières lueurs expirèrent aux

fentes des murs, et ils virent monter dans l'espace un globe noir, une lune de deuil, qui répandait des ténèbres. Et voici que la caverne s'élargit, devint un univers. Les flammes rouges des yeux dardés, les verdâtres lueurs des feux follets et les sillons phosphorescents que traçaient les gémissements en déchirant l'espace, toutes ces clartés de douleur grandissaient, se multipliaient et découvraient de plus en plus les immensités fourmillantes de cet empire de l'ombre. Ils virent en face d'eux s'agiter une mer, avec de grandes vagues noires; là-haut, un ciel se déployait, avec des millions d'étoiles noires. Et la lamentation se centuplait; là-bas, les vagues sanglotaient; là-haut, les étoiles gémissaient; l'ombre pleurait dans l'espace; et de là-haut jusqu'en bas des myriades d'êtres ululaient tous à la fois.

— Pourquoi ? s'écria Zavèn.

— Hélas ! murmura Anouche.

Et l'un crispait le poing, tandis que l'autre courbait la tête et pleurait.

★

Cependant, ils sentaient en eux-mêmes un frisson nouveau, un frisson douloureux et très doux, plus doux que tous leurs baisers.

Leurs deux cœurs, qui étaient attachés l'un à l'autre, se dénouaient et se répandaient sur les yeux qui saignaient.

Une force montait en eux. Ils se redressèrent. Encore une fois ils se sentirent dieux.

Et ils pensèrent démolir la sombre maison.

Anouche se rappela les serpents qui, fascinés par ses yeux, s'étaient pétrifiés.

Zavèn se rappela les tigres qu'il avait étranglés entre ses deux mains.

— Nous avons vu en entrant une vieille femme, dit Zavèn; elle filait la Vie, peut-être, entre ses doigts. C'est peut-être elle l'araignée de cette toile noire.

Et il s'élança à la recherche de la vieille.

Il la retrouva assise au seuil de la maison maudite. Ses doigts filaient le fil éternel. Et elle chantait toujours :

Et ce que je sais,
Moi seule le sais...

— Vieille, dis-moi ce que tu sais. Explique-moi qui a bâti cette maison d'épouvante, et pourquoi ?

La vieille ne lui fit nulle réponse, et poursuivit sa chanson.

Zavèn la saisit alors par les cheveux et voulut lui courber la tête sous son poignet. Elle demeura immobile. Et Zavèn sentit ses doigts brûler là où ils avaient touché les cheveux la vieille. Il lui sembla que des serpents traversaient ses os. Sa divinité s'évanouit comme une fumée. Il se sentit malheureux.

Il revint, abattu, vers Anouche. Il avait besoin de voir ses yeux ; il avait envie de dormir, la tête sur son sein.

Debout au sommet d'un tertre sombre, Anouche chantait. Des lueurs bleues se détachaient de son corps ; et la nuit s'adoucissait autour d'elle ; et les êtres accouraient vers elle de toutes parts ; et la plainte s'amortissait dans leurs bouches.

— Anouche, dit Zavèn en s'approchant d'elle, la vieille est invincible ; ses cheveux m'ont échappé aux mains, et j'ai failli mourir.

Anouche chantait, les yeux clos. Elle releva les paupières, et regarda Zavèn. Les lueurs croissaient autour d'elle. Ses prunelles avaient grandi, resplendissaient comme des soleils. Son regard, élargi, miroitait comme une mer. Le chant s'éteignit sur ses lèvres. Les plaintes s'étaient engourdies. La nuit devenait muette. Anouche étendit les bras dans le geste de la Pitié, puis unit les deux mains sur son cœur dans l'attitude du Dévouement.

ARCHAG TCHOBANIAN.

LE PREMIER AMOUR DE WALTER SCOTT

Pour une série bibliographique sur les écrivains anglais, un éditeur parisien me dit une fois : « Il faut choisir des écrivains dont les aventures amoureuses soient susceptibles d'intéresser le public français, friand de révélations et d'intrigues. C'est assez rare, n'est-ce pas? Les passions et les sentiments violents ne sont pas communs chez les poètes et les prosateurs de l'Angleterre. La plupart ont vécu comme les peuples heureux et n'ont pas d'*histoires*. »

Il y a des exceptions, mais elles sont peu nombreuses. On les connaît, il est inutile de les rappeler. Les auteurs français les ont maintes fois contées avec un luxe de détails dont la coutumière réserve anglaise s'est souvent offusquée. Par contre, il y a dans la vie de certains écrivains anglais des anecdoctes curieuses de sentimentalité. J'ai naguère dans cette revue étudié d'après des sources inédites l'histoire du premier amour — amour très pur — de Charles Dickens. C'était une aventure délicate et charmante, datant de la première jeunesse de l'immortel auteur de *Pickwick*, une page exquise d'espoirs et de désillusions, puis une page de mélancolie et de tristesse quand, à la fin de sa vie, le romancier, alors célèbre, rencontre l'aimée d'autrefois, vieillie, sans restes de son éclatante beauté, malheureuse et ruinée.

Plus dramatique, plus émotionnante est la période de la vie de Walter Scott où il est question d'un amour de jeunesse qui jamais, malgré mille travaux, mille succès, mille soucis, malgré des voyages et d'heureuses affections familiales, ne s'effaça de l'esprit de l'écrivain. En le contant, je n'ai pas la prétention de mettre au jour des documents inédits. On trouve l'histoire entière dans la *Vie de Scott*, écrite par son gendre Lockhart. Mais cette biographie n'a jamais été traduite en français. La lecture en est assez malaisée, car l'ouvrage comporte sept gros volumes. Il faut, pour dégager d'un fouillis de

petits faits secondaires et longuement narrés les épisodes principaux de la vie de Scott, lire d'un bout à l'autre les développements de Lockhart. C'est au cours d'une telle entreprise que j'ai noté parmi la succession des chapitres tout ce qui a trait à l'aventure sentimentale dont il est question ici.

Cette aventure, on s'en rendra compte, laissa dans la mémoire de Scott un souvenir ineffaçable. Lockhart le dit. « Elle agit sur lui, en dépit des moments les plus difficiles de sa vie, comme un charme romantique », et elle contribue souvent à procurer à l'écrivain une inspiration précise et attendrie à laquelle nous devons les pages les plus émues de *Redgauntled*, du *Lay of the Last Minstrel* et de *Rokeby*. « Dans tous ses ouvrages, l'héroïne a des traits identiques, dessinés d'après les mêmes rêves évoqués de son adolescence. »

Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, Walter Scott, fils d'un homme de loi grave et pondéré, préféra aux recherches subtiles de l'élégance le sans-façon et le laisser-aller d'un garçon épris de la vie au grand air et de la lecture des anciennes légendes écossaises. Il eût haussé les épaules aux narrations scrupuleuses des exploits des dandies et des beaux. Tout cela n'était que frivolité. Ses camarades le plaisantaient aimablement sur sa négligence de tenue, sur son goût pour la solitude. Mais, vers 1790, il devient moins sauvage, prend pour sa toilette des soucis nouveaux et commence à rechercher la société des femmes.

Walter Scott n'était pas sans séduction. Son apparence extérieure, à cette époque, si l'on en juge par les portraits qu'on a de lui, avait du charme et ses amis nous ont maintes fois assuré que sa conversation était pleine d'intérêt. La duchesse de Sutherland, qui le connut avant sa vingtième, année nous dit : « Le jeune Walter était une créature avenante. » Lockhart ajoute : « Il avait surmonté la débilité d'une santé précaire, il avait un teint frais et brillant. Ses yeux clairs, bien ouverts, regardaient bien en face. Leur couleur était changeante. Les dents étaient d'une régularité parfaite. Les sourcils hauts donnaient de l'attrait à toute sa physionomie. Son sourire était toujours charmant, tantôt tendre, tantôt grave, avec une fréquente expression d'humour et de bonne humeur. » Lockhart termine ce portrait par cette remarque : « Tout cela était bien capable de retenir l'attention d'une jeune dame. »

De taille élevée, il se distinguait de tous ses camarades. Il apparaissait comme un jeune Hercule, malgré le défaut de sa jambe boiteuse ; il tenait la tête très droite ; le bas de son visage ressemblait à « celui d'un antique ». Ses manières étaient un peu gauches, elles manquaient d'aisance, mais dès les premiers mots d'une conversation, Walter se sentait rassuré, il se laissait emporter par ses souvenirs et son imagination et ses paroles étaient pleines d'agrément.

Il acquit vite l'assurance nécessaire qui lui permit d'accomplir des visites et de faire figure dans une réception. Ce fut pour lui, il l'avoue lui-même, une « grande fierté quand il s'aperçut pour la première fois qu'une dame jeune et jolie ne jugeait pas indigne d'elle de s'asseoir près de lui et de lui parler, pendant des heures, dans un coin de la salle de bal, tandis que tout le monde s'agitait autour d'eux ».

Quelle était cette dame jeune et jolie? Walter Scott fait-il une simple remarque, sans personnalité, ou bien évoque-t-il le souvenir d'une des premières rencontres avec celle qu'il aimait alors? Dans un de ses derniers essais, nous lisons : « Il y a des exemples d'histoire d'amour qui commencèrent sous un parapluie, au milieu d'une ondée (1). » C'est ainsi que débuta sa propre histoire. Il sortait, un dimanche matin, de l'église de Greyfriars lorsque la pluie se mit à tomber. Les fidèles se hâtaient de regagner leur demeure, quand Walter remarqua une jeune fille qui restait sous le porche, attendant sans doute la fin de l'averse. Scott galamment offrit l'abri de son parapluie. La jeune dame accepta et il escorta ainsi « la dame au manteau vert » jusqu'à la maison de ses parents, qui se trouva ne pas être très éloignée de la sienne.

La connaissance était faite, les rencontres se multiplièrent. Tous les dimanches, à la sortie de l'église, on revenait de compagnie. Douce habitude à laquelle Mme Scott ne voyait rien à redire. Au contraire, bien souvent, elle accompagnait les jeunes gens, elle renoua même des relations avec Lady Jane Stuart Belches, la mère de la jeune fille, une ancienne amie de sa jeunesse qu'elle n'avait pas vue depuis des années. Mme Scott et Lady Jane Belches vivaient très recluses, elles se firent visite. Walter, qui avait conçu pour Margaret un très vif sentiment, se croyait permis d'espérer. Mais le sévère

(1) Mélanges d'œuvres en prose, vol. XVIII, p. 390.

M. Scott père, rigide et clairvoyant, avant même d'avoir reçu les aveux de son fils, s'inquiéta d'une intimité qui grandissait rapidement. Aux conduites dominicales avaient succédé de fréquentes rencontres dans des réceptions. L'homme de loi estima que la fille de Sir John Stuart Belches d'Ivernay avait des espérances de fortune bien supérieures à celles de son fils; il crut qu'il était de son devoir d'avertir les parents de la jeune fille. Il écrivit donc à Sir John une longue lettre dans laquelle il expliquait qu'« il y avait entre les jeunes gens un degré d'intimité qui, si on le laissait grandir, pouvait entraîner pour eux une déception », qu'« il n'avait aucun désir de voir cette affaire se continuer sans la sanction expresse de ceux qui étaient les plus intéressés au bonheur de personnes encore trop jeunes pour calculer les conséquences de leurs actes ». M. Scott reçut une réponse polie, on lui sut gré de sa « scrupuleuse intervention », mais « tout ceci était sans importance ». Cette intervention paternelle, que Walter Scott n'apprit que bien plus tard, ne produisit donc aucun changement dans ses relations avec « l'objet de son attachement ».

Au début du mois d'avril 1796, Walter Scott fit une visite à un château où il s'attendait à rencontrer *the lady of is love*. Jane Anne Cranstoun, qui connaissait son secret et voulait le servir, avait pensé que le poète devait faire imprimer « quelque chose » afin de frapper l'esprit de la jeune fille, qui avait une grande admiration pour les capacités de Scott. William Erskine consulté donna un avis favorable. Quelques exemplaires de ballades furent immédiatement publiés, de façon très élégante, et une plaquette richement reliée arriva au château quelques jours après Scott. On lut les ballades et on les admira.

Les mois suivants, Scott revit encore plusieurs fois Margaret Stuart; mais une lettre que lui adresse, à Montrose, sa confidente Miss Cranstoun laisse par certaines expressions deviner que la dernière rencontre avait amené quelque désillusion.

Cher Scott, écrit Miss Cranstoun, je remercie les dieux de vous avoir conduit sain et sauf jusqu'à Perth. Quand je considère combien de déserts, de forêts, de lacs, de rochers et d'esprits, les échos de vos gémissements ont réveillés en sursaut, je suis étonnée que vous ayez pu en réchapper. Si vous aviez renvoyé votre petit écuyer et votre cheval et passé quelques jours à la façon d'Orlando, toute la posté-

rité vous en eût été reconnaissante, mais vous vous éloignez d'un trot tranquille, sans même faire entendre une strophe inspirée par le Désespoir. Allons donc, ne me dites plus jamais que vous aimez, jamais, jamais, jamais. Cependant que Dieu vous conduise. Soyez tempérant et espérez jusqu'à la fin.

Il n'y avait plus d'espoir ; on apprit avant le début de l'hiver que Miss Stuart était fiancée à William Forbes, de Pistsligo, un banquier riche, un gentilhomme de la meilleure réputation. Les amis de Scott eurent à ce moment des craintes sérieuses pour le pauvre amoureux évincé. Qu'allait-il faire ? Comment allait-il accepter cette amère désillusion ? L'un d'eux écrit le 12 octobre 1796 :

M. Forbes épouse Miss Stuart. Ce n'est pas là une bonne nouvelle. J'ai toujours craint qu'il n'y eût trop d'espoir dans l'esprit de notre romanesque ami et je frémis maintenant en pensant à la violence de son caractère intraitable. Qui donc a dit : « Des hommes sont morts et ont été mangés des vers, mais non par amour? » Je souhaite sincèrement que ce soit le cas dans cette occasion.

Et ce fut le cas en effet. Des promenades à travers la contrée furent salutaires et amenèrent sinon l'oubli, du moins une compréhension saine de l'inutilité de toute tentative. Bien plus tard, — vingt-six ans après ce désappointement, — Scott écrivait au commencement du douzième chapitre de son roman *Peveril on the Peak :*

Le premier amour, celui qu'on ressent le plus violemment, est rarement celui qui a des chances d'obtenir un heureux résultat. L'état d'une société artificielle oppose aux unions entre êtres jeunes de multiples complications. Il y a peu d'hommes qui, en secret, ne se reportent au temps de leur jeunesse, alors qu'une affection spontanée et sincère a été refusée, trahie ou contrariée à la suite de circonstances adverses. Ce sont ces petits passages d'histoire secrète qui laissent dans chaque cœur un souvenir romanesque et permettent à chacun de nous, même aux moments les plus occupés d'un âge avancé, d'écouter sans une indifférence hostile le récit d'un amour véritable.

Le romancier a dépeint là, comme nous le verrons tout à l'heure, son propre état d'âme. Mais, homme de décision prompte, ne voulant pas se laisser aller à un abattement coupable, il trouve à son chagrin, car tout laisse deviner qu'il en eut, un remède excellent dans une extrême activité. Il travaille

et il voyage. Au mois de juillet 1797, il va visiter les lacs anglais en compagnie de son frère Jean et de son ami Adam Fergusson. A Gilsland, alors que le groupe se promenait de compagnie à cheval, ils rencontrèrent une jeune « dame » bonne écuyère, qui, elle aussi, parcourait la campagne. Le soir, à un bal, les jeunes gens rivalisèrent entre eux pour savoir qui aurait la chance d'être présenté le premier à l'inconnue de la matinée. Jean Scott était en tenue de capitaine, Fergusson avait revêtu son costume des volontaires d'Edimbourg. Charlotte Margaret Carpenter ne fut point du tout sensible au prestige de l'uniforme. Elle accepta pour se rendre à la table du souper le bras de celui qui ne dansait pas, le bras de Walter Scott, et ce fut là le commencement d'un nouvel amour.

Sans être d'une beauté régulière, Miss Carpenter était pleine de séductions. Lockhart fait d'elle un portrait des plus sympathiques. Son accent même — elle était d'origine française — avait un grand charme. Walter Scott dut se hâter de faire ses aveux, car il écrit à sa mère cette longue et éloquente lettre :

Ma chère mère, je mériterais mal le soin et l'affection avec lesquels vous m'avez toujours regardé si je négligeais mon devoir au point d'oublier de consulter mon père et vous au moment d'accomplir le pas le plus important que je puisse faire dans la vie et dont doit dépendre tout mon bonheur futur. Je pense avec grand plaisir que je peux profiter de vos avis et de vos instructions dans une affaire de l'importance de celle qui m'occupe maintenant. Vous devinez aisément par ce préambule qu'il s'agit d'un dessein matrimonial. C'est en vérité le cas. Encore que ma connaissance avec la jeune dame ne soit pas très ancienne, cette circonstance est en quelque sorte balancée par l'intimité dans laquelle nous avons vécu et les occasions que cette intimité m'a données de juger sa conduite et ses sentiments en différentes circonstances, quelquefois de nature très délicate; si bien qu'en réalité je l'ai plus connue pendant les quelques semaines que nous passâmes ensemble que je ne pourrais le faire après une fréquentation plus longue, entravée par toutes les formes de la vie ordinaire. Vous ne vous attendez pas à ce que je vous fasse la description de sa personne, je vous renvoie pour cela à mon frère, aussi bien que pour tous les détails et petits faits qui ne peuvent être contenus dans une lettre. Sans me laisser aller au ravissement — car je vous assure que je consulte ma raison aussi bien que mon affection — sans me laisser aller au ravissement, je peux vous assurer

que son caractère est doux et gai, son intelligence bonne, et — cela j'en suis sûr, vous plaira — ses principes sont religieux et sérieux. J'ai été très explicite avec elle sur le chapitre de mes espérances et elle croit pouvoir s'accommoder à la situation que je voudrais lui voir occuper dans la société comme ma femme et qui, vous le comprendrez facilement, ne doit être ni extravagante ni avilissante. Sa fortune, quoiqu'elle dépende en partie de son frère, qui occupe une haute situation à Madras, est très considérable; à présent douze mille cinq cents francs par an. Cependant nous devons jusqu'à un certain point regarder ce chiffre comme précaire. Vraiment, quand vous la connaîtrez, vous ne serez pas surprise que je donne de l'importance à ces détails, parce qu'ils font disparaître des considérations de prudence qui autrement rendraient notre union impossible pour le moment. Tant avec ses revenus qu'avec les résultats de mes efforts dans ma profession, je ne doute pas que nous ne puissions tenir dans la société le rang auquel ma famille et ma situation me donnent droit. Ecrivez-moi très longuement sur cet important sujet. Donnez-moi votre opinion, votre avis et par-dessus tout votre bénédiction.

Il faut croire que la réponse de M. et de Mme Scott fut encourageante. Walter revint à Edimbourg et le mémorandum de son ami Shortreed porte que la soirée du 30 septembre 1797 fut une des plus joyeuses de sa vie. « Scott, écrit-il, était enthousiaste de Miss Carpenter, nous bûmes à sa santé plus de vingt fois et quand nous nous assîmes ensuite, il parla d'elle en délirant jusqu'à ce qu'il fût une heure du matin. Le mariage fut célébré le 24 décembre 1797. On peut voir en feuilletant le volumineux ouvrage de Lockhart que la famille Scott fit bon accueil à la jeune femme. Miss Anne Scott conçut une très sincère affection pour sa belle-sœur; quant à M. Scott père, si sévère et si grave, il était dans un état de santé très précaire, les relations ne furent pas très suivies ; de ce fait, il ne faut pas conclure qu'il y ait eu à un moment quelconque un malentendu même léger. Certes, leurs deux caractères étaient très dissemblables. M. Scott aimait la pondération, le décorum, les longues conversations sérieuses; sa belle-fille, d'origine française — les Charpentier de Lyon, en émigrant au moment des troubles révolutionnaires, étaient devenus les Carpenter — était gaie, enjouée, son accent chantant semblait toujours appeler les rires et la bonne humeur. Y aurait-il eu une incompatibilité de sentiments si les occasions de se voir avaient été plus fréquentes, je ne le crois pas, bien

que Lockhart mentionne l'opposition des deux caraactères. Tout le monde fut ou se montra satisfait et la plus parfaite amitié ne se démentit jamais de part et d'autre.

Le mariage ne fit abandonner à Walter Scott ni l'espoir de faire son chemin dans la carrière légale, ni le rêve de trouver parfois un délassement à récolter les vieilles ballades écossaises. Néanmoins il eut durant quelques jours à cette époque l'intention de quitter le barreau d'Edimbourg, et d'aller s'installer aux colonies avec sa femme. Quelle colonie ? Lockhart ne peut nous le dire. Qu'aurait-il fait là-bas ? Lockhart avoue ne pas le savoir. Le fait est assez curieux pour être signalé. Si Walter Scott avait mis ce projet à exécution, serait-il devenu le brillant romancier qu'il fut à Abbotsford, ses talents littéraires auraient-ils évolué d'une façon que nous ne pouvons deviner ?

L'union de Walter Scott et de Miss Charlotte Margaret Carpenter fut très heureuse. Entre eux, l'entente fut toujours parfaite, aux moments des succès et des joies comme à ceux des malheurs et de la ruine. Grâce à son affection douce et à sa patience, l'épouse, même accablée par la maladie, savait ne pas trop montrer ses souffrances morales et physiques. Elle mourut en janvier 1826.

Walter Scott à cette époque avait déjà connu les difficultés financières ; la faillite des imprimeurs Ballantyne, pour lesquels il avait répondu, avait plus que compromis sa fortune ; il devait payer à des échéances fort rapprochées des sommes énormes. Vous ne devineriez jamais quel fut l'homme dont l'intervention généreuse aida à cette période pénible l'écrivain entouré de créanciers avides ? Ce fut Sir William Forbes, le banquier qui avait épousé jadis le premier amour de Walter Scott, miss Margaret Stuart Belches. La vie a de ces retours surprenants ; quel sujet de merveilleux roman qui ferait crier à l'invraisemblance et à l'irréalité !

Mais l'histoire du premier amour n'était pas complètement terminée. Un dernier chapitre d'une extrême mélancolie doit y être ajouté. Durant l'hiver 1827, Scott vint habiter Edimbourg (6, Shandwick Place), afin de pouvoir sans trop de dérangements remplir ses fonctions de clerc de session. On lui dit que dans une maison voisine de la sienne habitait la mère de celle qui avait été l'objet de son premier amour. Cette dame,

depuis la mort de sa fille, vivait très retirée ; son grand âge et ses chagrins lui faisaient rechercher la solitude. Scott confia à son amie, Mme Skene, qu'il serait heureux de rendre visite à sa voisine, si elle-même voulait bien l'accompagner. Mme Skene y consentit et fut ainsi témoin d'une scène pathétique.

Dans un journal tenu au jour le jour, Scott fait allusion à cette entrevue. Bien des vieilles histoires furent évoquées et bien des larmes coulèrent. Le romancier se rajeunit de trente ans, mais avec quelle tristesse ! et ceci peut nous faire supposer que le sentiment d'autrefois avait laissé dans son cœur un souvenir fort attendri.

Ah ! écrit-il, quel roman à raconter ! Il le sera quelque jour ! Alors mes trois ans de rêve, mes deux ans de veilles seront rapportés sans aucun doute. Mais la morte n'aura pas à en souffrir.

Quelques jours plus tard, Scott écrit dans son journal :

A midi, je suis allé encore évoquer de vieilles histoires avec cette pauvre Lady Jane.

Et Scott se demande s'il est bon de faire naître les occasions de s'attrister, de faire ainsi revivre les vieilles douleurs ; mais il constate que les larmes versées par la recluse, les phrases mélancoliques qu'elle prononce sont comme une salutaire saignée morale. Quant à lui, il n'oubliera jamais, mais son souvenir est calme. Le temps semble avoir fait son œuvre. Les plus grands chagrins ne s'usent-ils pas avec les années ?

Là se termine l'histoire d'amour de Walter Scott. On voit qu'elle est simple et pleine de poésie. Encore convient-il d'ajouter qu'au milieu des soucis d'argent que sa grande bonté et son imprévoyance suscitèrent, Sir William Forbes, le rival d'autrefois, celui qui avait épousé miss Margaret Stuart Belches, se montra d'une délicatesse infinie et qu'il fut à maintes reprises le modeste et généreux protecteur d'un homme accablé par le mauvais destin et dont il admirait l'énergique courage et l'inépuisable génie.

PAUL-LOUIS HERVIER.

LA THÉORIE MOLÉCULAIRE

ET LA SCIENCE CONTEMPORAINE

—

« L'homme ne se résigne pas aisément à ignorer éternellement le fond des choses. » Aussi, pour s'expliquer à lui-même l'Univers qui l'entoure et le changeant spectacle des phénomènes, a-t-il conçu de bonne heure les atomes et les molécules. Ce sont de petits corps invisibles, qui, par leurs jeux, nous procurent l'illusion du monde sensible.

Dès l'antiquité, Leucippe et Démocrite son élève, inspirés sans doute par les spéculations des philosophes des îles de l'Ionie, ont, les premiers, tenté de construire l'Univers avec les Insécables.

Les molécules de Démocrite ont des formes bizarres et variées : elles sont pourvues d'anses et crochets, creusées de trous, hérissées de pointes. Elles s'enlacent, ainsi, facilement.

Le spiritualisme des philosophes classiques de la Grèce, de Platon surtout, et d'Aristote, déformé encore par la pensée chrétienne du Moyen-Âge, fit oublier longtemps les conceptions de l'école d'Abdère.

Voici qu'au bout de vingt-cinq siècles, comme ces graines retirées des tombeaux d'Égypte et plantées dans la terre humide, elles se mettent à germer. Les atomes et les molécules règnent aujourd'hui souverainement sur la science. De toutes parts les fidèles accourent pour confesser la foi ressuscitée. En vain, M. Poincaré conseille-t-il la prudence à ses contemporains : L'esprit, leur dit-il, ne peut saisir que des relations; il est déraisonnable de prétendre découvrir la cause sous la loi, et les termes entre lesquels le savant établit des rapports demeurent des images arbitraires. En vain, avec Maxwell, démontre-t-il que « *si un phénomène comporte une explication mécanique complète, il en comportera une infinité d'autres qui rendront également bien compte de toutes les*

particularités révélées par l'expérience ». On l'écoute distraitement ; l'impulsion est trop forte et la foi trop aveugle.

En pleine Sorbonne, un physicien, M. Jean Perrin, démontre « la réalité des Atomes ». Il les pèse, les mesure et les dénombre en de savants mémoires. Allez donc douter de leur existence!

C'est une si jolie imagination, les Atomes! Et puis, si elle était vraie! Une fois, dans l'Histoire, l'esprit de l'homme n'aurait-il pas pu avoir cette chance inespérée de mettre le doigt sur la Vérité? Ce mot, sans doute, n'a pas de sens, mais qu'importe? L'homme veut la vérité, donc elle existe, née de son vouloir même. Ne sommes-nous pas pragmatistes?

Et, certainement, la théorie atomique n'a pas, sans raison, séduit physiciens et chimistes ; elle n'a pas, pour des causes vaines, acquis le prestige inouï qu'elle possède en leur esprit. Elle s'est montrée féconde au delà de toute attente. Ses succès sont innombrables. C'est d'une façon vraiment satisfaisante qu'elle rend compte des faits connus, et elle en a fait prévoir de nouveaux. Elle explique avec élégance les propriétés des gaz. La pression qu'ils exercent sur le vase qui les enclot est due aux chocs incessants des molécules contre celui-ci. Cette poussée augmente à mesure que la cellule où on les emprisonne est plus exiguë, car les chocs sont plus fréquents.

La chaleur d'un corps n'est que l'aspect physiologique grossier sous lequel nous percevons l'état d'agitation de ses molécules, et sa température n'est, en réalité, que l'expression de la force vive moyenne de celle-ci. Un liquide placé sur un fourneau se vaporise-t-il ? les petites balles, lancées à des vitesses de plus en plus grandes, finissent par être toutes, en peu de temps, projetées dans l'atmosphère. Cette circonstance a lieu d'ailleurs à toute température, mais plus rarement l'élan nécessaire pour s'échapper est-il donné à une molécule aux températures moyennes. Avec aisance on voit, en pensée, la force vive se transformer en chaleur : un mouvement d'ensemble se pulvérise en petites vibrations.

La loi des proportions définies et celle des proportions multiples prend, avec l'hypothèse des atomes, un caractère intuitif.

Quand on examine à l'ultramicroscope les plus petits éléments de la matière accessible à l'observation, on voit des points lumineux exécuter une danse frénétique ; on les dirait

pris d'une danse de Saint-Guy incoërcible. Jamais ils n'arrêtent leur mouvement désordonné. M. Perrin les compare à des barques de pêche à l'ancre au milieu de la mer. Un promeneur éloigné de la rive aperçoit les oscillations de la barque et de son mât, mais ne voit pas les petites vagues dont frissonne le dos de la mer. Ce sont elles cependant qui, par leurs poussées concordantes à de certains instants, secouent l'embarcation. Ainsi, les molécules heurtant, dans leur course, les particules visibles les font trébucher et leur communiquent cette perpétuelle agitation qui nous étonne.

L'atome de Démocrite était simple et biscornu. Celui des physiciens modernes est beaucoup plus compliqué. C'est une sorte de système planétaire formé d'un gros noyau central, comparable à un soleil, chargé d'électricité positive, entouré d'un essaim d'innombrables petites planètes, d'une masse mille fois moindre, et portant chacune une parcelle d'électricité négative.

La molécule est un organisme beaucoup plus compliqué encore, une sorte d'amas d'étoiles ou de constellations. Les molécules elles aussi manifestent l'existence d'une charge électrique appréciable. Les physiciens l'ont mesurée. Contrairement à leur attente, ils n'ont pas trouvé une valeur constante. Les nombres varient même entre des limites assez écartées ; par exemple : $1{,}7 \times 10^{-10}$ à $6{,}2 \times 10^{-10}$. 0,9 à 26,7 (10^{-10}).

Quelques savants, il est vrai, ont récemment obtenu un nombre fixe pour la charge : $4{,}20 \times 10^{-10}$; mais ce nombre représente en réalité une moyenne seulement. Il faut se garder, en science, de fondre des résultats disparates en une moyenne. Celle-ci masque ce qui fait précisément l'intérêt du phénomène : ses particularités. M. Ehrenhaft a effectué d'innombrables expériences. Il a trouvé, pour la charge de gouttelettes qui se forment dans l'air humide en contact avec du phosphore jaune, les valeurs suivantes :

Platine, charge minima.....	0,9	jusqu'à	$12{,}4 \times 10^{-10}$	
Argent —	0,9	—	26,7	—
Or —	0,5	—	9,6	—
Phosphore —	0,5	—	28,9	—

Frappé de ce résultat surprenant, M. Przibram, reprenant

la question pour sa part, a effectué plus de mille déterminations. Les charges varient, dans ses expériences, depuis $0{,}7 \times 10^{-10}$ jusqu'à 190×10^{-10}. Le doute n'est donc plus possible : la charge minima des molécules d'une même substance n'est pas fixe. « La charge individuelle, dit Arrhénius, varie entre des limites assez étendues. Par suite, il semble probable qu'une molécule de chlorure de sodium, qui consiste en quantités de Sodium et de Chlore qui sont chargées de quantités égales d'électricité de signes contraires, n'a pas la même composition qu'une autre molécule de ce sel, mais que, si l'on prend un grand nombre de ces molécules, la composition moyenne est constante. »

Si les charges des diverses molécules d'une même substance sont inégales, il est probable que ce fait a une cause. On induit de là qu'il existe, entre les molécules, des différences individuelles. Elles ne sont pas toutes identiques, coulées dans le même moule; chacune d'elles a sa personnalité.

Voilà qui rapproche singulièrement les molécules de matière brute des êtres vivants. Les divers individus d'une même espèce animale ou végétale se distinguent aussi les uns des autres par des caractères personnels. Ils ne sont pas identiques quoique ressemblants. Appliquées à eux également, les moyennes statistiques effacent ces particularités individuelles, les fondent, dans la coulée d'un être artificiel schématique, l'homme par exemple. Les économistes de l'école mathématique ont créé l' « homo œconomicus », sorte de molécule sociale abstraite et uniforme. Les statisticiens établissent qu'il y a en France tant d'hommes qui dépassent l'âge de 40 ans, tant qui naissent chaque semaine, tant qui meurent. Ils calculent des moyennes et les écarts que présentent les circonstances ou les êtres réels avec ces moyennes. Enfin, ils appliquent le calcul des probabilités à la prévision des faits. Les Biométriciens pénètrent plus avant dans le détail. Ils serrent de près les variations de l'ensemble donné : ils le partagent en un grand nombre de classes, comprenant chacune des individus à caractères très rapprochés. Mais dans l'un et l'autre cas c'est la même méthode que dans les théories cinétiques moléculaires. Cette méthode permet d'atteindre les faits globaux simples qui résultent d'innombrables phénomènes irréguliers. Elle constitue la théorie des ensembles collectifs. Le calcul des

probabilités et les règles de la *statistical method* sont ses instruments.

Toutes les molécules ne sont donc pas semblables. Quand on y songe, ceci paraît bien naturel. Outre que les événements de leur vie sont différents, elles subissent, comme les êtres animés, une évolution. D'après M. Norman Lockyer, les atomes ont une genèse. Aux très hautes températures, réalisées dans certaines étoiles, comme Algol, il y a des *protoéléments* (protohydrogène, protofer...). Le spectre lumineux d'un métal volatilisé incandescent peut, suivant la température à laquelle il est porté, offrir trois aspects principaux : l'aspect d'un spectre de flamme, montrant des bandes ; celui d'un spectre d'arc, strié de fines raies ; enfin celui d'un spectre d'étincelle, montrant, avec de nouvelles raies tenues, les raies de l'arc *renforcées*.

Les *protoéléments* qui émettent le spectre d'étincelle sont des atomes en voie de formation. Les différentes espèces d'atomes varient encore d'une autre façon : par mutation. Le Radium est une espèce chimique en voie de transformation. Il provient lui-même de l'Uranium, et se métamorphose successivement en Emanation, puis, tour à tour, en Radium A, Radium B, C, D... en Polonium et en Plomb. Il donne en outre de l'Hélium.

Les Atomes existent donc ?

Nullement, ou plutôt rien n'est moins certain. Ils ne sont qu'une façon de représenter les faits. La première fois qu'on pénètre dans un laboratoire, nanti d'un ballot de science théorique, on est fort embarrassé. En regardant les liquides multicolores enfermés dans les flacons, les solutions qui bouillent dans les cornues « où diable voit-on des atomes là dedans », se demande-t-on avec anxiété. Il y a en effet une cassure assez large entre la connaissance puisée au laboratoire, fondée sur de bonnes sensations, et la science théorique des livres. Il faut quelque habitude et de l'habileté pour transposer avec aisance l'une en l'autre. Le génie des deux langues est différent.

M. Perrin jure que les atomes existent. Il fonde sa certitude sur ce que, par des méthodes entièrement indépendantes, il trouve pour le nombre des atomes contenus dans une molécule-gramme de matière des valeurs absolument concordantes : $70{,}5 \times 10^{22}$. Cela prouve, d'abord, que M. Perrin a exprimé

toutes ses connaissances dans la langue particulière de l'atomisme. Cela prouve, en second lieu, qu'il y a quelque chose qui a pour mesure $70{,}5 \times 10^{22}$ ou $\frac{1}{70{,}5 \times 10^{22}}$. Mais quoi ?

Pour Lord Kelvin, la matière était un mouvement tourbillonnaire de l'Ether.

GEORGES MATISSE.

LE GÉNÉRAL MARCEAU
ET
Mlle DES MELLIERS

Elle fut courte, vaillante et glorieuse, sa jeune carrière...
BYRON (*Pèlerinage de Childe Harold*, ch. III).

I

L'ARMÉE EN MARCHE VERS LE MANS

Une bise aigre et coupante, dans la campagne d'hiver, inclinait les hauts arbres; la plaine était nue à l'infini et, çà et là, se voyaient dans les champs gercés, sur le bord des sillons, allant de meule en meule, de petites corneilles noires et des gélinottes.

De la buée du matin se dégagea, dans le blanc soleil, l'horizon des bois ; des troupeaux se montrèrent dans les métairies, et voici que, du chemin d'Arnage, par le bois du Taillais, vers la Tour-aux-Fées, parurent prudemment des voitures de paille menées par des paysans. Les coqs chantèrent dans la cour des fermes ; un vol noir de corbeaux parut dans le ciel pâle, jalonnant la route d'Allonnes à Pontlieue ; çà et là les taillis épais bruirent d'une vie secrète et, dans les halliers, le craquement des branches inquiéta partout les oiseaux surpris ; d'obscurs murmures animèrent les chemins et les sentiers creux.

Bientôt, à l'endroit où se croisent les trois chemins allant vers Le Mans, non loin d'un calvaire, les paysans du Maine arrêtèrent leurs charrettes ; les chevaux, placés en travers comme pour barrer la voie, commencèrent à tondre l'herbe rare. Trois des paysans se portèrent un par un du côté des trois chemins ; élevant, au-dessus de leurs yeux, leurs grands chapeaux de drap, ils semblaient scruter l'infini des bois, de la lande et des routes. Rien ne s'étant montré qui pût les sur-

prendre, l'un des conducteurs revint à l'endroit des chars et claqua du fouet comme s'il eût voulu pousser à nouveau les chevaux en avant.

A peine ce signal fut-il entendu que, de toutes parts, du creux des genêts et des prunelliers, du couvert des chênes et des courts buissons, dix, vingt, cinquante, cent paysans parurent, les uns en rampant, les autres ployés en deux, tenant leurs sabots à la main ; vêtus de culottes larges et brunes, guêtrés de cuir, drapés de gilets bleus à petits boutons blancs, ils vinrent en silence se grouper au pied du calvaire. L'un de ceux qui avaient amené les équipages monta, d'un pas lent, les degrés du tertre et, vivement, rejeta le méchant sarrau de poils de bique qui lui couvrait le torse. Il fut visible alors que c'était un prêtre ; à peine tous les autres l'eurent-ils aperçu qu'ils tombèrent à genoux avec vénération ; courbés dans le respect, les fronts de tous ces hommes donnèrent dans la poussière ; un même geste épars d'abandon total les inclina au point qu'on n'aperçut plus, sortant du col brodé des vestes, que de rudes échines tannées par la bise ou par le vent des mers ; et le plus impressionnant dans ce spectacle était de voir que les blondes boucles des adolescents se confondaient presque, dans le frais matin, aux blanches mèches des solides vieillards. Et, quelle qualité était celle de ces hommes ? L'un, à l'exemple de Cottereau, était sabotier ; l'autre, comme M. Jacques, était grand seigneur ; beaucoup avaient été brigands et faux-sauniers ; pour le plus grand nombre, recrutés dans les campagnes, c'étaient des paysans.

Maintenant le prêtre étrange, monté sur le tertre, se tenait debout contre la sainte image ; il avait les traits durs d'un curé guerrier, et ce fut à voix grave, sourde et un peu contenue, qu'il commença de prier :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, reprirent, avec un tremblement d'adoration sainte, les assistants groupés devant le prêtre.

— Au nom de Mme Sainte-Anne d'Auray...

— Au nom de Mme Sainte-Anne d'Auray...

— Au nom de Monseigneur Saint-Yves.

— Au nom de Monseigneur Saint-Yves...

— Au nom de M. de Lescure tombé à Mortagne...

— Au nom de M. Lescure...
— Au nom de M. de Bonchamp frappé à Cholet...
— Au nom de M. de Bonchamp...
— De M. de La Rochejaquelein...
— De M. de La Rochejaquelein...
— Et de M. le général de Charette...
— Et de M. le général de Charette...
— Nous jurons de combattre...
— Nous jurons de combattre...
— Et, s'il le faut, de mourir...
— Et, s'il le faut, de mourir...
— Pour Jésus, Roi du Ciel...
— Pour Jésus, Roi du Ciel...
— Et pour Sa Majesté le Roi Louis XVII, détenu dans la prison du Temple...
— Et pour Sa Majesté le Roi Louis XVII...

Le prêtre, élevant les mains au-devant de sa poitrine, d'un geste ample et beau, bénit l'assemblée.

— Ainsi soit-il...

ajouta-t-il d'une voix un peu tremblante.

— Ainsi soit-il !...

répétèrent en chœur les paysans.

Sans rien quitter de sa dignité, le prêtre descendit du tertre. Il alla vers les voitures toutes chargées, écarta la paille, et, sous le blanc soleil, l'acier pâle des armes bientôt miroita. Il y avait là des faux et des carabines, des couteaux et des pistolets, des sabres avec des fourches, toutes armes de la guerre sauvage :

— Prenez, mes fils, prenez! disait le curé du roi.

Et, d'une voix un peu plus lointaine :

— Pour venger nos morts de Torfou, de Mortagne et de Cholet, ceux de Châtillon et de Saint-Symphorien...

Tous avaient eu des morts dans ces grandes journées ; beaucoup se signèrent aux noms que venait de prononcer le prêtre, et, maintenant, dans le frais matin des bois, dans le parfum des mousses et la rosée, tous essayaient leurs armes, en admiraient l'éclat, en caressaient l'acier poli, les lames et les poignées.

Brusquement, tandis qu'ils semblaient écouter encore les derniers mots de l'ardent appel, il y eut, non loin d'eux, un bruit

de branches froissées, un remuement d'herbes. Le fourré s'ouvrit devant une sorte d'être hirsute, tout vêtu de peaux de bêtes et chaussé de vieilles bottes, serrant sur son cœur un bâton de chêne ferré. D'un bond, cet homme se redressa; puis, sans que les autres eussent été autrement étonnés de sa visite, l porta ses doigts à sa bouche et fit retentir tout le bois de l'appel strident, de l'aigu cri de guerre, pareil à celui des chouettes, dont les gars bretons s'appelaient l'un l'autre. Tous tendirent l'oreille, et, du fond de la forêt immense, des extrémités de la morne étendue d'arbres, un cri aussi perçant, un hou-hou semblable, mais un peu plus lointain, retentit bientôt qui répondait à l'autre. L'homme se coucha de tout son long, l'oreille contre le sol froid; il écoutait comme s'il eût voulu surprendre le monstrueux battement du cœur de la terre. Bientôt, il se redressa avec agilité; sa face, tout à l'heure impassible, éclatait à présent d'un bonheur sauvage :

— Les voilà ! cria-t-il, les voilà. Ce sont eux ! J'entends les pas des chevaux et les roues des canons !

— Prenez vos fusils, laissez vos sabots ! ordonna le prêtre.

En un instant ils furent armés, et, pieds nus, le visage caché sous l'ample chapeau à la cocarde blanche, tous « s'égaillèrent », s'enfoncèrent sous bois, disparurent sous terre, s'effacèrent ainsi que les tremblantes ombres d'eux-mêmes. Sur la route déserte, gardés par un enfant, ne restèrent bientôt plus que les chevaux broutant l'herbe humide de rosée; des perdrix, alourdies par le froid, volaient à la lisière des champs; l'air était devenu clair et subtil, et, dans le lourd silence, dans le recueillement, monta du sol dur, dans la forêt muette et le long du fleuve, le sourd et lointain mouvement d'une armée en marche. Et l'on eût dit, tant le rythme était vaste et la cadence géante de cette masse humaine, que c'était tout un peuple qui allait passer.

Un éclaireur parut, puis un autre, et puis un troisième. Ils allaient lentement, serrant contre eux la crosse de leurs fusils. Vint l'avant-garde. Beaucoup de ceux qui la composaient avaient le front serré d'un mouchoir sanglant; quelques-uns tenaient le bras en écharpe, beaucoup traînaient la jambe; la plupart, mal chaussés, mal vêtus, semblaient souffrir atrocement du froid; plusieurs n'avaient plus de fusil, mais tous portaient des sabres et des pistolets; dans les uniformes

bleus, maculés de boue et de poudre, les épines des bois, les balles des ennemis avaient laissé des traces. Il y avait là des hommes de tous les âges et de tous les aspects : des Normands et des Mayençais, des Picards et des Bourguignons, des Lorrains et des Champenois; on eût pu aisément, en regardant dans les yeux de tous les milliers d'hommes des demi-brigades qui défilaient là, retrouver les vertes images des vignes et des coteaux, des fermes penchées à l'orée des bois, des pommiers en fleurs, des moulins tournant sur la plaine des blés. Après l'avant-garde, vinrent les bataillons : ceux d'Armagnac et d'Aunis, commandés par Tilly, portant comme à l'ancienne mode l'habit blanc à revers de couleur; ceux de la division Chabot; ceux de la division Muller, venus au pas de charge depuis Foulletourte et, depuis la veille, chassant les « brigands »; enfin ceux que conduisait, l'épée au poing, la rage au cœur, le terrible Westermann.

Ils étaient si nombreux que la forêt en tremblait. La cadence des semelles battait durement le sol et, cependant, toujours sous les mêmes bicornes et les mêmes shakos, vêtus des mêmes tuniques, armés des mêmes armes, passaient les mêmes hommes. Et, ils allaient lentement sur la terre ingrate, dans le bois hostile, épiant les taillis, scrutant les fourrés, devinant l'ennemi sans le voir, l'écoutant ramper, glisser dans les lianes à la façon des fauves. Beaucoup marchaient dans l'oppression du danger qu'on ne voit pas, de la mort qui guette, des coups invisibles des chasseurs cachés. Pourtant, malgré cette menace qui pesait sur eux, aucun n'avait peur, aucun ne tremblait; et, depuis les vieux sergents chevronnés d'anciennes guerres jusqu'aux conscrits imberbes, blonds comme des filles et jolis comme elles, nul ne quittait les rangs; malgré la rigueur du froid, les privations, les marches les plus dures après les pires combats, ils allaient tous, d'un bout de l'armée à l'autre, sans faiblir jamais, sans regret ni défaillance, portés par la grande idée de la République. Et l'armée avançait toujours, l'armée allait vers le Mans.

Au carrefour, les rangs des troupes en marche, comme éclaircis dans cet endroit, semblèrent lentement s'ouvrir. Un groupe d'hommes à cheval avança au milieu des soldats. Parvenus au carrefour, vers la Tour des Fées, ces cavaliers, dégagés de l'immense masse mouvante, parurent dans la lumière.

Et, tout en avant d'eux, sur son blanc cheval, allait un jeune homme admirable, portant, au shako, la cocarde républicaine et, le serrant à la taille, la ceinture tricolore des généraux de la Convention. Ce jeune homme n'avait pas vingt-quatre ans; pourtant, à voir la déférence avec laquelle lui parlaient ses compagnons, à considérer la dignité grave de son maintien, la résolution de son attitude, on eût pu reconnaître en lui le commandant en chef de cette armée immense.

Animé d'une sorte d'irrésistible élan, de force impérieuse, ce cavalier juvénile semblait, au-devant des autres, avancer comme à découvert dans le mépris le plus complet du danger.

Soudain, comme il allait passer devant le petit tertre à la croix, un éclair raya l'air, une balle siffla, frôlant presque son visage ; en même temps les branches et les lianes gémirent, révélant une fuite éperdue. Dix, vingt, cent soldats s'élancèrent ; les arbres craquèrent, les oiseaux effrayés s'enfuirent; enfin le tireur, un gars au brun visage, aux yeux farouches, aux mains noires de poudre fut rejoint, saisi, poussé durement au-devant du général.

Maintenant, l'homme à la peau de bique et au cri de chat-huant se tenait fièrement, tête nue, devant les *bleus*. Le général, lentement, s'inclina sur le col de son grand cheval, regarda le Chouan au visage; le Chouan ne baissa pas les yeux. Le général regarda l'homme à la poitrine et, sur son méchant sarrau, entre les poils de chèvre, il vit, brodées en rouge, la fleur de lis et la croix sur un cœur de laine. D'une voix extrêmement bienveillante et triste :

— A qui es-tu, mon gars? demanda-t-il doucement.

L'autre étonné, mais sans peur, contemplait surpris ce jeune homme tranquille, si grave et si beau.

— Je suis à M. de La Rochejaquelein, répondit-il.

Et, comme un homme épaulait, voulant le tuer immédiatement :

— Laissez, les *bleus!* Nous aussi, nous sommes à M. de La Rochejaquelein ! Nous allons au Mans; le gars, viens avec nous trouver ton général...

— Vive le Roi ! Vivent le Roi et M. Henri (1) !

Ayant jeté ce cri, le Chouan pensait mourir. Mais, de sa main tendue, le général en chef écartait les fusils.

(1) M. Henri : M. de La Rochejaquelein.

— Laissez cet homme, disait-il, il est brave...

Aucun coup ne partit des armes. Les canons des fusils se relevèrent. Le général, muet et doux, regardait ses soldats, les plus exaltés et les plus fous, les plus fanatiques et les plus sauvages et il les dominait avec sérénité. Domptés, tous baissèrent les yeux. Aussitôt, comme un grand frisson de joie secoua l'armée entière. Depuis l'avant-garde jusqu'aux convois que suivaient les vivandières, les *bleus*, en un instant, avaient su que leur chef, visé par un chouan, n'était pas blessé. Exaltés de cette nouvelle, tous, d'un bout de la colonne à l'autre, jetèrent avec vigueur leur grand cri belliqueux :

— Vive Marceau ! Vive la République !

Le général rougit doucement comme font les jeunes hommes quand l'amour les frôle. De la pointe de son épée, il éleva en l'air son shako à la cocarde tricolore.

— Vive la République ! répétèrent les milliers de voix des milliers de soldats.

Maintenant, le Chouan pleurait, le front baissé, les poings sur les yeux, et, dans le bois sonore, vers la Tour des Fées, sur le sol gelé et sous le doux ciel clair, roulait l'armée humaine vers les murs du Mans.

II

LA BATAILLE DU MANS

Depuis longtemps la nuit, en s'épaississant sur la ville, avait envahi tout. Il était quatre heures du matin. Dans le vieil hôtel où les généraux Kléber et Marceau s'étaient établis avec leur état-major, un feu de bois flambait, illuminant les tentures, les vitres, la haute table chargée d'ordres et de plans militaires ; la bise, en soufflant, repoussait avec des plaintes toute la fumée âcre. Au loin, les cloches tintaient comme pour sonner les morts. La nuit était triste et froide ; l'air était peuplé de plaintes et, dans le grand silence, le général Marceau — que Kléber avait laissé — entendait très bien les soldats marcher, boire et chanter tout haut. Parfois un bruit d'armes troublait la quiétude de cette nuit affreuse. Il y eut une détonation assez proche dont tremblèrent les vitres. A ce bruit sinistre, le jeune chef s'éveilla du rêve où il s'engourdissait, lentement passa la main sur son front et, comme si ce bruit

mortel l'eût frappé aussi, il parut rêver et pâlir davantage. Cependant, avec la perception très nette de l'angoisse, il avait compris. Du pommeau de son sabre, il frappa sur la table, appela à voix haute. Les adjudants généraux Vachot et Savary reposaient dans la sable voisine; ce fut Savary qui se leva et vint:

— Ils tuent encore, les malheureux ! Allez Savary, allez en mon nom et que cela cesse !...

L'adjudant-général salua, sortit, et, quand Marceau fut seul, sous le poids effrayant de sa fatigue et de son découragement, il s'assoupit encore. Absorbé dans ses pensées, il songeait à son destin ; de sa longue main fine, il semblait en même temps éloigner de son visage les lauriers amers de sa dure victoire. Le grand mot magnanime, la déchirante plainte du général Hoche s'adressant, plus tard, à de mêmes ennemis : « Français, rentrez au sein de la patrie !... Je viens vous consoler... Et moi aussi j'ai été malheureux ! » voilà qu'ils erraient à présent sur ses lèvres, voilà qu'ils planaient sur le vide et la désolation de son cœur ! Ah ! cette journée du Mans, qu'elle lui avait coûté ! Que de sang dans les rues, partout dans la ville et sur lui-même et sur ses mains ! « Son cœur ardent, son âme pure... » (1) en étaient épouvantés.

Penché sur la carte où le dessin feuillu des bois, le trait des fleuves, l'inclinaison des coteaux apparaissent, le général, dans le silence, se retrace, à lui-même, tout l'atroce et meurtrier combat. D'abord, dans son souvenir, il aperçoit les soldats de Westermann et leur chef terrible, impatients de combattre, se dirigeant, malgré Bourbotte et malgré lui, à l'attaque de la ville. Mais ces braves, dans leur superbe élan, ont compté sans la résistance que leur opposent les Vendéens ; un instant Westermann, que rien jusqu'ici ne put arrêter dans son rôle exterminateur, a la douleur de voir ses troupes fléchir ; les soldats de la division Muller ne mettent point assez d'ardeur à l'appuyer. C'est alors que Marceau, jugeant le moment critique, accourt, et, suivi des bataillons de Cherbourg, des chasseurs francs de Cassel et des grenadiers, passe l'Huisne à la nage, l'artillerie en avant faisant la trouée rouge. A ce moment, il était neuf heures du soir (2) et

(1) « *The witheness of his soul...* » Byron : *Pèlerinage de Childe Harold* (chant III).

(2) Crétineau-Joly : *Histoire de la Vendée militaire* (1843).

le feu de l'incendie, la lueur des torches et le bruit de la poudre guidaient seuls les combattants. De tous les clochers du Mans, de Notre-Dame-du-Pré, de Saint-Pavin-des-Champs, de Saint-Pierre-de-la-Cour, le tocsin sonore étendait partout le bruit de sa voix, appelait, appelait à la guerre ; et, quand tonnèrent les cloches dans la cathédrale, la voix de bronze des canons se mêla si bien à elles qu'il semblait que ce fût dans une ville d'airain qu'avançaient les troupes.

Massés sur le pont Saint-Jean, coupant la grande rue qui mène à la place des Halles, les Angevins de Martin la Pommeraie et d'Autichamp, les Bretons de Cadoudal et Lemercier opposent une résistance désespérée ; le prince de Talmont et M. Henri, dans toutes les voies étroites, élèvent des barricades ; Stofflet, le garde-chasse, celui qu'on appelle *Mistouflet* dans l'armée sainte, se répand partout, excitant de l'épée et de la voix; les plus ardents, les plus fous, grisés par la poudre et par le bruit sacré, le bruit sonore des cloches, intrépides, furieux, marchent à la rencontre des assaillants, presque à bout portant ouvrent un feu meurtrier...

— Vive le Roi ! Vivent le Roi et M. Henri ! criaient-ils d'une seule et même voix.

Et, dans la nuit et dans la fumée, ils allaient ainsi que des lions hardis, se jetaient au-devant de l'envahisseur, se portaient jusqu'aux canons auxquels ils s'attachaient, que, malgré les canonniers occupés de les sabrer, ils semblaient vouloir étouffer de leur étreinte.

Déroutés par une telle attaque, accablés de la marche qu'ils avaient accomplie depuis l'aube, les bataillons *bleus* s'arrêtèrent, surpris. C'est alors que Marceau, menant les siens, franchit le pont d'un seul bond, reprit les canons, les fit retourner contre les royalistes. En vain ceux-ci résistèrent, une décharge roulante, en abattant un grand nombre des plus opiniâtres, obligea le reste à se replier, parmi les cris, parmi les râles et dans la poudre.

— Vive la République !

C'était l'infanterie des généraux Tilly et Delaage, les chasseurs francs de Cassel et les grenadiers poussant de l'avant à la baïonnette, renversant les blessés, les fuyards. Des soldats de Talmont et Stofflet, embusqués rue des Quatre-Roues, cachés sous les auvents, derrière les volets des fenêtres, enfouis

sous les caissons, les fascines, les redoutes de bois et de fourrage, tiraient, tiraient toujours ! Enfin, à dix heures du soir, en moins d'une heure de temps, les *blancs* cédaient la place ; « les républicains avaient pris l'entrée de la rue des Quatre-Roues, de la rue de la Couture et le débouché du Champ de la Caserne (1) ».

Mais, derrière ces *blancs*-là, il y en avait d'autres se ruant, avec une ardeur sombre, au combat le plus furieux qu'on ait vu encore dans cette atroce guerre.

Enfermer les *blancs* dans l'espace compris entre le côté du Mans par où avait eu lieu l'attaque et tout le vieux et tortueux quartier des places des Halles et de l'Eperon, telle fut alors l'idée des généraux. Un corps à corps, où l'artillerie ouvrit un chemin épouvantable, acheva de mêler les combattants. Il fallut emporter chaque rue, chaque place, chaque maison à la baïonnette. Quand Marceau parvint à la place de l'Eperon, les Vendéens, massés et qui l'entendaient venir, se ruèrent à nouveau désespérément ; le général se souvenait très bien d'un grand et beau jeune homme, debout au milieu d'eux, le visage enflammé, pétillant de courage et qui menait l'attaque : Henri de La Rochejaquelein !

— Pour Dieu et le Roi ! Pour Dieu et le Roi ! criait M. de La Rochejaquelein.

Ainsi, dressé au-dessus des autres, avec sa tête de fille, ses jolies boucles blondes, sa fleur de lis au front et sa croix de Jésus au cœur, on eût dit, de l'ancien officier au régiment de Royal-Pologne, que c'était le candide Archange de cette affreuse guerre. Suivi de ses lieutenants les plus éprouvés, MM. Sepeaux, Allart, Herbault, le chevalier Duhoux, le jeune général vendéen qui, dans le combat, ne « voulait être qu'un husard », (2) se jetait avec une fougue, un entrain irrésistible au-devant du danger. Sous ses yeux, tandis qu'il sabrait dans la nuit les assaillants, M. Duhoux tomba, M. Herbault, atteint d'une balle au cœur, fut frappé à mort. Accablés de mitraille, affolés des coups qui pleuvaient sur eux, les Vendéens reculaient pas à pas, lentement se repliaient pêle-mêle en un grand désordre ; et, dans ce désarroi, c'était

(1) Henri Chardon : *Les Vendéens dans la Sarthe* (Le Mans, 2 volumes 1871).
(2) *Mémoires de Madame la marquise de la Rochejaquelein écrits par elle-même* (1816).

la douleur de M. Henri de chercher, à ce moment suprême, à ramener les fuyards. Lui-même, donnant l'exemple et soutenant l'assaut, après chaque tentative revenait au rang le plus exposé. Monté sur son cheval blanc, l'épée au poing, le manteau ouvert et le shako percé de balles, Marceau arrivait, cherchant à se mesurer à M. Henri. Ils se fussent, dans le combat, sûrement tués l'un l'autre ; et c'eût été un duel épique et formidable que celui de ces deux jeunes hommes, presque encore des adolescents, luttant l'arme en mains pour leurs deux pensées. Sans doute, il est, dans l'*Iliade*, de ces sublimes duels; et, quand Hector bondit, dans les champs troyens, contre le grand Patrocle, la terre même d'Ilion ne devait pas retentir de plus de bruit farouche que, sur cette place du Mans, le sol de la ville sous les héros français ! Seule la masse des soldats des deux partis, l'obstacle que dressaient les rangs impénétrables de ceux qui tombaient les uns sur les autres, ne permirent pas aux deux adversaires de se porter les coups qu'ils se destinaient. De toutes parts, dans les rangs des *blancs* et des *bleus* augmentaient la panique et la confusion. A la faveur de l'ombre, les rangs des Vendéens, reformés, ramenés sans cesse, soutenaient M. Henri, Stofflet, le front barré d'un linge pourpre où coulait son sang, et M. de Talmont ; harcelés, frappés, tournés de toutes parts, Westermann, Tilly, Muller, Marceau même n'avançaient plus qu'avec peine. A deux heures du matin rien encore, malgré le feu de l'attaque la plus fougueuse, ne pouvait permettre au général en chef d'assurer la victoire. Et les *blancs*, ravitaillés du côté de la ville, connaissant les issues, étaient maintenant à même, par un grand mouvement, d'envelopper les *bleus*, de couvrir la retraite ou de vaincre. Seul, éloigné du Mans, rappelé en toute hâte avec ses Mayençais, Kléber pouvait venir dégager Marceau, comme Marceau, la veille, avait dégagé Westermann.

C'est ce qui se produisit, à près de trois heures du matin, quand, dans l'horreur de l'ombre et la plainte du vent, au-dessus de la voix des fusils, on entendit battre la générale. Déjà Kléber était là, Kléber approchait, culbutant, renversant tout, ses légions en armes allant de l'avant vers la ville. « Rien, devait dire Bonaparte plus tard, dans un jour de combat n'est plus beau que Kléber. » Les traits mâles de Kléber, ses yeux

étincelants, le mouvement de sa chevelure avaient de quoi contraster, dans le feu de la bataille, avec l'ardeur juvénile, hardie et presque douce du général Marceau. Quand ce dernier fut appelé par les représentants à prendre, à la place de Rossignol, le commandement en chef des républicains, Kléber, son ami, son frère d'armes, son compagnon le meilleur et le plus cher, était venu l'assurer de l'appui de son cœur et de celui de son épée. « Nous nous battrons et nous nous ferons guillotiner ensemble. » A cette promesse si mâle, si belle, Marceau avait répondu par une étreinte ; et voilà que dans la nuit, dans l'incendie, dans le feu et dans la mort, Kléber venait tenir sa parole.

Sous le choc des Mayençais, les Vendéens, complètement repoussés, fléchissent, cédent la place ou meurent. Une effroyable cohue, une déroute sans nom mêlent, en un grand désordre, hommes, femmes, caissons, chevaux, bagages, jusqu'à des enfants, de pauvres petits « brigands » perdus, pleurant, tout mourants de froid et de faim. Dans la nuit, ce ne sont plus que des sanglots, des cris, des appels, des râles. L'étroite rue de la Vieille-Porte regorge d'êtres pressés, piétinés, s'ouvrant, par le feu ou le fer, une issue hors du danger. Et le toscin sonne, le canon tonne, le tambour bat! Eperdus, les derniers des royalistes qui n'ont pu s'échapper encore se retournent, épaulent une arme qui ne veut plus partir, font mine, une dernière fois, de se battre ou de succomber ; mais brusquement, au pas de charge, par la rue Dorée, le pont Saint-Jean, à la tête des chasseurs et des grenadiers, l'adjudant-général Decaen, le général Delaage les poussent vers la route de Laval, après un dernier corps à corps les rejettent hors des murs du Mans!

Et, maintenant, les représailles n'étaient pas finies. Enivrés par l'ardeur d'une lutte sans merci, les républicains traquaient partout les derniers rebelles. Maintes fois déjà, Kléber, Savary, lui-même Marceau s'étaient portés au-devant des troupes, avaient ordonné qu'on cessât le carnage (1). Les coups de feu que le général en chef entendait encore par intervalle venaient jusqu'à lui, confirmer la dérision de tant d'ordres pitoyables

(1) « On ne saurait, dit Kléber (*Mémoires*), se figurer l'horrible carnage qui se fit ce jour-là, sans compter le grand nombre des prisonniers de tout âge, de tout sexe et de tout état. »

et, c'était — à la lueur d'un flambeau — le front penché sur le plan de la cité, devant les bras bleus de l'Huisne et de la Sarthe se jouant, autour d'elle, en de gracieux méandres, que Marceau voyait l'image effacée de ses jours anciens, de sa brève enfance, insensiblement occuper son cœur. Ses yeux n'étaient pas si vieux qu'ils ne reflétassent encore, dans toute leur fraîcheur, les images des jours où il était heureux. Il se revoyait enfant, chez le procureur son père, à Chartres, dans la rue du Chapelet. Son père, un homme austère et doux, le fils de solides meuniers beaucerons, et sa mère et ses sœurs et surtout ces beaux jours passés au Luisant, au milieu des vignerons, et la maman Francœur sous son bonnet de tulle, le serrant très fort contre sa poitrine tiède, ah! que cela était loin! Qui donc eût pu prévoir, en ces belles années, le destin étrange qui l'emportait maintenant, avec une force aveugle, dans le plus grand drame? Et, il se voit tel qu'il était alors : à peine avait-il seize ans le jour où il s'engagea, malgré les pleurs des siens, dans le régiment de Bourbon-Angoulême ! Et depuis ! Ah ! depuis, quel vertige ! Et il semblait, dans le froid silence, que Marceau, penché sur le bord d'un abîme, entendît vers son cœur ému bondir un Océan farouche, sublime et sanglant.

Quelle force inouïe, dont il ne pouvait pas maîtriser l'ardeur, l'avait saisi depuis, dans son impulsion et, d'un jeune homme si frêle, d'un conscrit obscur, avait créé soudain un général en chef! Elle était donc terrible cette Révolution, et sa puissance secrète à créer des héros était donc si forte que, d'un enfant comme lui, elle avait pu faire, par son seul prestige, l'un des merveilleux fils qui luttaient pour elle? D'abord, à ses épaules maigres, à ses mains débiles, ç'avait été le dur fardeau du commandement. Mais il avait, en lui, des ressources cachées de courage ; des forces profondes l'animaient ; et, ces forces, il les sentait si bien, comme un fleuve heureux, courir partout dans ses veines et soulever son être qu'il ne pensait pas qu'il lui fût possible de faiblir jamais. La liberté, la liberté sainte était son aliment. Désormais, il était « du petit nombre de ceux qui n'ont pas dépassé la mission de rigueur qu'elle impose à ceux qui portent son glaive (1) ». « En acceptant le titre de général en chef, avait-il déclaré, lors

(1) Byron, *le Pèlerinage de Childe Harold* (chant III).

de sa nomination, aux Conventionnels, je prends pour moi la responsabilité et les dégoûts et je ne demande que le commandement de l'avant-garde. » Parole noble et courageuse, engagement redoutable ! Le devoir civique auquel le général s'était voué avec tant d'énergie dominait son cœur et commandait ses actes. Si parfois l'amour, le pauvre amour humain, occupait ses pensées, ce n'était qu'avec le bref et trop furtif éclair d'un amer souvenir. Seule, la sœur chérie de son ami Maugars, une fillette qu'il avait connue dans l'enfance, l'avait jadis ému. Mais le destin farouche avait coupé cette fleur. Mlle Maugars était morte l'an passé, et, malgré l'ardeur et les peines de la guerre, c'était encore vers les traits si chers de son visage que revenait son cœur dans les nuits funèbres, après les grands combats, quand ne montaient vers lui, du fond des abîmes de l'ombre, que les râles affreux des agonisants.

Et son regard attristé, à ce rappel ancien du furtif bonheur, se voilait si bien que la ville et les fleuves, les prés et les vignobles, les champs et les bois n'étaient plus bientôt à ses yeux, devant le plan militaire, que la prairie piquée de fleurs de ses jours d'enfance, la campagne tranquille où il allait heureux parmi ses souvenirs !

III

APRÈS LA BATAILLE DU MANS

Le souvenir des idylles, la paix des champs, le charme des fleurs, le passé tendre et lointain s'effaçaient alors dans le temps inexorable ! Comme tout cela, dans la brutalité de l'heure, avait peu de durée, s'accordait mal au présent funeste ! Le crépitement de la fusillade et le roulement du tambour, en s'éloignant de plus en plus, en se fondant dans l'air chargé de plaintes, diminuaient l'horreur nocturne; mais, à mesure que se fondaient ces bruits, que rien ne semblait plus battre du cœur de la ville, une bourrasque nouvelle, qui gémit dans le foyer, souleva les flammes de l'âtre. Au même instant la porte s'ouvrit. Savary, revenu de sa mission, se porta au-devant de la table où son chef, accoudé, suivait, à la lueur du flambeau, sur le plan ouvert, son rêve intérieur. Marceau

leva la tête et vit, tout trempé de pluie, maculé de boue (1), l'adjudant-général. En phrases coupées, hachées, que la précipitation du retour rendait fébriles, Savary, debout devant Marceau, disait toute la hâte qu'il avait mise, avec l'adjoint Nicolle, Vidal, lieutenant-colonel des hussards, à se répandre partout dans la ville, à ramener les troupes, calmer la fusillade et permettre enfin aux derniers « brigands » tout mourants de faim, de froid et de frayeur, de chercher asile hors des murs.

— Au moins, demanda Marceau, qui craignait que la victoire républicaine ne fût souillée du sang des prisonniers, as-tu vu Westermann? Lui as-tu enjoint de poursuivre coûte que coûte, dans la direction de Laval, les brigands de Talmont et de La Rochejaquelein?

Savary s'inclina. Il avait donné l'ordre. Et maintenant Westermann, le dur bourreau militaire, l'homme de fer et de sang qui n'a jamais su ce que c'était que la pitié, caracolait, suivi de ses hussards, à la poursuite des derniers bataillons de Vendéens. Délivrée de la présence du plus terrible de ses vainqueurs, la ville, dévastée par les balles et par le feu, enveloppée dans le silence et dans la nuit, allait pouvoir enfin s'assoupir jusqu'à l'aube. Mais qu'il était temps, grand Dieu ! qu'il était temps ! Sans l'ordre du général en chef, l'armée républicaine, d'un bout du Mans à l'autre, allait exterminer tout dans les ténèbres. Déjà les ruisseaux de la Grande Rue qui conduit à la Place des Halles étaient grossis de sang ! Et place de l'Eperon, place des Halles ce n'étaient plus que ruines, chevaux abattus, voitures renversées, foyers mal éteints, cadavres ! Et partout des blessés se traînant sur les mains, demandant en vain un asile et du secours, partout des ombres haletantes, craintives, fuyant éperdument sous la pluie, dans la bourrasque et dans la mort !

En écoutant le récit de Savary, Marceau, comme si le deuil de la guerre l'eût enveloppé de son voile, semblait, de sa main levée, répudier l'horreur du fratricide; mais, en ces heures terribles où rien d'humain n'habitait plus dans la patrie, où la patrie elle-même ne devait de survivre qu'à la mort de ses enfants, le premier devoir était d'écraser l'insurrection, de

(1) « Il faisait très froid, il pleuvait assez fort. » Kléber, *Documents* inédits publiés par MM. R. Vagnair et J. Venture (Paris, 1900).

porter partout le glaive et le feu vengeurs. Le nombre des femmes, des enfants, des vieillards sauvés après le combat par les républicains, notamment par les grenadiers d'Armagnac et d'Aunis, attestait assez la pitié de soldats qui venaient de voir, dans le carnage, tomber dix mille des leurs. Ainsi, devant Marceau, l'affirmait Savary. Est-ce que Vidal n'avait pas, au mépris de sa vie, aidé à sauver Bernée et d'Autichamp ? Est-ce que lui-même, Savary, n'avait pas, tout à l'heure, conduit en lieu sûr Mme Boguais, d'Angers, et ses trois filles ? Quand la pauvre Mme de Lescure, suivie de son fidèle Bontemps, s'était échappée du *Cheval-Blanc* et, son petit enfant tout grelottant entre les mains, avait traversé, en courant, la grande place où la bataille durait toujours, les fusils s'étaient détournés d'eux-mêmes de leur but vivant!

— Ah ! puissent-ils, songeait le général perdu dans ses pensées, se détourner toujours de la poitrine des femmes et du cœur des Français !

Mais, à ce moment même, Marceau et Savary, arrachés à leur méditation, se dressèrent, écoutant comme un grand tumulte. Une lutte obscure, qui mêlait des êtres, semblait se rapprocher d'eux ; un bruit d'armes, d'appels, de cris emplissait en même temps la nuit ; et, sous une poussée muette, la porte, ébranlée, céda. Des grenadiers entrèrent, amenant au milieu d'eux une jeune femme, vêtue de noir, qui voilait ses yeux de ses mains tremblantes. Un officier se porta au-devant de la captive, éleva la lanterne qu'il avait en mains; la pièce entière s'éclaira d'une lueur blafarde, et c'était un poignant et pénible spectacle que celui de ces soldats en armes tenant leurs fusils, faces tragiques de paysans, martiales et volontaires, quelques-uns blessés, tous muets et sombres, et que cette ombre de femme, tremblante de peur, toute soulevée de sanglots.

— Citoyen général, nous t'amenons cette femme; c'est une ci-devant noble, une « brigande », bien sûr ! Nous n'avons pas permis qu'on la fusillât ! Elle a demandé à voir le général en chef...

La prisonnière se tenait debout, maintenant, au milieu des soldats, les mains libres, le regard droit et fier. Marceau s'était avancé, très pâle et très doux comme il était toujours. A la lueur tremblante du falot porté par l'officier, il considéra la jeune fille qu'il avait devant lui et vit qu'elle était brune, min-

ce, les yeux étonnamment vifs,agrandis par les larmes. « Jamais, dit Kléber, qui l'aperçut peu après,on ne connut femme plus jolie, ni mieux faite, ni sous tous les rapports plus intéressante (1). » Dans la lutte qu'elle avait soutenue pour venir jusque-là, ses cheveux avaient coulé en une torsade sombre. Marceau était ému de penser à toute la force que cette jeune fille, poussée par sa douleur, avait dû déployer pour vaincre tant d'obstacles, et,malgré tous les dangers, atteindre au grand espoir qu'elle mettait en lui. Si jeune et si frêle, seule et sans protection, comment avait-elle pu se trouver dans la ville au moment du combat ?

D'une voix secouée de sanglots, elle dit qu'elle était de Montfaucon, qu'elle avait fui devant les deuils de la guerre. « Elle ajouta qu'elle avait perdu sa mère et son frère sur la route ; qu'elle croyait qu'ils avaient péri... (2). » Elle confia que son but était de gagner Laval, et, de là, Nantes, où demeurait sa tante... Elle ajouta que jamais,ni au Mans ni ailleurs,elle n'avait pris les armes contre la République.

— Votre nom, citoyenne ?

— Angélique des Melliers.

— Votre âge ?

— Dix-huit ans.

— Comment avez-vous été prise ?

— Je n'ai pas été prise. Mais j'ai eu peur, vous savez pendant l'affaire du Pont-Saint-Jean. A ce moment, j'étais à côté de ma mère et de mon frère. Et Catherine Carreau, Suzanne Marion, Marie Verteuil (3) aussi étaient là ! Dans la cohue, nous cherchions à gagner le pont tout encombré de voitures, d'animaux, de blessés, de soldats vendéens couverts de sang ! Tout à coup les hussards surgissent, piétinant, sabrant, bousculant tout pour passer ! Des torches tombent, s'éteignent, l'ombre s'épaissit. Quand je reviens à moi, citoyen général, je me trouve seule, perdue, sans mes compagnes, sans mon frère, sans ma mère !... Je pense qu'on les a pris, qu'on les a emmenés!... Je cours aux prisons, aux Cordeliers, aux Ur-

(1) KLÉBER : *Mémoires.*

(2) SAVARY : *Guerre des Vendéens et des chouans contre la République française* (Paris, 1824-27).

(3) Prisonnières citées par M. H. CHARDON : *les Vendéens dans la Sarthe* (Le Mans, 2 vol. 1871).

sulines.. Hélas ! citoyen général, aux Ursulines, aux Cordeliers, la mitraille parle, on fusille !.. Un instant, je pense d'appeler, de crier, de demander à mourir avec ceux qui me sont chers... Mais ma mère, mais mon frère sont-ils bien dans ces prisons? L'odeur de la poudre, le bruit des détonations me glacent d'épouvante... Alors, j'ai fui, fui de toute la défaillante force qui restait en moi... Toute la nuit j'ai couru... Comme les degrés d'un calvaire, j'ai gravi, puis redescendu, derrière la Cathédrale, les durs pans de Goron... Je cherchais après vous, citoyen général... Après tant de courses, de chemins vingt fois parcourus, après tant de larmes, tant d'horreurs, je vous ai trouvé enfin, citoyen général... Et c'est votre protection désormais que j'implore...

Attentif et recueilli, Marceau avait écouté jusqu'au bout ; et, jusqu'au bout, il n'avait cessé un instant de contempler cette jeune personne dont l'émotion, rendue plus poignante encore par la douleur, ajoutait au charme et au sentiment ; « son langage, ses manières, sa timide modestie... » font impression sur son âme. En même temps il s'étonne de sa jeunesse, il voit « qu'elle est jolie » (1). Les noms, le souvenir de Constance Maugars, sa fiancée d'enfance, d'Emira sa sœur, l'inclinent à la clémence. « J'ai pensé, écrira-t-il à Emira, plus tard, j'ai pensé qu'elle était de votre sexe et qu'elle avait peut-être un frère qui l'adorait (2)... » Cette pensée le soutient, elle inspire sa résolution :

— Grenadiers, dit-il d'un ton de commandement, retournez à votre poste, je me charge de la prisonnière... (3)

Les soldats s'inclinèrent, sortirent tenant leurs fusils par le canon ; dans l'escalier, la crosse de leurs armes, en frappant sur les marches, faisait un bruit terrible et réveillait la pensée de la guerre. Mlle des Melliers prit peur, frissonna. Anxieusement, les traits bouleversés, la poitrine haletante, elle joignit les mains. Ainsi elle était encore plus belle et encore plus touchante.

— Oh ! dit-elle, au milieu des sanglots, s'adressant à la

(1) Sergent : *Notices historiques sur le général Marceau.*
(2) Voir : H. Chardon, Noel Parfait et l'ouvrage de Berriat de Saint-Prix, *la Justice révolutionnaire en France*, Paris, 1864-67.
(3) Savary, dans sa relation, s'attribue à lui-même ces mots.

fois à Marceau et à Savary, citoyens, croyez-vous qu'on me fera mourir (1) ?

Marceau, comme s'il eût voulu fixer à jamais en lui les traits de celle qui le suppliait, enveloppa d'un long regard Mlle des Melliers :

— Non, dit-il en même temps, citoyenne, vous ne périrez point. Dans un moment, « vous serez seule, vous serez libre ; j'espère aussi que vous retrouverez ceux que vous avez perdus (2). »

Puis, brusquement, se tournant vers Savary :

— As-tu quelqu'un de sûr, Savary ?

— Oui, général, Nicolle, mon adjoint.

— Fais-le venir...

L'adjudant-général allait s'éloigner ; mais, d'un mot, le général en chef le rappela encore :

— Mon cabriolet a-t-il été amené avec mes bagages ?

— Oui, général, le cabriolet et le cheval aussi.

— Tant mieux, qu'on attelle l'un à l'autre... (3).

L'adjudant-général s'était éloigné à peine que Nicolle, son adjoint, entra :

— Voilà, dit Marceau en désignant Mlle des Melliers, cette jeune citoyenne. Peux-tu, à la faveur de la nuit, lui faire, en voiture, gagner Laval ?

Bien que la route fût peu sûre, encombrée de fuyards, parcourue des derniers escadrons de Westermann, Nicolle assura qu'il ferait l'impossible pour gagner Laval :

— C'est bien, dit le général, vous allez partir à l'instant même.

Et, comme Savary rentrait, disant que tous les ordres étaient transmis, que le cabriolet était prêt, Marceau pensa qu'il fallait attester encore, par un sauf-conduit, le civisme de la jeune fille. D'une plume qu'il saisit sur la table, il écrivit, disant que c'était par force que « la citoyenne des Melliers, native de Nantes, demeurant à Montfaucon avait, lors du passage de la Loire, suivi l'armée des rebelles ». Il affirmait que le désir le plus cher d'Angélique était désormais de vivre en citoyenne res-

(1) Une autre version veut que ces mots aient été adressés par Angélique au général Kléber (R. Vagnair et J. Venture, *Kléber et les Vendéens*, Paris, 1900).

(2) Récit de Savary.

(3) « Ce cabriolet appartenait à Marceau. C'était la seule voiture de l'état-major, dont personne ne se servait et qui n'avait d'autre destination que de procurer quelque secours en cas d'accident. » (Savary, *ibid.*)

pectueuse de l'ordre et des lois. « *Je déclare*, ajoutait-il, *que la citoyenne ci-dessus nommée s'est rendue de bonne volonté à mon quartier général, le 22 frimaire l'an II de la République une et indivisible...* (1).» Puis, au bas, d'un trait net et décidé, il signa : *le général* Marceau.

Maintenant, Mlle des Melliers, les mains jointes, remercie ardemment : « Ah ! qu'il eût été affreux de mourir si jeune... Elle n'oubliera pas qu'elle lui doit la vie... Sa reconnaissance!.. Si les vœux d'une pauvre fille, orpheline et malheureuse, peuvent toucher son cœur... » Mais, dans le jeune général, ému l'instant d'avant, reparaît le chef militaire :

— Partez, maintenant, citoyenne... partez, le temps presse... partez de suite...

En effet, la lumière qui vacille au flambeau consumé pâlit déjà devant le jour qui va naître, un jour froid, terne et pluvieux de frimaire. Il n'y a pas un moment à perdre!

A présent le général est seul, seul avec sa conscience, et, dans le sommeil de ce palais conquis, il entend les pas lents de la prisonnière en marche. Est-il temps au moins ? Des envieux, dans l'ombre, épient ses actions. Ah ! si l'infâme Turreau, un jour, pouvait savoir ! Il l'accuserait de faiblesse, écrirait à la Convention, le ferait, par elle, décréter d'accusation... De quelles rudes angoisses il est troublé alors ! Cette jeune fille, cependant, pouvait-il la livrer ? Ah ! la guerre n'est pas si cruelle! Et, dans le froid silence, il écoute... Et son cœur bat avec angoisse... Dix-huit ans !... Deux ans de moins que Constance Maugars... Et quel courage !.. Elle était venue à lui, du fond des ténèbres et de la mort, parmi les soldats et les prostituées... Elle avait de beaux yeux sombres... Elle le regardait avec autant de crainte et d'espoir que si, dans ses deux mains, il eût tenu le souffle tiède de son cœur d'enfant... La seconde fois en sa vie semblait le toucher l'amour ; mais c'était le sombre amour baigné dans les larmes. N'en connaîtrait-il point de moins farouche et de plus beau? Ses jours, encore si tendres, seraient-ils consumés dans un tel labeur ? S'immolerait-il lui-même, sans pensée d'espoir, à son destin civique ? La gloire, en le touchant, avait-elle voulu le dominer à jamais ? Il était tout à elle, à la Patrie et à la République.

(1) Cette pièce est conservée aux Archives départementales de Laval.

Son cœur, qu'avaient pu amollir les sanglots d'une femme, il ne devait plus battre que de l'idéal austère...

IV

L'ENTRÉE DANS LAVAL

« Des chefs, des marquises, des comtesses, des prêtres à foison, des canons, des caissons, des carrosses, des bagages de toute espèce, un nombre considérable de fusils, tout est tombé en notre pouvoir, et des monceaux de cadavres sont les seuls obstacles que l'ennemi oppose à la poursuite de nos troupes. » Ainsi, au lendemain même de la défaite des Vendéens, avaient écrit, à la Convention, les deux représentants Prieur et Bourbotte. Et cela était si vrai, il y avait si peu d'exagération dans ces paroles que la cavalerie de Westermann, qui avait poursuivi les fuyards au delà de Chassillé, sur la route de Laval, incapable d'avancer dans un tel désordre, brusquement, tournant bride, s'était repliée sur le Mans. Jamais déroute d'armée n'offrit plus que celle-là de désarroi; aucune ne fut plus meurtrière et ne dura plus longtemps. Durant quinze heures d'une nuit et d'un jour sans nom, c'est-à-dire depuis l'investissement du Mans par Kléber jusqu'au midi du lendemain, ce fut un tohu-bohu épouvantable, un mouvement mêlé, indescriptible, d'hommes, de femmes, de blessés, de chevaux, cherchant, éperdus, sur tous les chemins, à tous les carrefours, une issue et la délivrance.

A l'extrémité de la rue Montoise, à l'auberge de *la Croix d'or*, près la porte du Mans, deux routes se croisent. Beaucoup, dans l'épouvante et dans la nuit, harcelés par le galop des escadrons qui les poursuivent, au lieu de se diriger du côté de Laval, s'engagent dans la direction d'Alençon, de Mayenne. Erreur funeste ! Au retour, près de *la Croix d'or*, ceux qui n'ont plus la force de courir ou de maintenir leur monture succombent, épuisés, dans des embuscades.

Alors, depuis le Mans jusqu'à Laval, la route, encombrée de mourants, de blessés, de malades de toutes les sortes, n'est plus qu'un charnier abominable. Le représentant Garnier (de Saintes) qui passa le lendemain, avec l'armée des *bleus*, sur cette chaussée de misère, écrit que « dans l'espace de quatorze lieues de chemin il n'y a pas une toise où il n'y eût un cada-

vre étendu ». Peu après Chassillé, là où la Vègre passe, des gens égarés, trompés par le brouillard, tombèrent dans la rivière et, le soir du 14, Mme de Lescure vit une Vendéenne, écartée de la route, couler avec son cheval dans l'eau d'un moulin. Elle-même, Mme de Lescure, faillit choir vingt fois de monture avec son enfant. « La route était, dit-elle, couverte de pauvres gens qui, accablés de lassitude, s'endormaient dans la boue sans songer même à se garantir de la pluie... La faim, la fatigue, les souffrances avaient tellement abattu tout le monde qu'un régiment de hussards aurait exterminé l'armée vendéenne (1). »

Celle-ci, aiguillonnée par le danger, sans tenir compte du nombre des malheureux vaincus par la souffrance qu'elle abandonnait à sa suite aux représailles républicaines, franchit en hâte, sous la poussée de M. Henri, l'espace qui la séparait de Laval. Et cette manœuvre du désespoir s'accomplit avec tant de promptitude que Marceau, qui s'était, sur la même route, avancé jusqu'à Vaige avec son état-major, le soir même du 14 décembre, écrivait de son bivouac au général Commaire, commandant de Saumur : « L'ennemi, battu, chassé et mis en déroute au Mans, fuit si rapidement que, malgré toute la diligence possible, il est à dix lieues de nous. Notre cavalerie le poursuit ! »

Tandis qu'il écrit cela, au devant d'un âtre fumant, sous le plafond noirci d'une auberge, accoudé sur une table où les paysans mangent à l'ordinaire, il entend le lointain galop des hussards, le cliquetis des sabres et, s'atténuant doucement avec la distance, le commandement impérieux de Westermann et de Kléber.

Dans ce pays de Laval, coupé de rivières, semé de villages, de fermes, où les coteaux, les boqueteaux, les haies, les enclos mal joints de pierres autour des champs ménagent autant de refuges et d'embuscades, il sait bien que c'est la guerre de pièges, les combats de ruse, toute la duplicité d'une nature complice assurant l'homme d'impunité, aidant son audace et ménageant sa retraite, avec bonheur, dans la campagne. Aux confins du Maine, non loin des marches, si proches, d'Anjou, de Bretagne, mille éléments se mêlent tous complices dans la résistance, hostiles à cette armée qu'il

(1) Marquise de La Rochejaquelein, *Mémoires*.

commande et qui souffre elle-même d'une victoire qui l'accable. A Laval il savait bien (car rien de la précision des faits, malgré le bouillonnement des idées, n'échappe à cette tête ardente) il savait bien que Jean Chouan était venu joindre Talmont avec quatre cents Manceaux ! Laval, c'était, avec Bourgneuf, le fief de Cottereau ! De Laval, Cathelineau était parti, prêchant la guerre des paroisses ! Et, de tout le territoire entre Vitré et Château-Gontier, de tous les bois, de tous les villages, les chefs des paysans, armés de fusils, parés de cocardes et lestés de poudre, à chaque instant paraissaient dans les bourgs,pénétraient dans les maisons,entretenaient la lutte obscure et permanente où s'usaient les forces des régiments.

Ménager de la vie de tant d'officiers, de tant de soldats qui lui sont chers, le général en chef songe qu'il serait fou d'immoler, dans de nouvelles rencontres, ses légions fatiguées de succès qui font faiblir leur force et fléchir leur élan ; mais le séjour dans un département si nettement attaché à l'ennemi est peut-être plus périlleux encore. Ce qu'il faut donc, pour éviter toute reprise de la guerre,surtout pour empêcher l'établissement des Vendéens dans la Mayenne, c'est poursuivre sans relâche, c'est poursuivre sans trêve ce fantôme d'armée qui n'a plus que des fantômes de chefs et, par l'incessante hostilité des armes, l'obliger de céder, de mourir et de disparaître. Dans la salle d'auberge, tout enfumée,toute grise,dont les vieux bahuts, criblés de balles et de coups de sabre, semblent porter eux-mêmes la blessure de la guerre, entrent les estafettes, les courriers, qui se succèdent d'heure en heure apportant vers Marceau, depuis l'avant-garde allant vers Laval jusqu'à l'arrière-garde à peine sortie du Mans, le rythme un peu fiévreux, le battement humain de l'armée en marche. Et là, parmi les dépêches, accoudé sur des plans et des proclamations, dans le désordre d'un bivouac improvisé, le jeune général reçoit un à un les avis de ses lieutenants ; avec un sang-froid admirable, une précision extrême, il répond à tous, donne ou corrige des ordres et, sans négliger le détail de son commandement, ne cesse d'envisager l'ensemble et de considérer le plan définitif de son action. Par Tilly, par Muller, par Westermann, par Chabot, par Kléber, par tous ceux qui commandent à toutes les fractions de ce grand corps, il

sait que la retraite ennemie se précipite, qu'elle s'accélère et que, dans l'affolement et dans la terreur, les Vendéens ne pensent plus qu'à reculer jusqu'aux bords de cette Loire si funeste à tant de leurs exploits. Alors, avec ce rapide coup d'œil et cette décision prompte qui font le grand général, Marceau pense que c'en est fait de lui, de la victoire et de l'armée si l'adversaire rencontre, dans des territoires qui lui sont connus, la facilité de se reformer pour la guerre.

L'ennemi, écrit-il à Commaire, n'a fait que traverser la ville de Laval : on m'annonce qu'il se porte sur Château-Gontier et qu'il doit y coucher cette nuit. On dit aussi qu'il a dessein d'aller à Ancenis pour tenter encore une fois le passage de la Loire. En tout cas, mon cher camarade, il est à propos de donner promptement l'ordre à Boucret de marcher sur la rive gauche de la Loire, de manière à suivre les mouvements de l'ennemi et à s'opposer à ses projets, soit sur Saumur, Angers, Ancenis ou même Nantes...

Tandis qu'il écrit, c'est toujours, sur la route, la cadence des régiments, le mouvement des baïonnettes, le roulement sourd des tambours. Traînés par les montures et poussés par les artilleurs, les canons, à leur tour, passent en un heurt de bronze. Par les petits rideaux sales, les vitres étroites des fenêtres, Marceau, tiré de sa méditation, voit les gueules d'airain béantes, les affûts poudreux sauter sur les pierres, osciller, rouler et rebondir du sol. Le fracas de la guerre, avec sa voix terrible, descend à nouveau dans son cœur et, tandis qu'il vient d'achever sa lettre au général Commaire et de tracer le nom de cette ville de Nantes qu'il sait l'objectif des Vendéens, il tressaille tout à coup ; car dans le bruit, dans le mouvement, dans la poussière et dans le soleil, il vient brusquement de voir passer le cabriolet où, derrière la silhouette de l'adjoint Nicolle, il a deviné le fin profil, la torsade de cheveux sombres et les yeux infiniment doux et attendrissants de Mlle des Melliers. Il comprend alors, d'un trait, la tactique de Nicolle : au lieu de précéder l'armée et de s'aller jeter dans l'ennemi, l'adjoint s'est arrêté dans Vaiges ; maintenant il repart, file à toute allure, va rejoindre, à l'avant, la division de Kléber. Avec elle, protégé par ses armes, il entrera dans Laval, cherchera pour la jeune fille ce refuge que Savary affirme pouvoir lui ménager « chez une femme qui promet de lui prodiguer ses

soins (1) ». Mais qu'au moins, guidée par le désir de revoir sa sœur et sa tante, de retrouver un asile plus sûr, l'imprudente n'aille pas franchir Laval, n'essaie point de se porter sur Nantes par Châteaubriant ! A Nantes, où, par ordre, il vient d'envoyer le général Boucret, il sait trop que, depuis la domination de Carrier, c'en est fait de la jeunesse, de la beauté, de l'amour ! Là, plus rien de ce qui fait le charme de la vie ne trouve grâce aux yeux du proconsul. Angélique, comme les autres, si le sort la conduit dans cette région, périra de faim et de froid dans les prisons ou sera jetée vivante dans les eaux de la Loire.

A cette affreuse image si peu digne de son cœur, dans cette possibilité qui colore de honte son front républicain, le général en chef songe qu'il n'a que trop tardé à se rendre lui-même à Laval. Le salut de l'armée, autant que celui d'Angélique, lui commande de se porter en hâte au plus près de l'avant-garde. A peine a-t-il pris cette décision que, d'un geste bref et prompt, il s'est dressé sous le plafond fumeux, abandonne aux soins de ses lieutenants l'achèvement de son rapport, sort de l'auberge sordide, se jette en selle et, suivi de ses hussards, se porte au milieu des rangs des grenadiers d'Armagnac et d'Aunis. Les rudes soldats que revêt encore l'habit royal, l'équipement usé des vieilles compagnies, s'écartent avec empressement, tandis que, sanglé dans son bel uniforme de hussard, lui les domine de sa taille charmante et de sa vive allure. Et, tandis qu'il caracole ainsi, si fier en même temps que si familier au milieu d'eux, tous le reconnaissent, tous l'admirent et le saluent.

Braves grenadiers ! Marceau les contemple. Ce sont les mêmes qui, l'avant-veille, dans les bois de Pontlieue, vers la Tour-des-Fées, agitaient leurs shakos à la pointe de leurs armes et criaient : « Vive la République ! » en se réjouissant de penser que le fusil d'un Chouan n'avait pas atteint le cœur d'un héros ! Mais, depuis ce moment tragique, que d'instants, cent fois plus terribles encore, ils avaient vécus ensemble ! Que de chocs, que de combats, et, dans la nuit épaisse, sur la place du Mans encombrée des cadavres de leurs camarades, que d'assauts farouches ils avaient menés, conduits par ce

(1) Savary, *Guerre des Vendéens et des Chouans contre la République française* (Paris 1824-27).

jeune homme, contre l'ennemi le plus tenace et le plus rude qu'on connût jamais ! Maintenant, la victoire, achetée par tant de sacrifices, les avait rendus plus recueillis, plus graves ; la fatigue d'un effort surhumain les maintenait dans le silence et, dans leurs durs visages, coupés par les lames des sabres ou brûlés par la poudre, ne semblaient plus vivre que les yeux ardents emplis du rêve de vaincre et de l'idée de la patrie.

A l'avant, tout à l'avant des deux vieux régiments d'Aunis et d'Armagnac, le général, ci-devant comte de Tilly, maintenait, en allant au trot, la longe de son cheval. A la vue de Marceau, qui venait de l'atteindre avec les hussards de sa suite, il tira l'épée, l'éleva en façon de salut et le général en chef, répondant en hâte, passa tout d'un trait, enveloppé de poussière. Il allait si vite, et ceux qui le suivaient allaient si vite aussi, que les fers des chevaux étincelaient seuls en frappant les pierres et qu'au-dessus du tumulte et de l'emportement des montures, les plumets des shakos tricolores, élevés dans le soleil, semblaient des fleurs vivantes et comme animées !

. . . . . .

C'est dans une maison, qu'on dit être celle de Mme Leclerc (1), que l'adjoint Nicolle, aussitôt son entrée à Laval, amena, sur l'indication de Savary, Mlle des Melliers. Cette demeure, d'aspect assez claustral, ne s'ouvrait sur la rue que par une seule porte, et les deux fenêtres de la façade, soigneusement fermées, munies d'épais rideaux, ne permettaient pas, à ceux qui passaient, de jeter dans l'intérieur un regard indiscret. Là, dans cette voie de la ville assez détournée, rien ne parvenait des bruits du monde. Seul, aux heures des offices, le tintement des cloches de la cathédrale et de Saint-Vénérand pénétrait, mais comme assourdi, dans cette habitation sévère entourée de jardins, de couvents et sur le seuil de laquelle le flot de la guerre civile, soulevé par la Vendée ou par la République, semblait ne venir battre que pour expirer. Jadis, sur le pavé moussu de cette rue paisible allaient et venaient encore, aux jours de gala, les carrosses armoriés menant chez M. de Talmont les gens d'église, d'épée, de robe et communément tous ceux qui entretenaient avec le château des relations de

(1) « Suivant un auteur de Laval (Théodore Perrin, dans son livre, *les Martyrs du Maine*), cette maison aurait été celle de Mme Leclerc.» Henri Chardon, *ibid.*

courtoisie ; mais, depuis les jours sombres de la Révolution, les carrosses, détruits pour quelques-uns et, pour quelques autres, partis pour l'émigration, ils ne montaient et ne descendaient plus dans l'apparat de leur attelage, le miroitement des armoiries, l'allure pompeuse des valets poudrés, cette voie ancienne, tortueuse et noble qui gravit la ville, au-dessus de la Mayenne. Et, pour Antoine-Philippe de la Trémoille, prince de Talmont, dernier descendant d'une maison illustre, devenu général de la cavalerie vendéenne, il partageait, avec M. de La Rochejaquelein, le sort des royalistes et, perdu dans la débandade, fuyait à ce moment devant l'envahisseur. Encore n'était-ce pas là le plus terrible de ses chagrins ; mais ayant, peu de journées après, offert de prendre le commandement en chef de l'armée en déroute, cet officier, qui s'était jeté avec tant de frénésie dans la cause royale, eut la douleur de se voir préférer, dans les conseils de son parti, le général Fleuriot de la Fleuriaye. Dans une extrémité aussi douloureuse, il crut qu'il était de son devoir de s'éloigner de compagnons qui n'acceptaient plus les services de son épée, changea ses habits contre ceux d'un meunier et vécut errant, de village en village. C'est une fille d'auberge, dont il avait sauvé le père au passage de la Loire, qui commit l'imprudence de le reconnaître. Arrêté aussitôt, le prince fut conduit à Fougères, puis à Rennes et, de là, à Vitré. Condamné à mort par une commission militaire, on l'amena à Laval, et ce fut aux portes de son château qu'on l'exécuta, dans le mois même de son arrestation.

Mais le récit de telles actions, encore que cette dernière suivît le dénouement de l'aventure d'Angélique, ne parvenait qu'adouci, diminué, restreint par la prudence, au sein de cette demeure assoupie de vieille ville. Tant de mousse verdissait maintenant les dalles du seuil, tant de grilles, tant de rideaux fermaient dès lors les ouvertures qu'il semblait bien que rien de l'horreur du meurtre et du déchirement des partis ne pût atteindre jusqu'à la quiétude des paisibles habitants de cette maison. Là pourtant, malgré le calme apparent, sous la sérénité d'habitudes quotidiennes demeurées toujours les mêmes, il semblait bien que les mouvements de la vie, modérés par la crainte d'attirer de trop près l'attention, se fussent réduits à leurs nécessités les plus impérieuses. Et, chez M^me^ Leclerc, la « citoyenne » Leclerc, ainsi qu'on l'imprimait

dans les sections, à la veillée du soir autant qu'au repos qui suivait le repas du matin, ne s'accomplissaient plus, dans l'appréhension des événements qui se précipitaient, que deux gestes presque rituels tant ils étaient conformes à ceux que la tradition impose dans cette cité : celui du chapelet qu'on prend avec la prière et qu'on égrène avec les noms des morts ; celui du fuseau que possèdent, avec le rouet, dans leur habitation, depuis les temps anciens de la comtesse Anne, toutes ces fières fileuses : les dames de Laval.

D'abord les doigts de Mlle des Melliers, engourdis par le froid, serrés par la douleur, ne se reprirent qu'avec embarras à ces exercices qu'ils avaient connus dans l'enfance. Le rouet, dont la bobine chante sous l'action du chanvre, parut insipide à ces mains qui ne connaissaient plus le bonheur d'aucune étreinte et, pour le chapelet, dont les lourds grains ressemblent à ceux des prunelliers de son pays, Mlle des Melliers ne savait jamais, dans la mortelle angoisse qui ne cessait de l'étreindre, si sa mère et son frère étaient parmi les morts et si leurs noms chéris devaient venir s'ajouter à ceux que Mme Leclerc citait au benedicite. Malgré la paix conventuelle étendue dans l'habitation, l'enveloppement du silence qui pesait sur elle, il semblait que la jeune fille, aux tremblements presque convulsifs qui la saisissaient par instants, n'eût pas dépouillé complètement la mémoire des événements qui l'avaient frappée. En vain Mme Leclerc s'efforçait-elle à dire que ce n'était là qu'un hideux cauchemar, que des temps meilleurs allaient commencer, la malheureuse Angélique ne parvenait qu'avec peine à se ressaisir et, dans sa douleur, elle en revenait sans cesse au récit de la nuit inoubliable. Alors, son charmant visage s'animait de tout l'éclat de la honte et de l'épouvante, ses yeux se baignaient de pleurs, et c'était d'une voix entrecoupée de plaintes et de sanglots qu'elle redisait sa course dans la ville en armes, qu'elle retraçait avec tous les détails de l'horreur les effets foudroyants de la guerre. Sa fuite sous les balles sifflantes, au milieu des barricades, des embuscades et des patrouilles, à la lueur des torches, au reflet de l'incendie, sa recherche à travers les rues, son appel au seuil des prisons : elle n'omettait rien de ce qui pouvait fixer les moments principaux de ce jour. Et surtout, elle disait l'effroi qu'elle avait ressenti la veille encore, cachée au fond du cabriolet mené

par l'adjoint Nicolle, à considérer, sur toute la longue route du Mans à Laval, les morts sans sépulture, les soldats frappés par le froid ou baignés dans le sang, les chevaux abattus ruant dans les brancards cassés des caissons, et, des « brigands », des « brigandes » mourant de faim et de fatigue, épuisés par la marche et qui considéraient avec un œil farouche la cavalerie des deux généraux Westermann et Kléber avançant dans le silence et marchant dans le brouillard d'un matin glacé ! Auprès des généraux républicains, auprès de Kléber et de Savary, Mlle des Melliers n'avait rencontré que de la pitié et de l'intérêt ; mais, auprès du général Marceau, elle avait, disait-elle, trouvé plus encore : un accueil simple et respectueux, une générosité extrême et toute la commisération qui peut se concilier, dans une alternative aussi désespérée, avec la dignité et avec l'honneur.

Un rude battement de tambour, le roulement de l'artillerie parcourant la ville et l'hymne des *Marseillais*, s'élevant tout à coup au-dessus des bataillons dont il semble être à la fois le tumulte et l'âme, retentissent à ce moment même. Mme Leclerc se dresse. Elle comprend que, cette fois, ce n'est pas seulement l'avant-garde. Une armée entière est entrée dans Laval ; et les Vendéens, complètement culbutés, décimés et meurtris, le cèdent une fois de plus à leurs vainqueurs. Mlle des Melliers, l'oreille tendue, le cœur qui bat, écoute avec un intérêt vraiment passionné ces rumeurs martiales qui, la veille encore, étendaient sur elle une menace de mort. Elle s'étonne que tant de bruits effrayants puissent atteindre, sans la briser encore, jusqu'au fond de ce quartier endormi, dans ce refuge claustral, au fond de cette maison de silence. Et voilà que sa main, à ce moment même, crispée sur sa poitrine, rencontre le sauf-conduit que le général en chef a signé pour elle... « *Je déclare que la citoyenne ci-dessus nommée s'est rendue de bonne volonté à mon quartier général, le 22 frimaire l'an II de la République...* »

Tandis qu'elle s'efforce à retrouver tous les mots de ce papier qui doit, pense-t-elle, à jamais protéger sa vie, elle revoit le moment et elle revoit l'endroit : le général écrit à la lueur des torches, on prépare la voiture, elle entend les grenadiers qui s'éloignent avec leurs fusils et, du fond d'elle-même, avec ses sanglots, s'échappe, au départ, le cri de sa reconnaissance...

Mais ce tableau, que son esprit lui retrace d'une netteté vivante, n'est pas aussi fictif qu'elle le croit d'abord. En effet, tandis que son imagination, portée sur l'aile des cuivres, exaltée de la rumeur des tambours, revoit tout l'appareil guerrier, la maison de Mme Leclerc, le jardin, les couvents, la rue, le domaine entier de silence éclate à son tour de rumeur. Au coup du heurtoir, qui ne retentit tant de fois, dans ces dures années, qu'avec un bruit funèbre, l'hôtesse est allée ouvrir. Et voilà que, sur le seuil, dans le cadre des vieilles pierres et dans l'éclat du jour, paraît le général Marceau. A peine a-t-il fait un pas qu'à sa démarche lente et balancée, à sa timide allure, à toute l'hésitation qu'il met à entrer, à la noblesse de son maintien, Angélique, d'instinct, reconnaît que c'est lui. Tandis que ses jambes fléchissent et que, d'émotion, son cœur bat encore plus fort, que ses mains tremblent, que son front s'empourpre et qu'un désir de larmes, terrible et doux, commence à serrer sa gorge, la jeune fille le voit qui descend les marches, lentement s'approche, et, tout à coup, drapé dans son grand manteau militaire, n'est plus qu'à deux pas d'elle.

Pareil à la statue d'airain du dieu de la guerre, il se tient immobile et droit dans le respect, la main gantée posée sur le pommeau de l'arme; seul, un sourire singulier, voilé de tristesse et d'admiration, communique à son regard et donne à son visage d'une beauté poignante quelque chose de l'image de la tendresse. A peine, malgré l'émotion, Angélique a-t-elle, sans faiblir, soutenu l'approche de Marceau que tout ce qui subsistait encore, en elle, de triste et d'accablé fond à la vue de cet homme jeune et fier qui, sans bassesse ni haine, accomplit, contre tout ce qui l'entoure, une mission implacable.

Un peu penchée en avant, surprise de sa dignité, de sa grâce souriante et résignée, elle le contemple avec un trouble infini; mais, dans un état qui la tient encore si proche du deuil et de l'effroi, ce qu'elle voit surtout comme en un miroir dans ces yeux adoucis d'un héros, c'est le printemps radieux de ses dix-huit ans, c'est l'orgueil d'être belle, c'est la joie d'être libre, c'est le bonheur d'aller, sous le ciel de Dieu, sans remords ni crainte.

V

L'ÉPISODE DE LAVAL

Ce que fut cette entrevue, dont tous ceux qui connurent ces faits témoignèrent dans leurs écrits (1), nul ne put jamais bien le préciser; mais, ce qui semble au moins assuré, c'est que Marceau laissa Mlle des Melliers dans l'espérance. Munie du sauf-conduit que lui avait délivré, au Mans, le général en chef, Angélique se sentait désormais à l'abri des attaques imprévues, des coups du sort. Placée pour toujours sous la protection de ce grand nom que craignaient les peuples, qu'adoraient les soldats, qu'elle-même avait appris si chastement à prononcer, elle pensait, dans sa naïveté d'enfant, dans son cœur ingénu de fille simple, que personne n'oserait jamais, dans Laval ni dans la République, renier l'engagement que le général avait pris, si solennellement, vis-à-vis d'elle.

Hélas ! Il en est dans la guerre civile ainsi que dans la guerre étrangère : les grands capitaines, jalousés dans l'ombre, épiés dans leurs actions, suspectés dans leur triomphe, ne sont accompagnés que d'envieux qui cherchent à les perdre. Si purs, si nobles, inattaquables tous deux dans leur destinée, Kléber et Marceau n'échappent pas à cette loi commune. A peine ont-ils gagné ensemble la bataille du Mans, délivré Laval, précipité leur marche en avant sur Craon et Savenay, anéanti, par la plus habile des manœuvres, les forces les plus grandes des rebelles, que déjà des hommes, animés par cette sorte de ressentiment que les natures médiocres éprouvent près des caractères supérieurs, s'élèvent avec violence contre les généraux. L'incapable Rossignol, le stupide Turreau ne sont pas les moins acharnés à poursuivre, des expressions de la haine et de l'envie, les vainqueurs qu'ils détestent. Rossignol, aux yeux de qui Marceau n'est qu'un « petit intrigant », suspect aux patriotes, harcèle sans répit les représentants et la Convention de ses rapports calomnieux. Turreau, médiocre avocat devenu le plus mauvais des généraux, ne cherche que les occasions les plus basses de nuire à ses collègues. A Nan-

(1) « Mademoiselle Desmelliers fut conduite ainsi à Laval... Marceau s'empressa de l'aller visiter dans cet asile... » SAVARY; CRÉTINEAU-JOLY (*Hist. de la Vendée militaire*) nomme aussi Laval comme lieu de refuge de Mlle des Melliers. M. Henri CHARDON conclut : « Le 26 frimaire, Marceau quittait Laval, il ne revit jamais sa prisonnière. »

tes, le jour où dans une fête républicaine, Houdet, président de section, décide de remettre à Kléber et Marceau la couronne civique, Turreau s'élève avec colère contre une décision qui ralliait pourtant tous les suffrages : « Marceau et moi, dit alors Kléber, n'acceptons cette couronne que pour l'offrir à nos camarades et l'attacher à leur drapeau ! »

Tant de modestie ne désarma pas les intrigues, tant de simplicité ne put atténuer en rien la campagne furieuse menée contre Kléber et Marceau. Kléber, privé de son commandement, n'allait point tarder de tomber dans l'inaction et dans la disgrâce ; et, pour Marceau, dès les derniers jours de décembre 93, il se voyait dans l'obligation de remettre à Turreau le commandement en chef de cette armée qu'il avait conduite avec tant de vaillance à la victoire. Et pourtant, dit un historien de la Vendée qui rend hommage à ces deux héros, « ils avaient vaincu la grande armée (1) » ! Pourtant, nul n'avait, autant qu'eux, porté aux « brigands » de coups plus terribles, nul n'avait plus fortement assuré la domination de la République sur cette partie de l'Ouest fanatisée par la guerre ! Et, malgré l'horreur des temps, l'humanité, la pitié n'avaient cessé de se concilier une seule fois, dans leurs actes, avec la rigueur de leur mission ! « Ils n'avaient de sang royaliste ni sur leurs têtes ni sur leurs mains (2). » C'était un exemple unique, un fait isolé, mais sublime, que les autres généraux républicains attestaient eux-mêmes dans leurs rapports. Peu de temps après la défaite des Vendéens au Mans, leur déroute sur Craon et la Loire, Westermann, le dur, l'impitoyable Westermann, fera lui-même allusion, dans une lettre à la Convention, à cette mansuétude si peu commune à des vainqueurs. « On fusille sans cesse à Savenay, écrit-il, car, à chaque instant, il arrive des Brigands qui prétendent se rendre prisonniers. *Kléber et Marceau ne sont pas là ; nous ne faisons pas de prisonniers...* »

Mot cynique et cruel, mais vrai dans son horreur ! Là où ne sont plus Marceau et Kléber les factions les plus basses reprennent leur domination, la sécurité des citoyens n'existe plus, les condamnations et la mort recommencent à sévir sur les malheureux qui ne sont pas en faveur dans les comités !

(1) J. Crétineau-Joly, *Histoire de la Vendée militaire.*
(2) J. Crétineau-Joly, *Ibid.*

Marceau, dans une confiance trop grande et qui tenait de la bonté de sa nature, avait pensé que ses ordres autant que ceux de Kléber feraient longtemps loi dans la cité. Hélas ! le jeune général avait, dans son illusion, compté sans le Comité révolutionnaire de la Mayenne, sans la Commission militaire de Laval ! Sous l'impulsion de Turreau, de Bissy, du représentant Bourbotte, tombé malade à Laval (1), cette commission, ce comité ne manquèrent point de fonctionner dès nivôse. Et c'est alors que la terreur recommença de peser sur la ville ! La trahison, l'envie, toutes les vengeances et toutes les haines s'installèrent à nouveau dans les maisons, se glissèrent près des foyers, recommencèrent d'effrayer les habitants paisibles. Un ordre, émané de ces puissances d'un jour, parut menaçant de mort « tous les individus suspects d'avoir favorisé les rebelles, *de leur avoir donné une retraite dans leur maison ;* de même les brigands qui seraient découverts et les propriétaires qui les auraient recélés chez eux... ».

Une telle menace et surtout les mots : *leur avoir donné une retraite dans leur maison*, portèrent l'épouvante dans les familles. Cette épouvante devint plus extrême encore dans l'instant qu'on vit que les maîtres de la ville n'hésitaient pas à passer de la parole aux actes. M. de Montfranc notamment, bien qu'infirme, âgé et digne du respect de tous les hommes, reconnu coupable d'avoir donné, une nuit, asile à Mme de Lescure, fut arrêté, condamné et exécuté (2). Un exemple aussi tragique ne fit pas que frapper les imaginations ; il porta la stupeur dans les âmes les plus confiantes et les plus braves. Mme Leclerc, notamment, qui se trouvait, pour avoir recueilli Angélique, dans les cas visés par les comités, craignit-elle pour sa vie, pour la vie de ceux qui pouvaient dépendre de sa famille ? On ne démêle pas bien ce qui se passa alors dans son cœur. Peut-être aurait-elle pu cacher plus complètement encore Mlle des Melliers ? Mais les visites domiciliaires étaient alors si imprévues, si répétées, elles étaient si tracassières qu'il n'était guère possible à la jeune fille de cacher sa présence !

(1) Le 3 nivôse, après le combat de Savenay, Prieur et Turreau écriront à la Convention « qu'ils regrettaient bien que leur brave collègue Bourbotte, resté malade à Laval, n'eût pas été témoin de leurs succès ».

(2) « Après le passage des Vendéens, il avait été arrêté avec sa famille. On lui reprochait de nous avoir reçus. Il représenta qu'il ne dépendait pas d'un habitant de refuser le logement à des vainqueurs. On ne l'écouta pas. Il périt sur l'échafaud. » Mme de Larochejaquelein, *Mémoires*.

Peut-être enfin Mme Leclerc aurait-elle réussi à faire échapper, à la faveur de la nuit, cette étrangère compromettante ; enfin peut-être aurait-elle pu l'accompagner elle-même, laisser à jamais cette cité de misère ? Certes ! Mais un proverbe, bien connu entre Laval et Mortagne, le donne à entendre :

Maison délaissée
La première pillée !

Et Mme Leclerc ne voulait pas laisser sa maison, ses biens, sa demeure paisible et claustrale ! Elle ne voulait pas, pour une chouanne, pour une « brigande », abandonner le bonheur de filer au rouet, la satisfaction de répéter, avec l'angelus, les mots des prières ! Ame crédule, aimable, droite, mais timorée, elle ne commit pas l'action vilaine d'aller trouver le juge en carmagnole et de livrer celle pour qui sa maison s'était ouverte ; mais elle fit mieux, plus adroitement sans doute : elle ne laissa rien ignorer à la jeune Vendéenne de la menace affreuse que l'ordre du Comité faisait peser sur elle.

A ce moment se produit l'acte irréparable, la démarche imprudente entre toutes : « Mlle des Melliers, dit Crétineau-Joly, était noble ; elle était royaliste. A ces deux titres, la maison qui lui donnait l'hospitalité pouvait être compromise. Angélique, ne consultant que son cœur, va se dénoncer elle-même ; elle est mise en prison, et, malgré le nom protecteur de Marceau qu'elle invoque, elle y reste (1). »

Ici commence la dernière phase, la plus tragique, la plus dure, de ce récit d'un des faits les plus sinistres de la Terreur. « On ne sait pas au juste, écrit à ce propos Noël Parfait, l'un des biographes les meilleurs de Marceau, quel jour la malheureuse Angélique fut jetée en prison (2). » Tout ce qu'on peut supposer, c'est que cet événement se produisit dans la première décade de nivôse. Plusieurs historiens qui se sont occupés de cette affaire, et notamment M. Hippolyte Maze, assurent que, dès le 5 ou 6 nivôse, Mlle des Melliers devait déjà être incarcérée. Une lettre de la jeune fille, qu'on a retrouvée depuis (3) et publiée, est datée du 9 nivôse ; elle est adressée à sa tante, Mme de Concise, habitant Nantes, et se trouve écrite

(1) J. Crétineau-Joly, *Histoire de la Vendée militaire.*
(2) Noel Parfait, *le Général Marceau* (Paris, 1892).
(3) En la possession, dit H. Maze, de M. Thenezic, au château de la Treille, près Cholet. H. Maze, *les Généraux de la République*, Paris, 1889.

de la maison d'arrêt de Laval, maison où la prisonnière avoue se trouver « depuis trois jours ». Dans cette lettre, Angélique retrace tout l'épisode de ses malheurs et rien n'est plus émouvant que l'accent d'espérance qui se dégage de son récit en même temps que rien n'est plus discret, plus pudique et plus noble que l'hommage qu'elle rend, en passant, à son sauveur.

Ma chère et bonne tante, écrit dans cette missive Mlle des Melliers à sa parente, que d'événements, que de malheurs me sont arrivés depuis que je ne vous ai vue! Vous savez que maman et sa famille habitaient la campagne depuis plus d'un an ; nous y vivions tranquilles quand l'arrivée des Mayençais vint porter l'épouvante dans notre canton.

On nous effraya tellement que ma mère se décida à abandonner sa maison ; les événements, les circonstances l'ont forcée de suivre une armée dont nous détestions les torts. Vous avez su qu'au Mans l'armée républicaine a battu complètement les brigands (1). J'ai eu le malheur affreux d'être séparée de toute ma famille. Dans cette horrible déroute, je désirais la mort.

Je n'ai trouvé que de la pitié parmi les troupes républicaines. Je me suis rendue au général Marceau ; il m'a traitée non seulement avec humanité, mais encore j'ai infiniment à me louer de son honnêteté, de sa générosité.

Il m'a conduite à Laval, où, malgré l'attestation qui prouvait que je me suis rendue volontairement, j'ai été conduite à la maison d'arrêt où je suis depuis trois jours. On m'a fait espérer que mon âge me met hors la loi. Je pense donc ne rien craindre pour mes jours. Mais, ma chère tante, j'ai tant d'autres sujets d'inquiétude ! Qu'est devenue ma mère et ma sœur ? Mes frères existent-ils ! Vous qui aviez tant d'amitié pour ma pauvre mère, combien vous serez touchée de son sort ! Quel qu'il soit, prenez pitié du mien aussi... J'implore votre bonté, votre amitié ; ne pourriez-vous pas me faire reconnaître ? Votre titre de républicaine peut sûrement vous donner des droits. Je me jette dans vos bras : ne m'abandonnez pas ; que je vous doive la liberté ! Puissé-je aller vivre bientôt auprès de vous !

Je n'ai dû mon salut, ainsi que bien d'autres, qu'à ma jeunesse. Elle a été respectée par le général bienfaisant qui m'a protégée. Privée de tous les biens je ne possède plus rien. L'exposé de ma misère vous touchera sûrement et j'ose compter sur l'assistance que réclame de vous la fille malheureuse et innocente d'une mère chérie.

Et sous le paraphe tremblé de la signature, la lettre de Mlle des Melliers porte encore quelques mots qui en signifient plus que tous les commentaires sur l'étendue de la disgrâce

(1) L'on peut dire, des termes de cette lettre, qu'ils ne sont pas très royalistes et vont à l'encontre du caractère vendéen d'Angélique. Mais cette lettre n'a-t-elle pas été écrite dans une prison, des geôliers ne devaient-ils pas la lire ?

dans laquelle était tombée l'infortunée. « Adressez votre lettre, disait en effet dans un post-scriptum Angélique à sa tante, adressez votre lettre au citoyen Paul, à la maison d'arrêt de Laval. »

Cette lettre, si pathétique, si tendre, écrite du fond d'une geôle par une jeune personne si peu désignée pour la mort, parvint-elle jamais jusqu'à Mme de Concise ? Il y a lieu d'en douter. Des recherches de M. Henri Chardon, il résulte que Mme de Concise, alors à Nantes, avait été arrêtée et, en même temps qu'elle, une sœur d'Angélique, « à peine âgée de seize ans », ainsi que deux autres jeunes filles, ses cousines, d'un âge aussi tendre et intéressant : Mlle de Concise et Mlle d'Armaillé. Le bonheur voulut que tant de victimes, si peu coupables et toutes malheureuses, « destinées aux bateaux de Carrier », pussent échapper, par la suite, dans des circonstances restées assez obscures, au supplice le plus barbare (1). Mais, il n'en fut pas de même d'Angélique. Tout, dans ces heures difficiles, conspira contre elle. Le sauf-conduit que Marceau lui avait délivré au Mans et qu'elle portait toujours sur elle, autant comme une arme utile à sa défense que comme un souvenir du généreux jeune homme qui l'avait accueillie, fut impuissant à la protéger. Mieux même, par un excès de pouvoir dont les temps troublés peuvent seuls donner l'exemple, ce sauf-conduit fut interprété contre elle et contre son sauveur ! Des juges sans humanité se rirent de cette noble action, ils se saisirent de cet acte et, dans l'excès de fureur qui les portait à sévir toujours et dans tous les cas, ils commencèrent d'instruire contre le général ! Le bonheur voulut, pour l'avenir de Marceau, que le représentant Bourbotte, à qui le général avait sauvé la vie autrefois au combat de Saumur, se trouvât encore dans Laval. Il demanda que communication lui fût faite de l'accusation ; il en put mesurer l'infamie et prit sur lui, son pouvoir étant discrétionnaire, d'anéantir une procédure à laquelle la calomnie, la haine et le mensonge avaient servi d'aliment (2).

Pour Mlle des Melliers, depuis le jour de son incarcération, qui fut le 6 nivôse, jusqu'au jour de son supplice, qui

(1) H. Chardon, *les Vendéens dans la Sarthe* (Le Mans, 2 vol., 1871).
(2) « Il (Bourbotte) nous apprit ces détails en rejoignant l'armée, le lendemain de l'affaire de Savenay. » Savary, *ibid.*

fut le 3 pluviôse, elle demeura, pendant près d'un mois, partagée dans la crainte et dans l'espérance. Avec un optimisme radieux, une merveilleuse confiance, elle crut, jusqu'au jour extrême de sa captivité, que le grand nom de Marceau, que le sauf-conduit signé du général aideraient à la sauver. Pas une fois elle ne soupçonna que ce témoignage, dans les circonstances où il se produisait, était beaucoup plus de nature à la perdre ! Enfin, ce qui, par-dessus tout, la maintenait dans le courage et provoquait sa résistance acharnée dans la prison, c'était le sentiment de sa jeunesse, c'était sa foi naïve dans le printemps heureux qui émanait d'elle !

« *On m'a fait espérer que mon âge me met hors la loi!* » avait-elle écrit à Mme de Concise, sa tante. Pauvre jeune fille ! Elle crut cela jusqu'au bout. Jusqu'au bout, elle pensa qu'il suffisait d'être belle, d'être jeune, d'être charmante, pour échapper au bourreau ! Aimée de Coigny, qu'André Chénier rencontra à Paris, dans le préau de la prison de Saint-Lazare, était aussi insouciante, aussi gaie; elle exhalait de mêmes plaintes, faisait les mêmes vœux :

> Est-ce à moi de mourir?...
> Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux...
> Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson !

La moisson qui vint, pour Mlle Angélique des Melliers, comme pour bien des « captives » de ces temps néfastes, fut la moisson rouge qu'un hideux bourreau répandait alors partout sur le monde avec sa faucille !

Tirée de sa geôle, au matin du 3 pluviôse (22 janvier 1794), elle fut, avec la veuve Hay et ses quatre filles, dont l'une n'avait pas quinze ans, enfin deux autres victimes désignées (1), amenée devant la Commission militaire. C'était le lendemain « de l'immolation des quatorze prêtres (2) ». C'est dire assez qu'au tribunal autant qu'à l'échafaud la place était tiède encore de la présence des victimes ! Les juges, qui semblaient impatients d'en finir, ne firent point languir des débats apprêtés d'avance. « *Attendu*, dit le jugement, *que, par leur interrogatoire, il est prouvé que les accusées ont toutes fait partie des brigands de la Vendée, les ont suivis dans tous*

(1) Henri Chardon, *les Vendéens dans la Sarthe.*
(2) Henri Chardon, *ibid.*

les lieux qu'ils ont dévastés et sont par conséquent les fauteurs et complices des meurtres commis par eux.... la Commission les condamne (1). »

A peine était-il neuf heures du matin. L'arrêt du tribunal ne souffrait pas de délai. C'est donc immédiatement, sous la conduite des geôliers, des gardes nationaux et de quelques-uns des plus hideux terroristes de Laval, que Mlle des Melliers, Mme veuve Hay, ses quatre filles et les deux femmes qui les suivaient furent conduites à l'échafaud, sur la place au Blé.

Cette place, actuellement place du Palais, était bordée alors de maisons à auvents et à colombage; du faubourg de Mayenne, du quartier de l'Eperon, du donjon élevé sur le coteau, on en distinguait les pignons aigus, rigides, mêlés dans le brouillard à ceux des chapelles et des monastères. C'est sur cette place au Blé que, depuis le commencement de la Terreur, les toiliers, les fileuses de Laval, restés inactifs dans la guerre, venaient assister aux exécutions. Non seulement des hommes, des prêtres, tous ci-devant nobles, pris les armes à la main, avaient gravi en nombre les degrés raboteux de l'échafaud; mais encore des femmes, les unes âgées et vénérables, les autres belles et jeunes, étaient venues s'offrir au couteau sanglant. Et, dans cet holocauste, toutes, qu'elles fussent riche ou pauvres, laïques ou religieuses, chenues ou adolescentes, s'étaient comportées vaillamment, en Vendéennes et en royalistes.

— « Mes enfants, mourez en Vendéens ! » s'était écriée, de la fenêtre de sa prison, en voyant ses fils conduits à l'échafaud, Mme de La Roche Saint-André. Et c'est sur cette même place que périt Mme Neveu, cette « brigande » qui avait tant de pudeur qu'elle ne voulut pas, au moment suprême, que le bourreau lui enlevât son châle. — « Non, Monsieur, dit-elle à l'exécuteur, j'aime mieux souffrir un peu plus et n'être pas découverte (2) ! » Enfin, là aussi, sur cette place au Blé arrosée de sang et de larmes, devaient tomber les jeunes têtes de Perrine et de Renée, ces filles dont le seul crime était d'être les sœurs de Jean Chouan !

Mlle des Melliers n'ignorait rien de ces exemples; elle sa-

(1) Voir, dit Noël Parfait, les *Registres de la Commission révolutionnaire de la Mayenne*, au greffe du tribunal de Laval, feuillet 22.

(2) Crétineau-Joly, *loc. cit.*

vait tout de ces martyres. Seulement elle avait touché de si près à la liberté, elle s'était retenue avec tant d'ardeur à l'espoir de vivre qu'il ne lui semblait pas possible d'être saisie, d'être frappée, elle aussi, par la mort! « O Mort! tu peux attendre!...» eût-elle pu dire avec le poète inspiré de ces heures sombres. Mais rien de ce qu'elle attendait si passionnément pour sa délivrance ne put s'accomplir. Et, cette mort, qui fléchit un moment devant Aimée de Coigny, fut impitoyable à tout ce qui composait, chez Mlle des Melliers, la jeunesse et la beauté. Sous la forme d'un bourreau tragique, elle se présenta, se saisit d'elle, la jeta sur la planche du supplice ; et cette tête charmante, enveloppée de cheveux sombres, animée des yeux les plus languissants et les plus doux, du sourire exquis du printemps, tomba comme fauchée dans le panier hideux.

VI

APRÈS L'ÉPISODE DE LAVAL

A quelque temps de là, le général Marceau se trouvait à Rennes, en convalescence dans la famille des Leprestre, de Châteaugiron, ci-devant nobles qui, comme nombre de leurs pareils, avaient eu beaucoup à souffrir de l'ordre nouveau (1). Les Leprestre n'avaient pas que deux filles, dont l'une, Agathe, devait être, par la suite, fiancée au général Marceau, mais encore un fils, Hippolyte. Poursuivi comme complice d'émigrés, Hippolyte aurait pu périr dans la Révolution; mais Marceau, touché de sa jeunesse, intervint pour le sauver, le prit comme aide-de-camp. Le fils Leprestre se conduisit vaillamment au combat du Mans, se porta au plus fort du danger, suivit partout le général et tomba blessé en sa présence. Les jeunes gens, unis aussi étroitement dans la guerre, ne tardèrent pas à se rejoindre à Rennes, après cette bataille de Savenay, qui fut, comme celle du Mans, si mortelle aux Vendéens.

Alors, dépité par l'opposition de Rossignol, poursuivi de la rancune de Turreau, amèrement déçu dans ses espérances,

(1) La baronnie de Châteaugiron était située à quatre lieues de Rennes. Mme de Châteaugiron descendait, dit-on, en droite ligne de Descartes. Lorsqu'il y eut promesse de mariage entre Mlle Agathe Leprestre de Châteaugiron et le général Marceau, Mme de Châteaugiron la mère se montra favorable à ce projet; le père, au contraire, fut, par esprit de caste, toujours opposé à ces fiançailles.

Marceau avait sollicité, de Bouchotte, un congé de santé, s'était retiré à Rennes auprès d'Hippolyte, et maintenant, vivait dans l'inaction, dans le découragement, dans l'abattement de l'effort vraiment surhumain qu'il avait assumé dans cette campagne.

Dépassant toutes les prévisions qu'on aurait pu former pour l'avenir, avec enthousiasme, avec ardeur, avec des talents vraiment magnifiques dans la guerre, il avait pu, en une seule année, passer du grade de capitaine à celui de général en chef! « Il était jeune, plein d'intelligence, d'audace... », écrivait de lui, dans la suite, son ami Kléber. Et Kléber d'ajouter : « Plus froid que lui, j'étais là pour le contenir!... » Mais cette sagesse, cette lucide froideur de Kléber ne faisaient qu'exciter au combat, aiguiser pour l'attaque le génie de Marceau !

A un âge où d'autres ne sont encore qu'écoliers et ne font qu'imiter ceux qui les précèdent, ce jeune général avait, par ses actions, franchi les limites permises à l'homme ordinaire. En un temps où l'art de vaincre, l'amour de la patrie et le mépris du danger soutenaient les bataillons, le nombre était grand déjà de ces jeunes chefs qui, par leur audace, obligeaient la victoire à se prononcer pour eux ; mais, de tous peut-être, celui-ci, par son âge encore si précoce, par son autorité dans le commandement, par la valeur d'une tactique qui déconcertait les vieux généraux, s'était, avec Kléber, imposé des premiers. Les vertus publiques et privées contrastant avec la dépravation souvent fatale au milieu des camps, une bonté qui s'exerçait même en faveur de l'ennemi, enfin une séduction vraiment délicate et qui venait de sa personne ajoutaient à tout ce rayonnement d'un héros. Par sa jeunesse, par son maintien, par sa grâce, Marceau exerçait, dans les temps les plus difficiles, une action vraiment bienfaisante et, par sa royauté, par ses talents, il savait imposer à ceux qui méprisaient comme des crimes des qualités si belles. Le peuple, à qui rien n'échappe, dans les heures tragiques, de tout ce qui peut dominer dans les caractères, avait en quelque sorte adopté Marceau ; et cette imagination, ce souffle populaire ajoutaient si bien à son prestige, ils l'élevaient si haut dans la gloire qu'on avait vu plus d'une fois, dans ces temps terribles, les hommes les plus farouches admirer chez lui tout ce qu'ils détestaient chez les autres.

On en eut bien l'exemple la fois où, durant la guerre des « brigands », Marceau vint à Paris et se présenta, en grand uniforme de général, au Comité de Salut Public. Là, dans ces salles du Comité, entre les murs sombres ornés de faisceaux, de trophées, de proclamations et de la fameuse devise: *Liberté, égalité, fraternité ou la mort*, l'arme au poing, la main sur la pique, veillaient des sans-culottes, des gardes de la nation. A peine Marceau eut-il pénétré au milieu de ce public, si peu choisi pour l'aimer, que des murmures, des menaces même se firent entendre ; les « patriotes », montrant le poing, désignaient le général ; ils l'insultaient pour sa dignité, pour sa réserve si naturelle, si douce, et surtout pour son âge : — « Quoi ! disaient les plus furieux, voilà ces freluquets à qui le Comité confie le soin de mener nos enfants à la boucherie ! » Et, c'étaient des sarcasmes, des cris de fureur et de haine à l'adresse d'un officier trop jeune et qui semblait peu fait pour la guerre. Bouchotte, le ministre d'alors, pénétrait à ce moment au Comité. Le bruit, les clameurs, les murmures l'attirèrent. — « Quoi ! dit-il, est-ce à cause de ce jeune général ? » Puis, d'un ton amical, se tournant vers Marceau : — « Ah ! Marceau, dit-il, mon ami Marceau ! » A peine eut-il prononcé ce nom que tous ces hommes, ces citoyens, qui avaient l'injure aux lèvres, s'arrêtèrent comme interdits; l'expression de leur visage changea brusquement ; leurs yeux brillèrent d'enthousiasme et d'admiration; leurs mains battirent ! — « C'est Marceau ! disaient-ils, c'est Marceau ! » Et, en même temps, ils s'approchaient, ils le touchaient, ils parlaient de porter en triomphe cet homme dont, un instant avant, ils narguaient l'attitude et raillaient la jeunesse.

Une telle gloire, si pure, si haute, en un tel temps et pour un tel homme, était bien la plus belle ; mais Marceau aspirait à ce que cette gloire fût plus immaculée, plus idéale encore. N'avait-il pas dit, dans sa hâte d'actions nouvelles, après les deux grandes batailles du Mans et de Savenay : « Je ne reviendrai pas en Vendée ; il me répugne trop de combattre des Français. »

Si quelqu'un lui vantait ses lauriers : « Ne savez-vous pas, disait-il, qu'ils sont tachés de sang humain, de sang français ? » Avec ardeur, il se consumait dans l'attente d'un commandement contre l'étranger ! Alors, pensait-il, quand ce comman-

dement lui serait donné, plus rien, ni scrupule ni regret, n'arrêterait son élan. Il monterait sur son beau cheval et, l'épée au poing, la cocarde tricolore au shako, mènerait à nouveau, vers le carnage et vers la gloire, ces soldats comme lui impatients de combattre.

En attendant que vînt ce moment tant désiré, le général, malgré les soins des Leprestre, vivait dans l'inaction des heures lourdes, monotones, sans objet ni plaisir.

Emira, sa sœur chérie, était venue de Paris pour serrer, comme elle-même disait, « la main languissante du vainqueur du Mans ». En sa compagnie, Marceau, si sensible à tout ce qui pouvait rappeler son passé, remontait dans ses souvenirs ; il évoquait le temps heureux, le temps innocent où rien ne l'animait que le bonheur de vivre ; et, dans sa candeur, dans son espérance, laissant ses idées de guerre, il faisait des projets : « O ma sœur ! disait-il à Emira, sais-tu ce que nous ferons, en arrivant à Chartres? Nous irons chez la bonne mère Francœur. Il y a si longtemps qu'elle ne m'a vu ! »

La chère, la douce maman Francœur, la bonne vieille du Luisant, occupait alors longtemps ses pensées. C'est en parlant d'elle à Emira, à Hippolyte, à Mme Leprestre et à ses filles que Marceau se trouvait sans doute, dans la maison de Rennes, le jour qu'un inconnu, un homme en carmagnole, se présenta pour voir le général.

Excédé de tout ce qui pouvait alors toucher, en dehors de la guerre, aux affaires publiques, celui-ci, redoutant quelque importun, refusa d'admettre l'inconnu en sa présence ; mais l'homme, avec une ténacité qui troubla, répondit qu'il ne partirait point qu'il n'ait vu Marceau. Il avait, disait-il, un message à lui remettre.

— De la part de qui ? demanda-t-on.

— De la part du bourreau de Laval !

— Du bourreau de Laval ? Mais qui donc êtes-vous ?

— Moi, je suis le bourreau de Rennes (1).

A ces mots qu'on vint lui rapporter avec autant d'effroi que de hâte, le général, malgré la langueur et la fièvre qui l'ac-

(1) En réalité, le bourreau de Rennes se présentait au nom du bourreau de Nantes, à qui M. de Laval, croyant Marceau avec l'armée dans les environs de cette ville, faisait tenir ce message.

cablaient, se leva, devint blême, fit un geste d'horreur, repoussa l'offre nouvelle de recevoir cet homme :

— Que peut me vouloir à moi, dit-il, à moi Marceau, le plus détesté, le plus vil de tous les hommes ?

Mais, dit Noël Parfait, Emira, Mme Leprestre et ses filles « insistent, leur curiosité est éveillée ; elles pressentent quelque chose d'inattendu, de mystérieux qui excite leurs désirs et fait taire leur répugnance ».

Alors Marceau consent à ce que le message lui soit remis. On lui porte un paquet étroit, cacheté et fermé soigneusement. La main tremblante, lui qui n'a jamais tremblé dans la guerre, il reçoit ce présent sinistre qui lui vient de la mort ; d'un geste hâtif il brise la cire. Une lettre s'échappe, et, cette lettre, il la lit ! Mais il est tellement oppressé, son cœur bat si fort dans sa poitrine, il est si impatient de percer le mystère de cet horrible message que les mots ne sortent qu'avec peine de sa gorge serrée. Enfin il fait effort, se domine et voilà l'affreux billet qu'il déchiffre en hâte, tandis que, derrière la porte du salon, à deux pas, le bourreau de Rennes attend :

Monsieur le général, en sortant de notre prison, pour conduire sur la place du supplice une jeune demoiselle vendéenne amenée, ici, du Mans, devant notre tribunal, elle m'a remis cette petite montre qu'elle tenait cachée sur sa poitrine et elle m'a dit : « Promettez-moi, devant Dieu, de faire remettre à M. le général Marceau, où il sera, le seul gage que je puisse lui donner de ma reconnaissance. » Je lui ai promis, Monsieur le général, et je remplis mon devoir (1).

Et cela était signé : *Exécuteur !* A peine Marceau a-t-il achevé cette lettre que son chagrin ne peut plus se contenir. Il pâlit, chancelle, il prend cette petite montre, la considère et pense qu'elle a marqué l'heure dernière de Mlle Angélique des Melliers. Alors, lui qui a conduit la charge dans vingt rencontres, qui a vu les horreurs des combats et connu les manifestations les plus redoutables de la guerre, il est abattu, frappé par la douleur :

— Pauvre fille, dit-il, d'un accent déchirant, je lui avais pourtant promis qu'elle vivrait (2) !

Et des pleurs, des pleurs ardents, des pleurs brûlants, jail-

(1) Henri Chardon, *loc. cit.*
(2) Noel Parfait, *loc. cit.*

lissent de ses yeux. Lui, le grand général, le héros fougueux, emporté, mâle et fier, à qui rien n'a jamais fait peur, il exhale des plaintes, gémit et, dans la stupeur et la crainte de tous, il voit longtemps ses larmes obscurcir ses regards, tomber sur ses mains et mouiller cette montre qu'une fille belle et jeune, frappée par le bourreau, lui envoie comme le gage suprême de l'amour.

. . . . . .

Deux ans ont passé depuis cet épisode. « Je veux porter mes armes contre l'étranger », avait écrit Marceau à sa sœur Emira. Et ce vœu d'un héros s'est réalisé : le général commande à l'armée de Sambre-et-Meuse. Nous sommes au matin du 3e jour complémentaire de l'an IV, dans la Prusse rhénane. Un brouillard léger se dissipe, avec la nuit, au-dessus des hauts pins de la forêt d'Höchstbach. Il est à peine quatre heures ; le jour pointe à travers les branches trempées de rosée; et, pourtant, dans la brume et l'ombre dernières des ténèbres, l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse prend déjà position pour combattre.

Menacé par le corps de l'archiduc Charles, le général Jourdan a résolu de rallier toutes les forces françaises sur Altenkirchen, et c'est pour permettre à Jourdan d'opérer sa concentration que Marceau a reçu la mission périlleuse d'arrêter l'ennemi, de briser sa marche et d'immobiliser, pendant plusieurs heures, le mouvement de l'armée autrichienne. Monté sur le cheval alezan qui ne le quitte jamais et sur lequel il a paru déjà dans vingt rencontres, Marceau parcourt en hâte la ligne de ses troupes ; le plumet de son shako, coupé depuis l'affaire de Limbourg par un biscaïen, tremble au vent matinal et signale sa présence aux points du combat ; mais soucieux d'assurer encore une position gardée par son infanterie, le général entend fortifier le terrain sur lequel il a résolu de tenir. Alors, il laisse là son cheval, ses ordonnances, et c'est suivi de ses ingénieurs et de ses officiers qu'il commande à tous de creuser ces tranchées sur le fond desquelles Sergent, son beau-frère, nous l'a montré dans un chef-d'œuvre de la gravure. A ce moment, dit Michelet, qui l'a considéré dans cette estampe, « le héros, amaigri par l'excès des fatigues, est svelte et un peu grêle ; dans ses yeux doux, tristes et sauvages, on sent un cœur bien atteint ; il a quelque chose de fan-

fasmagorique ; il fait l'effet d'une ombre, comme celui qui a trop vu les morts et qui leur appartiendra bientôt (1). »

Sur ces traits adoucis d'une gravité précoce, un voile léger de langueur atténue l'expression martiale, le sillon des larmes semble avoir laissé son empreinte et la secrète amertume de vivre apparaît dans le regard d'une résignation infinie.

Il y a loin de ma position au bonheur... Je ne dois plus être heureux ; des pressentiments me l'assurent et le concours des événements qui, depuis un an, ont traversé mon existence me le confirme encore davantage.

C'est ainsi que s'était exprimé Marceau, dans une lettre à Kléber, après l'attaque du pont de Neuwied. Et la témérité qui portait le général, au mépris du danger, à se porter au point le plus exposé du combat donnait une grande force à cet argument.

Ce matin-là, sa destinée devait se jouer; mais lui ne faisait rien pour que le dénouement d'une carrière si magnifique tardât d'un moment; mieux même, il se jetait avec une sorte d'audace au-devant du péril. Tandis qu'il pressait la marche de ses troupes sur Molsberg, on le vit se placer tout d'un coup à l'entrée d'un petit bois qui se trouvait en talus de la route de Hoechstenbach à Vallerod. A ce moment, il semblait plein de décision, de jeunesse, de force ; la hardiesse avec laquelle il maintenait sa monture, la netteté avec laquelle il donnait des ordres décelaient la vigueur d'une âme capable, malgré tous les chagrins, de dominer la nature et de s'élever dans le devoir. Mais cette action prompte, qu'il accomplissait avec le mépris le plus grand de la prudence, le jeta, en l'éloignant de ceux qui veillaient sur lui, au milieu des ennemis. Un houzard de Kayser, dissimulé derrière un petit bouquet d'arbres, surgit tout à coup, caracolant, le sabre haut. Déjà Marceau se mettait en devoir de se défendre, mais un chasseur tyrolien, que nul n'avait vu, profitant du jeu du houzard, épaula son arme. Le coup partit. Le général, mortellement atteint, jeta un cri, étendit les bras. Il eut encore la force de se tenir à cheval, pendant deux ou trois cents pas; là, ses fidèles chasseurs, qui étaient accourus, le reçurent dans leurs bras, l'étendirent comme ils purent sur un lit de fusils. Pourtant les Autrichiens, encou-

(1) Michelet, *les Soldats de la Révolution*.

ragés dans leur attaque, tiraient sans interruption. Le petit cortège avançait dans un nuage de poudre, sous la pluie des balles ; l'un des soldats qui soutenaient le blessé tomba foudroyé ; mais le capitaine Souhait, l'adjudant Cleveno, Mitteau, secrétaire, deux officiers de santé et quelques chasseurs, commandés par un lieutenant, faisaient un rempart de leur corps au général. C'est dans cet état que l'escorte, après trois heures de marche, parvint à Altenkirchen. Le général Jourdan, prévenu en hâte, se porta au-devant de Marceau ; mais tandis que Jourdan, ne pouvant faire taire sa douleur, avait le visage en larmes, le blessé, animé d'une sublime grandeur d'âme, rassurait ses compagnons, s'efforçait de sourire et demandait à tous si l'ennemi, repoussé, allait lui permettre de mourir en paix.

Hélas ! profitant de l'embarras qu'un tel deuil jetait dans l'armée, l'ennemi, loin d'être vaincu, avançait plus nombreux sur Altenkirchen ! Il fallait se replier. C'est ce que fit Jourdan ; mais, lui et Bernadotte, avant de donner l'ordre de la retraite, firent transporter Marceau dans la maison du gouverneur. C'est là que l'archiduc Charles le fit visiter par son chirurgien ; c'est là que les généraux ennemis, Haddick et Kray vinrent, suivis de tous les officiers des régiments de Barco et de Blankenstein, porter leur hommage aux pieds d'un héros qui les avait tant de fois combattus et dont la bravoure, exaltée jusque dans la mort, causait leur admiration.

Vers une heure du matin, dans la nuit qui suivit, le blessé témoigna d'une grande agitation, dicta son testament, dans tous ses détails, léguant son cheval gris à Kléber, enfin, à Jourdan, sa jument de Mecklembourg avec les harnais. Puis la fièvre, plus forte que la volonté, s'empara de son être. Il divagua, parla confusément de l'armée, de ses campagnes et peut-être aussi des tragiques souvenirs de la guerre contre la Vendée. Le général autrichien Elnitz, qui tint à veiller jusqu'au jour un si grand ennemi, ne recueillit que confusément ses paroles. *Mon ami, je ne suis plus rien !* lui dit Marceau, quelques instants avant de passer. Enfin, il « perdit le pouls » et, le 5e jour complémentaire de l'an IV, à 6 heures du matin, il cessa tout à fait de vivre. A ce moment même l'archiduc Charles, suivi des généraux Bellegarde et Schmit, du colonel Mack, pénétrait dans la chambre et, le front décou-

vert, venait s'incliner devant la dépouille du jeune homme illustre, du fier général républicain qui mena tant de fois, avec tant d'audace et souvent de bonheur, les plus rudes attaques contre ses légions.

Au matin du 3 vendémiaire, l'armée de Sambre-et-Meuse procéda aux obsèques du plus grand de ses chefs, du meilleur de ses officiers. Une suspension d'armes, conclue entre les belligérants, permit à toutes les brigades d'apporter le suprême hommage à celui qui venait de tomber au champ d'honneur. Et partout ces vieilles troupes, qui s'étaient comportées sur le Rhin avec tant de vaillance, exprimaient, par leurs lamentations, le chagrin de la perte irréparable qu'elles avaient subie. « Ce n'était, dit le capitaine Souhait, qui ne quitta pas d'un moment la dépouille de Marceau, que tristesse et cris de douleur (1). » L'ennemi même, qui rendit la veille au mort les plus grands honneurs, ne resta pas indifférent au deuil de l'armée, et tandis que les généraux Jourdan, Beurnonville, Bernadotte et Kléber suivaient en pleurant les restes de leur ami, le tonnerre de l'artillerie impériale, en montant au-dessus du Rhin, vint se mêler aux plaintes des canons français.

Le lendemain, le commissaire des guerres Robert, qui fut de tous temps l'ami fidèle du héros, dressa l'inventaire des effets laissés par le général. Et c'est là, dans une petite malle, parmi des chemises en toile de Hollande, des cravates de mousseline, un pantalon bleu de hussard, un habit brodé et des bas noirs, que Robert trouva deux petites montres, serrées soigneusement (2). Qui sait si l'une de ces montres, tiède encore du sein qui l'avait portée, n'était pas — bien qu'on en ait dit — la même que le bourreau de Rennes apporta un jour à Marceau, de la part du bourreau de Laval ?

EDMOND PILON.

(1) *Journal de la mort du général de division Marceau, commandant l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse*, par le capitaine SOUHAIT. Voir également : ROBERT, *Une année de la vie militaire de Marceau* (Paris, 1850).

(2) Revue *la Révolution française*, tome X, année 1886.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXVIIe Lettre à l'Amazone.

Au moment encore où j'écris les premiers mots de cette lettre, mon amie, je ne sais nullement ce que je vais vous dire au cours de quatre pages de ma menue écriture, mais ce sont là des choses dont je ne m'inquiète pas beaucoup et précisément l'intérêt d'une lettre est dans son inattendu et dans son désintéressement. Je vous parle et vous écoutez. C'est l'essentiel. Je vous parle même avec bien plus de liberté et de facilité que si je vous tenais devant mes yeux, votre visage me donnant des distractions, ainsi que mon désir de vous plaire sur l'heure. Une lettre cela est lointain. Le trait qu'elle porte arrive à son but comme un vol d'oiseau longtemps balancé ; la parole est une flèche. Que de fois j'ai suspendu la flèche déjà vibrante sur la corde tendue et l'ai laissée tomber à vos pieds ! Les flèches, c'est bon à faire des blessures. Il faut rester dans le pacte et se servir de traits moins directs, plus lents et comme ouatés, qui vont se poser, oiseaux dociles et très bien dressés, sur les mains qui les attendent. Les paroles écrites m'obéissent mieux que les paroles vibrantes. J'en fais même ce que je veux ; elles me sont une troupe fidèle. Vous avez vu le charmeur d'oiseaux du Luxembourg, immobile comme une ruche autour de laquelle volète l'essaim des oiseaux attentifs : ainsi je domine les mots et j'en fais les messagers de moi-même. Mais jamais je n'ai pu les dresser à porter des mensonges, c'est-à-dire l'expression de ce que je ne suis pas et de ce que je ne pense pas. Ils ne me sont dociles que jusque-là et ils me crèveraient les yeux comme cerises mûres plutôt que de vous transmettre le plus agréable mensonge. Vraiment, j'ai toujours détesté la feintise. Je trouve que ce n'est pas amusant, je trouve que c'est bien lassant et bien inutile et bien pénible. Il est si simple d'être soi et de se maintenir dans cette position et possession. Je dédaigne jusqu'à l'hypocrisie si nécessaire à l'avancement dans le monde et nous pensons de même sur ce point, comme sur bien d'autres, comme sur tous ceux qui sont essentiels, n'est-ce pas, mon amie ? C'est même pour cela que mon goût pour votre esprit, pour tout ce qui fait que vous êtes vous-même, s'est aggravé jusqu'à devenir l'occupation de ma vie. En d'autres lettres, qui n'étaient pas « à l'Amazone », je vous ai dit que le fait

seul de votre existence était un bonheur pour moi. C'est toujours vrai. Je vous remercie d'être, d'aller et venir dans la vie, et si vous me regardez quelquefois et si vous me pensez, je n'ai rien à demander aux dieux. Ah ! Je deviens exigeant ! Peut-être. Mais pas de renoncement sur ce point. Je tiens à mes désirs. Ce sont mes seuls amis. C'est par eux que je reste en communication avec le monde. C'est le désir qui fait qu'une lettre de vous m'est un bienfait, c'est le désir qui me fait sourire tout entier à la nouvelle de votre retour, c'est le désir qui veut que je vous écrive tantôt tout haut, plus souvent tout bas : tous les sentiments naissent du désir. Le désir est l'essence de l'homme, a dit Spinoza. On désire le bonheur quand on ne le possède pas et quand on le possède. On désire toujours, dans tous les états et dans toutes les circonstances, on desire encore quand on ne désire rien, car ne désirer rien c'est vouloir également tout ce qui viendra et tout ce qui ne viendra pas, c'est l'activité dans la passivité, ce qui me convient merveilleusement. Le désir est une joie essentielle parce qu'il est la vie même. Cesser de désirer, ce serait cesser d'être et chaque fois que les désirs s'amoindrissent dans l'âme, la vie diminue.

La jeunesse a des désirs précis. Il lui semble que la possession corporelle va combler délicieusement le vide qu'ils creusent dans son cœur. Mais cela n'arrive pas ; malgré les délices, le vide devient gouffre et le sable qu'on y jette ne fait même pas le bruit de l'eau qui jaillit le long des parois du rocher. On fait là-dessus toute une littérature très poétique qui a encore du charme pour des âmes inquiètes. A regarder la chose plus directement et avec plus de simplicité, il n'y a là que le jeu d'une fonction naturelle qui tient beaucoup plus de la mécanique que de la psychologie. Havelock Ellis a magnifiquement résumé cela en deux mots définitifs, d'une clarté impertinente : tumescence, détumescence. Le désir dont l'essence est d'être un appétit conscient n'y a presque pas de place, et c'est pour anoblir la fonction qu'on l'a inscrite sous ce vocable. Mais le désir de coucher avec une femme, parce qu'elle est jolie, n'est pas le grand désir, qui s'oppose même à la fonction et qui voudrait plutôt violenter la nature que la servir. Le désir vrai ne fait son apparition dans l'être humain que passé l'âge de la grande fougue sensuelle, inconsciente et mécanique, au moment où, au lieu de vouloir fréquemment de très précises intimités, on se met à souhaiter des bonheurs vagues et qui seraient profonds, proches et lointains, doux et acérés, des plaisirs compliqués, chimériques et qui font peur ou qui font rire par leur folie. Si ce désir-là n'était pas une sorte de démence, l'imagination le réaliserait facilement comme les autres, le renouvellerait comme les autres, mais son caractère est de puiser son immortalité dans l'impossible. Qu'il se pose sur un être choisi ou qu'il se

partage sur plusieurs têtes ou n'en préfère aucune, il ne sait que trop qu'il n'est au pouvoir de personne de guérir son inquiétude. Parfois, à force de le remâcher, on s'y empoisonne, et cela devient cette mélancolie morne de ceux qui ont trop vécu et qui ont sans cesse demandé à la vie ce qu'elle ne peut donner. C'est en ce sens qu'on a dit, et c'est probablement très juste, que le bonheur se trouve le plus souvent dans l'accomplissement modéré des fonctions qui passent pour le produire, comme les pommiers produisent les pommes. Sensations modérées, sentiments modérés, vouloirs modérés, ou bien tout l'excessif de la vie renvoyé à plus tard, quand nous ne serons plus, voilà la sagesse. J'aimerais mieux être mis en croix comme un esclave romain, pour jouir au moins d'une douleur sans modération.

Vous comprendrez cela, quand l'heure sera venue, vous le moins nativement modéré des êtres. Mais vous le comprenez déjà, car vous êtes de ceux qui, méprisant la fonction, ont taillé dans la nature la fleur qu'ils voulaient et qu'ils n'y trouvaient pas et qui, en violant la logique, ont fécondé l'idéal. Ne croyez pas de ma part à je ne sais quel mépris de la nature et de la loi. Cela vous serait bien égal, mais je tiens, non moins qu'à mes désirs qui sont humains, à l'intégrité de ma raison et de son esthétique. Ma faiblesse pour vous se connaît dans sa cause. Je ne suis pas de ceux qui abattent un arbre pour assurer la rectitude d'une balustrade. La loi est la loi et la fantaisie est la fantaisie. Toutes les deux d'ailleurs sans la nature; la fantaisie aussi est soumise à la loi. Rien de ce qui est n'est anormal; la passion sous toutes ses formes est œuvre de nature et aussi la curiosité que les gens appellent vice, pour faire croire qu'ils sont vertueux, ce à quoi je ne prends aucun intérêt. J'ai trop médité sur les choses et trop lu Spinoza pour croire qu'il soit sain de considérer le désordre humain tel que hors de l'ordre. On ne lit pas assez l'introduction au livre trois de l'Ethique. Cela n'a qu'une page et demie et cela dévoile le monde. Je veux vous la faire connaître. C'est la froide immoralité (selon les esclaves) du génie pour qui les prodigieux chocs des passions, les agitations des êtres ne sont qu'un mouvement dont il mesure les courbes.

Mais il me semble que je ne me suis pas surveillé. J'ai laissé dévier le ton de cette lettre. Vous me le pardonnerez, Amazone, en considérant que je n'aime pas moins votre esprit que votre cœur et que je crois que rien de ce qui est intellectuel ne doit, non plus, vous être indifférent.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Recettes pour la composition des volumes de vers. — On n'imprime pas assez de livres de vers. Il existe certai-

nement une foule de gens tout à fait capables de taquiner la muse et qui n'ont toutefois pas encore affirmé leur curieuse personnalité par la publication d'un remarquable recueil de poèmes. Cet état de choses est pénible, et tous ceux que préoccupe la vulgarisation des belles lettres doivent en avoir le cœur navré. A qui la faute ? Les éditeurs n'ont jamais été si clairvoyants, si complaisants, si sensibles, si nombreux. Force nous est d'imputer cette disette d'ouvrages poétiques à la timidité excessive de tous les poètes-nés et au manque de bons conseils dont souffre la multitude de ceux qui ne demandent qu'à bien faire. *La poésie pour tous !* Que cette clameur humanitaire et généreuse fasse retentir désormais les échos de la république des lettres. Sûr d'être approuvé par tout homme qui dissimule dans son cœur la petite flamme de l'idéal, nous nous proposons de donner une série de recettes pratiques permettant aux personnes de bonne volonté de discipliner, de canaliser, d'utiliser leur génie naturel et de composer la série des ouvrages nécessaires à l'expression de leur « moi » et à l'accomplissement de leur « évolution ».

Cette première chronique doit être consacrée au *genre sérieux*. Quoi qu'on en pense, ce genre n'est pas plus difficile que *le genre léger ;* mais il exige en apparence une certaine instruction et du style. Le choix des sujets, en outre, est très sévère, pour *le genre sérieux :* il ne faut pas traiter n'importe quoi. On a beau avoir une certaine imagination et un bon dictionnaire de rimes, ça ne suffit pas toujours, et il faut au moins soixante sonnets pour former un volume de poids moyen. Où trouver les soixante sujets de poème ? C'est la première question à laquelle nous comptons répondre.

Le genre sérieux comporte lui-même une foule de subdivisions. Admettons qu'il s'agisse d'un livre de poésie héroïque et travaillons à la composition d'un recueil que l'on puisse intituler justement *les Gloires*, ou encore *la Galerie des Marbres* ou mieux *le Luth de bronze*. Il est de première nécessité de posséder un dictionnaire Larousse. Le petit Larousse peut donner des idées, mais il est quand même trop petit. Le grand Larousse n'est pas à rejeter, mais il donne tellement de détails qu'il est embarrassant. Ce qu'il faut, c'est le Larousse en sept volumes, (avec le supplément pour les sujets modernes). Avec un Larousse en sept volumes, on peut parer à tout, entreprendre tout, réussir à tout. Nous ne faisons, hâtons-nous de le dire, cette publicité gracieuse à l'encyclopédie Larousse que dans le but de faciliter la besogne des poètes désireux de faire preuve d'érudition.

Ouvrons donc le tome I de cet honnête ouvrage illustré, et cherchons le thème héroïque. Il est prudent de ne s'arrêter que sur des figures, pour ne pas s'attacher à des héros trop obscurs, ce qui sentirait une érudition laborieuse. Voici par exemple Abas : *fils de Po-*

seidon et d'Aréthuse, héros éponyme des Abantes. Eh bien ! non ! Rien à faire avec Abas ; il faut garder ça pour le genre fantaisiste, et encore...

Nous trouvons plus loin Abd-el-Kader. C'est très bien ! On peut faire une jolie chose avec Abd-el-Kader. Mais nous jugeons quand même préférable de garder ce sujet pour un recueil intitulé : *la Caravane*, ou *l'Oasis*. Il en est de même de toute la série des ottomans dont le nom commence par Abd... Allons plus loin.

Abraham ! Voilà un thème superbe, à traiter en alexandrins. Néanmoins réservons encore Abraham pour un recueil que nous appellerons *la Terre promise*, et cherchons ailleurs. Adrien n'est pas mal, Akbar (l'empereur Mongol) a du caractère, Albert le Grand est à considérer, mais c'est encore Alcibiade qui l'emporte. Alcibiade ! Il y a dix poèmes à faire avec ce coco-là ! Lisons plutôt. Nous verrons que ce « général, orateur et homme d'état grec » était de la famille illustre des Alcméonides. (Le mot est sonore, un peu difficile à placer, mais marquant.) Nous verrons qu'Alcibiade fut élevé par Périclès et instruit par Socrate, qu'il mena une vie de débauche et d'entreprise et qu'il fit, pour se singulariser, couper la queue à son chien, une bête magnifique. (A retenir ce détail.) Nous verrons qu'il parvint à entraîner ses concitoyens dans la désastreuse guerre de Sicile et nous lirons :

Il allait mettre à la voile, quand il fut accusé d'avoir, dans une nuit de débauche, mutilé les hermès ou images de Mercure dressées dans les lieux publics, et d'avoir tourné en dérision les redoutables mystères d'Eleusis. Il partit sous le poids de cette accusation. A peine avait-il touché les rivages de Sicile où quelques succès brillants semblèrent justifier son audace, qu'on envoya d'Athènes la galère sacrée pour le ramener dans la cité : un décret de mort l'y attendait.

Inutile d'aller plus loin. Il y a là de quoi faire un fameux sonnet pour commencer. Laissons tout le reste de l'histoire d'Alcibiade pour des poèmes intitulés : *la Jalousie d'Agis, la Fuite chez Tissapherne, Alcibiade à Sparte, la Mort d'Alcibiade*, et occupons-nous exclusivement de faire, avec les éléments trouvés, un sonnet auquel nous donnerons ce titre : *Alcibiade en Sicile.*

Il faut commencer par un petit tableau très court et présenter tout de suite le héros. Ecrivons donc :

L'azur brûlant est lourd sur la Sicile en fête.

Bien entendu, on pourrait dire *Trinacrie*, au lieu de *Sicile*. Trinacrie possède un petit cachet antique qui n'est pas à dédaigner. Mais Trinacrie est d'un emploi délicat. Mettez ce mot à la rime et vous voilà dans une véritable impasse si vous êtes pointilleux. Mieux vaut Sicile ; ça fait d'ailleurs aussi son effet.

A remarquer *en fête :* la Sicile est un pays méridional, lumineux par conséquent, plus gai qu'un pays qui serait moins lumineux... On a donc le droit de le déclarer *en fête*, surtout quand on se réserve une jolie rime en *ête* pour la fin du second quatrain. Mais poursuivons :

> Les trirèmes d'airain dorment dans le soleil.

Il n'y a rien à dire : Alcibiade est en Sicile ; il n'y est pas venu à pied, cela ne fait aucun doute. S'il n'y est pas venu à pied, il a pris le bateau, et qui dit bateau dit trirème, pas vrai ? Si les trirèmes ne marchent pas, on peut dire qu'elles *dorment*. Maintenant, il y a *trirèmes d'airain :* c'est discutable, mais un peu d'*airain* ça ne fait jamais de mal dans un poème antique. Allons donc plus loin :

> Mais sous la tente fraîche et promise au sommeil,
> L'Alcméonide rêve et redresse la tête.

Tout ça se défend très bien. Voilà notre *Alcméonide* placé, et placé comme il faut ; ce qui n'était pas facile. *Redresse la tête* n'est pas très heureux, mais cela apporte une petite touche au portrait du vindicatif Alcibiade. Au second quatrain !

> C'est en vain que son chien le caresse, albe bête,
> Qu'il mutila par un caprice sans pareil...

Et voilà maintenant l'histoire du chien à la queue coupée ! Il aurait été bon de faire aussi une allusion discrète au prix de cette bête fabuleuse qu'Alcibiade paya 7.000 drachmes, paraît-il ; mais un sonnet est un sonnet, que diable ! et ce n'est pas indéfiniment élastique. Le fait, controuvé mais vraisemblable, de la présence du chien en Sicile ajoute un trait touchant au caractère du héros qui apparaît ainsi comme susceptible d'affection pour les animaux. Quant à *albe*, c'est un mot très poétique, et rien ne prouve d'ailleurs que ce chien n'était pas blanc. Achevons ce quatrain :

> Et c'est en vain que tend vers lui son sein vermeil
> Héro dont le baiser vaut mieux qu'une conquête.

A noter la répétition du *c'est en vain*. Cela donne du mouvement, et c'est, somme toute, d'un tour excellent dans le second quatrain d'un sonnet. Pour ce qui est de *Héro*, il nous faut avouer que ce personnage est une pure invention. *Héro* ne figure pas dans le Larousse. Dans un poème érudit, il faut toujours qu'il y ait un détail imaginaire et aussi faux que possible ; cela fait la part de l'inconnu et le jeu de l'imprévu ; cela inquiète les vrais érudits et les incline à douter de leurs sources. Ajoutons, comme justificatif, que le nom de *Héro* était très répandu chez les femmes grecques et qu'Alcibiade étant un homme extrêmement débauché, il n'y a rien d'impossible

à ce qu'il ait connu, au moins une fois dans sa vie (450-404 av. J.-C.), une femme portant le nom de *Héro*.

Le dernier vers du second quatrain peint très bien la nature passionnée d'Alcibiade, qui donna à l'amour tout le temps qu'il ne consacra point aux armes ou à la politique, et qui mourut percé de flèches sur le sein d'une prostituée. Mais gardons ça pour d'autres poèmes. Nous arrivons au premier tercet : c'est un grave tournant ; il y a encore bien des choses à dire :

> L'image le poursuit, devant ses yeux surgie,
> Des hermès qu'il brisa dans une nuit d'orgie
> Et des dieux dont jadis il profana l'autel.

Remarquez la fidélité avec laquelle les indications du dictionnaire Larousse sont mises à profit. Tout y est : *les hermès*, *l'orgie* nocturne et le reste... Certes, le dernier vers insiste un peu sur les faits, mais il prépare au Sonnet une chute impressionnante.

> Car vers le golfe clair où sa flotte est ancrée
> Il regarde voguer la galère sacrée
> Que Mercure outragé chargea d'un vœu mortel.

Voilà la perle ! *La galère sacrée* est une chose extrêmement poétique, d'une signification, d'une sonorité, d'une valeur plastique exceptionnelles, une chose à garder pour la fin, pour la bonne bouche, ainsi que la colère de *Mercure* et *l'arrêt de mort*.

Il y a bien un point délicat pour ce qui est de la *flotte ancrée* et on pourrait trouver à redire... mais la rime est opulente, l'effet logique et le tableau évocateur.

Maintenant réunissons les morceaux et considérons la pièce dans son entier :

> L'azur brûlant est lourd sur la Sicile en fête,
> Les trirèmes d'airain dorment dans le soleil,
> Mais sous la tente fraîche et promise au sommeil
> L'Alcméonide rêve et redresse la tête.
>
> C'est en vain que son chien le caresse, albe bête,
> Qu'il mutila par un caprice sans pareil,
> Et c'est en vain que tend vers lui son sein vermeil
> Héro dont le baiser vaut mieux qu'une conquête.
>
> L'image le poursuit, devant ses yeux surgie,
> Des hermès qu'il brisa dans une nuit d'orgie
> Et des dieux dont jadis il profana l'autel,
>
> Car vers le golfe clair où sa flotte est ancrée,
> Il regarde voguer la galère sacrée
> Que Mercure outragé chargea d'un vœu mortel.

C'est coquet, c'est bouclé, ça ne sent pas trop son encyclopédie, et ça

se défend convenablement. En tout, vingt minutes de travail. Avec un peu d'entraînement on peut faire mieux. Pour les sujets, il suffit de suivre le dictionnaire. On trouvera, sans changer de tome : *Andromède*, *Angélique*, *Annibal* (qui compte au moins pour dix poèmes), *Antée*, *Antigone*, et maints autres thèmes tous plus nobles, tous plus héroïques les uns que les autres. On trouvera également une foule d'autres sujets historiques, fantaisistes, épiques, grivois, sentencieux, religieux ou obscènes, dont on pourra tirer les partis les plus variés.

Mais n'empiétons pas sur les autres recettes et tenons-nous-en présentement à celle-là dont les poètes, nous l'espérons, voudront faire le meilleur usage.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Edmond Lepelletier : *Le Neveu de l'Empereur*, J. Tallandier, 3.5o. — Ernest Gaubert : *L'Amour marié*, G. Crès, 3.5o. — Marion Gilbert : *Du sang sur la falaise*, A. Fayard, 3.5o. — Henry Bordeaux : *La Maison*, Plon, 3.5o. — Gyril-Berger : *Cri-Cri*, Ollendorff, 3.5o. — Charles Esquier : *L'Entraineuse*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Armand Thibaud : *Le Soleil de pourpre*, B. Grasset, 3.5o. — Guy de Pourtalès : *Les Solitudes*, B. Grasset, 3.5o. — Alice Decaen : *Jacotte et son cousin*, Plon, 3.5o. — Jean Thiéry : *A l'Echelle*, A. Colin, 3.5o. — Charles Derennes : *Les Enfants sages*, Louis Michaud, 3.5o.

Le Neveu de l'Empereur, par Edmond Lepelletier. Ce jeune homme, si bien 183o, au visage d'un ovale exagéré, aux yeux lointains, à la petite moustache en forme d'oiseau pour ne pas dire en réduction de l'aigle, c'est le fils de la reine Hortense, un être plus malheureux que coupable, voué, par sa naissance aux somptueuses fatalités, car les fatalités sont des choses de luxe qui ne peuvent tomber que sur les grands. Dominant toutes les autres, la fatalité de sa passion pour les jolies femmes semble particulièrement le couvrir de son ombre; de Mme Gordon à Mlle de Montijo et de l'impératrice Eugénie à Mme de Castiglione, les fées malignes poursuivent ce rêveur, en apparence indifférent, de leur mystérieuses provocations, et sa politique est tellement nuancée d'amour, qu'on aurait le droit, sinon le devoir, de s'attendrir en laissant de côté toute question de parti-pris. Il avait à la fois la crainte et l'envie de la beauté. Ce sentiment est presque une manie littéraire et il ne faut point oublier que ce rêveur distant contenait un écrivain. Il fumait beaucoup, d'éternelles cigarettes, se contemplant, de loin, dans le nuage d'où était sortie la foudre, et ses jeunes amis, des ambitieux l'aimant pour le nom qu'il portait, l'entraînaient très facilement aux entremêlés militaires, comme on l'aurait mené aux représentations d'un théâtre classique. Personne ne pourra dire exactement s'il copiait Napoléon Ier ou espérait l'égaler avec le pressentiment secret de ne jouer qu'un rôle,

mais dans cette hantise de bien porter ce nom si lourd, il faut trouver la noblesse de sa cause, aujourd'hui perdue, et peut-être l'excuse de toutes ses fautes. Victor Hugo l'a appelé *Napoléon le Petit*, et, en effet, Napoléon III était court de jambes, malgré la longueur de son buste, mais, à cheval, ce défaut-là disparaissait ; jamais figure ne fut plus essentiellement l'image d'un chef d'armée, d'une armée de parade, ne marchant pas sur la terre, toute à la correction de l'attitude, ne pensant même pas au but, tellement les consignes données devaient suffire momentanément. A contempler ce visage impassible, ces moustaches en fil d'épée, ces yeux dont le regard demeurait absent, presque sans couleur, on ressentait une peur qui n'était au fond qu'une peine, devant un tableau derrière lequel il se passait probablement quelque chose. Edmond Lepelletier nous a successivement présenté toutes les énigmes de ce caractère de jeune conspirateur romantique dans une épopée que j'oserai appeler psychologique, car il y a toujours plus de plaisir à lire l'histoire intérieure. Sans insister sur ses mœurs intimes, l'auteur du *Neveu de l'Empereur* nous le montre inquiet, plus nerveux qu'ambitieux, contemplatif, cherchant son chemin à la suite d'un fantôme qui l'appelait souvent la nuit. *L'Oncle*, le grand capitaine, le César, lui faisait signe, et à lire tout tout ce qui s'était déjà écrit sur lui, ce jeune homme se sentait investi par une gloire absolument étrangère à son tempérament, mais qu'il lui fallait mériter. Nous le voyons amoureux et conspirateur, se servant de la femme qui l'admire pour supplanter le rival dont il a besoin, le colonel Vaudrey. (Ces intrigues-là semblent se former après le roman.) Mme Gordon eut-elle un réel amour pour ce héros ou eut-elle envie de fabriquer un empereur, fût-il de pacotille? On ne sait pas si la passion véritable fut plus forte que l'idée même de la conspiration. Vaudrey, ce soldat jaloux et incapable d'une infidélité, malheureux dans sa famille, tourmenté par les mille soucis de son existence d'officier, à la fois brave et timorée, est l'âme de la conspiration de Strasbourg, et quand elle échoue c'est encore lui qu'il faut plaindre. Que penser de ce jeune prince philosophant encore devant ses amis malgré sa défaite? Ce n'est pas lui qui prend les décisions et ce n'est pas lui qui semble en péril. Il part pour l'Amérique comme un grand rôle partant pour une autre tournée. Il reviendra. De nouveau *l'Oncle* lui fera le signe impérieux, impérial. L'auteur n'a pas craint d'entourer *le Neveu de l'Empereur* de réflexions spirituelles et d'ailleurs fort judicieuses sur l'amour en général, oubliant ou voulant faire oublier le terrible sujet, particulièrement politique. Il eut bien raison, car ce souci de délicates psychologies éclaire beaucoup plus notre religion au sujet des ténébreuses actions de l'histoire. On voit mieux la jeunesse d'un homme parmi les passions de ses voisins et la façon du diplomate se dégage plus facilement de la

manière de l'amoureux. Tout est intéressant dans l'aventure d'un futur empereur, mais l'auteur a voulu, avec malice et bonne grâce, intéresser les femmes en les prenant par leur côté sensible : les raisons du cœur que la raison pure ne connaît pas, et c'est pour cela qu'on le doit remercier.

En outre vient de paraître une réédition de *la Trahison de Marie-Louise*, du même auteur, chez le même éditeur, et on nous promet *Une Rivale de Marie-Louise*. Edmond Lepelletier est un infatigable écrivain, toujours jeune, la plume en bataille. Il étonna le boulevard par sa bravoure de journaliste et il étonne encore ses amis de la rive gauche, étudiants ou arrivés, car cet ami courageux du grand Verlaine est toujours prêt à se battre pour la cause des lettres au nom de la littérature ou au nom de l'histoire... et entre temps il fredonne. (M. Léautaud prétend même qu'il chante fort agréablement tout en faisant son service de presse!)

L'Amour marié, par Ernest Gaubert. Je n'ai pu assister à une conférence de Jeanne Broussan-Gaubert sur ce livre... et ce m'est un grand regret, car il m'aurait paru touchant d'entendre la jeune femme de lettres parler du jeune homme de lettres, la femme du mari ! Rien ne me plaît comme un couple bien assorti (*le Couple*, dirait notre exquise Aurel !) Il y a tant de fâcheux personnages qui ne songent qu'à divorcer... parmi les littérateurs ! *L'Amour marié* va faire son voyage de noce en Espagne, pays des pommes d'amour, des courses de taureaux et des coups d'éventails. Et *l'Amour marié*, une petite femme blonde, potelée, toute tremblante d'un soupçon de jalousie et si vite endormie en plein bonheur, se transforme en héroïne, soigne les blessés d'une farouche révolution sans plus songer à sa prétendue rivale, qui vient mourir presque dans ses bras. Pendant ce temps, le jeune époux désolé court après son bonheur qu'il croit à jamais perdu et aide à bien finir le héros de cette insurrection. Sur les ruines, dans les cendres et dans le sang, les amants légitimes se retrouveront, mais ils auront reçu le baptême du feu : ils seront plus unis de ce qu'ils auront vu la mort de très près. Au cours de ce roman romanesque en dépit de sa forme bien moderne, nous pouvons cueillir de jolis détails sur les mœurs de l'Espagne et les sites curieux de Barcelone.

Du sang sur la falaise, par Marion Gilbert. Cette histoire méritait mieux que ce titre un peu terriblement feuilleton. Elle commence par l'amitié naïve de deux fillettes d'un même pays synthétisant chacune deux races. L'idylle de la petite ouvrière avec le fils du patron est remplie de jolies scènes et d'images très vivantes. Jusqu'à sa chute tragique du haut de la falaise, on suit volontiers, dans ses pas hésitants, ses démarches sournoises d'enfant boudeuse

le calvaire de cette malheureuse qui aime, d'instinct, sans vouloir s'expliquer, et qu'on aime en dépit de son animalité triste.

La Maison, par Henry Bordeaux. Ce qui divise *la Maison*, dans ce roman sans intrigue et ressemblant plutôt à des souvenirs intimes, c'est le mauvais exemple donné par le grand-père au petit-fils ingénu. Et il y a là un symbole très marqué de l'antagonisme de la race des bourgeois dits de 89 (ceux qui évoquent les immortels principes !) avec la race des bourgeois bourgeoisants, c'est-à-dire revenus de beaucoup de choses devant l'impossibilité qu'il y a de vivre sans aucune direction. Je ne sais qui a dit qu'on pouvait aspirer à la liberté par l'intelligence... seulement les peuples ne sont pas intelligents parce qu'ils ont moins de bons chefs que de mauvais cabarets. Alors ! La maison croule.On tâchera peut-être de réédifier un autel sur ses ruines. Je ne veux pas conclure. Les romanciers ont tous les droits.

Cri-Cri, par Cyril-Berger. Illustrés par Poulbot, le peintre des gamins de Paris, c'est la longue randonnée dans tous les bouges de la capitale d'un pauvre petit bonhomme aux instincts très affectueux qui ne rencontre qu'une plus petite que lui pour le comprendre et l'encourager dans le dur apprentissage de l'existence. Tout cela finit par l'apothéose de l'aéroplane, ce paradis de tous les enfants sages !

L'Entraîneuse, par Charles Esquier. Ou la musique n'améliore pas les mœurs ! Il s'agit d'une très honnête femme qui trahit ses devoirs conjugaux pour assurer le succès d'un opéra de son mari. Un opéra vaut-il la vertu d'une femme ? Maintenant le mari admet et pardonne ce dévouement : je ne vois pas pourquoi nous serions plus sévère que lui. Ça le regarde.

Le Soleil de pourpre, par Armand Thibaut. Une jeune fille fait l'aveu de son crime à son fiancé, qui ne supporte pas cette auréole sanglante à l'héroïne de son roman d'amour.Elle a pourtant tué en cas de légitime défense, mais le héros ne se sent pas la force d'affronter certains souvenirs troublants. De belles descriptions des environs de Taormine.

Solitudes, par Guy de Pourtalès. Ils sont seuls ceux qui pensent trop et n'agissent qu'avec la fatigue de leurs cerveaux contemplatifs. Un homme laid, doué d'une belle âme, s'efforce de demeurer l'ami d'une femme qui l'aimerait si elle avait moins de sensualités latentes. Lorsqu'il est trop tard, que la place est prise, on s'aperçoit des trahisons des sens et de la puissance des habitudes cérébrales. La femme avouant son péché fait souffrir l'ami sans le guérir et elle retombe à sa première solitude, avec, en plus, le remord.

Jacotte et son cousin, par Alice Decaen. Aimable fillette

un peu rabrouée par les parents et les amis qui s'éprend secrètement du beau cousin qu'on ne lui destine pas ; mais, d'un coup de baguette, la fée coquetterie la transforme et le prince Charmant tombe à ses pieds.

A l'Echelle, par Jean Thiéry. Les péripéties d'un mariage d'argent. Un type amusant, pas très à l'échelle et qui, justement, a bien l'air du chien de Chantecler, c'est le beau-père, piétinant sans cesse dans les jardins ratissés du confort moderne en rappelant qu'il est venu à Paris avec des sabots et un louis.

Les Enfants sages, par Charles Derennes. Les mille et une façons de tromper agréablement, j'allais dire : finement, sa femme, sa maîtresse, son ami, son père ou son frère en passant par sa sœur et sa cousine. Bons mots, jolies phrases, de l'esprit. Peut-être une morale et bien française celle-là : on peut tout dire et tout faire quand on y met une certaine élégance, surtout en littérature.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Morice : *Le Retour ou Mes Raisons*, 1 vol. in-18, 2 fr., Messein. — Saâdi : *Le Jardin des Roses*, traduit du persan par Franz Toussaint. Préface de la Comtesse de Noailles, 1 vol. in-18, 3.5o, Fayard. — Adolphe Retté : *Au Pays des Lys Noirs, Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr*, 1 vol. in-18, 3 5o, Pierre Tequi. — René Gillouin : *Essais de critique littéraire et philosophique*, 1 vol. in-18, 3.5o, Grasset. — Raoul de la Grasserie : *Les Ironiques, Essai de psychologie pratique*, 1 vol. in-8°, 2.5o, Lemerre.

Une vague de mysticisme, de spiritualisme et de religiosité a envahi la littérature et la philosophie. Après la faillite de la science, c'est la faillite de l'intelligence. Avec quel orgueil ces jeunes gens, affirmateurs du doute de Bergson, se proclament anti-intellectualistes ! L'intelligence ! C'est le nuage qui empêche de voir le soleil : il faut dépasser ce nuage des apparences pour atteindre, d'un saut intuitif, le réel, l'absolu, c'est-à-dire Dieu. Un nouveau pont est jeté sur l'infini : l'intuition ; et nous allons pouvoir quitter le monde des relativités. Mais il est une passerelle plus ancienne et qui n'est pas abandonnée ; elle conduit encore plus directement à Dieu, c'est la vieille passerelle catholique. C'est celle-là qu'a choisie M. Charles Morice pour retourner à Dieu.

Dans un livre qu'il intitule : **Le Retour ou Mes Raisons**, livre écrit avec la plus belle et la plus spontanée sincérité, Charles Morice nous dit, en effet, ses raisons de croire, et sa confession nous explique les hésitations de sa vie. Pourquoi, écrit-il, « j'ai si longtemps ajourné les réalisations définitives ? Parce qu'il ne m'appartenait pas d'exprimer hors de l'absolu, et parce qu'il me manquait cet élément essentiel de l'expression dans l'absolu : une foi et un Dieu. »

Je ne puis suivre l'auteur dans son apologie de la Révélation, il faudrait d'abord avoir été touché par la grâce : les faibles lueurs de la raison sont décidément insuffisantes. *Ce qui est, c'est croire.* Ces mots de Villiers, que M. Charles Morice a mis en épigraphe à son volume, éclairent sa dialectique : la vie est un acte de foi. Croire ! quelle sécurité, en effet ! C'est le bovarysme le plus complet, le bovarysme absolu. C'est se vouloir, se créer tout à fait autre, puisqu'on se situe déjà, vivant, dans une fixité éternelle, on se crée aussi parfait que le permettent nos conceptions humaines. Cette illusion, belle de la beauté de l'individu qui en est illuminé, et qui semblerait annihilante au point de vue de la vie, est très fortifiante. Souvenons-nous de la formule de Nietzsche : « le mensonge comme condition de vie. » Plus le mensonge est beau, plus la vie est belle : « Gardons-nous, écrit M. Charles Morice, de juger du monde d'après le cercle étroit des esprits découronnés, désenchantés, aigris... Ils sont exceptionnels dans tous les temps. » Et c'est exact, car c'est la foi, c'est l'illusion qui est normale, qui est vitale. « Il n'y a pas et il n'y aura, ajoute l'auteur, d'analyse si corrosive qu'elle puisse entamer « la roche solide de ce granit primordial, indestructible, de l'âme humaine, la foi religieuse (Max Muller) ». Non, aucune analyse, aucune prédication ne saurait éteindre la foi religieuse au cœur des croyants. La foi est un état d'être, comme l'incrédulité : l'un et l'autre ont leurs raisons individuelles. Et toute discussion est inutile.

§

M. Franz Toussaint a traduit avec une parfaite limpidité et sobriété de langue **Le Jardin des Roses**, de Saâdi, et la Comtesse de Noailles a écrit pour ce volume une méditation sur le poète persan, qui est une des plus belles pages de son œuvre. Nulle mieux que l'auteur des *Eblouissements* ne pouvait nous faire sentir la tristesse passionnée qu'il y a dans cette sérénité du *Gulistan*. Poésie si vivante, si sensuelle et d'un fatalisme qui l'apparente à la poésie de Mme de Noailles. On songe à l'évocatrice actuelle de nos jardins, en cueillant les roses de Saâdi, qui ont un goût d'éternité : « Comme tous les poètes, lui dit-elle, dans ces pages, vous avez aimé l'éternité, non par un vain goût de la renommée, mais parce que l'ambition est un plus long amour. « Il faut de grands honneurs aux grands courages », disait un philosophe grec ; je suppose que, par honneur, il entendait l'incessant tribut de la tendresse humaine. »

Ce besoin de l'incessante tendresse humaine gonfle les vers de Mme de Noailles : elle aussi a entendu « l'incessant travail de la nature défaire les calices épanouis et déplier diligemment les impatients bourgeons. Rapidité du temps qui n'encourage que pour détruire ! » Et comme

Saâdi, elle a fait le vœu d'attacher son nom à des jardins impérissables.

La poésie de Saadi nous apprend à aimer la vie en nous en faisant sentir, sans amertume, la brièveté. C'est cette pensée que le poète persan a enfermée dans le symbole de la rose. La rose, beauté éphémère et pourtant éternelle, comme la femme, comme l'amour : « Pourquoi, en respirant la rose, penser à son éphémère beauté? Conserve le souvenir du parfum de la rose, et il te sera facile d'oublier qu'elle est flétrie. »

Le poète voit que tout est ferveur et amour dans la vie. S'il écrit : « Lorsque passe une belle jeune fille, enivre-toi de tes désirs, et réfléchis ensuite à ce que l'on souffre, quand on aime », il sait bien que, « partout où la Sultane de l'amour a passé, les hommes ont perdu la raison ».

C'est la sérénité qui nous permet de jouir de la vie :

La nuit entoure ton jardin. Tu es assis sous ton arbre préféré. Tu te désoles d'être là, solitaire, méconnu, alors que tu pourrais accomplir de grandes choses, ou bien, simplement, rendre heureuse une femme.

Regarde ces fleurs de jasmin qui étoilent le feuillage de ton arbre, et accepte la leçon qu'elles te donnent.

Et ceci :

... Ne t'abandonne pas au monde, à ses voluptés, à ses douleurs, puisque tu le quitteras. Lorsque le sage se dispose à partir pour le dernier voyage, que lui importe de mourir sur un trône ou bien sur la terre nue ?...

Après avoir fermé ce livre, on le reprend pour relire encore la méditation de Mme de Noailles. La joie, dit-elle, est toujours sur l'autre rive, et elle exprime encore sa nostalgie de l'Orient. Ispahan! « Nom mélodieux, dont les syllabes mêmes s'enflent et s'épanouissent comme le doux éclatement des roses mûres, comme le cri des paons dans les bosquets du soir. » Et cette ville des pures fontaines et des terrasses fleuries, qu'elle ne connaît pas, elle l'évoque, elle la crée, si belle et si merveilleuse qu'elle demeurera pour nous telle que nous l'avons vue dans ces pages :

Attentive aux secrets du silence, j'aurais perçu le souffle de toute une population oppressée, étendue sur les nattes et les tapis veloutés qui chargent, le soir, les toits plats des maisons persanes.

— Ah ! si la mort est amère même aux choses amères, comme chantent les trouvères arméniens, de quel poids pèsera-t-elle chaque jour sur ce mol colombier humain, suspendu au milieu des parfums, et d'où monte un râle langoureux !

Mettons, en une place choisie de notre bibliothèque, ce livre doublement précieux, puisqu'il contient, en même temps que *le Jardin des*

roses de Saâdi, cette fervente méditation d'un poète que nous aimons.

§

M. Adolphe Retté, dans ses *Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr*, nous mène **Au Pays des Lys Noirs**. Le pays des Lys Noirs, c'est la littérature symboliste qui fit une « dépense incroyable de lys ». Mais ces lys, « symboles gracieux de la virginité, corolles chères à la Madone immaculée, écrit avec piété M. Retté, foisonnèrent, parmi toutes sortes d'orchidées équivoques, dans les jardins du Parnasse ». Ces lys même prirent des significations scabreuses : de là l'appellation de lys noirs, et le titre de ce livre. M. Retté, tout en notant ses souvenirs, fait son propre examen de conscience et se confesse de ses péchés : « Dénué de toute éducation religieuse, dit-il, attiré, comme la plus grande partie de ma génération, par ce qui avait couleur de mystère et d'imprévu, quand l'occultisme envahit la littérature, je fus entraîné après bien d'autres. » Et, durant des années, il s'acharna, à « miner, avec une morne fureur le roc inébranlable sur lequel Dieu a bâti son Eglise ». Suivent des pages sur les militants du symbolisme, ces chevaucheurs de chimères que l'auteur juge moins au point de vue littéraire qu'au point de vue catholique. M. Retté se demande encore comment on a jamais pu prendre Mallarmé au sérieux. Mais on se demande aussi comment un poète peut rester insensible à la beauté mallarméenne. On peut aimer Verlaine sans renier Mallarmé. Je sais bien que, selon le mot de M. Jules Lemaître, à propos de Verlaine : « c'est peut-être la première fois que la poésie française a véritablement exprimé l'amour de Dieu ».

M. Retté nous montre Verlaine aux derniers temps de sa vie. Malade et triste, il ne fait plus de vers.

« Non, dit-il, l'art ne me console plus de rien... je suis un vieux débris qui achèvera bientôt de se démantibuler. Mon Pégase est poussif et ma Muse cacochyme... Versifier ? Il faudrait évoquer le passé, qui est lugubre, ou le présent, qui est sinistre, j'aime autant pas... »

Et il passait son temps à dorer tous les bibelots de son logis : je me figure « que je suis une sorte de roi Midas, et je m'imagine que j'habite un palais de féerie où tout ce que je touche devient or... ».

C'est la définition même du poète.

§

M. René Gillouin a réuni en un volume : **Essais de critique littéraire et philosophique**, ses études sur M^me^ de Noailles, Colette Willy, Maurice Barrès, Charles Demange, Jean Moréas et William James. M. Gillouin, qui a souvent aggravé les conséquences philosophiques de la doctrine bergsonnienne en la commentant, écrit, à propos de William James : « Si toute notre dignité, si tout

notre être consiste en la pensée, nous devons réprimer toutes les aspirations de notre cœur, tenir pour vains tous ses pressentiments. Le dernier mot de cette philosophie (le rationalisme) commencée sous une grande espérance, c'est le nihilisme moral, c'est le désespoir. » Comme si la philosophie avait pour but de consoler les âmes désespérées; il y a les religions pour cela. C'est M. Gillouin qui a dégagé le plus synthétiquement jusqu'à ce jour l'éthique impliquée dans l'œuvre de Bergson et que le philosophe n'a pas encore directement formulée.

M. Gillouin a appliqué à la critique littéraire ses qualités de psychologue intuitif, et la sincérité d'une pensée qui ne craint pas de se montrer, parfois, un peu dogmatique.

§

M. Raoul de la Grasserie, qui a écrit de nombreux volumes de psychologie et de linguistique dont les titres sont attirants : Rythmique védique, Rythmique chinoise, Etude de rythmique comparée, etc., publie un livre de pensées : **Les Ironiques**, d'une philosophie très saine et très sage, dépouillée de toute faiblesse sentimentale et religieuse. Mais, cent cinquante pages de maximes, serrées les unes contre les autres comme les grains d'une grenade, c'est un peu déroutant dans sa variété, et son ironique insouciance des classifications. Je tombe sur cette réflexion : « Chaque pensée d'un de nos grands moralistes renferme un volume qu'il n'a écrit que dans sa tête. » A ce compte, l'auteur des Ironiques a composé dans sa tête près de trois mille volumes. Cela donne le vertige.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Joseph Fabre : *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc,* raconté et traduit d'après les textes latins officiels. Hachette, 2 vol., 7 fr. — Charles-Léon Bernardin : *Les Bauffremont et Jeanne d'Arc.* Jouve et Cie, 2 fr. — Alfred Morel-Fatio : *Historiographie de Charles-Quint.* Première partie, suivie des « Mémoires de Charles-Quint », texte portugais et traduction française. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes.) H. Champion, 10 fr. — Joseph Orsier : *Notes et Documents inédits pour servir à l'histoire d'Eustache Chapuys d'Annecy, ambassadeur de Charles-Quint.* Paris, A la « Revue de Savoie », 2 fr. 50. — Lucien Romier : *Les Origines Politiques des Guerres de Religion. I : Henri II et l'Italie* (1547-1559) Perrin et Cie, 20 fr. — Jérôme et Jean Tharaud : *La Tragédie de Ravaillac.* Emile-Paul, 3 fr. 50. — J. Nouaillac : *Henri IV raconté par lui-même.* Choix de Lettres et Harangues publiées avec une Introduction. Alphonse Picard et fils, 3 fr. 50. — Joseph Drouet : L'Abbé de Saint-Pierre, *Annales Politiques* (1658-1740). Honoré Champion, 7 fr. 50. — Joseph Drouet : *L'Abbé de Saint-Pierre. L'Homme et l'œuvre.* Honoré Champion, 7 fr. 50. — Memento.

La librairie Hachette a publié une nouvelle édition de l'ouvrage de M. Joseph Fabre : **Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc.** C'est, on le sait, une traduction des textes latins édités par

Quicherat. On sait également que M. Joseph Fabre a donné, de la même façon, le « Procès de condamnation ». Un mot suffira pour rappeler la valeur de ces travaux connus : S'il est vrai que Jules Quicherat, comme l'a dit Michelet, a été le véritable historien de Jeanne d'Arc en éditant les procès-verbaux officiels des deux procès, M. Joseph Fabre, en traduisant en français ces textes, en donnant comme une Vulgate de cette bible, a fait rentrer dans le domaine national de la langue l'œuvre de l'illustre érudit. Continuateur de Quicherat : c'était, dans l'histoire de Jeanne d'Arc (après Siméon Luce), un beau et solide titre restant à prendre. Il appartient pleinement à M. Joseph Fabre, qui, en d'autres travaux, l'a de plus relevé d'une manière toute personnelle. — Nous n'insisterons pas sur les matières sans prix présentées par M. Joseph Fabre en un ordre judicieux, dont il est seul à savoir sans doute tout le labeur qu'il a coûté. Remarquons seulement le grand intérêt biographique des Dépositions. Cette nouvelle édition est augmentée de quatre nouveaux chapitres faisant suite aux études qui s'ajoutaient déjà à la traduction des textes. Ils sont une lecture utile, soit au point de vue historique (« La légende du secret du roi »), soit au point de vue de l'actualité (« La franc-maçonnerie française et son veto contre la fête de Jeanne d'Arc »).

Mentionnons ici, dans l'intérêt du groupement bibliographique, l'opuscule de M. Charles-Léon Bernardin sur **Les Bauffremont et Jeanne d'Arc**. M. Bernardin estime que l'histoire de Philibert de Bauffremont « éclaire l'histoire de Jeanne ». Mais les explications données à cet égard sont bien sommaires. « Domrémy explique Jeanne d'Arc », et Philibert de Bauffremont explique Domrémy, dont il est maître en qualité d'abbé de Mureau, et où, en quelque sorte, il incarne, ainsi que dans le pays au large, la fidélité au roi de France. Tout cela est possible. Ce n'est pas en une vingtaine de pages qu'on peut faire l'histoire vosgienne d'une famille comme celle des Bauffremont : mais ce peut être une « piste » ouverte.

Presque toutes les fois qu'un de nos grands spécialistes parle aujourd'hui de science historique, des conditions de cela, ou même des simples possibilités de cela, on a cette impression décourageante que, dans bien des cas, pareille science est impraticable. L'histoire de Charles-Quint, par exemple, est parmi ces sujets impossibles, c'est M. Morel-Fatio qui nous le dit. Aussi, faute de pouvoir établir une bibliographie générale raisonnée et une critique d'ensemble des sources, l'éminent spécialiste a-t-il dû, ici, « s'orienter à ses risques et périls » : et nous qui ne pouvons que nous attacher respectueusement à ses pas à travers cette « terra incognita » (O Robertson, que tu es loin !), nous allons nous borner à relever les dits pas. Dans cette première partie de l'**Historiographie de Charles-Quint**, M. Morel-Fatio donne d'abord une étude d'ensemble sur les

historiographes officiels, les Chronistes, *cronistas*, les uns, officiers du prince, chargés d'enregistrer ses faits et gestes, les autres, fonctionnaires publics, tenus d'écrire l'histoire générale de l'Espagne. Puis viennent des études particulières sur les principaux historiographes de Charles-Quint : Guevara, un peu hâbleur, « mendacissimus », avait déjà dit Heumann ; Sepùlveda, Andalou grave, plein de mérite comme historien ; l'Italien Paul Jove, qui ne fut pas historiographe proprement dit, mais dont l'influence s'exerça sur les principaux chronistes espagnols. Deux autres chapitres sont consacrés à divers historiographes de moindre importance, tels que, parmi les plus notables, Pedro Maxia, Alfonso de Ulloa, Girolamo Ruscelli. La dernière partie du volume (une bonne moitié, à vrai dire) donne la traduction française, d'après le texte portugais, des Mémoires de Charles-Quint. Dans une introduction préparant à l'étude de ce morceau, M. Morel-Fatio examine les questions historiques, bibliographiques et autres que ce document a suscitées. Les mémoires furent dictés en français, par l'empereur, à Van Male, qui, bien entendu, les mit congrûment en latin. Le texte français a disparu. Il ne reste, à cet égard, que la version portugaise faite en 1670 sur ce texte ; c'est cette version, imprimée en regard de la traduction française, qui a servi à M. Morel-Fatio. L'érudit belge Kervyn de Lettenhove (le même qui recensa les textes de Froissart) avait déjà donné une traduction française de ce texte portugais : il ressort des notes de M. Morel-Fatio qu'elle est défectueuse. La version de M. Morel-Fatio fournit une occasion nouvelle d'apprécier l'importance de ce document fameux, principalement en ce qui concerne la question religieuse. Complétée par les parties à paraître, où figureront Sandoval et divers chroniqueurs avec d'autres textes, l'œuvre de M. Morel-Fatio restera certainement comme l'une des plus importantes contributions apportées à l'histoire de Charles-Quint.

Mais quand nos grands érudits reviendront-ils un peu des gloires de l'archivisme, du chartisme, de la diplomatique, etc. ? Positivement, ils n'en reviennent pas. On dirait qu'ils ont découvert ces choses. Un historien ne fait que son métier en travaillant dans les dépôts d'archives. C'est tout simple ; c'est l'utilisation de moyens élémentaires. Cela devrait aller sans dire. Or, ces moyens sont en quelque sorte devenus le but. On attache vraiment trop d'importance à l'érudition, non pour l'usage à en faire, qui ne saurait être trop étendu, mais pour le rang qu'on lui donne, qui devrait être secondaire. Qu'est-ce qu'une « documentation » ? C'est l'échafaudage de l'édifice. Mais il arrive ceci, qu'il n'y a que des échafaudages, et point d'édifice. Quand sortira-t-on des discussions de textes, de sources, de bibliographies; quand se guérira-t-on de la boulimie documentaire? A quand la fin de l'Historiographie et le commencement de l'Histoire ?

Les **Notes et Documents pour servir à l'histoire d'Eustache Chapuys, ambassadeur de Charles-Quint**, réunis par M. Joseph Orsier, se rapportent surtout aux deux fondations de ce personnage : le Collège de Savoie, à Louvain (1551), et le Collège Chapuysien, à Annecy (1551). On trouvera de plus, parmi les Documents, les Lettres de provision perpétuelle instituant Eustache Chapuys abbé commendataire de l'Abbaye de Saint-Ange en Sicile (1545); ainsi que diverses pièces de procédure et de comptabilité relatives à son ambassade en Angleterre, où il servit très utilement, on le sait, de 1529 à 1545, la politique de Charles-Quint (affaire du divorce, conflits divers, et finalement traité d'alliance du 11 février 1543). M. J. Orsier donne quelques précisions sur la carrière diplomatique d'Eustache Chapuys. Avant d'entrer au service de Charles-Quint, il s'était signalé dans les affaires de l'Etat de Genève, comme Official de l'évêque Jean-Louis II de Savoie. Sur ces antécédents, M. Orsier groupe des renseignements et des notes utiles. L'une de celles-ci, surtout, est suggestive, celle où transparaît le conflit des pouvoirs à Genève, avant la Réforme. L'ensemble a la valeur d'un excellent mémoire biographique.

Pensant que l'étude des origines des Guerres de Religion, qui, nous dit-on, s'est trop poursuivie jusqu'ici sur le terrain confessionnel, moral, et non sur le terrain politique, n'avait pas toujours saisi les faits réels, M. Lucien Romier s'est posé deux questions principales : « Parmi quels événements et selon quelles causes s'est achevée la période politique qui précéda les guerres de religion? Quels furent, à la fin de cette période (1559), les partis agissants et quelle ligne ont-ils suivie ? » Or, en 1559, les Guerres d'Italie prennent fin. Ce sont donc les causes de cette fin que M. Romier étudie ici, « en suivant surtout l'action des partis français et en notant les signes de la période à venir ». De là le sous-titre : « Henri II et l'Italie » (1547-1555), qui précise, pour la première partie offerte aujourd'hui au public, la portée du titre : **Les Origines politiques des Guerres de Religion.**

Cette première partie, qui s'étend de l'avènement de Henri II jusqu'à l'abdication de Charles-Quint et à la trêve de Vaucelles, est donc une histoire de la politique italienne du successeur de François Ier, dans sa lutte contre Charles-Quint durant cette période. Cette politique, — qui elle-même a ses causes dans les rivalités des partis à la Cour de France, rivalités préalablement retracées par M. Romier, — se signale par les deux grandes crises qu'elle suscita en Italie : l'une dont les Farnèse, protégés par le Roi contre le Saint-Siège, furent les bénéficiaires; l'autre provoquée par la protection du Roi sur Sienne (conséquence de l'influence des Guises). Ce développement de la politique royale en Italie (M. Romier en a montré

les œuvres) fut arrêté par la paix de Vaucelles, suite de causes morales qui se retrouveront lors du traité de Cateau-Cambrésis, par lequel la France, conclut M. Romier, dut « payer de ses conquêtes le salut de l'orthodoxie catholique ». D'après ce rapide exposé, on peut voir déjà comment le Roi de France fut amené pour des raisons politiques (auxquelles nous ne pouvons nous empêcher, jusqu'à plus ample informé, de trouver un caractère assez négatif) (1) à se retourner, à l'intérieur, contre le Protestantisme.

A plan nouveau documentation nouvelle. On n'a point nié le mérite de celle-ci en général. Les archives de Paris, Lyon, Turin, Milan, Venise, Mantoue, Parme, Modène, Gênes, Bologne, Lucques, Florence, Sienne, Rome, Naples, Innsbruck, Vienne-en-Autriche, ont livré des textes grâce auxquels M. Lucien Romier a pu raconter les faits avec maints détails probants. L'œuvre de M. Lucien Romier est une des rares synthèses importantes que nous ayons eu à signaler depuis longtemps. Qu'il nous suffise d'en avoir indiqué rapidement l'économie.

§

Ce récit, **la Tragédie de Ravaillaç**, disent MM. Jérôme et Jean Tharaud, « n'a d'autre prétention que de remettre à leur place et dans l'ordre du temps les révélations sur lui-même que Ravaillac fit à ses juges ». « Place » est le mot, tout est ici bien à sa place, entre en composition selon une mesure exacte. Je ne verrais guère qu'un côté où la proportion soit, il me semble, un peu forcée, et ceci même en vue de l'équilibre de la composition, coup de pouce heureux, et sans doute même trop heureux. MM. Tharaud, pour accentuer probablement l'opposition des deux figures, du meurtrier et de la victime, nous ont, chez Henri IV, uniquement montré le vieux galant. Ayant laissé Ravaillac s'essayant aux énigmatiques mais infaillibles acheminements qui le mèneront, ainsi que par les méandres d'un labyrinthe, à la consommation de son crime, l'on nous annonce que nous allons voir maintenant « ce qui se passe au Louvre, et dans le cœur du Roi ». Voilà qui est intéressant. Placé comme elle est, au bon moment du récit, cette rubrique m'a fort sollicité. Je venais d'entrevoir la logique d'une destinée (Ravaillac); on allait maintenant me découvrir la logique d'une autre destinée (Henri IV). La chose allait se continuer en profondeur (sagesse politique d'Henri IV, cause de tant de haines, etc.). Elle se continue plutôt en roman. J'ai trouvé, au lieu de la psychologie espérée, une simplification extrême et une utilisation assez romanesque de l'histoire amoureuse de la princesse de Condé, et un vieux fou, le Vert-Galant, piaffant dans

(1) On pourrait en déduire une vue quelque peu tendancieuse : le salut du Catholicisme y apparaît, en somme, comme la cause de l'arrêt de la France à l'extérieur.

cette histoire. Pendant quoi Ravaillac chemine, avec une sûreté connue des mauvais anges, — ou des bons, MM. Tharaud ? — dans le labyrinthe de son destin parricide. L'on voit l'antithèse. D'aucuns la trouveront shakespearienne. C'est sans doute ma faute, si j'y trouve, quant à moi, un grain de facilité. Cette antithèse dure jusqu'au bout, MM. Tharaud n'ayant voulu « d'éclairage » que d'elle pour Henri IV. Tandis que s'éparpille par menus quartiers le cadavre du tragique supplicié dans la grand'ville furieuse, le Cœur du Roi Henri s'en va vers le sanctuaire de La Flèche, idéalement convoyé, ce galant Cœur, selon un dernier trait de MM. Tharaud, par les ombres des Amoureuses d'antan. Vous ne voulez pas de ces Ombres galantes, me diront les âmes sensibles : alors quel cortège testimonial y mettrez-vous, derrière le cœur du faune? Moi, mais ni Amoureuses, ni Pleureuses. Rien que l'Histoire, cette grande et forte Désenchantée, qui juge, au fond, que son Henri IV était bien dans la manière...

Mais les suffrages iront sans réserve à la façon dont les auteurs ont fixé la biographie de Ravaillac. Ici, tout est exact, mesuré, intimement compris. L'on sent que cela a dû se passer tout ainsi. La physionomie monstrueuse de cette existence est tracée avec un artistique désintéressement qui, aidé des documents, en assure la vérité. Cette vérité est telle encore, bien sûr, que plutôt que d'avoir affaire à un malheureux pareil, on se sauverait à l'autre bout du monde. Mais c'est une vérité... vraie, comme dirait M. de la Palice, non une vérité de convention. MM. Jérôme et Jean Tharaud ont montré comment un « beau » sentiment religieux avait pu, chez Ravaillac, se convertir en on ne sait quoi d'affreusement virulent, sous l'action d'un double poison, à savoir : les haines catholiques du temps et les haines personnelles de Ravaillac, celles-ci déposées dans cette pauvre tête par l'éducation de la misère. De là l'idée fixe de tuer Henri IV, roi demeuré huguenot pour les catholiques, et, de plus, figurant, pour Ravaillac, l'incarnation de la dureté sociale qu'il écrasait. C'est une raison assez suffisante pour que MM. Tharaud aient pu se dispenser de même discuter les hypothèses fameuses engageant dans le meurtre d'autres et bien plus hautes responsabilités.

Un parallèle avec Caserio s'indiquait. On n'a pas manqué de le faire, et j'y ai fort goûté comment, par des comparaisons parfaites, MM. Jérôme et Jean Tharaud ont pu mettre chacun à sa *date* les deux anarchistes. Eh ! bien, Ravaillac est encore d'une date plus... belle. Tout dégénère, même les monstres.

On trouve, certes, dans le choix de Lettres de Henri IV, publié par M. J. Nouaillac, sous le titre de **Henri IV raconté par lui-même**, on y trouve à coup sûr une fois de plus ce qu'on cherche communément dans ces Lettres : le vert-galant. Beaucoup

de gens ne les lisent que pour cela, et voilà qui donnerait raison à MM. Jérôme et Jean Tharaud. Mais il y a autre chose. Je ne nie nullement les gaillardises de cette correspondance, et la preuve c'est qu'en voici une : « Ma chère âme, écrit-il à la marquise de Verneuil, je vous renvoie votre haquenée avec grand regret que ce soit un peu boiteuse. Mais La Tour a dit que ce ne serait rien, de deux jours ou trois de repos. Vous devez penser, mon âme, combien je l'aime pour porter, comme elle fait, tout mon bonheur, et peut-être lui donner exemple de si doux mouvements aux chevauchées d'amour. Ne vous en fâchez pas, ma chère âme, c'est encore propos d'homme de guerre, mais qui bien voudrait ne plus l'être, et signer le traité de paix... Attendez donc à voir derrière votre haquenée accourir un cheval, lequel aura au ventre l'éperon qu'a son maître au cœur. »

Mais il y a autre chose, avons-nous dit. Voici, comme transition, une galanterie politique, « roublardise » et « blague » mêlées : « Madame, écrit-il à la reine Elisabeth d'Angleterre, vieille virago monumentale, Madame, je ne sais si je me dois excuser envers vous, et vous demander pardon comme d'un péché commis contre votre volonté d'avoir retenu le beau portrait que l'on m'a voulu faire croire que vous envoyez à ma sœur... Si j'ai fait faute, je me promets que vous en êtes la principale cause ; car la représentation d'une si grande beauté (!) est une trop forte tentation à qui aime et révère le sujet, pour préférer le plaisir d'autrui au sien... Mais je laisserai ces excuses, pour la persuasion que je me suis faite en la contemplation (!!) de ce que l'art s'est voulu efforcer de rendre admirable à ceux qui n'ont eu l'heur d'en voir le naturel (en quoi je confesse avoir aussi commis le péché d'envie contre le peintre qui l'a portrait), que le portrait, comme ayant quelque esprit divinement infus, a consenti à mon désir de n'en permettre la possession à un autre. » Comme je vois le Gascon rire dans sa barbe en se payant la tête, — la tête parcheminée, — de la vieille Maid, que ses dames d'atour, — qui se la payaient aussi, — accommodaient avec du rouge sur le nez et du blanc sur les joues, qu'elle avait peut-être alors qu'elle lisait ce madrigal impayable dont sa vanité avalait sans sourciller les bourdes.

Galanterie amoureuse, galanterie politique; et voici maintenant le vrai ton, le ton de maître. Qui veut l'entendre n'a qu'à lire les deux harangues aux députés de Toulouse et aux députés de Bordeaux, Parlementaires qui faisaient les fortes têtes, et renâclaient, pour n'en pas perdre l'habitude, lors de la vérification de l'Edit de Nantes : « C'est chose étrange que ne pouvez chasser vos mauvaises volontés, j'aperçois bien que vous avez encore de l'Espagnol dedans le ventre... Je ne suis pas aveugle, j'y vois clair; je veux que ceux de la religion vivent en paix en mon royaume et soient capables d'entrer aux charges, non pour ce qu'ils sont de la

religion, mais d'autant qu'ils ont été fidèles serviteurs à moi et à la couronne de France. Je veux être obéi. Il est temps que nous tous, saouls de guerre, devenions sages à nos dépens. » Et aux parlementaires de Bordeaux qui l'ont surpris jouant avec ses enfants : « Ne trouvez point étrange de me voir ici folâtrer avec ces petits enfants; je sais faire les enfants et défaire les hommes. » Le voit-on secouer prestement la faiblesse et la puérilité paternelles pour faire front? Et quelle mercuriale là-dessus! Mais la place manque. M. J. Nouaillac, qui naguère étudia si consciencieusement l'un des ministres de Henri IV, Villeroy, a pris, comme on peut le voir par ces brefs extraits, un bon moyen pour nous montrer maintenant, après le serviteur, le Maître : la publication de ce choix de lettres.

L'abbé de Saint-Pierre (1658-1743) eut une réputation solidement établie d'utopiste, au sens le plus immédiat du mot, qu'on traduit aujourd'hui par « raseur ». Le cardinal Dubois appelait indulgemment ses projets « les rêves d'un honnête homme ». Philanthrope et théoricien, il a créé deux mots : « bienfaisance », qui est resté (ce qui est quelque chose) et « polysynodie », fameusement pédant pour désigner simplement l'institution de divers Conseils près les Ministères. Ce digne homme eut aussi, lui premier, l'idée de l'arbitrage international. Il vaudrait mieux, pour cette idée, que le tribunal de La Haye n'ait pas montré ce qu'elle peut donner (et encore à la longue!) : du vent. On trouvera tout cela et d'autres choses dans les **Annales Politiques** (1658-1740), dont M. Joseph Drouet a publié une nouvelle édition. Ce consciencieux travail critique et la non moins consciencieuse biographie de l'**Abbé de Saint-Pierre** réussiront-ils à donner quelque valeur à cette figure, abîmée, par le côté où elle touchait à la terre, sous les rires des contemporains, et perdue, par les hautes parties où elle touchait au ciel, dans les nuages de l'utopie? Si l'érudition contemporaine n'était si souvent indifférente au contenu intellectuel des sujets qu'elle traite, M. Drouet aurait cherché mieux que l'Abbé de Saint-Pierre. Lui-même a l'air d'en convenir. Pour l'homme, il renvoie au portrait peu flatteur qu'a tracé de lui La Bruyère sous le nom de Mopse (p. VII de l'Introduction aux *Annales*). Pour le publiciste, d'une ductilité extrême, esprit girouette, sauf les utopies immuables et distantes comme les étoiles fixes, qui, de son propre aveu, n'avait « que des opinions provisionnelles qu'il gardait en attendant qu'on lui eût démontré le contraire », M. Drouet le juge ainsi : « S'il était bien placé pour voir, le lecteur ne s'en aperçoit guère et il serait inutile de chercher dans les *Annales* des révélations. » Ou bien : « On s'étonne de voir si brièvement exposés certains événements très importants qui avaient trait aux questions économiques. » Ou encore : « Quand on lit le journal de Barbier, on est effrayé de ces révélations sur les désordres

et les pillages qui furent la suite du Système (de Law). Celui qui ne consulterait que les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre ne se douterait même pas de ces événements. » Dans l'ouvrage biographique M. Drouet a le mérite, malgré les dimensions du volume, de ne pas exagérer le personnage, « bien que les théories humanitaires et économiques, dont il s'était fait le missionnaire, commencent à entrer dans le domaine pratique ». Hum! L'humanitarisme, au moins, subit une éclipse, une reposante éclipse. Je ne crois pas que la remarque de M. Drouet puisse conjurer l'oubli où gisent les ouvrages de l'Abbé de Saint-Pierre. Mais quel bon sujet de thèse que ce brave homme! Rien de meilleur pour les déploiements érudits, pour l'application des méthodes, que ces figures effacées. On consultera d'ailleurs utilement ces deux volumes. Y joindre, un peu comme le levain dans la pâte, la piquante étude de Saint-Beuve (*Causeries du Lundi*, t. XV).

Memento. — *Revue des Curiosités révolutionnaires* (nos de janvier février, mars 1913). P. Berlier : La mort du Roi et l'opinion. Otto Friedrichs : Le premier consul à Bruxelles en l'an XI. J. D.: Les papiers du patriote Palloy. Commandant de Gain : Châlier, le Marat de Lyon. — L. M. : « De la bibliothèque de feu M. le maréchal d'Essling », avec une gravure hors texte et un fac-simile dans le texte. Pierre Bart : Pour menacer Danton. Hector Fleischmann : Petits Mémoires inédits d'un royaliste intégral qui eut des malheurs. — Quatre lettres inédites de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, communiquées par M. le Baron Pierre de Bourgoing. Hector Fleischmann : Suite et fin des petits mémoires inédits d'un royaliste intégral. Max Daireaux: A la mémoire de Hoche. Dans les trois numéros : Lettres et documents inédits. Curiosités révolutionnaires.

Revue du Midi (Nos des 15 février, 15 mars, 15 avril 1913). « F. Bruneton. Olympie (récit de voyage suivi d'une lettre d'un soldat grec de 1913). — L. Bascoul : Un lieutenant du roi voulut se faire ermite. Abbé Sautel : Les fouilles du théâtre de Vaison. — Yrondelle : Autour du théâtre d'Orange. L. Bascoul : Un lieutenant du roi voulut se faire ermite (*suite*). Dans les trois numéros, *suite* de l'étude de M. Prosper Falgairolle sur « Le Château et la baronnie de Vauvert ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Havelock Ellis : *La Sélection sexuelle chez l'homme* (Toucher, Odorat, Ouïe, Vision), édition française, revue et augmentée par l'auteur, traduit par A. Van Gennep, Collection d'auteurs étrangers, Mercure de France, 5 fr.

M. Havelock Ellis continue la publication de ses remarquables études de psychologie sexuelle. Le quatrième volume de l'édition du *Mercure de France* a paru à la fin de 1912, toujours par les soins de M. A. Van Gennep. Les trois premiers volumes avaient pour sujets: la pudeur, la périodicité sexuelle, l'auto-érotisme ; l'inversion

sexuelle ; l'impulsion sexuelle ; le présent volume est intitulé : **la Sélection sexuelle chez l'homme.**

Les ouvrages de M. Havelock Ellis touchent à des domaines variés : la psychologie, la philosophie, l'ethnographie, la médecine, la biologie. Il en a déjà été question dans des rubriques diverses ; pour la première fois, j'en parle dans le mouvement scientifique, l'éminent auteur anglais nous présentant son livre comme un ouvrage de science.

Il est curieux de constater qu'au moment où les biologistes abandonnent la théorie de la sélection naturelle et déclarent même que celle-ci a fait faillite, les psychologues s'emparent de cette théorie, et en font en quelque sorte la base de leurs études. Des auteurs en vogue, les professeurs Baldwin et Claparède, peuvent être cités comme exemples. M. Havelock Ellis paraît également convaincu de l'efficacité de la sélection naturelle et de la sélection sexuelle, car il déclare : « La sélection sexuelle n'est plus une hypothèse sur la vérité de laquelle il soit possible d'éprouver des doutes : elle est un fait évident. » Il la considère comme un procès psychologique qu'il faut aborder du côté psychologique. « Tout obscurs que demeurent encore les aspects psychologiques de la sélection sexuelle, ils sont pleins d'intérêt, car ils nous révèlent les côtés les plus intimes de l'évolution humaine. » Pour H. Ellis, Darwin fit du tort à un principe essentiellement bon, en y introduisant une confusion psychologique par laquelle les stimuli sensoriels psychologiques, qui opèrent la sélection sexuelle, étaient considérés comme équivalents aux préférences esthétiques. L'amour ne serait une réponse à la beauté qu'à un degré limité. « La beauté est bien plutôt un nom pour le complexe de stimuli qui éveillent l'amour de la manière la plus efficace. » En analysant les stimuli à l'amour quand ils proviennent d'une personne du sexe opposé, nous trouverons qu'ils sont tous des influences qui agissent par l'intermédiaire de quatre sens : le toucher, l'odorat, l'ouïe, et au-dessus de tous, la vision.

M. Havelock Ellis exclut le goût et il établit la hiérarchie suivante entre les autres sens :

Des quatre sens — le toucher, l'odorat, l'ouïe et la vue — qui sont impliqués ici, le toucher est le plus primitif, et on peut dire le plus important, tout en étant d'habitude le dernier qui se fasse ressentir. L'odorat, qui occupe la place principale chez plusieurs animaux, est relativement de moindre importance, quoique d'intérêt considérable ; chez l'homme, il est cependant moins intime et moins décisif que le toucher. La vue occupe une position intermédiaire, et, pour cette raison, ainsi qu'à cause du rôle considérable joué par la vue en général et dans l'art, c'est le plus important de tous les sens d'un point vue sexuel seulement humain. Quant à l'ouïe, c'est

le sens le moins actif de tous sur l'impulsion sexuelle ; lorsqu'il entre en jeu, il attire l'attention le premier, parce qu'il agit à distance.

Le sens du toucher occuperait la première place par rapport aux émotions sexuelles. L'auteur montre l'approche sexuelle produite par le toucher et l'hyperesthésie sexuelle au toucher. Un chapitre curieux est celui relatif à la sensibilité au chatouillement. En Islande, raconte Margarethe Filhès, on reconnaît si un jeune homme est pur et si une fille est vierge par leur sensibilité au chatouillement. On considère qu'il est de mauvais augure s'ils l'ont perdue. M. H. Ellis a fait des observations qui viennent confirmer cette opinion. Les femmes mariées lui ont raconté avoir constaté qu'après le mariage elles n'étaient plus sensibles au chatouillement sous les bras et aux seins, bien qu'avant le mariage tout chatouillement ou tout attouchement à ces endroits, surtout par un homme, leur était insupportable. Les médecins observent souvent que les femmes mariées ne sont pas chatouilleuses pendant l'auscultation et la percussion de la poitrine, mais que chez les jeunes filles il en est souvent autrement. L'auteur tente l'explication suivante :

La sensibilité chez les vierges est peut-être l'auto-protection de la Nature contre la séduction et les propositions sexuelles, et la jeune fille qui, par instinct, désire cacher ses aisselles, ses seins et d'autres endroits sensibles, fait son possible pour éviter qu'on touche à ces endroits. La femme mariée qui aime un homme ne cache pas ces parties du corps, car elle répond aux propositions que l'homme lui fait ; elle n'a plus besoin d'être chatouilleuse comme une protection contre l'agression sexuelle.

C'est là une explication finaliste que nous ne saurions admettre.

Il est ensuite question du baiser, de l'allaitement et de l'émotion sexuelle, du bain et de la propreté.

§

Après le toucher, l'auteur étudie l'odorat, et s'étend longuement sur les odeurs du corps humain. Les divers peuples, les diverses races ont des odeurs différentes. Les Négresses du Congo auraient un faible « goût de noisette » plutôt agréable ; les femmes des Mombuttu posséderaient un fort parfum de Gorgonzola ; l'odeur des Australiens, moins forte que celle des Nègres, a été décrite comme une odeur phosphorique ; les Chinois dégagent une odeur de musc ; les Européens ne sont pas sans odeur ; chez eux, on peut arriver à apprécier des différences suivant les individus, les âges, les états sexuels. Il y a des cas où l'odeur individuelle devient très prononcée. Alexandre le Grand exhalait une odeur suave, qui imprégnait ses vêtements. L'odeur d'un enfant est celle de l'acide butyrique, tandis que l'odeur des gens âgés ressemble à celle des feuilles mor-

tes. Les femmes peuvent témoigner que l'homme émet souvent une odeur pendant l'excitation sexuelle, l'odeur de beurre rance, ou de chloroforme ; l'odeur pourrait persister plusieurs heures.

On affirme que saint Philippe de Neri avait la faculté de reconnaître un homme chaste d'après son odeur; souvent il découvrit la nature non chaste des pénitents avant la confession. L'odeur de l'impudicité lui était si désagréable qu'il était contraint de tenir sa main ou son mouchoir devant le nez, faisant poliment son possible pour déguiser cette répulsion. On raconte des choses identiques de plusieurs autres saints.

Il y a des femmes qui émettent une odeur spéciale, soit pendant la menstruation, soit pendant l'excitation sexuelle. Ce peut être une odeur de chloroforme, une odeur de cuir, une odeur de chèvre, une odeur de rose. On a rapporté le cas d'une femme qui émit cette dernière odeur pendant deux jours après l'acte sexuel. A Prague, un moine pouvait reconnaître à l'odeur la chasteté des femmes qui l'approchaient.

La sensibilité aux odeurs varie beaucoup selon les individus. Un grand nombre de neurasthéniques sont particulièrement sensibles aux influences olfactives. Beaucoup de poètes et de romanciers éminents, surtout en France, paraissent être dans le même cas. Baudelaire a décrit l'importance imaginative et émotionnelle des odeurs ; il n'y a pas de doute que le sens de l'odorat ait joué chez lui un rôle très important. N'a-t-il pas dit lui-même : « Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique » ?

Huysmans a insisté dans ses romans sur les odeurs, autant sur celles d'une origine personnelle que sur les parfums. Il en parle avec une grande précision. Il a consacré, en outre, un de ses *Croquis parisiens* (1880), celui qui porte le titre « le Gousset », aux odeurs multiples des aisselles des femmes. Il raconte qu'il a observé cette odeur à la campagne, derrière un groupe de glaneuses sous le soleil ardent. Le parfum est excessif et terrible, il attaque les narines comme une bouteille débouchée de chlore ; on en est saisi, les membranes muqueuses sont irritées par cette odeur rude qui a quelque ressemblance avec le parfum du canard sauvage assaisonné d'olives et avec l'odeur âpre de l'échalotte. « En somme, l'émanation n'était pas mauvaise ou répugnante ; elle se joignait, comme une chose anticipée, aux odeurs formidables du paysage ; c'était la note pure qui, avec le cri de chaleur des animaux humains, complétait la mélodie odorante des animaux et des bois. » Le même auteur parle ensuite du parfum des bras féminins au bal. « Là, l'arome est celui de la valériane ammoniacée, de l'urine chlorinée, parfois accentué d'une manière brutale, et même avec un faible parfum d'acide prussique, avec une légère bouffée de pêches trop mûres. » Mais ces « boîtes à épices », dit Huysmans en continuant, sont plus séduisantes, lorsque leur parfum est filtré par les vêtements... Autant la couleur des cheveux peut changer, autant varie

l'odeur de l'aisselle : sa gamme couvre la série entière des odeurs, atteint le parfum obstiné du syringa et du sureau, et rappelle parfois le doux parfum des doigts qui ont tenu une cigarette. L'aisselle est audacieuse et parfois fatigante chez la brune et la femme noire, elle est impétueuse et pénétrante chez la rousse, elle est capiteuse comme certains vins sucrés chez les blondes.

Si les odeurs paraissent jouer un rôle important dans la vie de certains hommes, du point de vue de la sélection elles n'auraient, d'après M. Ellis, qu'un rôle secondaire.

§

La vision est le plus esthétique de nos sens ; aussi, du point de vue de la sélection sexuelle, ce serait le sens suprême. L'auteur essaie une analyse de la conception de beauté considérée comme un appel sexuel à l'esprit humain. A l'origine, la beauté consisterait en une certaine mesure dans une exagération des caractères sexuels. « D'un point de vue primitif, une personne sexuellement désirable et attrayante est une personne dont les caractères sexuels sont, soit naturellement prononcés, soit accentués d'une manière artificielle. La femme belle est une femme qui possède, comme le dit Chaucer, un large derrière et des seins ronds et grands, c'est-à-dire que c'est la femme qui est visiblement le mieux conformée pour produire des enfants et pour les allaiter. » Pour Havelock Ellis, les éléments de la beauté sont fournis généralement par les caractères sexuels secondaires ; les caractères sexuels primaires sont inesthétiques ; par suite des nécessités physiologiques, ils ont retenu leurs caractères primitifs et n'ont pu subir de grandes modifications par la sélection sexuelle ou par la sélection naturelle.

Voici, pour terminer, d'après Stratz, et aussi d'après H. Ellis, les caractères de la beauté du corps féminin :

1° Structure délicate des os. 2° Des formes et des seins arrondis. 3° Bassin large. 4° Chevelure longue et abondante. 5° Limite basse et étroite des poils pubiques. 6° Peu de poils aux aisselles. 7° Pas de poils sur le corps. 8° Peau délicate. 9° Crâne arrondi. 10° Face petite. 11° Orbites grands. 12° Sourcils hauts et minces. 13° Mâchoire inférieure basse et petite. 14° Transition douce de la joue au cou. 15° Cou arrondi. 16° Poignet mince. 17° Main petite avec index long. 18° Epaules arrondies. 19° Clavicule petite et droite. 20° Thorax petit et long. 21° Taille mince. 22° Sacrum creux. 23° Fesses proéminentes et arrondies. 24° Des plis sacraux. 25 Des cuisses rondes et fortes. 26° Arche pubique basse et obtuse. 27° Contours doux du genou. 28° Mollets arrondis. 29° Cheville mince. 30° Doigts des pieds petits. 31° Le second doigt du pied long et le cinquième court. 32° Dents incisives du milieu larges.

Mais n'oublions pas que cette conception de la beauté repose sur celle de la sélection, c'est-à-dire sur une base peu solide, si l'on en croit les biologistes modernes. En effet, même ceux qui se disent darwiniens, admettent aujourd'hui que la sélection, aussi bien naturelle que sexuelle, n'a nullement le pouvoir de créer des caractères nouveaux, favorables pour la conservation de l'individu ou de l'espèce.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Ad. Cureau : *Les Sociétés primitives de l'Afrique Equatoriale*, 8° carré, 420 pages, 9 fig., 18 planches, 1 carte hors texte, Paris, A. Colin, 1913, 6 francs. — *Festskrift tillegnad Eduard Westermarck dem 20 november 1912*, 4°, 304 pages, Helsingfors, J. Simel.

Médecin, biologiste, fonctionnaire colonial, aujourd'hui gouverneur honoraire, M. A. Cureau a vécu près de vingt ans au Congo français, a vu de près toutes ses populations, a appris plusieurs dialectes bantous et nous donne dans ce volume le résultat de ses recherches comparatives sur les **Sociétés primitives de l'Afrique Equatoriale** : d'un mot, c'est un livre excellent à bien des points de vue, et même par son style alerte et imagé, toujours précis, toujours entraînant, et où les termes techniques sont enchâssés avec une adresse peu commune.

Quant aux idées mises en valeur et aux constatations générales, je ne connais rien dans la littérature ethnographique qui approche de ce livre-ci. Les ouvrages ne manquent pas, qui traitent de l'âme nègre, ou des sociétés nègres; mais leurs auteurs, ou bien transposaient leur propre psychologie, ou bien n'avaient fait que passer dans le pays, ou encore n'avaient que systématisé les observations d'autrui. M. Cureau, lui, a vu et a voulu voir. Aussi pose-t-il dès le début bien des restrictions nécessaires et ne s'asservit-il à aucune théorie unilatérale, ni à celle de la race (car il n'a dans l'anthropologie qu'une confiance limitée), ni à celle de la langue (car il constate l'indépendance de la race et du dialecte), ni à celle du climat (car il a vu le nègre, quoique soumis au milieu naturel, lutter assez contre ce milieu pour s'en affranchir dans une grande mesure). M. Cureau, qui se méfie des savants de cabinet et des théoriciens, a cependant lu leurs ouvrages : son mérite, c'est d'avoir trouvé l'équilibre qui conditionne toute bonne synthèse.

Le premier livre donne une description du milieu général, à savoir la succession de la périphérie au centre des plateaux en escalier qui forment le noyau du continent africain ; là vivent trois couches de populations entremêlées, les Pygmées (Watwa, etc.), les nègres dits Bantous et au nord des races hamito-berbéro-sémitiques ou blanches.

Le deuxième livre est consacré à l'individu : pour le comprendre,

il faut éviter de lui appliquer nos propres normes d'évaluation : « telle ligne de conduite, tel trait de mœurs, vu à travers notre optique particulière, pouvant paraître absurdes, extravagants, immoraux. Cependant ils sont toujours logiques au regard des motifs qui ont conduit leur auteur, mais qui échappent à notre mode spécial de vision... Les nègres [vivent] dans une sphère psychologique très étroite, qui contraste avec la mentalité compliquée des civilisés » (p. 24) ; donc, pour les comprendre, il faut simplifier notre propre psychologie d'observateurs. Mais voici qui me paraît absolument inexact : « Le vocabulaire parlé est le miroir le plus fidèle d'un peuple : car il en est le produit immédiat ; il y a identité et superposition parfaite entre l'idiome et l'esprit qui l'a créé » (p. 6). On s'étonne de voir cette affirmation catégorique chez un auteur qui, si on le pressait, avouerait sans doute que le vocabulaire et « l'idiome » s'imposent du dehors et que, par exemple, on ne voit pas en quoi le français répond exactement aux mentalités de chacune des neuf ou dix races (depuis l'époque préhistorique) qui ont peuplé la France. Pour moi, la langue n'est qu'un chapeau ; je ne dis même pas un justaucorps ni un pantalon, le plus indispensable des vêtements. Au surplus, je discuterai ce rapport entre la mentalité et la langue une autre fois. Et j'en reviens à M. Cureau.

Hommes des bois ; hommes des plaines : voilà les deux grandes divisions ; ce sont, dit l'auteur, « deux espèces géographiques comme deux espèces psychologiques ». Le type de l'homme des bois, c'est le Fang ; et d'abord, quelle jolie description du sous-bois africain, pages 28 et suivantes ! La sensibilité externe des nègres est inférieure à celle de l'Européen ; « la vue et l'ouïe ne possèdent aucune des merveilleuses facultés dont les voyageurs et romanciers ont doté les sauvages » (p. 37). A propos de l'anthropophagie, cette excellente remarque : « Quoi qu'on en ait dit, il n'y a rien de commun entre le Nègre mangeur d'hommes et notre dégénéré criminel... deux types, placés l'un à la naissance, l'autre à la décadence des sociétés ; le premier est un produit normal et sain. »

La psychologie du nègre se caractérise par une étonnante mobilité du caractère, une soumission végétative au destin, bon ou mauvais, une sentimentalité peu développée (bien que l'amour maternel soit aussi absolu qu'ailleurs). M. Cureau montre combien, dans cette nature tropicale et avec cette dispersion des centres habités, l'égocentrisme est normal ; au surplus « l'esprit de l'homme, même noir, est pétri d'inconséquences et de contradictions ». L'idée de vérité et de véracité est inconnue du Noir : en quoi serait-ce un crime ? Le « Nègre n'est point paresseux, il est seulement inoccupé et n'a aucun motif pour travailler davantage ». Il est prodigue et jouit du moment ; pourquoi pas ? à quoi bon « amasser des trésors que l'humidité pour-

rira, que les mandibules du termite réduiront en poussière... ? Thésauriser serait une folie... Le Nègre n'est ni gai, ni enjoué, ni drôle; il est plutôt mélancolique... sauf les populations riveraines du haut Oubanghi et les Sandé de la Haute Sanga », qui chantent, rient, montent des scies. Je cite textuellement le Dr Cureau ; je ne veux pas qu'on croie que j'interviens. Car je suis de ceux, sans doute, dont l'auteur n'estime guère l'opinion, comme « ethnographes de cabinet ».

Pourtant, au chapitre IX je ferais une grave objection ; l'auteur y traite de l'intelligence du Nègre ; et il ne lui reconnaît qu'un seul degré, mais trois degrés (inférieure, moyenne et supérieure) à celle de l'Européen. Chez le Nègre, développement rapide jusqu'à la puberté, puis chute presque aussi rapide et arrêt de développement. Mais voici qu'après avoir lu et relu ce chapitre, j'hésite ; il y aurait trop à discuter, car cette fois l'auteur nous ressasse les lieux communs, sans voir qu'il a confondu l'intelligence et l'instruction ; les citations de coqs-à-l'âne des lettres écrites en français par de jeunes Nègres ne prouvent rien. Il s'agissait en somme de savoir si les Nègres perçoivent des rapports, et inventent des rapports nouveaux entre les choses de leur propre milieu. Même la « statistique des idées d'après les vocabulaires » est illusoire ; l'expérience faite sur les langues aryennes, et même sur la langue d'Homère, dans ce sens a conduit à de piètres résultats. Inutile de recommencer avec les langues sauvages. En comptant les radicaux bantous avec leurs dérivés par affixation, « on peut évaluer à 2.500 ou 3.000 idées au maximum le bagage intellectuel des Nègres les plus avancés de l'Afrique Equatoriale ; c'est à peine le dixième des mots de la langue française. » Bah ! Avec ce système d'évaluation, les Arabes instruits auraient près de 180.000 idées ! Le chapitre consacré au pouvoir d'abstraction et de généralisation est aussi fondé sur l'étude linguistique. M. Cureau parle trop souvent de l'inconscient pour ne pas admettre que toute langue n'est qu'une technique minima, et non pas un maximum technologique. Bref, tout ce chapitre me paraît contradictoire avec l'attitude d'évaluation de l'auteur dans le reste du livre. Il a cédé, ici, au préjugé, né au XIXe siècle, qui fait de la linguistique une clef d'explication psychologique : il faut renverser les termes.

Me voilà seulement parvenu à la page 96. Si je continue, ma chronique mangera toutes les autres. Donc, résumons le reste : livre trois : la société, c'est-à-dire : *a*) la famille ; *b*) le village comme être physique, comme être vivant, comme être sensible, comme être organisé et comme être moral (croyances et religions) ; *c*) les organisations sociales supérieures au village. Tout de même, pour le chapitre sur les tabous et interdictions, M. Cureau aurait dû faire un peu

d'histoire comparée des religions ; le mécanisme de cette institution est bien connu ; les interdictions ne dépendent pas du tout du hasard et c'est précisément ici que la généralisation était le plus facile ; le classement proposé p. 378 est fondé sur des ressemblances extérieures, mais non sur les mécanismes psychiques et sociaux fondamentaux. De même, ce qui est dit des ngangas ou sorciers magiciens pouvait être autrement arrangé. Puis, je ne vois pas en quoi le système des initiations et des sociétés secrètes est incompréhensible et incohérent. Il ne suffisait pas de citer l'opuscule, au surplus très imparfait, de M. de Gonghe ; ces faits ne sont pas spécifiquement africains centraux, mais universels. Je crains de renvoyer M. Cureau à mes *Rites de Passage :* mais du moins pourra-t-il constater en lisant *The life of a south african tribe*, de Henri Junod, que ce mécanisme, ici aussi, est aisément intelligible.

A tout prendre, le livre de M. Cureau constitue un énorme progrès ; il faut éviter de tout prendre à la lettre, il faut se dire avec Mérimée : « Souviens-toi de te méfier. » C'est d'ailleurs ce qu'il faut se dire avec tous les livres, et aussi avec mes chroniques, peut-être.

§

On trouvera dans la **Festskrift en l'honneur d'Edouard Westermarck** plusieurs mémoires très importants pour l'ethnographie générale : de A.C. Haddon, une étude comparée sur les divers types de maison en Nouvelle-Guinée ; de Gunnar Landtman une analyse du thème du Voyage du Mort dans le folklore de certains Papous ; de B. Malinowski, un examen de l'aspect économique des cérémonies Intichiuma dans l'Australie Centrale, qui ne fait guère que développer un article de Spencer sur ce sujet ; de M. H. Rivers, un très curieux mémoire sur la disparition de certains arts et de certaines techniques ; c'est la première fois qu'on examine de près, avec des faits précis à l'appui, ce grand problème de la régression culturelle chez les divers peuples. Le fait est indéniable ; le mérite de Rivers c'est d'avoir mis en lumière les facteurs qui sont en jeu dans ce mécanisme. L'article sur quelques superstitions militaires de R. Nolsti est assez superficiel ; celui de Rod-Elander sur le clan comme unité locale dans la société réintroduit la vieille confusion entre tribu, gens, clan, et classe exogamique. La plupart des autres articles sont en suédois ; il n'y en a pas un seul en français ; sans doute, les Finlandais n'admettent-ils pas que Westermarck puisse être connu en France. Son volume sur le mariage, qui fit sensation, est aujourd'hui bien dépassé. Mais on a signalé ici l'importance de ses deux volumes sur *The origin and development of the moral ideas*, qui valent à eux seuls toute une encyclopédie. Tardivement, nous apportons donc ici notre hommage, aussi, à l'illustre savant finlandais, qui

vient de passer plusieurs années au Maroc et prépare sur les peuples de ce pays une monographie qu'on attend avec impatience.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieut.-Col. A. Grouard : *La Guerre éventuelle*, Chapelot, in-18. — Lieut.-Col. Montaigne, *Vaincre*, Berger-Levrault, 3 vol. in-8.— Com. : L. Var : *Campagne du capitaine Marcel en Espagne (1808-14)*, avec notes et un portrait, Plon, in-18. — Lieut. H. Wagner : *Vers la victoire avec les armées Bulgares*, in-8, Berger-Levrault. — Major Von Hochwœchter : *Au feu avec les Turcs*, in-8, Berger-Levrault. — Stéphane Lauzanne : *Au chevet de la Turquie*, quarante jours de guerre, Fayard, in-18. — Alain de Penennrun : *Feuilles de routes bulgares*, Chapelot, in-18. — Lieut.-Col. breveté Boucabeille : *La guerre Turco-Balkanique (1912)*, Chapelot, in-8. — Cap. Loizeau et E.V. Touchard : *La Guerre des Balkans. Esquisse générale des opérations. La maîtrise de l'Adriatique*, Berger-Levrault in-8. — Mémento.

Voici un livre, **La Guerre éventuelle**, du lieutenant-colonel Grouard, qui doit éveiller la curiosité de tous ceux qui, ayant déserté leur tour d'ivoire, se prennent à vivre, avec une passion grandissante, la vie de leur pays. Ce livre se propose, en effet, d'étudier « les conditions essentielles auxquelles doit satisfaire tout bon projet d'opérations contre l'Allemagne ». C'est précisément l'endroit où le bât nous blesse. Il y a deux courants, dans l'opinion française, qui après avoir longtemps suivi une route commune, divergent aujourd'hui : l'un, celui des anciens dont les rangs s'éclaircissent de jour en jour, ne charrie que des paroles de paix. C'est tout le jus, exprimé, du vieux citron « *si vis pacem...* » Il n'en reste rien, sinon des armements formidables, bric-à-brac guerrier, dont on révise les pièces le plus souvent possible, mais qui, dans la pensée de ses créateurs, ne doit jamais servir. Bons apôtres, ceux-ci, tout en bourrant d'explosifs leurs poches profondes, n'ont que des paroles doucereuses et se mettent à plat ventre dès l'apparition d'un point noir à l'horizon. Le second courant, qui diverge aujourd'hui du premier, s'ordonne comme un fleuve majestueux portant les espoirs des générations qui grandissent. Tout vient à son heure et si j'en voulais trouver un signe certain, je le prendrais dans ce magnifique ouvrage, labeur de toute une existence, que le lieutenant-colonel Montaigne intitule **Vaincre**, parce que ce mot, mieux que tout autre, symbolise les aspirations qui ont poussé à élaborer, heure par heure, cette *esquisse d'une Doctrine de la Guerre*. Reprenant à son compte, en la rajeunissant, la mâle doctrine de Dragomiroff et du g. Cardot, le lieutenant-colonel Montaigne l'a condensée en un acte de foi vibrant dont il faut citer les termes essentiels :

La force matérielle — nombre de soldats, excellence de l'armement, accumulation des forteresses — tout cela n'est rien sans l'intelligence qui organise, instruit, prépare et emploie.

La force intellectuelle — organisation, instruction, habileté manœuvrière, — tout cela n'est rien sans le souffle vital qui crée une haine capable d'action, de pensée et de sacrifice.

Que vos soldats soient nombreux comme les grains de sable du désert ; qu'ils aient les fusils les plus rapides et les canons les plus puissants ; qu'ils soient commandés par les plus vastes génies — cette armée, s'il y a abandon des cœurs, est vouée à la défaite ; elle sera balayée par le vent des paniques.

La force guerrière n'existe pas sans la force morale.

Je regrette de ne pouvoir insister davantage sur un ouvrage aussi capital. Je l'eusse préféré plus condensé, dépouillé de toutes les considérations à côté, que l'on peut trouver dans des traités spéciaux, et qui cachent la force de sa sève. Mais je suis tout à fait d'accord avec le lieutenant-colonel Montaigne : la guerre n'est agissante que par la force morale. C'est pourquoi, il y a peu de gens capables de la conduire et qu'à partir d'un certain moment beaucoup de chefs y deviennent impuissants, parce qu'ils ont perdu la foi, qui transporte les montagnes.

Revenons au petit livre serré, précis, du lieutenant-colonel Grouard.

Ce dernier n'est pas un nouveau venu ; il compte de nombreux chevrons dans la littérature militaire. Depuis de longues années, il s'est consacré, dans une retraite volontaire, a des études stratégiques, dont quelques-unes sont devenues classiques, telle sa *Campagne de 1813 et les Lignes intérieures*. Son étude n'est donc pas le fruit d'une improvisation de circonstance ; elle est le résultat de réflexions longuement mûries. De plus, elle est une réponse, assez péremptoire, à des essais, plus brillants que solides, qui étaient propres à créer et à entretenir dans le public des illusions dangereuses. Rien ne sera plus difficile, il ne faut pas le dissimuler, que de provoquer la rupture de l'équilibre des forces sur notre frontière de l'Est. On s'en rendra compte en lisant l'étude du lieutenant-colonel Grouard. Aussi ce dernier prône-t-il de nous tenir, au début des hostilités, dans une attitude de « défensive stratégique » active, manœuvrière, jusqu'au moment de percer les desseins de l'ennemi. Alors, agir résolument vers la solution. Il ne reste plus qu'à forger l'homme qui nous apportera cette solution. Les qualités d'exposition et de maîtrise du lieutenant-colonel Grouard rendent son livre aussi attrayant que possible. Je ne veux pas le déflorer davantage, et je laisse au lecteur le plaisir d'y trouver lui-même une salutaire émotion, accompagnée d'un léger tremblement. En terminant sur ce sujet, la pensée d'un grand croyant tel que Tolstoï me revient en mémoire et je finirai par là : « La guerre est pour la liberté humaine l'acte de soumission le plus pénible aux lois divines. Il faut accepter ses effroyables nécessités sérieusement, avec austérité. » Laissons donc de côté les paroles douloureuses et les fanfaronnades.

§

Les Campagnes du Capitaine Marcel en Espagne et en Portugal, annotées et publiées par le commandant L. Var, sont une des relations les plus curieuses que nous possédions sur cette atroce guerre de la Péninsule, qui, intermittente, couvant à petit feu pour jeter des flambées soudaines, dura six longues années. Le capitaine Marcel est un conscrit de 1806, incorporé au 69e de ligne, — un fameux numéro, disait Napoléon à ses soldats, en côtoyant le régiment sur la route de Burgos. Au moment où les affaires se gâtent dans la Péninsule, le 69e de ligne est transporté, à allure vive, soit dans des voitures de réquisition, soit à marches forcées, du fond de la Silésie dans les montagnes de la Galice. Notre conscrit est devenu sergent lorsqu'il débute en Espagne en 1808. Il va y conquérir, toujours au feu, ses grades de sous-lieutenant en 1810, de lieutenant en 1811, de capitaine en 1813. Marcel est un type essentiellement représentatif du militaire des armées du Premier Empire ; il en incarne l'élément honnête, probe, j'allais dire bourgeois.

Il n'est ni un aventurier ni un enfant de la balle. Aussi est-il très intéressant à étudier ; et à le prendre sur le vif, il nous offre des poses délicieuses. C'est un Champenois de bon sens froid, pratique, positif, sentimental dans la mesure où le sentiment peut favoriser la sensualité, avantageux mais nullement hâbleur. Il s'est nourri de la *Nouvelle Héloïse ;* mais il a lu aussi *Faublas*, c'est ce dernier qu'il met en pratique. Pensez-donc, un gaillard de vingt-cinq ans, fringant, « né avec ce tempérament de feu qui rend les hommes si aimables », comme il le dit-lui-même, dans un style à la Jean-Jacques, lâché en pleine Espagne terrorisée, effervescente. Les passions, la colère, la haine ne favorisent-elles pas l'amour au pays de Chimène ? Le cap. Marcel nous raconte qu'une « demoiselle » de Salamanque lui déclarait un jour, dans un transport amoureux, après s'être armée d'un couteau : « Je t'aime puisque je t'ai donné ce que j'avais de plus précieux ; mais je plongerais ce couteau dans la poitrine si, en te tuant, j'étais assurée de tuer tous tes semblables. » On ne peut, d'une manière plus castillane, confondre la haine avec l'amour ; quel singulier ragoût ce devait être pour cette beauté de Salamanque, et que d'autres ont dû le goûter comme elle ! Les aventures d'amour s'entremêlent aux épisodes de guerre dans ce récit de témoin véridique, sincère, qui a bu avidement à toutes les sources que la vie offrait à ses vingt-cinq ans et qui n'a pas cru, plus tard, qu'il devait rougir en évoquant de si gracieux souvenirs. Il est, en somme, peu de tableaux aussi captivants et qui nous restituent avec autant de fidélité ce que fut cette guerre, hors des règles et des lois, avec ses alternances de bamboches et de vie la plus miséra-

ble, de pillage, de massacres épouvantables, suivis des plus douces aventures galantes.

§

Je ne m'attendais pas, en écrivant ma chronique de janvier dernier sur la Guerre des Balkans, à trouver, dans les ouvrages qui paraîtraient après la campagne, la justification des doutes que j'élevais alors sur la véracité des versions présentées par la presse de tous les pays. En vérité, il est impossible de découvrir, parmi ceux de ces ouvrages dont j'ai été à même de prendre connaissance, un fait positif, certain, dont on puisse faire état pour affirmer qu'il s'est passé quelque chose d'autre au cours de cette campagne qu'une retraite systématique d'un côté et une avancée mesurée, prudente de l'autre. Cela est au moins exact à partir de l'entrée de l'armée bulgare dans Lozengrad. Jusque-là mon admiration reste à l'état-major bulgare. Mais après... Le lieut. Wagner, avec son beau tempérament d'homme d'action, ne s'est pas trouvé embarrassé pour si peu. Son livre **Vers la Victoire avec les armées bulgares** est bourré de faits, s'il fourmille d'inexactitudes. Mais au moins ce livre représente-t-il quelque chose : c'est la version officielle fournie à l'Europe par le gouvernement Bulgare, de propos délibéré, pour chauffer l'opinion et exalter le moral de la nation. Je ne songe pas à l'en blâmer. Napoléon enflait les Bulletins de la Grande Armée pour entretenir l'entrain de ses soldats. Le gouvernement Bulgare n'a rien fait d'autre ; mais il s'est dissimulé derrière le lieut. Wagner, qui a été son truchement en cette entreprise. D'ailleurs, le lieut. Wagner était à coup sûr de bonne foi. Il s'est tenu commodément à Sofia, pendant la plus grande partie de la campagne, simplement occupé à rester aux écoutes. Il a été pris à partie par nombre de ses collègues, qui ne se sont pas fait faute cependant, chaque fois qu'ils l'ont pu, d'envoyer des informations aussi peu vérifiées, puisées aux mêmes sources. En réalité, il s'est trouvé, comme il le dit, du côté bulgare, le seul reporter qui fût vraiment préparé à sa tâche : « Ce secret, auquel je dois mes succès comme reporter, et qui m'ont fait jalouser par les confrères moins heureux, réside uniquement dans le fait que je me suis trouvé mieux armé qu'eux au moment de descendre dans l'arène. J'avais sur mes concurrents l'avantage de posséder la langue bulgare, etc. » Le chapitre qu'il consacre à sa défense contient plus d'une excellente leçon ; ce sera, dans l'avenir, le manuel des correspondants de guerre. Quoi qu'il en soit, son livre est intéressant, plein de renseignements utiles, et je l'ai parcouru avec plaisir, bien qu'il mente, je l'ai dit déjà, comme un Bulletin de la Grande Armée.

Le Major Von Hochwœchter, du côté Turc, nous a donné un

journal des opérations intitulé : **Au feu avec les Turcs**. Le major a été un des instructeurs allemands de l'armée Ottomane. Il fut attaché pour la campagne à l'état-major du 3e corps, commandé par Mahmoud-Mouktar-Pacha. Il était donc admirablement placé pour nous dire ce qui s'est passé à Lulé-Bourgas et Bunarhissar. Malheureusement, pendant la bataille, il se trouvait à Constantinople, occupé à faire les commissions de l'état-major (*sic*). Voilà une fâcheuse coïncidence. Cependant, son livre est curieux à plus d'un titre, par exemple, au sujet du rôle joué par les instructeurs allemands de la conduite de l'état-major Ottoman, etc. M. Stéphane Lauzanne, envoyé à Constantinople pour la durée de la guerre, nous a donné un livre, **Au Chevet de la Turquie**, plein d'intentions généreuses, mais qui n'est pas mieux documenté que ceux de ses confrères. Pages rédigées à la hâte, avec des bribes de conversations ramassées à la volée et acceptées sans critique, telles que peut en écrire un Parisien du boulevard, jeté en pays inconnu, mais désireux de voir, de s'instruire, capable de se passionner et finissant, grâce à une droiture naturelle et une réelle générosité de sentiments, par donner la note juste en disant ce que personne n'avait osé dire jusque-là. Toute la fin de son livre est excellente. Il me faut revenir du côté Bulgare, car j'allais oublier le livre de M. Alain de Penennrun, **Feuilles de Route Bulgares**. Officier de notre armée, M. de Penennrun obtint d'être envoyé en Thrace comme correspondant de *l'Illustration*. Il était admirablement dans la note. Son livre est animé, plein de charme; il nous donne une vision directe des choses, qui a toujours son prix ; mais sa documentation est légère. En résumé, si l'on veut avoir une idée aussi exacte que possible, à l'heure actuelle, des opérations de la guerre des Balkans, il faut avoir recours au lieut.-col. breveté Boucabeille, qui n'était pas en Thrace. Ce dernier s'est simplement employé à dépouiller toutes les informations hâtives, fournies par la presse, à les classer, à en faire un choix et, grâce à un sens professionnel averti et à un esprit critique aigu, il nous a donné, dans **la Guerre Turco-Balkanique**, un exposé d'une sobriété élégante, et d'une parfaite clarté, des opérations dont la Thrace, la Macédoine, l'Albanie et l'Epire ont été le théâtre. Ce livre est un modèle dans son genre.

Le cap. Loizeau, dans sa **Guerre des Balkans**, a tenté, avec moins de bonheur, une esquisse générale des opérations. Mais la seconde partie de cet opuscule, due à la plume d'un ancien officier de marine et consacrée à la question de **la Maîtrise de l'Adriatique**, est curieuse par son ton passionné. On ne lira pas ces pages, en Italie, sans quelque frémissement.

Memento. — *La Vie militaire en France et à l'étranger* (1re année), in-18,

Alcan, recueil-synthèse des questions militaires de l'année. — Libr. Chapelot : G.-H. Bonnal. *Questions de critique militaire et d'actualité*, 5e série, in-18. — E. Chaulet. *Lexique militaire* à l'usage des administrations préfectorales et municipales et des autorités militaires, in-8. — Lieutenant-colonel Debon. *De l'organisation de l'armée coloniale*, br. in-8. — G. Palat. *Le Rôle du Xe corps au 16 août 1870*, in-8. — Com. d'Osia. *Sur la Campagne de 1813*, br. in-8. — Lieutenant-colonel de Cissey. *L'Artillerie aux manœuvres en 1912*, br. in-8. — Kerremans. *La Stratégie des Allemands contre les Hereros*, in-8. — O. B. *Questions d'artillerie*, broch. in-8. — Lieutenant de Boisricheux. *Les Aéroplanes dans la guerre d'aujourd'hui*, broch. in-8. — Cap. Gauthey. *La Préparation à la guerre*, broch. in-8. — S. R. *Officiers mal instruits et mal payés*, broch. in-8. — A. H. *L'Avancement des officiers allemands*, broch. in-8. — Cap. Lefebvre. *La Baïonnette à pied d'œuvre*, broch. in-8. — Cap. de Tarlé. *L'Armée suisse en 1912*, broch. in-8. — *Revue d'histoire* (avril) : Etudes sur l'avant-garde. L'œuvre militaire de la Révolution. Guerre de la Péninsule. Les Préliminaires de la campagne de 1812, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères* (avril) : Les nouveaux règlements de l'armée russe. Les grandes manœuvres austro-hongroises. Les forces militaires en Espagne, etc. — *Journal des sciences militaires :* Col. Desbrière. La Campagne de Thrace. — La Marine dans la guerre italo-turque. Comment on prépare la défaite, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Vie des Lettres : un « jeu mallarméen » de M. Henri de Régnier; M. André Gide, sur Charles-Louis Philippe, M. Paul Claudel et le catholicisme ; M. Nicolas Beauduin, sur les « directions de la poésie contemporaine ». — *La Revue* : M. E. Gomez Carrillo : les races à Constantinople. — *La Nouvelle Revue :* M. P. B. Gheusi, sur le président Constans. — *Nouveautés ou Transformations :* « La Femme contemporaine » ; « Les Marches de Flandres » ; « La Griffe » ; « Le Livre des Indépendants ». — Memento.

Avril a vu paraître le premier numéro de **La Vie des Lettres**, « collection anthologique et critique de poèmes et de proses ». C'est une superbe revue. Elle se publiera en quatre volumes par année. Le poète Nicolas Beauduin la dirige, assisté de MM. William Speth et Auguste Aumaître.

Le sommaire initial de cette publication tient lieu du meilleur programme. Pouchkine, Whitman, Byron, D.-G. Rossetti y représentent la contribution du passé. Et l'on ne saurait trop louer l'éclectisme de ce choix, sauf à y reprendre l'absence d'un des glorieux morts français.

Mme de Noailles inaugure la nouvelle anthologie par un des meilleurs poèmes qu'elle ait écrits : *Elévation.*

Voici un sonnet exquisement orfévré, de M. Henri de Régnier :

LE LUSTRE

Jeu Mallarméen

Aérien, pur et limpide
Et goutte à goutte distillé,
Le lustre est-il l'ensorcelé
Et clair philtre de la Sylphide ?

Stalactite de grotte humide
Ou larme du ciel étoilé,
Il suspend son cristal gelé
Au silence du salon vide.

Du plafond, pendentif et bloc,
Tandis qu'au dehors, avec choc,
Le vent lutte contre la nue,

Givre, neige, gel, pluie, éclair,
Son scintillement insinue
L'infiltration de l'hiver.

Après un poème très précieux de M. Francis Vielé-Griffin : *Ainsi en va de maints et maintes*, — M. André Gide donne un beau portrait littéraire de Charles-Louis Philippe.

Nous en détachons ces lignes très impressionnantes :

C'est dans les avant-derniers temps de sa vie qu'il (Charles-Louis Philippe) écouta Claudel dont la voix forte et bien assurée impressionna profondément Philippe comme elle devait faire de plusieurs d'entre nous.

Il peut sembler paradoxal que cette dernière influence, toute catholique, celle de Claudel, allât dans le même sens que celle de Nietzsche. Il trouvait dans celle de Claudel une exultante et fortifiante vertu. Il avait repoussé tour à tour depuis longtemps des écrivains qui d'abord avaient flatté sa tendresse, son goût pour les larmes. Non pas qu'il se fût à proprement parler *endurci*, comme il le prétendait lui-même ; mais bien fortifié. Non pas qu'il ne connût plus la pitié ; oui, mais bien cette pitié profonde qui n'a plus rien à faire, ou que de très loin, avec l'apitoiement du début. Non pas qu'il ne connût plus la tristesse, mais bien cette tristesse virile et sévère qui n'empêchait point un énorme effort et un effort victorieux vers la joie. C'est la joie, c'est l'exaltation de cette sauvage santé des souffrants, et des malades, c'est cette santé supérieure conquise, reconquise que déjà lui enseignait Nietzsche.

C'est cette joie énorme, triomphante, non plus tant pathétique que reposée, que solide, assurée, à l'abri, que venait aujourd'hui lui enseigner Claudel. Rien de plus contagieux que la tristesse, mais rien de plus convaincant que la joie. L'exemple de la joie de Claudel a été pour plus d'un d'entre nous une chose très saisissante. Philippe sentait en lui une nécessité de bonheur. Quel était donc ce secret qui permettait ainsi le débordant bonheur de Claudel ?

Il me paraît évident qu'à ce moment précis Philippe fut bien près de se

soumettre au catholicisme. *A quoi sert de résister,* m'écrivait-il alors, *tu sais bien que nous y viendrons tous* (1).

Sur ce point délicat je n'ai pas à dire ici mon opinion personnelle. Ceux qui ont approché Philippe de plus près et le plus souvent dans ses derniers temps estiment que, de cette influence aussi, il s'était rendu maître et qu'il l'avait enfin traversée, qu'il en était sorti. J'ai tort de dire : « cette influence aussi », car il ne vous échappe pas plus qu'à moi qu'il y a ici quelque chose de plus fort, de plus important et de pire qu'une autorité d'écrivain. Derrière Claudel se cachait, ou plutôt ne se cachait pas l'Eglise. Je pense rester parfaitement objectif, comme on dit, en avançant que pour cette dernière influence Philippe, après avoir longuement écouté, considéra comme une victoire de ne s'abandonner point. Il lui restait qu'il avait compris, de tout ce repos proposé, le confort, la dignité, la force, la noblesse, et qu'à jamais il ne pourrait plus être voltairien (si tant est qu'il l'eût jamais été), mais enfin, en s'en écartant, il lui parut se reconquérir.

« Suprême apothéose », de M. Emile Verhaeren, le « Poème des Trains », de M. Nicolas Beauduin, « Septembre est doux », par M. Pierre Mille, « Sur les pages bleues », poèmes en prose de M. A. Aumaître, complètent brillamment la collobaration poétique de la revue.

M. J.-H. Rosny aîné y collabore, en profond philosophe, par une « Définition du Pluralisme ». M. Han Ryner donne « la Vieillesse de Kant ». M. Camille Mauclair écrit, en artiste expert et en poète, sur l'art de « la Miniature », M. Tancrède de Visan, sur « Bergson et l'Art contemporain ». M. Philéas Lebesgue traite « De l'évolution du langage et des races humaines ». Enfin, M. Beauduin propose un « Essai de Synthèse » sur « les Directions de la Poésie contemporaine ».

Cet essai a la valeur d'un manifeste. On y lit ces mots enthousiastes :

Qu'on ne s'y trompe pas, jamais révolution esthétique ne fut si grande et si complète. On s'en apercevra dans quelques lustres ; c'est le renversement de toutes les valeurs, de toutes les notions et de tous les anciens ordres. D'autres perspectives sont devant nous, et d'autres réalisations sont là. C'est tout un monde nouveau qui chante, vit et s'exalte.

C'est enfin le vieux divorce de l'art et de la science qui cesse ; c'est l'art et la science non seulement unis mais confondus ; c'est toute la vie sociale chantée dans sa plénitude ; c'est tout le formidable machinisme moderne qui, aux yeux des poètes épris des formes du passé et des rêveries idylliques, passe pour n'offrir que de la laideur, enfin magnifié dans des odes

(1) Voici plus exactement la phrase : « *Hâte-toi, sois un homme, choisis. Je sais d'avance ce que tu choisiras. Nous le choisirons tous.* » — Mais dans la lettre elle s'éclaire de ce qui la précède. Ne pouvant citer ici toute la lettre, j'ai dû modifier la phrase terminale, légèrement (Voir *Nouvelle Revue Française*, n° XIV ; p. 257). — *Note de l'auteur.*

aux puissances modernes, à la plus vaste vie et à la solidarité des efforts humains.

Pour comprendre cette beauté neuve née des applications mécaniques de la science, il fallait là aussi « naître à nouveau », laisser tomber au fond de soi toutes les leçons apprises et les formes reçues et se sentir l'âme assez audacieuse et le cœur assez fervent pour oser affronter la beauté moderne, vierge formidable et rude non encore amollie et banalisée par les caresses de milliers de poètes séniles ; il fallait une puissance de vision peu ordinaire pour en révéler ses aspects, pour la concrétiser par images, pour la transposer du domaine de la réalité sur le plan de l'enthousiasme, en lui insufflant l'illumination spontanée et concrète du créateur lyrique — mais non pas en la voulant rendre avec le style schématique et abstrait du savant et du mathématicien comme le font quelques « égarés sympathiques » que je ne veux pas contrister ici en les nommant.

Oui, c'est bien un lyrisme scientifique et des chants encore inentendus. La face du monde est changée. A monde nouveau, poésie nouvelle. La beauté contemporaine et vivante apparaît enfin, scientifique et sociale, rendant l'artiste trop longtemps isolé de l'humble vie héroïque et quotidienne, à tous ses frères, les travailleurs du globe. Dans cette communion plus étroite, ils apprennent à se mieux connaître et à s'estimer. Le poème de l'époque jaillit de leurs lèvres, la science y est glorifiée, le labeur, la volonté, l'action, la pensée moderne, et les innombrables héros anonymes qui luttent pour le pain et la grandeur de la race humaine. C'est cet amour de la vie sous toutes ses formes qui caractérise singulièrement cette génération.

§

M. E. Gomez Carrillo décrit dans **La Revue** (1er mai) : « Le charme de Constantinople ». Aujourd'hui, ces souvenirs d'un voyage dans la Turquie paisible sont particulièrement pathétiques. Constantinople, « en réalité, c'est la métropole de l'Orient », constate M. Carrillo. Et il la montre accueillante à toutes les races :

Côte à côte avec les Turcs, leurs vainqueurs, vivent les Grecs vaincus ; et mêlés aux Turcs et aux Grecs, se groupent une infinité de peuples qui se haïssent peut-être au fond, mais qui fraternisent en apparence. Les Arméniens, venus du fond de l'Asie-Mineure, offrent orgueilleusement aux regards la finesse de leurs visages où se lit l'intelligence de leur race. Les Circassiens aux longues barbes passent, drapés dans leurs manteaux avec une majesté théâtrale, beaux comme des dieux. Les Albanais font sonner leurs poignards damasquinés et leurs colliers d'argents. Les Juifs, avec leurs profils d'oiseaux de proie, s'insinuent partout, toujours actifs, toujours humbles d'aspect. Les Tziganes traînent leurs haillons aux couleurs criardes avec une indolence empreinte de volupté et de mystère. Les Tartares, couverts de peaux de mouton, regardent insolemment avec leurs petits yeux noirs. Les Syriens enfin, grands, minces, calmes, se redressent fièrement dans leurs tuniques bibliques. Et tous ces êtres d'aspects différents et d'âmes plus différentes encore, tous ces êtres qui ne se comprennent, ne s'estiment, ni même ne se connaissent les uns les autres, vivent perpétuellement en contact, se coudoient sur les places, fraternisent dans les bar-

ques, et se pressent pêle-mêle dans les cafés. Seulement, ils se séparent sur les seuils de leurs temples. Ce qui les divise en effet véritablement, c'est leur foi. Quand il s'agit d'affaires, tous trouvent moyen de s'exprimer dans une espèce de jargon commun. Mais pour prier, chacun garde son idiome et ses rites primitifs. Au nom d'un Dieu unique, c'est, entre les races de l'Orient, la haine et les coups de poignard. Les tours des églises, les minarets des mosquées, et les dômes des synagogues sont les vraies frontières entre les peuples divers que renferme Constantinople. Les mêmes hommes qui s'embrassent dans le carrefour et qui se jurent amitié dans les bazars se lancent sur les parvis de leurs temples respectifs des regards chargés de haine. Il n'y a qu'à voir circuler les prêtres des différentes sectes pour le comprendre. Quand un derviche musulman, revêtu de son caftan de laine grise, coiffé de son haut bonnet de magicien faiseur de prodiges, passe entre les petites boutiques des Grecs, il n'y a pas un seul sourcil qui ne se fronce. Quand un franciscain fait sonner son chapelet à travers les quartiers musulmans, les pupilles brillent d'un éclat cruel derrière les grillages des fenêtres en bois de santal. Quand un pappas orthodoxe se promène avec sa barbe noire et son bonnet noir à travers les ruelles du quartier juif, les portes se ferment avec violence. Quand un rabbin enfin apparaît au coin d'une rue habitée par des Arméniens, les enfants se signent et s'enfuient en courant. Les siècles passent sans user les haines de religion.

§

D'un article de M. P. B. Gheusi, — **La Nouvelle Revue** (1er mai) — sur « Constans », l'ancien Président du Conseil et ambassadeur à Constantinople :

L'ancien ministre de l'Intérieur, ce soi-disant brasseur d'affaires, de fonds secrets et de tractations louches, meurt dans une aisance sans faste, après une existence assez modeste, fort préoccupée d'économies. Où sont les millions sanglants, les bénéfices monstrueux, les pots-de-vin asiatiques? Où donc ont passé les tonnes d'or du crime et les trésors mal acquis des premiers-Paris de *l'Intransigeant* ?

C'est la démonstration par l'absurde des calomnies dont on a voulu salir les grands chefs de la Troisième République. Pas plus que Gambetta et que Jules Ferry, Constans n'a fait une grosse fortune dans les postes officiels où il exerça le pouvoir. La ceinture de Norodom ne valait pas mieux qu'un vase de Sèvres donné par l'Etat dans un concours de sous-préfecture et les congrégations elles-mêmes ont reconnu que l'ancien exécuteur des décrets qui les expulsait de France leur avait, en Orient, fait rendre jusqu'au dernier centime des indemnités impériales dont il leur obtint la restitution.

Il était superstitieux comme un Gallo-Romain ; il y a des imbéciles qui ne le sont pas ; des gens intelligents aussi. Qu'est-ce que cela prouve ?

Constans cachait peu cette faiblesse, vestige d'un atavisme qu'il se gardait bien de renier : il en plaisantait le premier, avec un sourire amusé, comme le soir où Forain, prié de « faire le quatorzième » dans un dîner, était amené près de lui et lui demandait, après un coup d'œil autour de la table :

— Ah ça ! dites-moi donc quel est l'idiot qui n'a pas voulu que vous fussiez treize ?

— L'idiot, c'est moi, confessait aussitôt le bon diplomate.

Et jamais Forain et lui n'avaient ri ensemble d'aussi bon cœur, ce qui, avec Constans, finissait toujours par la plus franche sympathie.

Personne ne conteste plus — le terrible Pierre-et-Paul lui-même y a renoncé ! — que, sans le ministre de l'Intérieur d'alors, Boulanger eût mis à mal la République. Constans écoutait toujours, en fumant silencieusement son éternelle cigarette blonde, les récits qu'on lui rapportait de l'événement et du rôle que lui attribuaient les uns ou les autres. Jamais il ne rectifiait une erreur ; et jamais, malgré son impeccable mémoire, il ne confirmait une preuve. Il avait la pudeur de ménager l'ingratitude des républicains dont il avait sauvegardé l'avenir. A quoi bon remuer des cendres où peuvent s'aviver encore des brandons de querelles civiles ? Constans n'était plus là pour éteindre l'incendie. Il était trop âgé, maintenant. Du moins, c'était l'assertion des gouvernants nouveaux. La vérité, c'est qu'ils eussent péri plutôt que d'appeler à les secourir encore celui qu'ils avaient cru ensevelir dans quinze ans de silence et d'exil.

Je sais seulement que si Constans eût été au pouvoir, il n'y aurait pas eu d'Affaire Dreyfus — je dirai, un jour, pourquoi — et toute la vie nationale en eût été changée. Quant à la diplomatie de la France en Europe, elle se fût modifiée au point que, sans doute, la guerre balkanique n'aurait pas eu lieu — non plus que d'autres événements, moins importants en apparence, mais gros de conséquences qui pourraient bien emporter comme un fétu de paille toute notre politique désuète de chevaliers d'Azincourt dans un siècle de boursiers et de commis-voyageurs.

§

Nouveautés ou transformations.

La Femme contemporaine (19e année, n° 111, mai) complète son titre. Il est, dorénavant : **La Femme catholique contemporaine.** M. J. Lagardère, le directeur de cette revue, explique ainsi le mobile de cette modification : *Un mot dans un titre.*

... Mes lectrices vont me demander pourquoi je l'ai introduit ? Ma réponse sera nette, loyale. Pourquoi ? Parce que, dans l'Eglise du Christ, je suis un simple soldat, et que le devoir de tout bon soldat c'est d'exécuter les ordres de ses chefs, c'est d'obtempérer au moindre de leurs désirs.

Or, dans ce diocèse d'adoption, où je travaille depuis bientôt vingt ans sans trêve ni repos, j'ai un Supérieur, c'est Mgr l'Archevêque de Besançon : il m'a manifesté discrètement et très paternellement un simple désir, celui de voir christianiser davantage le titre de nos Revues. J'ai immédiatement obtempéré à ce désir, et c'est chose faite...

§

Les Marches de Flandre (n° 1er, 15 avril), « revue mensuelle de littérature et d'art », vient de paraître, à Lille, en un cahier de seize pages.

En présentant notre nouveau confrère, M. Léon Bocquet fait une

sorte de revue des revues depuis une quinzaine d'années. Il parle en ces termes excellents des « jeunes revues » :

La jeune revue devient de plus en plus le point de départ de quiconque veut tenter la marche ascendante vers la renommée ou la gloire. On progresse lentement et par étapes dans cette voie ardue et encombrée : d'une petite publication à une plus ancienne, de celle-là à une plus importante.

En outre, les jeunes revues préparent l'histoire littéraire du lendemain. Ceux qui sont curieux de noter l'évolution d'une sensibilité ou les modifications diverses de l'activité d'une époque de littérature et d'art vont feuilleter d'anciennes collections de ces revues dont l'existence parfois éphémère contient de précieux enseignements. Les pages de *la Vogue* nous rendent seules la physionomie d'un Mallarmé, d'un Verlaine, d'un Rimbaud à leurs débuts. Si l'on veut retrouver Moréas avant l'expression définitive de son talent, il faut l'aller chercher dans la première *Plume*, et *l'Ermitage* revèle un Charles Guérin assez inattendu. Notre Samain lui-même n'a pris conscience exacte du don de poésie qu'il portait en lui que du jour où il a commencé de collaborer au *Mercure de France* qui eut d'humbles origines.

MM. André Foulon de Vaulx, A. Colomer, Jules Mousseron, le poète de la mine, MM. Alphonse Capon, P.-A. Arnold, G.-A. Regnault collaborent au premier fascicule.

§

La Griffe (n° 1 ; mai) est fondée par trois écrivains qui la rédigeront exclusivement : MM. Jules Heyne, André-Emmanuel Smith et Francis Norgelet. « Aucun engagement ne lie la pensée de l'un à celle de l'autre », lisons-nous. Nous lisons aussi : « le numéro : 20 cent. » La rédaction a son siège : 3, villa Brune, à Paris. La périodicité de la revue n'est point annoncée.

Ce n° 1 contient des vers amusants de M. Smith sur les assises littéraires de « la Closerie des Lilas ».

§

Le Livre des Indépendants, encore qu'il paraisse pour la seconde fois, demeure une nouveauté. L'œuvre de son fondateur est définie par une ardente préface de M. Jean Richepin et précisée en ces termes :

Le *Livre des Indépendants* est ouvert, sans conditions, aux écrivains de langue française, de toutes nationalités, qui ne savent pas ou ne veulent pas se soumettre aux exigences dégradantes de l'arrivisme et qui, forts de leur conscience d'artistes, écrivent pour le plaisir d'écrire, poursuivant un idéal de Beauté.

La publicité n'y est admise sous aucune forme, même déguisée.

Ce Livre, fils cadet du Salon des Indépendants, ne veut ni Comité pour accepter ou refuser les envois, ni jury pour distribuer des récompenses.

Tous ceux, poètes, prosateurs, philosophes, inventeurs, etc., qui dési-

rent y collaborer n'ont qu'à envoyer au secrétaire, sans plus d'explications, leur manuscrit avec la mention : *Bon pour insérer dans le « Livre des Indépendants »*, leur nom, leur adresse et le montant des frais d'impression.

Exposer dans ce Livre n'est pas une faveur: *c'est un droit.*

Il n'y a ni président, ni directeur.

Le secrétaire est M. Alfred Mouly, 7, rue Alain-Chartier (XVe), qui répond à toute lettre contenant un timbre pour la réponse.

Le droit d'exposer est compté à raison de 3 sous par ligne (minimum dix francs), comme au Salon des Indépendants on paye les frais d'accrochage.

Un vers compte pour une ligne.

La ligne de prose est de 45 lettres ou signes, environ.

Les manuscrits doivent être très lisibles, et présentés sur un seul côté du papier.

Le *Livre des Indépendants* reproduit rigoureusement la copie. Il n'y a donc pas lieu d'envoyer d'épreuves aux auteurs.

Plusieurs auteurs, pour raisons d'affinités, de sympathie, de commune tendance, etc., peuvent demander à être présentés en groupe. Ils n'ont qu'à s'entendre entre eux.

Le *Livre des Indépendants* ne donne, même sur demande, ni appréciations ni conseils sur les envois de ses collaborateurs.

Et enfin, ceux qui voudront exposer dans le troisième *Livre des Indépendants* sont priés d'envoyer leur adhésion le plus tôt possible, car ce troisième Livre pourra paraître dès l'automne, si le nombre des collaborateurs le permet. En tout cas, il paraîtra au plus tard en mars 1914.

MM. P.-N. Roinard, Xavier Privas, A. Colomer, Paul Dermée, G. de Lacaze-Duthiers, R. Dessambre, Banville d'Hostel, Manuel Devaldès sont parmi les exposants réputés de ce « Salon de littérature ».

M. A. Mouly est l'auteur d'une très sage « Prière du Vin », et M. Violas celui de « Scènes de la vie réelle » qui mettent en action Marianne, Ami du Peuple, un Ivrogne et un Rêveur, et relèvent de la satire politique.

M. André Jayet donne, sous ce titre : « L'Hommissime », un manuel philosophique de ce que Nietzsche appela le « surhomme », qu'auparavant on nommait le « héros, » et qui, au régiment où l'égalité la plus parfaite est dans la langue, était à la fin du XIXe siècle : « un type épatant. »

§

Memento. — *La Revue de (Paris* 1er mai) commence un nouveau roman de M. Abel Bonnard : « L'Amour et la Vie. » — « Colliers pour des ombres », sonnets de M. J.-L. Vaudoyer. — « La Chanson du Balkan », par Charles et Jenny Loiseau.

Le Correspondant (15 avril) : — « La Dépopulation », par M. Jenouvrier. — « L'Etat-major du roi Joseph », par M. de Grandmaison.

La Grande Revue (25 avril) : — « Artillerie française et obusiers alle-

mands », par le général Z'''. — M. Léon Werth : « Un maître (Renoir). »

Revue bleue (3 mai) : — M. Paul Flat : « La Critique comme moyen de parvenir. » — M. Paul Gaultier : « Les Causes sociales du suicide. »

Normandy-Revue (avril) : — Enquête sur « la Turquie ».

La Revue critique des Idées et des Livres (25 avril) : — « Machiavel et l'opinion », par M. Jean Longnon. — « L'Echec de Mallarmé », par M. Jean-Marc Bernard.

La Revue hebdomadaire (26 avril) : — Suite de « l'enquête sur la jeunesse : les jeunes filles : la médecine ». — M. D. Meunier : « Si Mirabeau avait vécu... »

Revue des Français (25 avril) : — « Tsarine des Balkans », drame patriotique par le roi Nicolas de Montenegro. — M. B. Vallotton : « Peut-il y avoir une littérature suisse? »

Les Entretiens Idéalistes (avril) : — Commémoration du centenaire d'Ozanam.

Poème et Drame (mars) : — M. H. M. Barzun : « La Révolution de Berlioz. » — M. F. Divoire : « Le Châtiment de don Juan », poème.

Le Pays d'Ouest (20 avril) : — M. G. Mauberger : « Un Parthenaisien gouverneur de Venise. »

Le Feu (mai) : — Poèmes de M. Bruno Durand. — « Sur Isadora Duncan », par M. Emile Sicard. — M. Paul Barlatier : « Ombrune et Hostie », conte dramatique.

La Vie (10 mai) : — MM. Marius-Ary Leblond : « La Jeune fille et la France. » — « La Lumière d'Hellas », poèmes de M. Léon Bocquet. — « La Danse persane », par M. H. Kazem-Zadet.

Montjoie! (16 mai) : — Numéro consacré à « la crise du Théâtre français ». Curieux projets de décors de M. E. Gordon-Craig.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Esther, Athalie, Justine et Anatole France (*L'Homme libre*, 5 mai). — La Paternité des mots (*Le Temps*, 12 mai). — Que rien n'habille aussi bien que le nu (*L'Intermédiaire*, 10 mai). — Raoul Lafagette (*L'Ariège pittoresque*, 8 mai).

L'Homme libre a paru avec de jolis souvenirs d'enfance de M. Anatole France. Il y conte l'aventure de son imagination autour d'*Esther* et d'*Athalie* et comme quoi elle fut ce jour-là déçue. On lui avait commandé d'acheter parmi ses livres scolaires ces deux petits livres et il se les figura, avant de les avoir touchés, tels qu'ils n'étaient pas, mais tels peut-être qu'ils auraient dû être pour un enfant. Il prit sa bonne pour confidente. . . . . .

Le lendemain, à huit heures, Justine, la bonne, me conduisit au collège.. Je vivais dans une grande intimité avec Justine. J'étais tendre, elle était vive ; nous nous aimions. Justine était jeune, très brune, fraîche et bistrée, vive, bruyante et maladroite, violente, abondante en exclamations. Autour d'elle, naturellement, les viandes grésillaient, les haricots « s'attachaient » au fond des casseroles, les entremets répandaient une âcre odeur de cara-

mel. Je l'aimais pour cela, et pour ses imprécations quand un fumeron empestait la cuisine, l'appartement, l'escalier, la maison entière et que ses bras rouges, armés d'une pincette, fouillaient vainement le fourneau embrasé. Justine avait cela de délicieux qu'elle était toujours dans des catastrophes comme dans son atmosphère naturelle. Mon père, ami du silence et de la paix, la regardait sans cesse avec une inquiétude découragée. Ma mère la jugeait malencontreuse, mais l'estimait comme une bonne et honnête créature. Je crois (pourquoi, je ne saurais le dire), je crois que Justine avait des amoureux.

Ce matin-là, nous cheminions tous deux, selon notre habitude, tenant chacun par un côté la courroie de ma gibecière et tirant par à-coups très secs, au risque de nous faire trébucher. Mais nous étions solides. D'habitude, je prenais un grand plaisir à dire à Justine tout ce que mes professeurs m'avaient dit de pénible ou même d'injurieux dans la journée. Je l'interrogeais sur des sujets difficiles comme j'avais été moi-même interrogé ; elle ne répondait pas ou répondait mal et je lui disais ce qu'on m'avait dit : vous êtes un âne ; vous aurez un mauvais point ; n'avez-vous pas honte de votre paresse ? Cancre ! Ce matin-là donc, je lui demandai si elle connaissait Esther et Athalie.

— Mon petit monsieur, me répondit-elle, Esther et Athalie, c'est des noms.

— Justine, cette réponse mérite une punition.

— C'est des noms, mon petit maître. Natalie, c'est le nom de ma sœur de lait.

— C'est possible, mais tu n'a pas lu dans le livre l'histoire d'Esther et d'Athalie. Non, tu ne l'a pas lue. Eh bien, je vais te la conter.

Et je lui contai.

— Esther était fermière à Juvisy. Un jour qu'elle se promenait dans la campagne, elle rencontra une petite fille évanouie de fatigue au bord d'un chemin. Elle la fit revenir à elle, lui donna du pain, du lait, lui demanda son nom...

Je contai ainsi jusqu'à la porte du collège. Et j'étais sûr que cette histoire était vraie, et que je la trouverais toute semblable dans mon livre.

Le petit garçon se consola plus tard, quand il eut appris à aimer Racine tel qu'il est et non tel que le rêvait son imagination innocente. Cette histoire est très agréable.

§

M. Gaubert s'est amusé à rechercher la paternité des « mots » et il a trouvé qu'ils sont presque toujours beaucoup plus anciens que l'on ne croit. Les générations se les transmettent fidèlement, nous dit-il, dans **le Temps** :

Les gens d'esprit, depuis longtemps, pratiquent le communisme et considèrent les « mots » des autres comme leur bien propre et ne se font pas faute d'en user et même d'en abuser. A tel point que dans divers recueils récents on s'aperçoit avec stupeur que les mots les plus célèbres attribués

aux contemporains figurent déjà dans Chamfort, dans Rivarol, dans Béroalde de Verville et dans Tallemant des Réaux.

Au fond, cela n'a guère qu'un intérêt de curiosité, et, si le mot déjà ancien se trouve renouvelé par la situation nouvelle à laquelle il s'applique, il n'y a qu'à applaudir. Il n'en est pas souvent ainsi. La plupart du temps les éditions successives d'un même mot ne font que l'affaiblir ou l'alourdir.

Voici un mot de Rivarol.

Il disait d'un sot qui se vantait de parler quatre langues :

— Je vous félicite ; vous avez quatre mots contre une idée.

Honoré de Balzac a dit plus longuement dans *la Maison Nucingen* (Bixiou parle de Godefroid) :

« Il eut bien de la peine à se munir de quatre langues, c'est-à-dire à s'approvisionner de quatre mots contre une idée ! »

Chamfort écrit :

« L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'Histoire. » (Chamfort, *Maximes et Pensées*, chap. VI.)

Au dernier acte du *Mariage de Figaro*, Beaumarchais reprend la comparaison pour faire dire à Almaviva, parlant à la comtesse qu'il prend pour Suzanne :

« L'amour n'est que le roman du cœur. C'est le plaisir qui en est l'histoire. »

Le *Journal amusant* de Philippon (2 juillet 1859) attribue à un nommé Alexandre... cette même réplique :

« — Marie-toi donc.

« — Ma foi non ! la vie de bamboche me plaît mieux que l'existence posée et que le pot au feu !

« — Mais enfin, pourquoi ?

« — Bêta, par la raison que les romans sont plus intéressants que l'histoire. »

Depuis Chamfort, et même depuis 1859, on nous a donné tant de romans ennuyeux que nous en sommes arrivés à préférer l'histoire !

Après quelques autres exemples, il conclut sceptiquement :

Le vrai mot d'esprit n'est pas un passe-partout, c'est un mot de situation qui juge un homme ou un acte, découvre ou approfondit un caractère, témoigne d'une ironie, d'une indifférence ou d'une force peu communes. Il est rare que ces sortes de répliques puissent être reprises par d'autres ! Quelle que soit l'habileté du fabricant, on reconnaît toujours les mots *plaqués* sur un dialogue ou dans un roman ! Quant à tous ceux de Rivarol, de Chamfort, de Roqueplan et de Sophie Arnould qu'on loge dans les comédies modernes, leur brillant reste tel que le moins lettré des spectateurs en demeure surpris et que ceux qui ont un peu de lettres sont heureux de trouver au moins quelques phrases durables parmi tant de pièces éphémères !...

§

C'est aussi l'histoire d'un « mot » que tente un collaborateur de **l'Intermédiaire**. Ce mot est celui-ci, qui est d'ailleurs fort contes-

table : « Rien n'habille aussi bien que le nu. » Le vêtement, pour un spectacle agréable qu'il nous cache, nous en dérobe cent et mille qui seraient fort affligeants. Cela dit, voici une partie de la dissertation :

Lady Wortley Montaigu, qui avait en Turquie visité le bain des femmes, où les hanums se laissaient admirer dans leur innocente et complète nudité, — telles que les naïves Japonaises, avant les révolutions politiques et morales des années de Meiji, — résume son impression en ces termes assez plausibles :

« Je me suis ici convaincue de la vérité d'une réflexion que j'ai souvent faite, c'est que, s'il était de mode d'aller tout nu, on regarderait à peine la figure. » (Andrinople, 1er avril 1717, vieux style.)

Les sculpteurs grecs, en effet, paraît-il, savaient reconnaître le caractère et les passions de l'homme d'après la physionomie de ses membres autant que d'après celle du visage, qui dès lors perdait beaucoup de son importance.

On ne voit donc aucune raison pour s'étonner qu'une soubrette accorte du XVIIIe siècle, toute convenance à part et même en y mêlant une légère pensée libertine, ait retrouvé, seule, une idée qui semble assez naturelle dans l'humanité.

Chez les primitifs, d'ailleurs, la femme cherche l'ornement avant le vêtement. Un de nos plus spirituels missionnaires, — n'est-ce pas monseigneur Augouard? — interrogé par une grande maison de Paris sur les chances qu'elle trouverait d'écouler ses cotonnades en pays noir, répondait : « Avec un mouchoir, on habille toute une famille, et il en reste. » Mais ces dames noires consacrent à leur coiffure et à leurs bijoux précieux de plus longues préoccupations.

Il en était de même dans des civilisations plus éclairées, pour ne pas dire éblouissantes. Le Vénitien Manucci, dont une heureuse fortune a permis de retrouver les *Mémoires* longtemps perdus, et publiés récemment en Angleterre par une Société savante, nous raconte que les femmes du Grand Moghol, près duquel il servait en qualité de médecin, étaient plus vêtues de pierreries que d'étoffes; et de ces bijoux-vêtements elles possédaient chacune plusieurs séries de rechange, comme une élégante Parisienne garde un choix de robes à sa disposition. Le malheur était que ces joyaux, percés et enfilés comme des chapelets, plutôt que sertis dans des montures d'or et d'argent, perdaient aussitôt de leur valeur.

En définitive la forme humaine, telle que Dieu l'a créée, — ou qu'elle a évolué sous les auspices du grand Pan, — est son plus noble ornement à elle-même. Du moins ne subit-elle pas les caprices de la mode qui nous inspire parfois des craintes sur l'équilibre du cerveau féminin. Daphnis et Chloé, dans leur simple costume, ne seront jamais ridicules; ils le deviendraient vite s'ils se faisaient habiller sur nos boulevards, au gré du jour.

Et la morale? — Les voyageurs et les ethnographes s'accordent pour affirmer qu'elle est ici moins engagée qu'on ne l'imaginerait suivant nos idées courantes.

Il ne manque pas de gens parmi nous, qui auront pu le vérifier. Voici quelques années, la grave et conservatrice *Quarterly Review* écrivait que,

dans l'Ouganda, certaines peuplades nègres tiennent pour une indécence de se vêtir.

Chez les Wa-Kavirondo, sur la côte nord-est du Victoria Nyanza, hommes et femmes vont absolument nus, pourtant cette tribu est d'une moralité très supérieure à celle des Baganda, qui sont tout habillés.

Chez les Masai, disait-elle encore, les récits n'exagèrent en rien la beauté apollinienne des jeunes gens, bien que leurs admirables formes statuaires soient ordinairement surmontées d'une tête aux traits disgracieux, — voilà qui confirme la thèse de Lady Montagu; — et dans le Kavirondo, dont nous venons de parler, hommes et femmes vivent en déshabillé paradisiaque,

ce qui n'a rien de désagréable pour le voyageur artiste : car, avec leur splendide développement physique, le pays semble peuplé de statues d'ébène.

(Juillet 1901; pp. 8, 20.)

Il entre donc une forte part de convention dans nos convenances. Une Parisienne s'expose amplement décolletée au spectacle — genre de munificence envers le public que je n'ai jamais bien compris, — qui ne voudrait pas se laisser voir en robe de chambre montante à un étranger. Je ne sais où j'ai lu l'anecdote suivante, qui, si elle est inventée, mériterait d'être vraie. Des pirates tonkinois enlèvent une bande de jeunes Français et Françaises, les emmènent dans la montagne, les déshabillent entièrement pour les empêcher de fuir, et les enferment dans un même enclos. Ils éprouvent un peu de gêne, au premier abord, dans ce décostume d'incérémonie, mais bientôt nul n'y fait attention. Quelques jours plus tard, arrivent la rançon et des vêtements nouveaux. Chacun s'empare de ceux qui lui sont destinés et court aussitôt, dans un recoin, se rhabiller décemment à l'écart.

Au moment de clore cette note, *le Journal des Débats* lui apporte un amusant appoint :

Dans la dernière séance du *Royal Santary Institute*, à Londres, Sir John Cokcburn s'est livré à un vif réquisitoire contre la voilette des dames... D'ailleurs, Sir John Cokcburn est ennemi de tous les voiles. Il voudrait que les femmes renonçassent à la chemise de nuit : tout ce qu'il permet, en fait de costume nocturne, c'est un bonnet léger pour maintenir les cheveux ; le reste ne sert qu'à gêner le sommeil et aggraver le péril en cas d'incendie. C'est vrai; mais comme le feu éclate souvent dans le jour, Sir John, pour être plus logique, aurait dû proposer une réforme plus complète.

(12 avril 1913.)

Pour le jour, le climat se montrerait probablement hostile à la logique; mais pour la nuit, ce serait le retour aux habitudes du moyen-âge, — qui se sont continuées, dit-on, dans le midi de l'Europe, — au costume où, d'après les miniatures, se réduisait même la Reine Marguerite, femme de saint Louis, dans le lit conjugal.

§

L'Ariège pittoresque annonce la mort de Raoul Lafagette et lui consacre tout un numéro. C'était le poète des Pyrénées, un grand poète, disaient ses compatriotes, en tout cas un excellent poète parnassien, le dernier parnassien. Mais on a dit cela tant de fois déjà, et il s'en retrouve toujours un et toujours égal aux autres. Le parnasse a vraiment formé une race de bons ouvriers du vers.

Conclusion de la notice précédant l'anthologie de **l'Ariège pittoresque** :

Méprisant la vogue parisienne, ce sincère et ce désintéressé s'était retiré au fond des montagnes natales, solitaire et méconnu, pour en mieux saisir l'âme et la fixer dans son œuvre. Cet œuvre, il le savait immortel, et ce fut sa seule récompense :

A la gloire sans fin quand on ose prétendre,
Il faut se recueillir longtemps, en vérité,
Pour une éclosion de parfaite beauté.
Qui ne doit pas périr peut bien savoir attendre.

Puissions-nous, en répandant ces quelques extraits, avoir contribué, dans la mesure de nos forces, à hâter les justes réparations de l'avenir!

R. DE BURY.

THÉATRE

Comédie-Française : *L'Embuscade*, pièce en 4 actes, en prose, de M. Henry Kistemaeckers (10 février). — Comédie des Champs-Elysées : *L'Exilée*, pièce en 4 actes en prose, de M. Henry Kistemaeckers (5 avril). *Le Trouble-Fête*, comédie en 3 actes et un épilogue, de M. Edmond Fleg. *La Gloire ambulancière*, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard (10 mai). — Une anecdote. — Memento.

A la Comédie-Française, **L'Embuscade**, de M. Henry Kistemaeckers, a du succès. Il s'y trouve, en effet, une situation fort pathétique, bien faite pour toucher les femmes, et peut-être aussi certains hommes, de ceux qui sont nés et ont grandi dans les mêmes conditions, ou à peu près, que son héros. Au reste, une œuvre assez mélodramatique, dans le fond comme dans la forme, et bien peu neuve. Elle n'est guère d'aujourd'hui que par le milieu dans lequel elle se passe, celui de l'industrie de l'automobile, et l'affreux argot de cette industrie qu'on y entend parler. Après tout, je connais bien des pièces qui n'ont pas même cela. M. Abel Hermant a reproché à *l'Embuscade* de n'appartenir à la littérature que comme ce personnage d'Emile Augier n'appartient à la noblesse : par les prétentions. J'avoue que je sens mal cette critique. Je voudrais trouver un exemple. M. Abel Hermant a-t-il vu à l'Odéon l'*Esther* de M. Sébastien-Charles Leconte ? C'était de la littérature, cela. Pourtant, c'était aussi moins que zéro, avec le ridicule, en plus, de la prétention. Par contre, M. Abel Hermant a vu récemment *La Brebis égarée*, de M. Francis Jammes. Cela aussi, c'est de la littérature, et tout à l'opposé du simili dans lequel excelle l'auteur de *l'Esther* ci-dessus. N'empêche que M. Abel Hermant y a été complètement insensible. Il n'y a vu que niaiserie. Il a comparé les vers de M. Francis Jammes, — les connaît-il ? — aux vers qui courent à l'entour des mirlitons. Il a même raillé le poète, on le sentait dans sa phrase, de n'être pas aussi connu que lui. Car la valeur d'un écrivain, n'est-ce pas? cela se mesure

au nombre des gens qui le connaissent. Quelle importance a tout cela ? Il restera peut-être quelques pages de M. Abel Hermant comme peintre littéraire de son époque. Il restera également, et sûrement, quelques vers de M. Francis Jammes, qui aura été, dans son temps, un vrai poète et l'un des plus touchants. Pour ce qui est du métier de critique, c'est autre chose. Notre mérite dépend du goût de ceux qui nous lisent. Les admirateurs d'un écrivain nous trouvent intelligents si nous disons du bien de lui, sots si nous en disons du mal, et à l'inverse pour ses adversaires. Là encore, c'est l'avenir qui tranchera. Et quand je dis l'avenir, je parle seulement pour M. Abel Hermant, qui est un écrivain, qui doit y penser, qui doit même y prétendre. Moi, j'ai toujours été un prodigue, je n'ai jamais su rien mettre de côté, penser à mes vieux jours. Je me moque de la postérité. Quant à *L'Embuscade*, c'est bien simple. Le sujet en est fort démodé, et la pièce a du succès. Du commencement à la fin, cela ne tient pas debout, et le public est pris. Vous voyez bien que c'est de la bonne littérature.

M. Henry Kistemaeckers nous montre un jeune homme, Robert Marcel, enfant naturel, qui a grandi sans connaître ses parents, et qui garde en lui, de cette naissance et de sa vie sans famille, une grande souffrance et comme le sentiment d'une tare. Vous le voyez : bien en retard, cet état d'esprit ! De plus, n'est-il pas le fait, tout simplement, d'un nigaud ? Comment? être, comme ce Robert Marcel, un joli garçon, être dans une situation aisée, être un brillant ingénieur, avoir le plus bel avenir devant soi, et se languir et se trouver diminué parce qu'on est né de l'amour illégitime et qu'on n'a pas connu sa maman ? Je vous le dis : un nigaud. Je m'y connais, en enfants naturels : j'en suis un moi-même. Né de parents qui, certes, ne l'avaient pas fait exprès, j'ai grandi dans la maison d'un père entêté célibataire, toujours absent, et qui s'en remettait de ma sûreté à telle ou telle bonne. J'ai eu pour mère une créature adorable, — physiquement, — que j'ai eu le bonheur de voir à peu près la valeur d'une quinzaine de jours dans toute ma vie. J'ai ainsi poussé, je me suis fait tout seul, libre, indépendant, à peine surveillé, — il n'y a pas que la famille qui ait du bon. Eh! bien, on s'y fait parfaitement, et je n'ai jamais songé à aller m'en plaindre sur les planches de la Comédie-Française, comme le bénêt de *l'Embuscade*. J'ai pu en éprouver quelquefois, dans les années de ma jeunesse, une certaine mélancolie de bon ton. On n'a pas eu en vain, comme mère, une femme jolie, coquette, séduisante, et qui est encore une femme jeune quand on est déjà un jeune homme. On ne pense pas en vain au bonheur que c'eût été de la connaître, de la tenir dans ses bras, de regarder se mouvoir, dans ses dernières grâces, ce corps dont on est né. Les souvenirs de l'enfance un peu abandonnée qu'on

a eue se mêlent aux imaginations de l'homme qu'on est devenu. On pense à la mère. On pense aussi à la femme. Les deux se confondent. Aimables, profondes rêveries! Je ne suis pas fait autrement qu'un autre. J'ai passé par là, comme n'importe quel enfant naturel. Mais de là à souffrir de ma naissance, et à m'en sentir diminué moralement et socialement? Voilà certes une idée qui ne m'est jamais venue. Ce pauvre Robert Marcel, qui s'effondre quand on lui fait grief de sa naissance ! Il n'y a d'ailleurs plus guère que dans *l'Embuscade* qu'on peut entendre aujourd'hui faire grief à quelqu'un d'être un enfant naturel. Moi, j'aurais voulu voir qu'on me fît ce grief. Ce que j'aurais ri ! Car c'est un des bénéfices qu'on retire au moins de ces sortes d'enfance, qui ont leur bon côté, je le répète : on apprend à rire. Le héros de M. Henry Kistemaeckers n'est d'ailleurs pas seulement un parfait nigaud. Il est également fort peu sympathique. Sa conduite tient d'ailleurs à sa nigauderie, ce qui montre bien que M. Kistemaeckers n'a mis à la scène qu'un fantoche. Jugez-en. Sans rien savoir des gens chez lesquels il entre, Robert Marcel est amené dans la maison de sa mère, mariée à un M. Guéret, riche constructeur d'automobiles. Cette entrevue, la conversation à laquelle elle donne lieu, Mme Guéret sachant qu'elle se trouve en présence de son fils, c'est la situation pathétique à laquelle je faisais allusion en commençant. Là, Robert Marcel fait la conquête de son beau-père, qui ne se doute de rien et qui se l'attache comme ingénieur, même comme second, à de fort belles conditions. Or, les ouvriers mécontents de leur salaire, une grève éclate dans l'usine. Robert Marcel, à qui sa naissance a donné une sorte d'hostilité sociale, bien qu'il se montre un parfait mondain, se range du côté des ouvriers. Je ne lui donne pas tort, mais vous allez voir la suite. Le conflit s'aggrave. Les grévistes posent un ultimatum. Robert Marcel, qui est leur délégué, en vient dire les conditions à Guéret : ou celui-ci cédera, ou l'usine sautera. Dans le premier cas, Robert Marcel téléphonera à ses mandants la réussite des pourparlers. Dans le cas contraire, il n'a qu'à pas ne bouger. A l'heure fixée, ce sera l'explosion. Assez justement indigné de la conduite de ce petit bonhomme dont il a fait, somme toute, la situation et en qui il a mis toute sa confiance, Guéret s'élance sur lui pour l'étrangler. (Je vous l'ai dit, que nous sommes un peu devant un mélodrame.) Juste à ce moment, une porte s'ouvre. Mme Guéret se montre. Elle voit son mari tenir Robert Marcel à la gorge. « C'est mon fils ! » crie-t-elle, ce qui est une nouvelle à la fois pour Guéret et pour Robert Marcel. Les deux hommes se lâchent. Robert Marcel se précipite au téléphone pour prévenir l'explosion. Hélas ! le sentiment n'a jamais arrangé les choses. On en juge sur-le-champ, en entendant sauter l'usine. Maintenant, il faut tenir compte de quelques à-côtés de la pièce. En

s'attachant Robert Marcel comme ingénieur, Guéret a travaillé également dans son intérêt. Son usine déclinait. Les idées neuves de son protégé lui rendent la prospérité. Cela atténue un peu le caractère d'ingratitude de Robert Marcel. — Une sorte d'aventurière russe, qui voudrait emmener Guéret avec elle, a surpris les regards de Mme Guéret pour Robert Marcel. Regards d'une mère pour son fils! Mais l'aventurière ignore cette vraie raison. Elle interprète ces regards comme ceux, d'une femme éprise d'autant que Mme Guéret met quelque soin à se surveiller. Elle en profite, avec des phrases adroites, pour faire naître le soupçon dans l'esprit de Guéret. Cela rend encore plus naturel le geste violent de Guéret à l'égard de Robert Marcel dans la scène de l'ultimatum : en même temps que l'auteur de sa ruine, il voit en lui un rival. — D'autre part, les Guéret ont une fille, Anne-Marie. Elle et Robert Marcel sont vite devenus des amis : on n'est pas pour rien frère et sœur. On veut faire faire à Anne-Marie un mariage qui lui déplaît. Robert Marcel intervient auprès de la mère pour qu'on renonce à ce mariage. Mme Guéret le prie de ne pas s'occuper de ces questions. Robert Marcel en est froissé, et pense que c'est encore là un effet de sa naissance. Il veut voir jusqu'au bout, et demande à Mme Guéret, pour lui-même, la main d'Anne-Marie. Son fils lui demander la main de sa fille! un frère épouser sa sœur! On devine l'effet de cette demande sur Mme Guéret. Elle ne sait plus où donner de la tête, et Robert Marcel la pressant de lui donner ses raisons, elle finit par lui rappeler qu'il n'est qu'un employé. Mais Robert Marcel tient à son idée. C'est là encore un tour que lui joue sa qualité d'enfant naturel. Il est un réprouvé, un paria. Il se lance alors dans une tirade sur sa naissance irrégulière, — comme si toutes les naissances n'étaient pas régulières, à moins de venir avant terme! — et sort en claquant la porte. Cela peut faire mieux comprendre l'hostilité de Robert Marcel à l'égard du milieu Guéret, sa sympathie active pour les grévistes, et son rôle de mandataire lors de l'ultimatum. Quant au dénouement de *l'Embuscade*, ce n'est vraiment pas le moins curieux de cette œuvre. Je vous disais récemment que la plupart des pièces qu'on nous donne actuellement ont des dénouements d'une invraisemblance criante, qui ruinent souvent toute une œuvre, et font qu'on s'étonne que des écrivains, qui doivent tout de même n'être par des sots, puissent les adopter. Celui qu'a trouvé M. Kistemaeckers pour *l'Embuscade* dépasse la mesure, et je préfère penser qu'il ne l'a adopté que pour satisfaire le public, le laisser partir sur une bonne impression, plutôt que parce qu'il l'a trouvé vrai, logique, possible. Ce serait alors, de sa part, nous avoir donné une bien piètre idée de son sens psychologique. Voyez ce M. Guéret. Il a pris chez lui comme ingénieur, presque comme associé, un jeune homme qui, passé dans le rang

des grévistes et devenu leur chef, a sa part, une grande part, dans l'explosion qui met bas son usine et cause sa ruine. Il doit tout de même en éprouver quelque ressentiment. Il se trouve, de plus, que ce jeune ingénieur est le fils de sa femme, un fils caché, le fruit d'une faute de jeunesse, comme on dit, — et nous sommes dans le monde bourgeois ! Cette dissimulation, cette maternité secrète, cet amour maternel dont il n'a rien su, tout ce côté de sa femme dont il n'a rien connu, cela ne peut pas ne pas avoir agi sur lui, ne pas avoir altéré un peu, au moins provisoirement, ses sentiments envers elle. Je ne m'occupe pas ici de ce qui est juste, de ce qui est généreux. Je m'occupe de ce qui est humain. Sans être un mari qui tue, qui considère sa femme comme une propriété, qui ne voit pas plus loin que sa possession légitime à lui, mettez-vous un instant à la place de Guéret. Vous verrez. D'autre part, ce Robert Marcel, qui a, depuis qu'il pense, une sorte d'hostilité à l'égard des milieux réguliers parce qu'il croit que sa naissance lui rend ces milieux hostiles à lui-même, qui a pris si violemment parti pour les ouvriers contre Guéret patron, qui a accepté qu'on fît sauter l'usine de cet homme et qu'on le ruinât, qui a failli être étranglé par lui, ce Robert Marcel, dis-je, croyez-vous qu'il va pouvoir, du jour au lendemain, changer complètement d'idées, de caractère, et se mettre à adorer tout ce qu'il réprouvait? Eh ! bien, c'est pourtant ce que nous voyons au dernier acte de *l'Embuscade*. Le lendemain de l'explosion, tous les personnages réunis au milieu des ruines de l'usine, le meilleur accord se rétablit. Guéret pardonne sa cachotterie à sa femme, qui lui pardonne son flirt avec l'aventurière russe, — un flirt qui a bien manqué de finir en fuite amoureuse. Il pardonne également l'explosion à Robert Marcel, lequel s'excuse de sa conduite et oublie, en une minute, les braves ouvriers dont il s'était fait le porte-parole. La famille est reconstituée et on s'embrasse tous dans la résolution de reconstruire l'usine et de refaire fortune. Est-ce touchant? Cela se peut. Mais est-ce vraisemblable? Sûrement non. Transportez cette histoire dans la réalité. Supposez ces personnages des personnages de la vie vraie. Les voyez-vous agir, s'accorder, s'embrasser ainsi? Je ne donnerais, en tout cas, pas cher de leur accord. Laissez passer le moment d'attendrissement artificiel que leur a imposé l'auteur. Ils reviendront dès demain aux sentiments humains. Leur vie ensemble va être un bel enfer.

Mme Berthe Cerny joue avec beaucoup de talent le rôle de Mme Guéret. Elle a été parfaite, notamment au premier acte, dans la scène où la mère se trouve en présence de son fils, sans que celui-ci sache ni doive savoir qu'il parle à sa mère. Pour les autres rôles, les artistes de la Comédie-Française, M. de Féraudy en tête, ont fort bien joué ces personnages si parfaitement inventés.

Il paraît que nous n'avions pas assez de théâtres. On nous en a donné un nouveau : la Comédie des Champs-Elysées. C'est, au reste, comme construction, comme cadre, fort réussi. MM. Auguste et Gustave Perret frères, architectes, dont les plans prévalurent seuls après plusieurs projets présentés par M. Roger Bouvard et un architecte allemand, M. H. van de Velde, ont innové là de la plus heureuse façon. Vous savez que dans le même immeuble se trouve le Théâtre des Champs-Elysées, consacré à l'art lyrique, quelque chose comme un recommencement des Italiens d'autrefois. Je n'ai fait qu'entrevoir cette dernière salle. Elle m'a paru très belle, vaste, claire, simple. La salle de la Comédie des Champs-Elysées, de proportions plus restreintes, mais, autant qu'il m'a paru, construite à peu près sur le même modèle, est également d'un style très heureux, sans rien des colifichets et des complications que nous ont montrés trop souvent nos nouveaux architectes. Il reste toutefois à nous démontrer l'utilité de ce nouveau théâtre. Jusqu'ici, elle n'apparaît pas. J'en suis désolé pour son directeur, M. Poirier : je suis obligé de le secouer un peu. Il nous a donné pour son spectacle d'inauguration, et à grand renfort de galas, une pièce de M. Henry Kistemaeckers : **L'Exilée**. Je vous prie de croire que je n'exagère pas. On ne peut décrire *l'Exilée*. C'est absolument dénué du moindre intérêt. Qu'a voulu nous montrer là M. Kistemaeckers ? On n'en sait rien. A quoi riment les choses qu'il fait dire à ses personnages et ces personnages eux-mêmes ? A rien. C'est une fiction inconsistante autant qu'insignifiante. Il ne vous vient, à l'écouter, qu'un sentiment, puissant, il est vrai : la stupéfaction devant tant d'inanité. M. Léon Poirier nous a donné ensuite, pour son second spectacle, une comédie de M. Edmond Fleg : **Le Trouble-Fête**. Encore une bien jolie chose. Il doit rester à M. Edmond Fleg bien de l'esprit, bien des idées, bien des trouvailles, bien de l'amusement, car il n'en a rien mis dans sa pièce. Je crois, par contre, qu'il s'y est débarrassé de tout ce qu'il peut avoir de fadeur et de niaiserie, car elle en déborde. *Le Trouble fête* est suivi d'une comédie en un acte de M. Tristan Bernard : **La Gloire ambulancière**. Ici, c'est une autre question. Il y a toujours quelque chose dans ce que fait M. Tristan Bernard : de l'ironie, de l'observation, de l'esprit, du vrai comique, tout cela avec le plus grand naturel. Il nous met à la scène, et fait ressortir, d'une touche légère et véridique, la part de comique que nous avons tous plus ou moins. *La Gloire ambulancière* en est encore un exemple. Le sujet de ce petit acte est extrêmement mince, mais M. Tristan Bernard a su en faire tout un tableau par son exactitude. Deux bons bourgeois, le mari et la femme, se sont risqués à aller souper au cabaret, comme des noceurs. La femme est rentrée un peu malade. Elle a même été prise, au milieu de la nuit, de douleurs abdominales assez violentes.

Sitôt le jour arrivé, le mari fait chercher le médecin. Il avertit aussi la famille et même quelques amis. Nous les voyons tous en scène : le mari, qui prend, devant cet événement, dont il répète les détails à chaque arrivant, un petit air d'importance; les parents qui s'affligent pour la galerie ; la belle-mère qui envisage avant tout la dépense ; le frère de la malade qui ne songe qu'à emmener à l'écart, dans la salle à manger, une jeune personne à laquelle il fait la cour; un ami commerçant qui cherche en vain le moyen de filer sous le prétexte que sa boutique le réclame; enfin, le médecin, muet, et pour cause, sur le chapitre de la malade, attendant probablement qu'elle soit à toute extrémité pour savoir quoi dire. C'est un tableau d'intérieur, je vous dis, fort réussi et fort amusant, et dans lequel il n'y a pas, comme vous pourriez peut-être le croire, la moindre charge. Finalement, le mari, devant le mutisme du médecin, se décide à faire appeler en consultation un « cher maître » de la science. Celui-ci arrive. Il va examiner la malade, puis reparaît et se retire, avec son jeune confrère, dans la salle à manger, pour examiner ce qu'il convient de faire. Pendant que ces deux augures confèrent, il se trouve que la malade se rétablit soudainement. Il ne s'agissait que de coliques violentes causées par une indigestion. Elles sont passées, Madame est guérie et on vient l'annoncer à l'assemblée. A ce moment, le « cher maître » de la science sort de la salle à manger. Il a mûrement réfléchi. Son diagnostic est formé. Ce solennel bonhomme, qui a probablement passé sa vie, sous prétexte de science, à martyriser de malheureux animaux, comme tant de barbares imbéciles, sans rien apprendre, naturellement, conclut gravement à la nécessité d'une opération. C'est le trait d'ironie final, et non le moins juste et le moins mordant de ce petit acte parfait de tous points. Il faut donc le reconnaître, la Comédie des Champs-Elysées nous a donné là, avec *La Gloire Ambulancière*, une délicieuse petite comédie. Mais voyons, là, sérieusement ? Fonder un nouveau théâtre pour jouer *l'Exilée*, pour jouer *le Trouble-Fête*, pour jouer même des pièces, charmantes, c'est entendu, de M. Tristan Bernard? Etait-ce vraiment très indispensable ? Non, n'est-ce pas ? vous en convenez, et tout le monde en conviendra. Et dire que je me suis fait faire un nouvel habit pour aller entendre les nouveautés de M. Léon Poirier ! Je me couvrais d'ironies, en sortant, pour ma vieille candeur.

Nous terminerons, si vous le voulez bien, par une anecdote. Un de mes amis, qui est secrétaire dans une revue, a la passion des animaux. Il recueille les chiens, les chats, les place, reconduit chez eux les chiens égarés, nourrit des chats sans maîtres dans des terrains ou des jardins, aide les chevaux ou prend leur défense, et sa maison, s'il continue, sera bientôt une véritable ménagerie. Il néglige même, pour tout cela, un petit talent littéraire qui lui aurait sans doute

permis d'être un écrivain pas plus mauvais qu'un autre. « J'ai besoin pour travailler, dit-il, d'avoir l'esprit heureux, et la misère des bêtes m'a pour toujours ôté beaucoup de ce bonheur. » De plus, mon ami, qui est fort occupé à son bureau, est avec cela assez bourru et peu bavard, ce qui fait qu'il écoute toujours fort distraitement ce qu'on lui dit. C'est ainsi qu'il recevait l'autre jour la visite d'une dame qu'il n'avait pas vue depuis quelque temps. On échange des politesses, mon ami absorbé dans ses papiers, et la dame lui annonce qu'elle a perdu son mari. « Parbleu ! s'écrie alors mon ami, en relevant aussitôt la tête, l'esprit toujours aux animaux. Je ne cesse de le dire aux gens. Si vous lui aviez mis un collier avec votre nom et votre adresse, on vous l'aurait sans doute déjà ramené, ou on aurait pu vous prévenir. Pauvre bête ! »

Il fallut l'air étonné de la dame pour faire cesser le quiproquo.

Memento. — Théâtre Antoine : *L'Entraîneuse,* pièce en 4 actes, de M. Charles Esquier (1er mai).

MAURICE BOISSARD.

ART

Exposition Marquet, Manguin, Theo von Rysselberghe (Druet). — Rétrospective Maurice Boutet de Monvel (Manzi et Joyant). — Exposition André Devambez (Georges Petit). — Exposition Luigi Loir (Georges Petit). — Exposition Phelan Gibb (Bernheim-jeune). — Exposition Pascal (Galerie Gautier).

Les grandes expositions collectives ont, au cours de ces dernières semaines, relégué au second plan les expositions particulières ; ce n'est point que les salonnets aient chômé ni que se soient arrêtées les manifestations individuelles, et, parmi celles-ci, il y en eut du premier intérêt; ainsi chez Druet, une considérable exposition de M. **Marquet**, actuellement un des meilleurs peintres du Paris moderne. Il y avait là des pages puissantes et résumées, des eaux lourdes dans des ciels gris de fer; il se dégageait de cette exposition une poésie amère et forte, très émouvante.

M. **Manguin**, qui succéda à M. Marquet chez M. Druet, est un coloriste moins sévère; il se plaît à d'ardents voisinages de tons éclatants ; il peint robustement des nus féminins dans la lumière parmi les arbres et les fleurs, ou dans des fouillis ordonnés d'étoffes, ornant des intérieurs nuancés d'un goût hardi et sûr. Par ci, par là quelques mollesses n'empêchent point une grosse impression de bel ensemble ; on se sent chez un artiste très doué et très savant, audacieux mais harmonieux. Les qualités d'équilibre et de joliesse de cet art pourraient faire de M. Manguin un peintre à la mode dans un temps assez court. Il y parviendra, à cause de ses mérites et aussi malgré ses mérites.

M. Theo van Rysselberghe a remplacé M. Manguin à la salle Druet. Des portraits, une grande toile décorative, des nus, quelques dessins, parmi lesquels une excellente étude de femme à sa toilette, montrent l'importance des notations préliminaires au tableau chez cet artiste.

Un portrait d'enfant daté de 1888 semble être accrochélà pour qu'on puisse mieux se rendre compte du chemin accompli par le peintre, qui, négligeant ses intéressants efforts des premiers débuts, semble se doter lui-même du pointillisme dont il fut un des adeptes les plus fidèles et les plus habiles et les plus souples. Il suffirait d'ailleurs de ce petit portrait d'enfant pour établir que cette technique pointilliste pouvait donner pour un portrait les meilleurs résultats.

Le milieu est très délicatement défini et coloré, la pose du petit modèle est très juste et la face très harmonieusement modelée.

M. Theo van Rysselberghe a évolué ; il semble s'être libéré de tout système pour se créer une façon très précise de dire les choses. Il aime à présenter ses thèmes dans un grand luxe de couleurs, il a d'ailleurs au plus haut degré le sens des symphonies colorées. C'est un portraitiste excellent. Ses figures féminines sont intensément vivantes. Un portrait d'homme frappe par sa rondeur, sa vérité d'attitude, sa particularité physionomique ; c'est un très beau morceau. Une femme à sa toilette se présente en aspect de grâce véritable, et l'étude du nu, très achevée, y est fort intéressante. Une grande toile décorative, *l'Heure du bain*, montre d'ardentes carnations et de beaux mouvements féminins. Il y a de la vérité et de la variété dans les allures, de la justesse dans les mouvements de ces jeunes femmes ; mais est-ce parce que la parfaite beauté du fond, la saveur de cette petite baie méditerranéenne, cette atmosphère limpide de soleil et d'eau bleue captive tout à fait le regard, il semble que le premier plan du paysage a moins d'accent et de fermeté. C'est néanmoins une belle œuvre, cette exposition est celle d'un maître portraitiste certain.

§

Galerie Manzi et Joyant, une rétrospective **Maurice Boutet de Monvel** défend bien la mémoire d'un artiste, qui, s'il tourna le dos aux directions actuelles de la peinture, n'en est pas moins un noble et curieux imagier. Parmi les portraits que donna Boutet de Monvel, il en est d'excellents, des aspects de jeunes filles, chastes et précis ; quelquefois le portrait est un peu froid, mais toujours façonné avec une très sincère habileté. Quelques symboles traités dans une manière assez large n'étonnent point chez cet amoureux du passé que fut Boutet de Monvel. La grande valeur incontestable de Boutet de Monvel et l'aboutissement de tout son art se trouvent probablement

dans son album populaire de la vie de Jeanne d'Arc. S'inspirant du vieil art français et aussi de la moderne imagerie anglaise, Boutet de Monvel sut trouver du nouveau par l'ampleur de son développement, par son art à grouper et à varier les foules dans son estampe, par le souci qu'il eut (différent en cela de la plupart des Anglais) de la physionomie de ses héros. Il eut l'ambition haute de faire de chaque page d'album un tableau ; il y a souvent réussi et précisément lorsque cela paraissait le plus difficile. Il a été un maître de l'album populaire ; à côté de la vie de Jeanne d'Arc, il ne faut point oublier le gracieux et très fin commentaire qu'il sut donner à un texte d'Anatole France sur *les Enfants*, où se trouvent quelques-unes des phrases les plus délicates de l'écrivain, et l'illustrateur n'a pas été du tout indigne de son grand collaborateur.

M. **André Devambez** nous convie à voir chez Georges Petit une série d'œuvres très abondante et variée. Il y a des petits tableautins du pays de féerie, des illustrations pour Gulliver, des scènes du Paris moderne et des pages sur la Commune. Le grand tableau de *la Barricade* gagne à être revu. Il n'est pas poussé au drame ; ce n'est point la barricade en activité, mais simplement en préparation ; le peintre s'est surtout soucié d'en analyser les éléments populaires, d'en doser la composition caractéristique. On voit par les études accrochées tout auprès qu'il a cherché à y bien énumérer les types les plus curieux, à son gré, du pavé parisien. Tous ces gens-là sont calmes malgré le tumulte de l'heure ; ce sont des illuminés tranquilles et résolus, des penseurs naïfs, et il n'y a pas trop d'ironie dans la présentation de vieilles et longues barbes. Le peintre a touché assez discrètement à ces servants ardents et stoïques de l'utopie. On sent que la barricade sera défendue. M. Devambez est plus dur envers les Montmartrois qui n'ont pas réussi ; la mort ou l'exil n'ont point créé l'atmosphère de déférence vis-à-vis de ces malchanceux que M. Devambez a réunis dans son tableau des *Ratés* avec une cruauté excusable, mais sans doute trop joyeuse. Parmi les études sur les rassemblements, les foules, les grouillements de Paris, certaines sont devenues populaires ; il n'y a point à aller contre ce fait ; *la Charge* sur le Boulevard nocturne, le *Quai du Métro* sont célèbres à assez bon droit. M. Devambez expose aussi les esquisses d'une décoration empruntant ses éléments au progrès du confort scientifique moderne, c'est clair, heureux de ton, c'est un peu de l'image populaire ; mais encore ce ne sont que des maquettes, qui ne manquent toutefois ni de verve ni de bonne humeur. M. Devambez et M. Robida auront les premiers décrits le Dirigeablobus et les aérotaxis. Ces notes sur la vie à venir sont après tout amusantes et variées ; le Dirigeablobus de M. Devambez est même rassurant, tant sa midinette blonde au grand carton embarrassant semble

avoir vraiment le pied aérien, tant la trogne rougeaude et banale du conducteur assis sur le marchepied suspendu de l'omnibus aérien respire de nonchalante sécurité et de bureaucratique certitude.

§

M. Luigi Loir présente une série de notations du Paris du soir. M. Loir rappelle les temps du modernisme dérivé de l'impressionnisme, tel que le pratiquait Nittis. M. Loir aime les soirs du Paris pluvieux et l'heure où s'allument les lumières. Il tire de ces points lumineux, dans une atmosphère brouillée et chargée, de jolis effets ; il architecture bien les étincelles d'or des feux, les enveloppe de lignes agréables, moire bien les pavés frais mouillés. Paris est son thème habituel et c'est celui qui lui convient le mieux.

§

L'exposition de M. **Phelan Gibb** chez Bernheim-jeune nous met au courant de l'œuvre d'un peintre anglais dont les dons littéraires ne sont point à dédaigner, mais dont le faire pictural se conforme trop à celui de Toulouse-Lautrec ou de Gauguin, ou parfois et légèrement à quelques dires futuristes ; le souvenir de Rops intervient aussi à propos d'une *Maternité* bien moderniste, dont l'apreté caricaturale n'est pas sans saveur. On peut distinguer aussi quelques faces de fêtards bien traités et à dessein soigneusement dénués d'intelligence. L'ensemble est très pince-sans-rire.

§

A la galerie Gautier une très intéressante série d'études de l'**abbé Pascal** ; ce sont des coins d'Ile-de-France, des aspects du joli village de Gros-Rouvre, traités avec une grande sincérité et une belle émotion, servies d'ailleurs par un faire intéressant ; de jolies mélancolies sans romances, des aspects très justes de bout de route, des toits de fermes. Avec bonhomie et gaieté, l'artiste présente de clairs intérieurs de petites églises rurales. Il y a là de l'intimité heureuse et un sentiment vif de la lumière et de l'atmosphère. Quelques belles aquarelles de M. Jeanniot, des dessins de Naudin d'une belle liberté d'allure et choisis entre ses meilleurs, des statuettes de M. Poisson font marge autour de cette intéressante présentation des œuvres de l'abbé Pascal.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le nouveau directeur des Musées nationaux. — Un buste d'Aménôthès IV au Musée égyptien de Berlin. — Le *Portrait de M. Duret* par Whistler au Musée de New-York. — Nécrologie : M. Pierpont-Morgan. — La dispersion de la collection Steengracht, de La Haye. — Memento bibliographique.

Un nouveau changement vient encore de se produire dans la **direc-**

tion des **Musées nationaux**. M. Pujalet, qui avait été appelé au Louvre lors de l'inique mise en disponibilité de M. Homolle après le vol de la *Joconde*, et qui y avait accompli, au point de vue administratif, d'utiles réformes, vient, sur sa demande, de rentrer dans les cadres du ministère de l'Intérieur, où il se sentait plus à son aise, et a été nommé directeur de la Sûreté générale. Il faut espérer que, plus que jamais, dans ce nouveau poste la *Joconde* continuera d'occuper sa pensée et qu'il finira par nous la retrouver.

Il est remplacé par M. Henry Marcel, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, qui exerça auparavant, à la direction des Beaux-Arts, rue de Valois, les fonctions suprêmes et, par conséquent, n'arrive pas en novice à la tête des Musées nationaux. La carrière de M. Henry Marcel a été des plus mouvementées : successivement secrétaire de la direction des Cultes, chef de cabinet de plusieurs ministres à l'Intérieur, aux Travaux publics, aux Affaires étrangères, maître des requêtes au Conseil d'Etat, sous-directeur puis directeur du Cabinet et du personnel aux Affaires étrangères, ministre de France à Stockholm, conseiller d'Etat, enfin directeur des Beaux-Arts depuis 1903 jusqu'au jour où cette direction fut transformée en un sous-secrétariat d'Etat dont M. Dujardin-Beaumetz allait faire le champ d'expériences de son agitation ignorante et brouillonne, il avait été nommé alors administrateur de la Bibliothèque Nationale en remplacement du regretté Léopold Delisle, mis brutalement à la retraite. Mais il était certainement moins à sa place dans ce poste que dans celui où le voici aujourd'hui : c'est, en effet, un connaisseur éclairé (on lui doit, entre autres écrits, un excellent manuel de l'histoire de la peinture française au XIXe siècle), et il possède, par surcroît, l'énergie que réclame plus que jamais l'administration de nos Musées depuis que la politique a laissé s'y introduire les mœurs anarchiques qui ont abouti au vol de la *Joconde*. Aussi attendons-nous de lui avec confiance la fermeté nécessaire au bon ordre sans lequel serait vaine l'activité la plus intelligente des conservateurs.

§

Tout le monde connaît au Louvre l'étonnant buste du pharaon Aménôthès IV (1375-1358 av. J.-C.) acquis en 1906 et dont nous avons dit alors (1) l'importance significative, due au changement qu'il manifeste dans la conception des effigies royales et qui s'explique par la rupture du jeune monarque avec la religion et les traditions jusque-là établies. Le **Musée égyptien de Berlin**, à son tour, vient de s'enrichir d'un autre buste de ce roi, découvert au cours des fouilles opérées à Tell-el-Amarna, ancienne résidence du roi héré-

(1) V. *Mercure de France*, 1er septembre 1906, pp. 442-443.

tique, par la Société allemande orientale (1). Le Musée possédait déjà un portrait de ce prince, une tête en bas-relief où il apparaît de profil, avec sa physionomie si particulière : traits efféminés et prognatisme accusé. Le buste qui vient d'être trouvé en compagnie d'autres modèles dans les débris de l'atelier d'un des sculpteurs officiels du monarque (2) est d'un réalisme moins saisissant que ce bas-relief et que le portrait du Louvre ; mais la vie, l'observation psychologique n'y sont pas moins grandes, et la fierté mélancolique de son expression, l'élégance de sa facture en font une œuvre très belle à laquelle il ne manque, pour être plus précieuse encore, que d'être complète : la tête est, en effet, coupée au ras de la coiffure.

§

Autre acquisition marquante au **Musée Métropolitain de New-York**, qui, malheureusement, entraîne l'exode définitif de France d'une œuvre jusqu'ici conservée à Paris. Il s'agit du tableau de Whistler, *l'Homme au domino rose*, qui n'est autre que le portrait de notre compatriote M. Théodore Duret, le critique d'art bien connu qui fut l'ami du peintre américain. Il y est représenté, sur un fond grisâtre, en habit noir, tenant sur son bras un domino rose. M. Duret a raconté dans son beau livre sur *Whistler* (3) l'histoire de cette peinture, comment l'artiste en eut l'idée à la suite d'une conversation sur le costume et la pose à choisir dans un portrait et la nécessité de représenter les personnes dans leur costume habituel : malgré que l'habit de soirée fût le vêtement dans lequel les *gentlemen* en Angleterre passaient une partie de leur vie, jamais on ne les peignait en habit noir ; était-ce donc un vêtement si ingrat? Pour en décider, Whistler demanda à son ami de poser devant lui en habit, un domino rose jeté sur le bras gauche, comme un monsieur entrant à un bal, la main droite retombant le long du corps et tenant le chapeau de soie ; ces divers éléments : le gris rose de la tenture du fond, le noir du vêtement, les tons de la carnation, le rose du domino, — fournissaient à Whistler la matière d'une combinaison de coloris d'ordre décoratif comme il en cherchait toujours et qu'il intitula cette fois *Arrangement en couleur chair et noir*. Cette peinture, poursuivie durant de longues séances, tout en ayant le souci — que Whistler gardait toujours — de conserver la largeur de facture et l'aspect d'une chose produite sans effort, compte parmi les œuvres les plus raffinées du maître et fut admirée au Salon de 1885. On comprend

(1) Lire sur ces fouilles le savant et intéressant article de M. G. Maspero dans *le Journal des Débats* du 25 mars dernier.

(2) Et que reproduit, avec le bas-relief dont nous venons de parler, la revue berlinoise *Kunst und Künstler*, avril 1913, pp. 373 et 375.

(3) Paris, Floury, 1904, in-4 ill., pp. 100-102 ; reproduction hors texte en couleurs p. 162. — Reproduit également, avec une notice, dans le n° de mars 1913 du *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, p. 45.

que l'Amérique ait tenu à posséder une création aussi excellente d'un de ses plus grands peintres ; mais il est regrettable, en même temps, de nous en voir appauvris. Heureusement notre musée du Luxembourg possède dans le portrait de la mère de l'artiste le chef-d'œuvre incontesté de Whistler.

Le même Musée Métropolitain faisait peu après une grand perte dans la personne du célèbre milliardaire **Pierpont-Morgan**, un de ses *trustees* depuis 1888 et son président depuis 1904. Le dernier numéro du *Bulletin* du Metropolitan Museum, en reproduisant le portrait du défunt, mort le 31 mars dernier, rend un hommage ému et reconnaissant à celui qui fit tant pour l'enrichir.

Né à Hartford, dans le Connecticut, le 17 avril 1837, il avait gagné dans les grandes affaires de chemins de fer une fortune qui faisait de lui un des hommes les plus riches du monde. On sait l'emploi éclairé qu'il fit de son argent : il était devenu aussi réputé comme collectionneur que comme financier ; avec le même esprit méthodique et réfléchi dont il faisait preuve dans ses opérations de banque, il achetait, souvent à des prix fabuleux, les œuvres d'art les plus rares, dans tous les genres, et il avait ainsi réuni, en moins de dix ans, la plus belle collection que jamais amateur ait formée. Parmi ces trésors d'art, évalués plus de trois cent millions de francs, il faut citer particulièrement : des chefs-d'œuvre des Primitifs flamands ou français, des peintures de Raphaël (entre autres la *Madone Colonna*, achetée 2 millions et demi, et la *Madone de saint Antoine de Padoue*), du Pérugin, de Rembrandt, Hobbema, Frans Hals, Velazquez, Rubens, van Dyck, Fragonard (entre autres les célèbres panneaux de Grasse payés 1 million 625.000 francs en 1898), La Tour, Greuze, F.-H. Drouais, Carle Vanloo, Gainsborough (notamment la *Duchesse de Devonshire*, payée un million), Reynolds, Rommey, Raeburn, Hoppner, Constable, Turner, etc. ; puis des manuscrits, parmi lesquels celui exécuté par Giulio Jovio pour le cardinal Farnèse ; une réunion unique au monde de miniatures ; des sculptures (parmi lesquelles le délicieux *Ange* provenant du château du Lude), des orfèvreries, des tapisseries, des incunables et livres rares (dont deux exemplaires de la *Bible de Gutenberg*, une quarantaine d'ouvrages sortis des presses du célèbre imprimeur anglais Caxton, le Molière orné des dessins de Moreau le jeune, acheté 117.500 francs à la vente de Janzé), etc. Il avait acquis en bloc la collection de porcelaines chinoises de M. Garland, celles de faïences italiennes de M. Gavet, celle d'objets de haute curiosité de l'expert parisien Ch. Mannheim ; celle de sculptures, émaux et ivoires d'un autre amateur parisien, M. G. Hoentschel ; celle d'œuvres d'art du Moyen âge du baron Oppenheim, de Cologne ; celles de bronzes italiens de M. Seligmann ; la collection de carnets de bal de M. Bernard

Franck, de montres anciennes de M. Marfels, les dessins de Rembrandt appartenant à M. Fairfax Murray, etc. Non seulement le Musée de New-York, mais souvent aussi nos musées, notre Bibliothèque Nationale, notre Société des Amis du Louvre ont à plusieurs reprises bénéficié de ses générosités et il ne faut pas manquer de rappeler le désintéressement avec lequel il s'empressa, il y a un an, de restituer à la France le chef de saint Martin de Soudeilles qui lui avait été vendu frauduleusement (1), de même qu'il avait autrefois restitué à l'Italie la précieuse chape d'Ascoli parvenue de même façon entre ses mains. — Conservées jusqu'alors à Londres à cause de droits d'entrée formidables que leur posseseur aurait eu à payer pour les installer en Amérique (cependant il venait d'exposer au musée de New-York vingt-sept de ses plus belles peintures), toutes ces richesses artistiques, suivant les dispositions de son testament, passent à son fils unique John P. Morgan, en exprimant le désir que ces collections servent, comme il en avait eu l'intention, « à l'instruction et au plaisir du peuple américain » et « que le Memorial-Morgan, qui fait partie de sa propriété du Wordswoth-Atheneum à Hartford, soit utilisé en partie à cet effet ».

Voici, par contre, une célèbre galerie d'amateur qui disparaît. On mettra en vente à Paris, le 9 juin, chez Georges Petit, par suite du décès de son propriétaire, la belle **collection Steengracht**, que connaissaient bien tous les touristes de passage à La Haye, car depuis 1823 elle était libéralement ouverte au public. Depuis le partage de la collection Six, elle était en Hollande le dernier des anciens cabinets d'amateurs. Fondée au XVIII^e^ siècle, elle fut surtout enrichie, et très intelligemment, par le « jonkheer » Johan Steengracht, directeur du Musée de La Haye de 1816 à 1840. Son héritier y ajouta une trentaine de tableaux modernes, principalement flamands et hollandais; mais c'est surtout l'ensemble des tableaux anciens, presque tous excellents, qui retenait l'attention. On y admirait notamment : la *Tabagie* de Brouwer, œuvre capitale que le Louvre — qui possède dans le *Fumeur* de la galerie La Caze une étude pour ce tableau — devrait bien acquérir; les *Soins maternels* de Terborch; l'*Enfant malade*, œuvre délicieuse de Metsu, les *Moulins à eau* de Hobbema; la *Collation* de Pieter de Hoogh; la *Jeune Malade* et la *Famille du peintre* de Jan Steen, les *Sept œuvres de miséricorde* de Téniers le jeune, etc., enfin l'exquise petite *Bethsabée* de Rembrandt.

Memento. — Il faut, en tête de ce *memento* bibliographique, faire une place d'honneur à un petit livre qui, sous sa modeste apparence, n'en est pas moins un instrument de travail extrêmement précieux et le plus parfait modèle de catalogue de musée que nous connaissions : c'est le cata-

(1) *Mercure de France*, 1^er^ septembre 1911, p. 195.

logue du musée de Nantes, que vient de publier M. Marcel Nicolle, attaché honoraire des Musées nationaux, avec la collaboration de M. Emile Dacier. (*Ville de Nantes ; Musée municipal des Beaux-Arts : catalogue*. Nantes, au Musée des Beaux-Arts ; in-18, XLVI-671 p. ; 1 fr. 50). Comme on le sait, le musée de Nantes est un des plus beaux de la province, et il est logé de façon digne de lui. Le point de départ de la collection est l'attribution qui fut faite à la ville, en l'an VIII, de quarante-trois tableaux du Musée central de Paris provenant soit de l'ancienne collection du roi, soit des couvents et des églises de Paris, soit des conquêtes de nos armées ; mais le fonds principal en est constitué par la collection réunie en Italie par l'ambassadeur François Cacault, négociateur du Concordat, et qui ne comprenait pas moins de 1. 155 tableaux, 64 sculptures et 10. 646 estampes, puis par les donations des importantes collections Clarke de Feltre et Urvoy de Saint-Bedan, qu'ont suivies, au cours de XIXe siècle, d'autres donations moins importantes et nombre d'acquisitions. Divers catalogues ou descriptions du musée avaient été publiées jusqu'ici, dont M. Marcel Nicolle, dans une érudite introduction résume l'histoire et expose les mérites ou les lacunes ; mais, par suite de l'absence d'un inventaire qui aurait servi de base commune à tous ces ouvrages, aucun d'eux ne concorde, et il est fort difficile de retrouver de l'un à l'autre le même article. A la demande de la ville, qui désirait de sa compétence bien connue une expertise des œuvres du musée, M. Marcel Nicolle — au prix de quelles recherches minutieuses ! — a établi cet inventaire scientifique, a recherché les provenances, contrôlé chacune des attributions souvent erronées. Et c'est ainsi qu'a été constitué le présent catalogue. Il est divisé en deux grandes parties : écoles anciennes, écoles modernes ; chaque nom d'artiste est suivi d'une courte notice biographie ; vient ensuite la description de l'œuvre avec les dimensions, la provenance, les renvois aux précédents catalogues et — ce qui suppose une érudition et des recherches considérables — l'indication de toutes les reproductions, même en cartes postales, qui ont été faites de chaque œuvre, et les commentaires dont elle a été l'objet dans divers livres ou études. Il est impossible de condenser dans un petit livre de poche, qui comprend néanmoins plus de 700 pages, et qui ne coûte que 1 fr. 50, autant de renseignements. Une seule critique se présente à l'esprit : l'absence de reproductions, absence exceptionnelle aujourd'hui dans les ouvrages de ce genre. La raison en est uniquement dans le désir qu'avait la municipalité de Nantes d'offrir aux visiteurs un livre de prix modique ; mais il faut espérer qu'elle se résoudra à établir en outre une autre édition, illustrée, où des photographies des principales œuvres ajouteront encore à la valeur documentaire de ce catalogue si précieux.

Le *Catalogue des collections de sculpture et d'épigraphie du Musée de Toulouse* (Toulouse, Edmond Privat ; in-8°, XXXII-410 p.), que vient de nous donner le conservateur de ces collections, M. Henri Rachou — auteur déjà d'excellentes notices, que nous avons signalées ici même (1), sur diverses séries d'œuvres de ce musée — mérite également de grands éloges pour la patience et le soin apportés à établir cet inventaire descriptif malgré toutes les difficultés qui s'y opposaient : extrême pénurie de renseigne-

(1) V. *Mercure de France*, 1er septembre 1909, pp. 172-173.

ments, absence de numéros sur la plupart des œuvres, imprécision de leur signalement dans les anciens inventaires, etc. On ne saurait trop louer M. Rachou de ne s'être pas laissé rebuter par tant d'obstacles et d'avoir su mener à bien cette tâche difficile. Il a basé le classement des œuvres sur leur provenance, groupant ensemble toutes celles qui viennent d'une même station romaine, d'une même église, etc., afin de sauvegarder mieux les droits de l'histoire et de constituer des séries plus vivantes, et c'est là une méthode qui mérite aussi tous éloges ; on ne regrette qu'une seule chose : c'est qu'en bien des cas (par exemple pour les célèbres *Apôtres*, provenant de Saint-Etienne, d'une importance si grande dans l'histoire de l'art, pour les statues de la chapelle des Rieux et de Saint-Sernin, et pour beaucoup d'autres morceaux) aucune indication, même approximative, de date n'est donnée : il y a là, pour les visiteurs profanes qui désirent s'instruire, et pour les travailleurs à qui l'on n'offre pas en compensation des reproductions de ces œuvres, une grave lacune qu'il est nécessaire de combler dans une seconde édition. Celle-ci, par la même occasion, pourrait devenir plus portative et, en revanche, s'enrichir, comme nous le demandions tout à l'heure pour le catalogue de Nantes, de photographies des principales pièces du musée : celles que nous venons de citer, les beaux chapiteaux romains provenant de la Daurade, les statues du sculpteur toulousain Marc Arcis, le buste de *Mme de la Popelinière* par J.-B. Lemoyne, d'autres encore qui font du musée de sculpture de Toulouse un des plus importants de France. Noblesse oblige.

La librairie Larousse vient d'éditer en vue de l'ornement de nos demeures, une série d'estampes artistiques anciennes d'après certains tableaux, pastels, aquarelles ou dessins de divers musées, qu'il faut signaler et recommander à tous les amateurs désireux de posséder des reproductions absolument fidèles d'une œuvre d'art. Nous avons loué ici à maintes reprises la perfection des procédés grâce auxquels des éditeurs—tels que, chez nous, M. André Marty, ou certaines maisons allemandes travaillant pour le compte des musées de Berlin ou de Francfort, — ont su nous donner des images exactes jusque dans les moindres détails de peintures ou de dessins. Les nouvelles phototypies en couleurs offertes par la maison Larousse (et qui valent de 40 à 75 fr. pièce) sont dignes de prendre place à côté de celles-là. Elles sont dues à un photographe et imprimeur artiste, M. Léon Marotte, qui a déjà fait depuis longtemps ses preuves mais n'avait peut-être pas encore jusqu'ici atteint une telle perfection : la *Vierge de la Maison d'Orléans* du Musée Condé, la *Vue de Gènes* de Corot, de la collection Moreau-Nélaton, la *Danseuse* de Degas, du musée de Luxembourg, l'admirable *Maternité* de Carrière du même musée, des dessins de Rembrandt, de Clouet ou de Prud'hon du Musée Condé, sont rendus à nos yeux, dans leurs teintes propres, avec une fidélité si illusionnante que ces planches encadrées — ayant pour la plupart les dimensions des œuvres — donnent l'impression même des originaux : un crayon de Clouet, entre autres, *Mlle d'Hauteville*, avec ses tons passés, son papier un peu jauni, est un émerveillement. Il y a là, pour ceux — et ils sont nombreux, étant donnés les prix auxquels sont montées les œuvres d'art, — qui ne peuvent se donner le luxe de posséder une peinture ou un dessin original, la ressource précieuse de se procurer à peu de frais des jouissances délicates.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Le cinquantenaire d'Arno Holz. — Peter Hamecher : *Herbert Eulenberg, ein Orientierungsversuch ;* Leipzig, Ernst Rowohlt, M. 0,80. — Herbert Eulenberg : *Anna Walewska;* Leipzig, *ib., id.* M. 2. — Herbert Eulenberg : *Belinde ;* Leipzig, *Ib., id.,* M. 2 50. — Fritz Mauthner : *Bibliothek der Philosophen,* 4 vol. ; Munich, Georg Müller. — Memento.

Arno Holz. — Les coryphées de la « jeune littérature » allemande atteignent presque tous l'âge de cinquante ans en 1913. Hier on fêtait Gerhart Hauptmann, demain on célébrera Hermann Bahr. Il y en a une demi-douzaine d'autres qui tous ont eu ou auront leur petit anniversaire, avec les compliments de rigueur, présentés par les amis « de près ou de loin », et les articles laudatifs dans le rez-de-chaussée littéraires des grands quotidiens. Dans le nombre on aurait certainement oublié Arno Holz, qui est de la même génération et de la même année que ses compagnons de lutte aujourd'hui célèbres, si une situation matérielle assez précaire ne l'avait désigné à l'attention du public.

Arno Holz est le théoricien du naturalisme allemand. Chercheur et expérimentateur, il n'a cependant guère produit d'œuvres durables et il n'a eu à enregistrer aucun succès dramatique, si ce n'est son *Traumulus*, écrit en collaboration avec l'avocat Jerschke, et qui parvint à tenir l'affiche des théâtres d'outre-Rhin pendant quelques semaines. C'est que ses théories d'art sont essentiellement stériles, prisonnier comme il l'est d'une formule inapte à susciter l'émotion. A force de vouloir photographier la vie, il s'est perdu dans une sorte de lyrisme amorphe d'où ne se dégage nulle beauté. Et pourtant sa nature même l'incitait aux réalisations immédiates. Il est le plus prussien des littérateurs allemands actuels. Son aspect extérieur a quelque chose de rébarbatif, car son allure est celle d'un petit officier, tombé dans le civil à la suite de quelques vilaines histoires. Quand nous l'avons vu à Berlin, il y a une vingtaine d'années, il avait renoncé momentanément aux lettres pour s'adonner à l'industrie. Après la manie des formules littéraires, celle des inventions s'était emparée de lui. Il fabriquait des jouets scientifiques qu'il faisait aussitôt breveter par le *Patent-Amt*. Son ami, M. Richard Dehmel, nous expliquait alors qu'il pensait rapidement arriver par ce moyen, si non à la fortune, du moins à l'aisance, afin de pouvoir ensuite reprendre en toute indépendance les jeux de l'esprit.

Il faut croire que ces excursions dans le domaine pratique ne furent point fructueuses, car voici qu'Arno Holz, après être revenu aux lettres et n'être point parvenu à s'y imposer, se trouve actuellement dans un état voisin de la gêne. Il y a beaucoup d'ingratitude dans son cas, car ce lanceur de formules n'a pas trouvé chez ceux qui surent profiter de ses théories les témoignages de gratitude auxquels il avait

le droit de prétendre. Son nom est universellement connu et respecté, tous les ouvrages de littérature moderne consacrent de longues pages à ses travaux et pourtant ses ouvrages n'ont pas connu la faveur du grand public. Cette situation un peu anormale, où beaucoup d'écrivains allemands voient une criante injustice, a été mise en lumière par M. Wilhelm Herzog qui, dans *Maerz* du 9 avril, a le premier mis en opposition la « valeur » historique d'Arno Holz et son « existence misérable ». M. Wilhelm Herzog a rappelé à cette occasion l'aventure la plus curieuse qui arriva au malheureux poète. On se souvient qu'en collaboration avec Johannes Schlaf il est l'auteur d'une mystification qui fit jadis un bruit énorme. C'était vers 1889, alors que la vogue d'Ibsen battait son plein en Allemagne. Tout était au scandinavisme et les diligents reporters s'appliquaient à découvrir quotidiennement une nouvelle gloire nordique. Un beau jour l'éditeur Carl Reissner lança un roman intitulé *Papa Hamlet*, lequel avait pour auteur Bjarne P. Holmsen et dont le docteur Bruno Franzius avait entrepris la traduction. Dans une préface savamment truquée ce Norwégien était présenté au public comme un écrivain déjà célèbre, « troisième fils d'un pasteur sévèrement orthodoxe ». L'embarras de la critique devant cette élucubration bizarre fut des plus singulier. Porté aux nues par les uns, comme un chef-d'œuvre de l'art réaliste, *Papa Hamlet* était présenté par les autres comme une œuvre immorale et répugnante dont on ne saurait assez blâmer les tendances. La formule naturaliste y était, de fait, poussée jusqu'à son extrême limite, avec toute l'absurdité qu'engendre le culte du « petit fait », mais le dialogue paraissait vivant et les personnages y prenaient un singulier relief.

Quelque singulier que cela puisse paraître, *Papa Hamlet*, dont les auteurs se démasquèrent l'année suivante dans une préface ironique, eut une profonde influence sur les jeunes gens qui, dans les brasseries littéraires, entouraient MM. Holz et Schlaf. L'un d'eux, qui plus tard parvint à la plus brillante notoriété, en a laissé un témoignage. En effet, le premier drame de Gerhart Hauptmann, *Avant le lever de l'aurore*, portait, lors de son apparition, la dédicace suivante : « A Bjarne P. Holmsen, le réaliste conséquent, auteur de *Papa Hamlet*, en signe de reconnaissance joyeuse pour l'influence décisive qu'exerça son livre. Erkner, le 8 juillet 1889. »

Ces lignes disparurent du reste dans les éditions suivantes et le « père de Gerhart Hauptmann » se vit frustré de l'hommage qui lui était dû. Le directeur de *Maerz* a eu raison de protester contre cette petite vilenie et quand, quelques jours après l'apparition de son article, les journaux publièrent un appel en faveur d'Arno Holz, les critiques (Arthur Eloesser, dans la *Gazette de Voss* du 25 avril,

M. G. Conrad, dans la *Gazette de Francfort* en même date) ne manquèrent pas de souligner l'inconvenance.

Parmi les signataires de l'appel nous trouvons les noms de MM. Hermann Bahr, Georges Brandès, Richard Dehmel, Maximilien Harden, Arthur Schnitzler, Franz Servaes, Hermann Sudermann, etc., mais le nom de Gerhard Hauptmann n'y figure pas.

§

Herbert Eulenberg. — Après près de vingt ans de labeur obscur et d'insuccès répétés, M. Herbert Eulenberg est arrivé brusquement à une notoriété certaine. Son drame, **Belinde**, a été représenté en même temps sur trois grandes scènes d'Allemagne, à Leipzig, à Dresde et à Munich, et le *Gœthe-Bund* lui a décerné à cette occasion son « prix Schiller populaire », ainsi dénommé en opposition avec le prix Schiller officiel dont un jury de poncifs rend les décisions éphémères pour le moins douteuses.

C'est en réalité une personnalité littéraire assez complexe dont M. Peter Hemecher a entrepris d'analyser le talent. Eulenberg est l'auteur de quatre-vingt-dix-sept romans et nouvelles et d'une vingtaine de pièces de théâtre. Lentement il s'est dégagé de la gangue, fidèle à des traditions intellectuelles qui lui venaient des grands écrivains de sa race et se renouvelant perpétuellement, avec une énergie inlassable, tirant sans cesse bénéfice des expériences qu'il puisait dans ses insuccès mêmes. A Berlin, la chute de ses drames était devenue proverbiale. Son *Chevalier Barbe Bleue* occasionna un scandale mémorable et l'année dernière encore **Anna Walewska**, seconde mouture d'un drame sur l'inceste écrit en 1899, fut accueillie à Vienne avec de vives protestations.

Pourtant l'auteur, dont nous avons ici même plusieurs fois signalé les recueils de nouvelles, était véritablement doué pour le théâtre. Il l'a bien montré dans sa *Belinde*, drame en vers puissants et harmonieux, où il y a une situation véritablement poignante. Belinde l'héroïne, croyant son mari, disparu depuis de longues années, mort pour de bon, se fiance à un autre homme, chez qui elle retrouve les qualités du premier. Quand Eugène revient, il la trouve avec Roger en qui elle croit voir l'image de son premier amour. C'est parce qu'elle aime la vie qu'elle n'avait pu se résigner au veuvage et que dans le renouveau de l'amour elle revivait l'amour ancien. Tout le drame est dans le conflit entre ces deux hommes, objets d'une passion identique. L'un d'eux devra disparaître et puisque c'est Roger, incarnation du plus récent amour, elle sera inconsolable et Eugène ne pourra lui rendre le bonheur.

La critique a été unanime à signaler le caractère poignant de ce drame intime habilement agencé. Dans son opuscule, qu'il appelle

un « essai d'orientation », M. Peter Hamerchen n'a pas suivi l'œuvre d'Eulenberg jusqu'au bout ; il s'arrête avant la consécration à l'avant-dernière pièce, *Tout pour l'argent*, drame balzacien s'il en fut, où le poète germanique s'est plu à introduire une note d'humour assez imprévue. Mais l'ensemble de l'œuvre, si abondante qu'elle soit, telle que le juge M. Hamerchen, avec une retenue raisonnable, où se mêlent parfois des critiques assez vives, n'en reste pas moins une simple préface à un labeur nouveau qui, avec le succès de *Belinde*, a posé son premier jalon.

§

La maison d'édition Georg Müller, de Munich, vient de créer sous le nom de **Bibliothek der Philosophen** une nouvelle collection qui, sans aucune systématisation pédante, se propose de recueillir des textes empruntés aux philosophes de tous les temps. Le directeur de l'entreprise est M. Fritz Mauthner, l'écrivain si original de la *Critique du langage* qui, récemment, terminait un *Dictionnaire de la philosophie* plein de points de vue nouveaux. Dans sa pensée, il ne s'agit pas d'une publication systématique qui ferait concurrence à la « Bibliothèque philosophique » si honorablement connue en Allemagne, mais de grouper les œuvres « demeurées vivantes ou qui peuvent être ressuscitées pour notre temps à une vie nouvelle ». La série comprendra les principaux écrits de Spinoza, Locke, Hume, Kant et Schopenhauer. On fera abstraction des anciens, parce que l'éditeur a déjà fait paraître une collection de « Classiques de l'antiquité ». Mais le moyen âge sera abondamment représenté et, parmi les modernes, les œuvres de psychologie tiendront une large place. Les premiers volumes parus donnent la *Correspondance* de Kant, les *Lettres sur Spinoza* de Jacobi (éditées par Fritz Mauthner), la première partie du *Monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer, la *Querelle de l'Athéisme* de J.-G. Fichte et enfin le *De vanitate scientiarum* d'Agrippa de Nettesheim, que M. Mauthner a muni de brillants commentaires. L'édition qui s'adresse au grand public est d'un texte soigné et d'un prix abordable.

§

Memento. — La paternité de ce livre bizarre et obscur, paru en 1804 sous le titre de « les Veillées nocturnes de Bonaventura », a maintes fois préoccupé les critiques allemands. Jean-Paul, dans une lettre datée de 1805, l'attribuait au philosophe Schelling et il nous semble bien que M. Georges Brandès, dans le volume de ses *Courants directeurs*, consacré aux romantiques allemands, avait repris cette version. Rééditées il y a quelques années par M. Hermann Michel, les *Nachtwachen* furent mises au compte de Caroline Schlegel et de E. T. A. Hoffmann. Mais M. Franz Schultz, en 1909, crut pouvoir ruiner cette thèse, en attribuant l'ouvrage à un écri-

vain demeuré complètement inconnu, Friedrich Gottlob Wetzel. Il faut croire pourtant que cette solution donnée à l'énigme littéraire ne satisfit personne, car voici que M. Erich Frank fait reparaître encore une fois les *Nachtwachen* et il imprime sans hésitation sur la couverture le nom de Clemens Brentano. Les arguments dont il accompagne sa réimpression n'ont cependant pas donné satisfaction à M. Heinz Amelung qui, dans le *Literarisches Echo* (15 mai), s'appuie sur la biographie même de Brentano pour attaquer l'attribution de ce bibliographe. Ce qu'il y a de curieux c'est qu'une époque d'une si intense production littéraire, qui a laissé à la postérité d'innombrables documents épistolaires, n'ait pas encore livré le secret de « Bonaventura » et que jusqu'à présent on n'ait pu trouver aucune trace certaine sur la filiation de ce curieux ouvrage.

Dans *Maerz* (10 mai), M. J. L. Windholz raconte, sous forme de rêve, une rencontre imaginaire avec Strindberg. Il fait discourir le poète sur son cas pathologique et sur les causes de son génie. On l'a comparé à Rousseau, parce qu'il a écrit *le Fils de la Servante*. Lui auss n'était pas un « homme libre ». Il passait son temps à se souvenir, de là ses élans de rancune et de reconnaissance. — Dans le même fascicule M. Ernest Blass étudie Gilbert Keith Chesterton, l'essayiste anglais « sec et passionné » que l'Allemagne est en train d'acclimater. Ses *Hérétiques* viennent de paraître chez l'éditeur G. Müller, de Munich.

Die Güldenkammer (mai) publie une étude de M. Willi Dunwald qui s'intitule « le jeune Gœthe », mais qui n'est en réalité consacrée qu'à un seul moment de la vie du poète, celui où, revenant de Leipzig, en décembre 1768, malade physiquement et moralement, il était tombé au minimum de sa vitalité. Deux petits faits servirent alors à la redresser. Sa mère, consultant la Bible, à la façon des vieilles gens, tomba sur ce passage de Jérémie, où il est question des vignes qu'il faudra planter de nouveau sur les montagnes de Samaritaine. Et sa sœur lui fit lire l'Histoire de la vie de Gœtz de Berlichingen. C'en fut assez pour lui enseigner de nouveau à vivre et à « planter de la vigne ». — M. F. Muller-Lyer analyse un récent opuscule de Kurella intitulé « les Intellectuels et la Société ». Le sociologue allemand prédit la décadence des « talents idéologiques » de son pays. « Le bureau, l'encre, l'or et l'eau bénite ruineront notre civilisation comme ils ont ruiné l'Espagne. »

Deutsche Rundschau (mai) fait paraître la suite des intéressants récits de voyage en Espagne et au Portugal de Mme Marie de Bunsen, ainsi que la troisième partie de l'étude militaire sur 1813 du général-major Dickhuth.

Le centenaire de Sœren Kierkegaard fournit à M. J. Mumbauer l'occasion d'un article très pénétrant sur le mystique danois que publie *Hochland* (mai). Le professeur Wackernagel étudie les tableaux de la Vierge dus à Hans Holbein le jeune (8 excellentes reproductions).

A propos de la dispersion de la collection Œrtel qui a eu lieu le mois dernier à Berlin, *Deutsche Kunst und Dekoration* (mai) donne quelques détails sur cette admirable série de bois sculptés datant tous du XIVe, du XVe et du XVIe siècle. La pièce capitale a été une Vierge à l'Enfant un bois peint d'une émotionnante beauté, que les critiques ont attribuée au même maître qui sculpta les figures de l'autel à Isenheim.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Congé. — Les milieux littéraires contemporains : *Il Regno*, *Leonardo*, *Là Voce*, *Lacerba*, *Poesia*, *Liriche*. — Le milieu littéraire des débuts de Gabriel d'Annunzio : *La Cronaca Bizantina*. — Le théâtre.

Depuis quelque dix ans j'ai suivi les évolutions, les involutions, les révolutions de la littérature italienne, et j'en ai marqué ici les étapes, les victoires et les défaites. Aujourd'hui les impositions d'un labeur de plus en plus vaste et la direction d'une gazette de combat, *Montjoie!* me forcent à m'arrêter devant les Alpes italiennes et à prendre congé des lecteurs de cette chronique.

Pendant ces dix dernières années, la littérature italienne s'est développée considérablement, en quantité sinon en qualité de production. Certes, on ne saurait saluer l'avènement, ni la naissance, ni la promesse d'un nouveau d'Annunzio, c'est-à-dire d'un écrivain de talent qui résume en lui non seulement une ou plusieurs découvertes dans la façon de penser et de sentir, selon la formule de Paul Bourget, mais aussi l'affirmation et l'aspiration « en puissance et en fonction » de toute l'élite d'un pays. J'ai parlé ici de la mort de plusieurs « grands hommes » de la troisième Italie, de ces nombreux tyrans de la pensée et du sentiment, qui dominent la volonté des générations neuves avec la force de leur pouvoir social, de leurs influences, de leurs relations, de leurs pressions, et imposent à ceux qui suivent le moule qui doit leur assurer le succès sans lutte. Plusieurs de ces « terribles vieillards » qui s'obstinent à ne pas mourir et à œuvrer jusqu'à leur derniers souffle ont disparu de l'horizon littéraire italien. D'autres restent encore. Mais la présence ou l'absence de E. de Amicis, de Fogazzaro, de Carducci, de Rapisardi, de Pascoli, de Mathilde Sérao, de Grazia Deledda, de d'Annunzio lui-même, ne semblent pas devoir exercer une notable influence sur les toutes dernières générations littéraires d'Outre-Monts. Celles-ci, avec des cris éperdus qui font penser tour à tour à un délire de puissance qui ne sait s'exprimer et à un délire d'impuissance qui ne peut s'exprimer suivent confusément les grands mouvements littéraires d' « Oltr'Alpe », c'est-à-dire des Pays septentrionaux qui depuis quarante ans ont façonné l'âme artiste du monde, avec l'esthétisme anglais, le symbolisme français, le néo-romantisme allemand et le psychologisme russe. L'Amérique aussi, à travers le collectivisme lyrique de Walt Whitman, a touché quelques cœurs de la Péninsule. De toutes ces influences, cependant, il ne reste pas de traces visibles dans l'œuvre littéraire italienne de la dernière heure. Point de traces visibles, c'est-à-dire point d'œuvres remarquables. Ce qu'il reste, c'est l'énergie acquise par certains mouvements d'ensemble, la vigueur de certains groupements, dont j'ai signalé la vitalité et préconisé a formation avant même leur éclosion, alors qu'ils n'étaient qu'une promesse.

De tous les centres lyriques ou simplement littéraires dont il nous a été donné de nous occuper ici, il en est qui ont assisté à la dispersion de leurs éléments, à l'absorption de ceux-ci par le néant ou par un parti plus large et d'action directe ; d'autres résistent et persistent ; d'autres évoluent et se maintiennent, stériles ou féconds, sur leurs positions acquises. Le parti impérialiste (nationalisme de conquête) que j'eus l'honneur de signaler le premier en France, né autour du **Regno** de M. Enrico Corradini, est aujourd'hui un parti fort sérieux et actif, répandu dans les feuilles, soutenu par les quotidiens. L'intellectualisme outrancier et destructeur, mais vigoureux et juste, formé en petite phalange autour de M. Giovanni Papini et de son **Leonardo**, groupe aujourd'hui, divisé en deux branches, quelques écrivains autour du périodique **La Voce**, où se glorifie l'hégélisme du Sénateur Commandeur Benedetto Croce, et d'autres autour de la gazette libre et forte **Lacerba**, orientée dans le sens de toute l'innovation littéraire, philosophique et artistique, française et italienne. Le mouvement futuriste enfin, qui a pu donner à l'Italie nouvelle une importante anthologie poétique, put réunir déjà autour de **Poesia** les énergies violentes éprises des plus violents renouveaux. Citons encore **Liriche**, une revue anthologique romaine de poésie et de prose, où se retrouvent quelques talents intéressants et libres, sortis ou non de la défunte *Vita Letteraria*.

Evidemment, hors de ces groupements, les esprits solitaires font leur œuvre et la lancent à travers le pays. Et si la Musique et les Arts plastiques d'extrême avant-garde ont une énorme peine à intéresser l'esprit des Italiens, la Littérature est, il faut le remarquer, plus heureuse. De ces talents solitaires, il me plaît d'en citer un seul — et ils ne sont pas, du reste, fort nombreux : Gian-Pietro Lucini, qui vient de se séparer nettement des Futuristes, et qui reste un des maîtres les plus sûrs, peut-être le plus riche, et non seulement pour l'Italie, de la nouvelle harmonisation et de la nouvelle orchestration poétiques.

§

L'Italie littéraire nous apparaît ainsi en pleine germination, sinon en pleine éclosion. La fournaise des grands appétits nationaux embrase les espérances et les volontés. Une expression singulière, une « fleur de génie », peut s'épanouir de ce feuillage, solide sinon très touffu, que représentent les groupements où l'on peut remarquer les rythmes des tendances communes.

Une semblable ardeur collective faisait frissonner les écrivains réunis à Rome, à la librairie de M. Sommaruga, à l'heure où la *Cronaca Bizantina* devait révéler et « lancer » l'adolescent d'Annunzio, dont l'Italie officielle ou presque a fêté cette année le cinquantenaire.

La **Cronaca Bizantina**, fondée par l'éditeur infortuné Angelo Sommaruga en 1881, malgré son titre sceptique, qui s'avouait vain et « byzantin », fut dès ses débuts un organe de combats véhéments, un de ces organes irrespectueux, incendiaires, insoumis, déstructeurs, où l'orgueil libre d'une génération essaie sa force, aiguise ses armes, acquiert la conscience de sa valeur ou se laisse imposer celle de sa non-valeur. Ses collaborateurs se nommaient : Carducci ; Edouard Scarfoglio, qui épousa ensuite Mathilde Sérao et ne fut plus que journaliste et directeur du *Mattino ;* Chiarini, grand défenseur des renouveaux prosodiques de Carducci, et écrivain sans importance lui-même ; Nencioni ; Lorenzo Stecchetti, mystificateur heinien et baudelairien qui fit énormément de bruit en son temps ; Marradi, Mathilde Sérao, G. A. Césareo, etc. Gabriele d'Annunzio tomba, fort jeune, au beau centre d'une ambiance artistique et fougueuse très bien préparée pour le recevoir. Son volume de vers *Canto Novo* (il avait déjà publié à seize ans un volume *Primo Vere*) l'imposa à l'admiration de la *Cronaca*, et, par elle, aux jeunes lettrés et poètes de la Péninsule. Il eut là ses débuts glorieux. Il avait dix-huit ans. Ensuite, la *Cronaca Bizantina* disparut dans le désordre d'une retentissante faillite éditoriale. Elle représente pour l'Italie littéraire moderne ses « temps héroïques », quoiqu'elle n'eût point la vigueur, ni la fécondité rayonnante, des revues françaises de 1885. Au contraire de celles-ci, elle ne détermina aucun mouvement dans la pensée et dans l'expression lyrique du monde. Elle ne servit qu'à la cause prosodique de Carducci, d'où d'Annunzio — nourri, au surplus, et très nourri, de littérature française parnassienne, symboliste et enfin vers-libriste — a pris l'élan de son lyrisme.

Ces débuts du plus grand poète italien vivant, qui n'a plus honte d'écrire pour un mauvais musicien comme M. Mascagni, mais qui s'est donné la gloire nouvelle d'écrire d'austères tragédies françaises, étaient à rappeler à l'heure où ses compatriotes fêtent son entrée sur le seuil — oh, rien que le seuil ! — de la vieillesse.

Et c'est encore lui qui reste le plus grand poète dramatique de son pays, car les pauvres tentatives de M. Sem Benelli, auteur d'une *Gorgona* très récente, par laquelle il s'efforce à son tour de créer un théâtre national de fable et d'esprit antiques, ne valent pas encore les véhémentes évocations de l'auteur de *la Nave*. Et dans l'attente de génies dramatiques nouveaux, l'initiative de M. Achille Ricciardi ou de M. Romagnoli est sur le point de doter l'Italie de quelques grandes scènes de plein-air — à l'instar du « Plein-Air » français d'il y a dix ans.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES AMERICAINES

Brander Matthews: *La Philosophie du Conte ;* New-York, Longmans. — Charles Baldwin : *Les Contes américains ;* New-York, Longmans. — Alphonso Smith : *Le Conte américain ;* Boston, Ginn. — Berg Esenwein: *Short Story Masterpieces; Philadelphie, Lippincott.* — Seidel Canby : *A Study of the Short Story ;* New-York, Henry Holt. — Memento.

Dans ma chronique du 1er septembre dernier, consacrée au roman contemporain aux Etats-Unis, je n'ai pas mentionné le conte, ce genre de récit où excellent les Américains, pour cette raison qu'un article entier suffit à peine au sujet.

M. Brander Matthews, professeur de littérature dramatique à l'université de Columbia, New-York, nous dit, dans son petit livre, **la Philosophie du Conte**, que, dès que l'Amérique commença à avoir une littérature, elle eut de bons contes, et il nous fait remarquer que ce n'est que depuis une dizaine ou une vingtaine d'années que le roman américain fait parler de lui et qu'il occupe maintenant une place prépondérante avec le roman anglais et le roman français. « Mais pendant un demi-siècle le conte américain a eu une suprématie que tout critique impartial doit reconnaître. En effet, l'excellence actuelle du roman américain est due en grande partie à la valeur de ses contes, car presque tous les romanciers américains dont les œuvres sont lues par le public parlant anglais ont débuté par des contes. »

M. Matthews continue en montrant qu'en France et aux Etats-Unis le conte est arrivé à son apogée presque au même moment et tout à fait indépendamment. « Après Chaucer et Boccace, il nous faut franchir plusieurs siècles pour rencontrer un Hawthorne et un Poe, sans trouver en chemin presque aucun nom qui arrête l'attention comme auteur de contes. Un peu après ces deux Américains et presque vers la même époque, nous trouvons les noms de Mérimée et Tourguéneff, dont personne ne discutera les titres. A la fin du XIXe siècle nous en avons deux que pas un critique sérieux n'oserait négliger : Guy de Maupassant et Rudyard Kipling. »

Dans son volume, **les Contes Américains**, le Professeur Baldwin, également de l'université Columbia, croit pouvoir avancer l'hypothèse que l'Amérique et la France ont créé simultanément et tout à fait indépendamment l'une de l'autre cette nouvelle manière d'écrire. La priorité est peut-être d'un ou deux ans du côté du nouveau monde. Le fait important est qu'après avoir sommeillé bien des années, cette nouvelle manière a germé et s'est répandue avec une vigueur et une rapidité incroyables. « Faire une liste de tous les écrivains de contes en France actuellement comprendrait tous les auteurs les plus éminents parmi ceux qui se sont consacrés aux œuvres de l'imagination. » Ce qui est vrai en France l'est encore

davantage de l'autre côté de l'Atlantique. Les noms les plus familiers du roman américain se sont fait un nom au moyen de leurs contes. En un mot les deux nations qui ont de nos jours montré une intelligence de forme supérieure pour la littérature d'imagination ont eu une tendresse toute spéciale pour le conte. « Pour nous autres Américains, dit le Professeur Baldwin, nous pouvons dans le développement de cette forme littéraire trouver une preuve qui nous permet de dire que nous possédons une histoire littéraire. »

Le Dr Alphonso Smith, professeur de littérature anglaise à l'université de Virginie, note dans sa conférence faite à l'université de Berlin, il y a deux ans, **le Conte Américain**, qu'en 1886 le Professeur Schönbach, de l'université de Graz, attira l'attention vers le conte « comme une spécialité de la littérature de l'imagination aux Etats-Unis ». Mais c'est en 1835, dans *Berenice*, que Poe montra cette maîtrise dans la technique qui devait le placer au premier rang des écrivains du genre, et le Dr Smith poursuit : « Les quatre auteurs qui ont contribué le plus à mettre les conteurs américains au rang qu'ils occupent aujourd'hui sont, par ordre chronologique, Washington Irving, Poe, Hawthorne et Bret Harte. » M. Brander Matthews, tout en reconnaissant que Poe est le créateur du conte aux Etats-Unis, pense qu'il a été lui-même « le premier à dire que le conte diffère du roman essentiellement et non pas seulement par sa longueur ». Mais comme nous l'apprenons par le Dr Smith, Friedrich Spielhagen, dès 1876, établit que la distinction entre la Nouvelle et le Roman repose non pas sur la longueur plus ou moins grande, mais sur la forme même, « et ceci est exactement la distinction établie par Matthews ».

Poe alla encore plus loin. Lui aussi insista sur la forme, mais il voulut que l'essence même du conte reposât sur la production d'un effet déterminé. La forme, comme il la comprenait, n'était qu'un moyen pour atteindre ce but. Sa fameuse règle consistait en somme en ceci : avant que vous ne commenciez à construire votre conte, choisissez exactement l'effet que vous désirez produire ; alors seulement cherchez les moyens pour l'atteindre et faites que votre développement concoure à ce but.

Si l'on en juge par la quantité de commentaires que cette règle a suscités et par l'influence probable qu'elle a exercée sur le développement du conte en Amérique, ce dictum de Poe « est assurément, dit le Dr Smith, le morceau de critique le plus important qui ait été écrit dans la littérature de notre pays; toute discussion sur le conte chez nous commence et finit là ».

Tous les historiens américains du conte essaient d'en donner une définition. Le Dr Smith dit : « L'expression short-story a peu à peu subi une transformation en Amérique. Pour la plupart des lecteurs

c'est encore une expression assez vague, comme c'est le cas pour la nouvelle et le conte en France et la « Novelle » en Allemagne. Ce n'est que récemment que les critiques américains, suivant les indications données par Poe, commencèrent à regarder le conte comme différant entièrement du roman et d'une histoire qui est seulement courte. »

« Les principes de Poe réglant le développement du conte, nous dit M. Brander Matthews, ont été acceptés par les grands maîtres du conte dans toutes les langues », et il continue en nous expliquant, à son tour, ce qu'est le conte. « La différence entre le roman et la nouvelle ne consiste que dans la différence de longueur ; une nouvelle, c'est un roman court. Mais la distinction qu'il y a entre un roman et un conte se trouve dans son essence même. Un véritable conte est une toute autre chose et quelque chose de plus qu'une histoire simplement courte. Il diffère du roman principalement dans son unité d'impression, ou, pour s'exprimer plus exactement, le conte possède une unité que ne peut avoir le roman. Souvent le conte remplit les conditions des trois unités fausses du drame classique français, en nous montrant une seule action dans un même endroit pendant la même journée. Un conte ne s'occupe que d'un seul caractère, un seul événement, une seule émotion, ou bien une série d'émotions amenées par une seule situation. » En un mot, « le conte est un des genres les plus difficiles et les plus élevés dans le domaine du récit ».

Il est curieux de remarquer l'effacement de l'Angleterre dans ce développement du conte. Tous les critiques américains semblent s'accorder pour le trouver nul. Ainsi, le Professeur Matthews écrit : « En Angleterre, le conte n'est qu'un tout petit roman anglais, — un incident ou un épisode tiré d'un roman. Il est ainsi en exacte opposition artistique avec le conte américain, dont les caractéristiques principales sont l'originalité, l'ingénuité, la compression et fréquemment un trait de fantaisie. » Le conte, bon et original, se trouve quelquefois en Angleterre ; mais ce n'est jamais un produit principal. C'est le grand roman en trois volumes qui a étouffé le conte en Grande-Bretagne. M. Matthews nous dit encore : « Le conte a pris longtemps pour s'établir en Angleterre, et ce n'est qu'après de nombreuses années que les maîtres du roman anglais mirent tout leur art dans cette forme moindre de la littérature. Les Anglais ont été les derniers parmi les grands peuples à apprécier toutes les possibilités du conte comme un genre défini dans le domaine du récit, et, par conséquent, ils furent les derniers qui saisirent les avantages de cette nouvelle forme. Comme résultat de cet esprit conservateur, ils furent aisément dépassés par la France et les Etats-Unis jusqu'à ce que ses possibilités leur furent soudainement révélées par Stevenson et Kipling, tous deux influencés directement par Poe et par plusieurs autres conteurs américains. »

La direction poursuivie par la France dans cette occasion montre un contraste frappant avec celle que suivit l'Angleterre. Il est agréable de constater la spontanéité et la générosité des historiens du conte en Amérique à reconnaître l'influence des romanciers français. En voici encore quelques exemples. Le Professeur Baldwin nous dit : « Poe a été fidèle aux lois classiques du drame français émises par Aristote dans sa *Politique*. » De son côté, le Professeur Matthews remarque : « C'est en France et aux Etats-Unis, plutôt qu'en Grande-Bretagne, que l'on rencontre le véritable conte, et on ne le trouve que vers le milieu du XIX^e^ siècle. » Il admet qu'il n'y a pas en anglais un mot qui définisse bien le terme « short story » et convient que le mot français « conte » en exprime exactement l'idée. D^r^ Berg Esenwein, directeur du *Lippincott's Magazine*, dans son ouvrage en deux volumes, **Short Story Masterpieces**, nous donne une traduction anglaise de dix contes français tirés de Loti, Maupassant, Balzac, etc., chaque conte accompagné d'une préface critique et le tout complété par une longue introduction générale sur le conte en France, tandis que le Professeur Seidel Canby, de l'Université de Yale, qui, dans ses nombreuses publications sur le conte, a déjà parlé du rôle de la France, vient de faire paraître un nouveau livre, **A Study of the Short Story**, qui s'occupe exclusivement du conte anglo-saxon.

Les critiques littéraires américains donnent plusieurs explications de la part importante occupée aux Etats-Unis par le conte, mais il y en a une qui paraît leur avoir échappé. C'est la façon énergique et pleine de science avec laquelle les Américains s'emparent de tout, qu'il s'agisse de l'industrie, des sports ou des arts ; et le conte n'a pas été une exception dans ce trait caractéristique de la race. Dans plusieurs de nos grandes universités, le conte a été le sujet de conférences et d'études. En outre un grand nombre de livres consacrés à la partie historique et au côté critique du sujet — j'ai parlé plus haut de quelques-uns de ces livres — d'autres entrent dans les détails et expliquent la manière d'écrire un conte ; ce sont, en un mot, de véritables manuels à l'usage des étudiants. Les auteurs de ces guides des futurs jeunes conteurs ne sont pas les premiers venus ; quelques-unes des plus belles intelligences des Etats-Unis ont consacré leur talent à ce travail élémentaire. Parmi les annonces scolaires qui se trouvent dans toutes les magazines là-bas, on peut voir la réclame d'un « Cours pour enseigner à écrire les contes ». Dans un manuel qui a pour titre, *l'Usine à Romans*, l'auteur nous montre « comment il conçut, écrivit et vendit pour 100.000 dollars de manuscrits ». Ceci est certainement une prostitution de l'art et une commercialisation des lettres, mais c'est aussi du « business », et a beaucoup contribué au développement du conte aux Etats-Unis. Et ce développement a main-

tenant atteint des proportions énormes. Dans le *Harper's* pour mars, M. Howells, doyen des romanciers américains, a publié un essai bien nourri et spirituel, comme tout ce qu'il écrit, sur cette pléthore de contes dans la littérature contemporaine aux Etats-Unis.

Le Dr Smith termine sa conférence, citée plus haut, par ces réflexions : « Lorsque le grand roman américain sera écrit, il trouvera beaucoup de ses éléments dans les contes, car il interprétera l'esprit national au moyen de l'esprit local... Un drame national peut sortir des contes. Par le conte, où les mœurs de tous les Etats de l'Union sont reflétées, la nation américaine a appris à se mieux connaître et à apprécier d'une façon plus juste toutes ses parties constituantes... Si jamais un peuple a été prêt pour un drame national, c'est l'Amérique d'aujourd'hui, et lorsque cela arrivera, comme cela arrivera sûrement, le conte aura remporté son plus grand triomphe. »

Memento. — Articles de revue et de magazine à noter :

L'Action Nationale : « L'Avenir des Philippines », par M. Georges Nestler Tricoche. « Il importe aux capitalistes américains que les îles restent le plus longtemps possible une simple colonie. Une foule de choses ont passé sous le contrôle des trusts américains. » — *North American Review* : Deux articles sur « l'Etatisme en France », défavorable à ce système, par M. Paul Leroy-Beaulieu et M. Jules Roche. — *The Forum* : « A French Estimate of Lafcadio Hearn », par Michael Monahan ; une critique assez favorable de l'ouvrage récent de Joseph de Smet sur Hearn, édité par le Mercure de France, « le meilleur par lui-même et pour la mémoire de Hearn, qu'on ait publié jusqu'à présent ». — Trois articles de la *Nation* de New-York. Le premier, de son sous-directeur, M. Harold de Wolf Fuller, sur Sir Philip Sidney, à propos de l'édition de ses œuvres complètes que fait paraître M. Albert Feuillerat, professeur de littérature anglaise à l'université de Rennes ; un autre, de M. Kenyon Cox, artiste et critique d'art, qui parle du jeune et brillant sculpteur américain, M. Paul H. Manship, qui revient aux Etats-Unis après un séjour de trois ans à l'école américaine de Rome, sans avoir subi l'influence de Rodin, « influence qui, aujourd'hui, se retrouve presque partout » ; et un dernier, « Wordsworth at Blois », basé sur des recherches faites dans le Loir-et-Cher l'été dernier par M. George M. Harper, professeur à l'université de Princeton. — *The Century*, mai, dans sa série de « l'Art français contemporain », donne le « Coin de table », de Paul Chabas.

THÉODORE STANTON.

VARIÉTÉS

Réponse périe en mer (1).

A Jean Muller et Gaston Picard.

Il m'apparaît, par simple intuition, que la génération fraîche

(1) Cette lettre, qui ne parvint pas à destination, devait figurer dans *les Tendances présentes de la littérature française.*

éclose serrera de plus près la formule complexe de 1885-1890 ; que cette génération, forte des acquisitions ultérieures, solutionnera ce qu'on est convenu d'appeler le symbolisme qui jusqu'ici proposa d'intéressantes prémisses et posa de rares problèmes ; qu'elle fera triompher la synthèse d'un art qu'un exégète sincère ne réduit pas à un simple jeu lyrique, mais considère en globalité ; enfin que, par le juste équilibre du lyrisme et du geste, elle fixera l'expression classique dudit symbolisme, lequel dès lors pourrait bien se transformer en surnaturalisme.

Pour nous comprendre divisons en trois les générations poétiques existantes :

— la génération I (1885-1890)
— la génération II (1900).
— la génération III (1910).

Selon toute évidence, la génération I, initiatrice de l'art régnant, a été la promotrice des œuvres successives en même temps que l'indicatrice de leurs métamorphoses. Des époques se présentent où, maîtres du destin à moins que serviteurs du hasard, des êtres se révèlent inventeurs peu ou prou, — tels divers poètes de cette première période qui fut un indiscutable moment de génie collectif. Comme réalisation d'un abondant programme qui allait mettre des années à se développer et à s'accomplir, la génération I s'en tint plutôt aux préliminaires mystiques, inhérents à toute aube de religion et d'art. Par un lyrisme éperdu, monté des abîmes de l'âme, elle s'efforça d'attirer les Idées sur l'autel. Alors eut lieu ce mystérieux chassé-croisé, par endosmose et exosmose, entre le poète ambitieux de franchir l'épaisse et subtile muraille nous séparant de l'absolu, et l'absolu qui daignait parfois répondre aux appels du poète. Un culte aussi grave devait nécessairement retenir les fidèles en oraison. Ils allaient enfin sortir de la chapelle.

La génération II, sa directe héritière, manifesta quelque velléité de quitter le sein nourricier, honteuse peut-être d'avouer une ascendance quotidiennement insultée, ou bien désireuse d'en écarter la fine tutelle afin de réaliser de plus libre et plus rude façon. Maintes nobles œuvres s'affirmèrent, mais au front desquelles perlaient tout de même les gouttes du lait initial. Ce louable essai de schisme, dont les productions semblent dues à quelque marcottage occulte, servit la formule originelle mieux qu'une servile adoration. Il la fortifia. Ainsi, le symbolisme sortait de sa crèche spirituelle pour se répandre à travers les sensibilités ; ainsi, le centre de création s'excitait, par tous ses rayons extensibles, à définir un globe d'art chaque jour accru que les poètes enrichissaient d'une âme hybride et d'un mouvement mixte, l'idée première se prenant aux pipeaux de réalité et se composant une existence où l'atôme divin s'alliait à la molécule

humaine. A cette génération plus expérimentale, parfois empirique, nous devons que, d'idéiste, le symbolisme soit devenu idéoréaliste. Si les poètes de 1885-1890 furent de précieux magiciens, les poètes de 1900 furent des ouvriers nonpareils. Ce que la génération I avait pratiqué, en cérébralité, de concert avec l'absolu, la génération II le pratiqua, en sensibilité, de concert avec la nature en tant que représentative de l'absolu. Le physicien s'adjoignit au métaphysicien, aux conquêtes spéculatives se mêlant les apports positifs. On allait, avec ce butin bipolaire, pouvoir faire de la lumière. Le moment de l'œuvre entière s'offrait. Alors naquit la génération III.

En la génération III, la benjamine, nous conjecturons la fée attendue qui appendra l'étoile sur tous ces troupeaux de tâtonnements. Examen de conscience, coordination, apothéose. Des divers points de la sphère neuve, par les routes créées, ses poètes retourneront, pèlerins ataviques, vers la crèche centrale, ramassant au creux des pas anciens les pièces tombées pour le trésor final. Gratitude, non asservissement. Et d'un coup de baguette, cette génération accomplira le Chef-d'œuvre à moins que celui-ci n'ait été, sans qu'on le sache encore, accompli déjà par quelques poètes des générations I et II.

Selon moi, donc, l'imprégnation dite symboliste persiste toujours, et pour des temps indéterminés.

Ces trois générations ne formant qu'une seule famille, il n'y a pas lieu, ce nous semble, à conflits et à renégativités ; de l'amour et du respect s'imposent de préférence.

S'il n'a pas tout réalisé, et il ne le pouvait en raison de son incubativité fiévreuse et de sa peur religieuse en face d'une Perfection nouvelle, aussi parce qu'une mentalité liminaire se figurative plus lentement, du moins 1885-1890 fut-il un incomparable prospecteur, faisant l'œuvre belle aux légataires. Geste court, mais regard long. On doit plus encore à ses novateurs : ils suggérèrent une atmosphère inédite et désignèrent la terre promise désormais envahie. Toutes les tiges sorties du sol depuis proviennent, par marcottes, du plant primitif. Enfin, s'il n'est d'art véritable sans transfiguration, cette époque aurorale ne fut-elle pas transfiguratrice, dites-moi ?

Constatations nullement oiseuses à la veille possible de lâchetés capables de dépouiller la génération première de son méritoire principe, en la taxant au besoin de vol anticipateur envers sa descendance : ce qui serait à la fois dérisoire et charmant.

Cela posé, célébrons l'intrépide et sûre course de la jeunesse actuelle à un triomphe sans précédent. Les aînés n'ont qu'à incliner devant un pareil foyer d'étonnements et de victoires. On y distingue de prodigieux sensibilisateurs, dont les découvertes s'accentuent au point

qu'on les touche presque. C'est de la surcréation déjà. Quelques poèmes à peine, lus de l'un d'entre eux, Jules Romains, suffirent à déclencher mon enthousiasme, et je m'étonne qu'on ne l'ait pas encore, en dépit même de ses défauts présents, classé parmi les plus hardis génies. Mes sympathies s'accroissent-elles secrètement de ce qu'il exploite un filon radieux sur lequel je présume avoir tracé quelques signes jadis ? Peut-être. D'ailleurs n'importe. Admirons, et voilà tout. Mais, de grâce, qu'ils daignent, épousant la Patience, ces jeunes maîtres, ne divorcer qu'à point nommé ! Pour apprendre à déchirer un jour le grand voile du temple où tout à coup l'on sera dieu, il nous faut déchirer bien des papiers humains.

§

— L'orientation de l'art ?

De plus en plus il se totalise vers une unité grandiose : de plus en plus il s'universalise, toutes ses variétés convergeant à un centre, que ce centre soit une irradiation suprême d'absolu, d'humanité, de faune, de flore, d'éléments, de phénomènes, de n'importe enfin quelle énergie régnant d'elle-même ou bien couronnée par le geste extérieur du poète à moins que par un effort intérieur du motif en cause.

D'abord, grâce à son don multiple, le poète, sensibilisateur universel, usa de la vie immédiate ainsi que de la vie qu'il éveillait, laissant par surcroît son imagination valoriser les forces latentes, afin d'ériger un panthéisme quasi bactériologique. Analyse encore par rapport à l'incommensurable. Vu la nécessité de connaître les matériaux avant de construire, longtemps nous jonglâmes avec les forces naturelles et les probabilités, avides d'en définir le poids ou d'en induire les propriétés utilisables. Physique et chimie d'apprentissage vers la certitude. Et cette randonnée à travers tant de trouvailles émancipées de la gangue opaque ou diaphane en le but d'une mobilisation nouvelle, nous fit aboutir, ainsi que dans un grave carrefour, à une synthèse énorme dont bénéficia le protagoniste élu, protagoniste actif ou passif, protagoniste médian tenant en faisceau arachnéen les rayons soumis ou consentants des énergies de l'univers.

De l'ordre quantitatif, l'art passe à l'ordre qualitatif.

En effet, pour la vertu ramassée de l'œuvre, tout sollicite d'être réduit à une expression condensée ou ramenée à une individualité haussée elle-même à une valeur sublime et comme alimentée de toutes les substances auxiliaires et coopérantes, que cette individualité relève d'un sujet de choix ou ressortisse au poète récepteur.

Néanmoins, tant de sélections ne sauraient suffire, l'art n'ayant pour but final d'énumérer ces emprunts, dispensateurs de jouissances limitées ; dès lors, il incombe au poète, grisé par son butin, de s'extérioriser pour se propager dans un acte d'accroissement.

Ainsi donc, une fois maître des secrets dus à la charité des apparences comme au viol de sa divination, le poète s'imposera la mission, non pas simplement d'en exhiber les richesses, ce qui ne prouverait que son habileté, mais, les exaltant, de les fusionner jusqu'à l'épanouissement d'un exceptionnel joyau, ce qui prouvera son génie.

Conclusion, la formule d'art s'affirme surnaturaliste, le poète, après ses gestes d'éveil et d'emprise, ayant dorénavant à exprimer une vie inédite avec les malléabilités intelligibles et sensibles amalgamées dans son vif alambic ou bien à la merci de son aimant, malléabilités qu'il devra soumettre au courant tranfigurateur, puisque l'œuvre totale ne peut être que surcréation ou supercréation.

L'ambition contemporaine y tend radieusement, sous la devise : Non reproduire, mais produire.

Tout l'avenir de l'art me semble là.

Il ne s'agit plus d'évolution, il est question d'un saut moins brutal, mais hardi davantage que la mutation, il va s'agir de transmutation, c'est-à-dire de convertir la substance connue ou présumée telle en une substance imprévue, extraordinaire, et, conséquemment, de transporter la tradition, hors de ses siècles d'oisive habitude, sur la voie laborieuse de l'infini (1).

Plus d'enregistrement à la façon courte des naturalistes auxquels suppléeront les gazetiers à l'avenir, l'œuvre pure devant présenter son cadre ipséiste, sa psyché caractéristique et ses originaires, car il importe au poète surcréateur d'édifier son domaine particulier et de le féconder comme au moyen de ses propres spermatozoïdes, en un mot d'engendrer sa réalité.

Toutes proportions gardées, le poète et Dieu s'équivalent, non sans, évidemment, chez le poète, quelque usurpation.

Dieu commença, le poète continue.

Nous voici dans l'ère des révélations et des démiurgies.

Géomètre dans l'absolu, l'art va maintenant fonder des pays, pays participant par l'unique souvenir de base à l'univers traditionnel, pays en quelque sorte cadastré d'un paraphe d'auteur ; et ces pays originaux où l'heure sera marquée par les battements de cœur du poète, où la vapeur sera faite de son haleine, où les tempêtes et les printemps seront ses joies et ses peines à lui, où l'atmosphère résultera de son fluide, où les ondes exprimeront son émotion, où les forces seront les muscles de son énergie et des énergies subjuguées, ces pays, dis-je, le poète, dans un pathétique enfantement, les meublera de la population spontanée de ses types personnels.

(1) La présente époque assiste, non pas à une Renaissance, mais à une Naissance. (Préface de *la Dame à la faulx*.)

Plus vites que cerfs-volants, ces œuvres-colonies partiront se situer parmi l'Espace et le Temps à la longue pourvus d'une géographie adéquate où, quelque jour de perception parfaite, l'œil humain les découvrira, confédération sans cesse agrandie, serrées en cellules de ruche, ou bien organisées en îles d'archipel à même l'innombrable rythme de la Vie dont l'inconnu sera, de ce fait, partiellement amoindri.

Envahir l'éternité pour s'y enclaver en oasis harmonieuses de la Beauté, telle apparaît l'unique raison des œuvres.

La science proprement dite n'aura rien à prétendre en ces miracles, la poésie se déclarant soudain science en soi, science des sciences, capable de se suffire, en possession de règles capricieuses, lesquelles se différencient selon chaque poète, mais ressortissent à une loi primordiale, la loi des dieux. Il va, sans trop répéter, que ce savant fabuleux, le poète, père d'êtres et constructeur de mondes, réalisera moyennant les reliefs cueillis entre la nature et les idées avec qui tout poète a passé un contrat synallagmatique, d'après quoi les contractants s'engagent à s'attirer réciproquement, ainsi que sur un trépied indivis, pour une collaboration plénière et simultanée, — l'art consistant à confronter les notions humaine et divine aux fins d'en faire jaillir une lumière libre, vierge, inconditionnelle, en dépit de ses suborigines effacées peu à peu par le flamboiement nouveau.

Ma vieille théorie des reliefs trouverait ici son emploi robuste et subtil, les reliefs, tels des seins magiques, détenant, en leur synthèse minuscule, une force radioactive susceptible d'aider à la surcréation et de perpétuer celle-ci moyennant son intarissable influence. Quant à la stylisation, obtenue par l'étrange pollen de la quintuple sensation agglomérée par la pensée directrice, elle se résoudra en une hypotypose matérialisant le verbe qui, lui, plasticise les idées.

A propos des sensations, confessons notre persuasion de la présence, chez le poète, d'une faculté divinatrice autant que génératrice, d'un sens majeur dominant les sens mineurs, sens premier fait de tous les autres sans nul doute, avec en plus l'éclair spirituel et le coup d'aile de l'âme expansible, — que l'on devrait nommer le *sens divin*.

La stagnation de la science esthétique, tandis que se meuvent les sciences autres, provient de tant de lions cloués, la chaîne des vieux usages au col, devant l'immense Liberté fertile. L'unique réalité n'est-elle pas celle de l'œuvre spontanée, avons-nous dit, alors même que cette œuvre n'apparaisse d'abord aux profanes que sous forme d'hypothèse, puisque toute hypothèse est un degré de l'échelle aboutissant à la Perfection, giron des vérités fragmentaires de la Vérité.

Transcendantalisme outrancier ? Point. Forte est notre croyance en la constitution graduelle d'une économie, d'une physiologie, voire même d'une ethnographie de la surcréation. De quintessentielle substance, l'œuvre subira la lente et inéluctable cristallisation sous les regards de la germinative foi des peuples, cette foi qui, après avoir fait lever les grains jetés par le poète, traduit l'activité idéale en activité saisissable, acquérant ainsi de siècle en siècle à l'œuvre une valeur concrète, résultat d'un usage moral, d'une fidecapion au gré de laquelle les météores de la pensée se fixent à jamais dans le patrimoine humain.

Convertie en esprit, la matière redeviendra matière pour rajeunir ou régénérer l'archaïque univers.

Les étoiles ne sont elles-mêmes peut-être que de très anciens poèmes parvenus, d'étape en étape, sous le contrôle des êtres.

Déjà telles féeries de Shakespsare ne vous semblent-elles pas plus prestigieuses que les Iles Britanniques, et ne voyez-vous pas en elles les plus riches colonies de S. M. Georges V, certains volumes écrits ayant la vertu de se développer dans la sensibilité du monde et de s'approprier un *volume* réel, positif, qui croît en raison du carré des admirations parcourues ?

Mon espoir est que, tôt ou tard, s'opérera l'avènement de cette idéoplastie et de ces annonciations prônées au temps de cette « ars magna » que, sous des appellations différentes, je vois, du tréfonds de ma retraite, s'établir chaque année davantage.

Quoi qu'on dise ou ne dise pas, ferme est ma conviction d'avoir tenu quelque peu, sur mes genoux, la Beauté Nouvelle.

La gosse, elle, ne me reniera point.

Evohés confraternels.

SAINT-POL-ROUX.

Camaret, 6 mai 1912.

LA VIE ANECDOTIQUE

Au pays d'Hamlet — Lettre d'un vagabond. — Une répétition de «La Pisanelle» — La cave de la rue Laffitte.

Voici que le prince des poètes est revenu du **pays d'Hamlet**. Paul Fort a tant aimé le Prince de Danemark qu'il souhaitait certainement parcourir son pays. Peut-être même a-t-il visité ce fameux tombeau d'Hamlet qu'un aubergiste a édifié dans le jardin. Les gens du pays racontent qu'on y mena un jour Mme Sarah Bernhardt qui, à la vue de ce tombeau vide, versa d'abondantes larmes et finit même par s'évanouir.

Il a sans doute vu le château d'Elseneur, en danois Helsingör. D'Elseneur on voit les fenêtres d'Helsinborg, en Suède. Entre eux, le Sund scintille plus qu'il ne moutonne, et l'onde, qui est couleur coquille d'huître près de la rive, en s'en éloignant bleuit jusqu'au

noir. L'hiver, la mer gèle et l'on passe dessus. Les bateaux suédois restent en Danemark et les bateaux danois restent en Suède et c'est, paraît-il, un beau spectacle que le retour de ces barques après le dégel.

Peut-être le Prince des poètes a-t-il eu l'occasion d'assister à une des chasses royales ? Elles ont lieu entre Elseneur et Copenhague, dans une sorte de banlieue sauvage, avec bois, landes et, par places, de légères ondulations de terrain si rares en Danemark que l'on les y appelle des montagnes. C'est là qu'errent une trentaine de troupeaux de 500 têtes, daims et cerfs, qui ne se mêlent point et si doux que, si l'on ne fait point mine de s'en occuper, on peut passer parmi eux sans qu'ils s'écartent. Quand un cerf devenu vieux ne suit plus bien sa harde, on prévient le roi qui arrive aussitôt et le tire tout bonnement au milieu d'une grande affluence de ses sujets et festoie ensuite dans un pavillon de chasse de style Louis XIV, appelé l'Hermitagel. Ce sont là toutes les chasses royales.

Sans aucun doute Paul Fort a remarqué dans l'église d'Elseneur un tableau comme il y en a beaucoup en Danemark. C'est un tableau à transformations, tel qu'on en voit souvent à la porte des marchands d'objets de piété. Si l'on vient de droite, ce tableau représente la Nativité ; si l'on vient de gauche c'est la Crucifixion, et de face, c'est la Résurrection : tandis que les soldats romains s'écroulent devant tant de Majesté, le Christ sort du tombeau, un drapeau aux couleurs du Danemark à la main.

Une des choses qui ont le plus vivement frappé Paul Fort, c'est la familiarité des princes danois avec leur peuple. Il les a rencontrés à Tivoli, sorte de Magic-City où se divertissent les habitants de Copenhague. Les princes étaient là et s'en donnaient à cœur joie, essayant les carrousels, les toboggans, les chutes d'eau ; et dans l'un de ces divertissements appelé la Roue joyeuse, où le jeu consiste à être secoué si fort que les gens tombent les uns sur les autres et finissent par être rejetés dans la foule, les princes royaux, avec des grands éclats de rire, tombaient bravement parmi leurs sujets, comme un simple Prince des Poètes. Cependant, un de leurs compagnons, prince impérial allemand, ne voulut en aucune sorte se mêler à ces jeux.

Paul Fort, couronné de son chapeau Rembrandt, s'en fut ensuite au banquet que lui avaient préparé les poètes danois et il admirait le crépuscule, ce crépuscule du nord qui fait tant songer à l'Orient, crépuscule cul de bouteille, lumière indécise des limbes, mystère des contes d'Andersen. La nuit est venue et au-dessus de l'obscurité nage le jour qui ne veut pas partir. A travers l'ombre crépusculaire on aperçoit le plus délicieux jour vert, crépuscule merveilleux dont rêve encore le poète des *Ballades Françaises*.

§

J'ai reçu la touchante lettre suivante que je me permets de recommander à l'attention des éditeurs et des mécènes :

[Ici le nom d'une ville], 2 mai 1913.

Monsieur, je vous envoie un manuscrit. Voici ce que j'ai l'honneur de vous demander en vous priant de me pardonner mon audace : Croyez-vous que les élucubrations dont je vous envoie un spécimen puissent être vendues ? Je possède 50 carnets formant environ 5.000 pages. J'ai écrit à peu près chaque jour depuis l'âge de 17 ans, c'est-à-dire depuis onze ans. Je ne suis pas un homme de lettres, mais seulement un gueux et un vagabond. Comme je suis malade et sans argent, je me décide à communiquer ceci à quelqu'un. J'avais envoyé, il y a quelques mois, au [ici le nom d'une importante revue parisienne] une copie de quelques pages de mes cahiers, mais aujourd'hui je n'espère rien de cette tentative.

Je n'espère pas outre mesure de celle-ci et je crois que vous me répondrez. Si vous me dites que je ne puis rien retirer de ce journal, alors je le brûlerai et j'attendrai la mort, car, j'ai trop oublié que j'avais un corps, Monsieur, et maintenant je sais que je suis phtisique, comme Saint Spinosa, mon père en esprit. Mais, j'ai encore une ambition ou plutôt un caprice de petit enfant ; je voudrais pouvoir aller à Naples pour y mourir, c'est la seule ville de laquelle j'ai gardé un bon souvenir. Il me faudrait pour cela environ 200 francs.

Et je vous supplie de me dire :

1° Si je peux vendre ce que j'ai écrit et dont vous voyez le ton (je n'ai pas travaillé mon style ni même mon orthographe, je n'ai écrit que pour moi et j'ignore si je vaux pour les autres) à une revue, à un éditeur, à n'importe qui.

2° Si je peux en retirer 200 francs.

3° Si je pourrais recevoir ces 200 francs avant un mois.

Je vous communiquerai mon adresse poste-restante dans la ville où je serais dans une dizaine de jours. J'attendrai votre réponse huit jours dans cette ville.

Si vous ne croyez pas que je puisse réussir, vous me retournerez mon manuscrit.

Je suis votre reconnaissant

[Ici la signature que je cèle.

N. B. Je ne possède sur moi que six carnets de petit format, les autres sont cachés dans un bois. Je vous envoie ces quelques pages parce qu'elles sont à peu près lisibles.

Cette lettre est du 2 mai. Depuis ce temps-là, je n'ai reçu aucune nouvelle **lettre du vagabond**. Peut-être est-il mort avant que son désir de revoir Naples fût accompli.

Les pages qu'il m'a envoyées sont pleines d'ardeur et de lyrisme sauvage. L'auteur s'y désigne lui-même sous le nom de Magnus le Portefaix. Une sorte de sensualité mystique ajoute à l'étrangeté de ce journal.

§

J'ai eu l'occasion d'assister à une **répétition de La Pisanelle**, au théâtre du Châtelet. De la pièce, rien à dire, sinon qu'elle m'a paru n'être qu'un drame romantique à contrastes violents, nonnes et ribaudes, princes et ruffians, toute la lyre. Cependant, les acteurs sont capables de faire réussir cette pièce, où l'auteur a dissimulé autant de ficelles qu'il en faut pour entortiller le public.

Un personnage mérite une mention spéciale, parce que les spectateurs n'auront point à l'applaudir. C'est le metteur en scène, M. Meyerhold. Il s'est déjà fait en Russie une très grande réputation, et se donne, je crois, comme novateur dans l'art théâtral. De l'avis de ceux qui ont vu M. Francis de Croisset, M. Meyerhold lui ressemble parfaitement. Il ne sait pas un mot de français. Malgré cela, il parvient à diriger plus de 250 acteurs ou figurants dont il ne parle point la langue. Le geste suffit à M. Meyerhold, qui fonde tout l'art théâtral sur la mimique. Il se démène, tempête, hurle, rugit, fait recommencer cinquante fois de suite le même mouvement aussi bien à Mlle Rubinstein, à M. de Max ou au simple figurant. Il parvient ainsi à donner beaucoup de vie aux attitudes scéniques.

Pendant que j'assistais à cette répétition, à laquelle l'auteur n'assistait pas, on pratiqua dans le texte une jolie coupure dont M. d'Annunzio peut remercier les dieux. C'était une nonne qui s'écriait: « *Je viens de fourrer mon pied dans la mare.* » Et, ma foi, je ne crois pas avoir mal entendu.

§

M. Vollard a bien voulu m'annoncer qu'il renonçait à manger dans sa **cave de la rue Laffitte**; elle est devenue trop humide. Tout le monde a entendu parler de cette cave. Pendant un certain temps, il fut même de bon ton d'y être invité pour y déjeuner ou y dîner. J'ai assisté pour ma part à quelques-uns de ces repas. Carrelée, les murs tout blancs, la cave ressemblait à un petit réfectoire monacal.

La cuisine y était simple mais savoureuse : mets préparés suivant les principes de la vieille cuisine française encore en vigueur dans les colonies, des plats cuits longtemps, à petit feu, et relevés par des assaisonnements exotiques.

On peut citer parmi les convives de ces agapes souterraines tout d'abord un grand nombre de jolies femmes, M. Léon Dierx, prince des poètes, le prince des dessinateurs, M. Forain, Alfred Jarry, Odilon Redon, Maurice Denis, le comte Kessler, José-Maria Sert, Vuillard, Bonnard, K. X. Roussel, Aristide Maillol, Picasso, Emile Bernard, Marius-Ary Leblond, Claude Terrasse, etc., etc.

C'est, je crois, dans la cave de la rue Laffitte que le comte Kessler

grand amateur d'art français, eut l'idée de cette édition des Bucoliques et des Géorgiques que l'on prépare et que l'on annonce depuis longtemps déjà. Aristide Maillol avait été chargé de graver les bois destinés à orner la traduction de Marc Lafargue. Mais le sculpteur décida qu'il fallait graver des caractères nouveaux et fabriquer un papier spécial. Il grava les lettres et fit des essais en vue de produire lui-même les papiers qu'il voulait. Et maintenant l'on fabrique à grands frais pour ce livre un papier unique.

Bonnard a peint un tableau représentant la cave et, autant qu'il m'en souvienne, Odilon Redon y figure.

Léon Dierx fut de presque tous ces repas. C'est là que j'appris à le connaître. Sa vue baissait déjà. Ceux qui l'ont vu dans la rue ou aux cérémonies poétiques qu'il présidait avec tant de sereine majesté n'ont pas idée de la bonne humeur du vieux poète.

Sa gaîté ne diminuait que lorsqu'on lui récitait de ses vers et il y avait presque toujours quelque jeune personne qui, se levant soudain, lui jetait à la tête une de ses poésies.

Un soir Mme Berthe Reynold avait récité un de ses poèmes et l'avait si bien dit que le prince des poètes n'en avait pas été fâché. Mais voilà qu'un des convives, qui prétendait cependant connaître sur le bout des doigts et Paris et la poésie de son temps, demande à haute voix : « Est-ce de Lamartine ou de Victor Hugo ? » Il fallut que M. Vollard racontât vingt histoires touchant les naturels de Zanzibar pour que M. Dierx se redécidât à sourire.

Léon Dierx racontait avec complaisance des histoires du temps où il était au ministère. Il y faisait sa besogne en songeant à la poésie. Une fois, il devait écrire à un archiviste de sous-préfecture et au lieu de Monsieur l'Archiviste, il écrivit Monsieur l'Anarchiste, ce qui causa un grand scandale dans la sous-préfecture.

Les peintres préférés de Léon Dierx étaient Corot, Monticelli et Forain.

C'est dans la cave de la rue Laffitte que fut composé *le Grand Almanach illustré*. Tout le monde sait que les auteurs en sont Alfred Jarry pour le texte, Bonnard pour les illustrations et Claude Terrasse pour la musique. Quant à la chanson elle est de M. Ambroise Vollard. Tout le monde sait cela et cependant personne ne semble avoir remarqué que *le Grand Almanach illustré* a été publié sans noms d'auteurs ni d'éditeur.

Le soir où il imagina presque tout ce dont se compose cet ouvrage digne de Rabelais, Jarry épouvanta ceux qui ne le connaissaient pas, en demandant après dîner la bouteille aux pickles qu'il mangea avec gloutonnerie.

Nombre des anciens convives regretteront ce coin pittoresque de Paris, la voûte blanche de cette cave où, près des boulevards, on

goûtait une quiétude de monastère et sans aucun tableau aux murs.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

LA CURIOSITÉ

Collection de Monsieur X... Porcelaines de Sèvres, éventails, miniature par Weyler.— Collection Zervudachi : tableaux modernes.— Collection d'un Amateur : gouaches, tableaux anciens, porcelaines, terres cuites, bronzes, sièges, tapis et tapisseries. — Ameublement en ancienne tapisserie fine de M.A.B. — Tapisseries et sièges en tapisserie du château de V... (Haute-Loire).

Les ventes intéressantes se succèdent. Les amateurs n'ont que l'embarras du choix. A vrai dire, ils sont quelquefois embarrassés ; le don d'ubiquité leur serait parfois bien utile, car il arrive que le même jour, à la même heure, des objets tentants passent par le feu des enchères dans des salles différentes de l'Hôtel Drouot, ou à l'Hôtel Drouot et à la Galerie Georges Petit.

En tous cas, procédons par ordre et employons la méthode chronologique.

19 mai : **Vente de Monsieur X...** Cet X mystérieux ne serait autre que M. Maurice Ephrussi. Félicitons-le tout de suite de son goût. Sa collection comprenait surtout des porcelaines de Sèvres, et en particulier, des plateaux de toutes dimensions et de tous décors, une dizaine d'éventails, une paire de chenêts, quelques porcelaines d'Allemagne et, enfin, une importante miniature par J. B. Weyler, représentant le *Portrait du Comte d'Angevilier*, conseiller du roi Louis XVI et surintendant des Beaux-arts, répétition en miniature de l'émail qui se trouve au musée du Louvre.

Cet ensemble donnait une exquise impression d'art et chaque objet fut chaudement disputé. Tout le monde voulait emporter un plateau de cette charmante et originale collection. MM. Arnold Séligmann, Founès, Niclausse, Picart, Mme Henry Blanchon se partagèrent les plus beaux.

Les préférences de MM. Roseneau et Houzeau allèrent aux éventails peints à la gouache, ou décorés au vernis, qui tous étaient plus jolis les uns que les autres.

La miniature par Weyler revint à M. Stettiner pour 27.000 fr. M. Coblentz l'avait achetée 1.500 fr. il y a 25 ans à l'Abbé Le Chenetier, curé de Plaisir-Grignon. Il la vendit 3.000 à M. Decloux. Chose curieuse, M. Coblentz assistait à la vente du 15 mai dernier et poussa son ancienne miniature contre M. Stettiner. A la vente Decloux, en 1898, elle avait fait 18.100 francs.

C'est Me Lair-Dubreuil qui dispersa la collection de M. X, avec MM. Mannheim comme experts. La vente donna un total de 115.630 fr.

16 mai : **Vente Zervudachi**, à la galerie Georges Petit, par

Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés de M. Georges Sortais, expert.

Il s'agissait surtout de tableaux modernes et de quelques tableaux anciens dont le plus grand nombre de l'école du Mont-Athos et de l'école russe. Je ne m'attarderai pas à ces derniers, qui n'avaient pas grand intérêt Je n'ai rien à dire non plus des aquarelles qui complétaient cette collection. Insistons seulement sur les tableaux modernes, avec lesquels défilèrent Rosa Bonheur, Chaplin, Corot, Gérôme, Harpignies, Henner, Jean-Paul Laurens, de Penne, Rochegrosse, Roybet, Veyrassat, Vollon et Ziem.

M. Zervudachi, d'Alexandrie, semblait avoir une prédilection marquée pour Henner et pour Roybet. Sa collection comprenait 9 tableaux de chacun de ces deux peintres. Tous les goûts sont évidemment dans la nature, mais je dois dire que les miens n'iraient pas à Roybet ni à Henner. Celui-ci, que je trouve si monotone et si fade, conserve cependant les faveurs d'un certain public. Ses œuvres ont fait entre 5.000 et 6.000, surpassant même les estimations de l'expert. Roybet, au contraire, est sensiblement en baisse. M. Sortais demandait 30.000 de la *Main Chaude*, elle échut à MM. Boussod et Valadon pour 18.700. En 1902, à la vente Humbert, elle était monté à 36.000 francs.

Je me suis arrêté plus volontiers aux œuvres d'Oliver de Penne, bien que plus humbles. Ce peintre animalier était un maître dessinateur qui, en même temps, savait disposer les couleurs avec art. Ses petits tableaux se sont vendus entre 1000 fr. et 1100 fr. J'ose dire que leurs acquéreurs ont fait un bon placement.

Veyrassat aussi savait dessiner et peindre. Son *Passeur*, adjugé à M. Boussod pour 6.200 fr. sur demande de 5.000 fr., est d'un beau coloris. La nature morte de Vollon, *Homard et citrons*, est également de la belle peinture, où l'artiste a su faire chanter des rouges et des verts vifs, tout en restant délicieusement harmonieux. MM. Boussod et Valadon acquirent cette œuvre pour 3.200 fr. Elle ne fut pas payée.

Ziem, dans la collection Zervudachi, était représenté par quatre tableaux. Il a ses admirateurs que ses couleurs d'incendie emballent au point qu'elles les empêchent d'apercevoir ce qu'il y a de factice et de « chiqué » dans son art. Son *Grand Canal*, estimé 12.000 fr., fut adjugé pour cette somme à M. Lintillac. La *Sortie du Bucentaure*, prisée 7.000 fr., revint au même amateur pour 4.200 fr. *Soleil couchant sur le canal à Venise* s'arrêta à 3.300 fr. *La Gondole sur le canal, effet du matin*, alla jusqu'à 5.200 fr. Mes préférences vont à cette dernière œuvre, dont le ciel est mouvementé et n'a pas la platitude que l'on remarque généralement dans les ciels de Ziem. La composition elle-même du tableau est plus fouillée et les couleurs mieux nuancées.

La vente Zervudachi produisit 205.394 francs.

19 mai : **Vente de la collection d'un amateur** à la Galerie Georges Petit.

Cette collection comprenait des objets variés, dessins, aquarelles, gouaches, tableaux, porcelaines, terres cuites, sculptures, bronzes d'ameublement, sièges recouverts en soie ou en tapisserie, meubles en marqueterie, tapis et tapisseries. Celui qui la composa avait du goût et de la science. Aucun objet n'était indifférent. Arrêtons-nous aux principaux.

Dans les gouaches, *le Lever*, par J.-B. Mallet, tranchait par sa finesse, sa précision et son coloris si délicat. La disposition du cadre et des personnages était aussi charmante. Toute l'élégance, toute la grâce, tout le raffinement du XVIIIe siècle sont résumés dans cette petite œuvre. Le comte Economos, en l'acquérant pour 9.100 fr., ne la paya pas son prix, à mon humble avis.

Parmi les tableaux figurait une œuvre de Fragonard, *Vénus offrant des couronnes*, estimée 25.000 fr. et adjugée 29.600 fr. à M. Ristelhuber. Un petit tableau de Garneray, *le Repos après la lecture*, prisé 8.000 fr., fut poussé jusqu'à 16.000 fr. par M. Arnold Séligmann. Cette œuvre est simplement délicieuse.

Dans les porcelaines de Sèvres, un joli plateau de forme losangée, décoré d'un médaillon à paysage et à personnages, resta à M. Hodgkins pour 3.000 francs.

Une terre cuite de Clodion, *le Satyre et son fils*, fut adjugée 8.000 fr. à M. Stettiner.

Dans les bronzes d'ameublement, M. Dauvergne paya 7.000 fr. une pendule en bronze ciselé et doré, et porcelaine, époque Louis XV. M. Arnold Séligmann poussa à 12.500 fr. deux candélabres de même facture et de la même époque.

Les sièges furent très disputés. Tous étaient intéressants. Une très belle bergère de Gourdin en bois sculpté et doré, recouverte d'une soie ancienne, revint à M. Stettiner pour 10.050 fr. Une marquise de Jacob, gracieuse de proportions et finement sculptée, ne dépasse pas 6.100 fr. M. Raoul Gunsbourg obtint pour 3.350 fr. un riche canapé en bois sculpté et doré en forme d'éventail, recouvert d'une ancienne soie bleue, époque Régence. Deux bergères et quatre fauteuils signés de Jacob et recouverts de damas vert, estimés 20.000 fr. par M. Paulme, montèrent à 31.000 fr. et furent adjugés à M. Bouilloux-Lafont.

Les meubles étaient également de choix. M. Stettiner acquit pour 14.600 fr. un très beau secrétaire de Pierre Denizot. M. Arnold Séligmann donna ses préférences à un petit bureau de dame à quatre faces, en marqueterie de bois de couleurs, époque Louis XV, et le poussa jusqu'à 17.000 fr. sur demande de 10.000 fr. Ce meuble est

ravissant. Ravissant aussi un petit secrétaire Louis XVI garni de bronzes ciselés et dorés avec trois médaillons en porcelaine tendre de Sèvres. Un amateur en donna 26.000 fr. sur estimation de 5.000 fr.

Un panneau en ancienne tapisserie du temps de Louis XIV représentant le bombardement d'une ville assiégée ne dépassa pas 7.600 fr. bien que très fine comme tissu, belle de coloris, et curieuse au point de vue historique. Un tapis de la Savonnerie, prisé 30.000 fr., s'arrêta à 17.000 francs.

Le total de la vente s'éleva à 557.965 francs.

20 mai : **Vente d'un ameublement de salon** couvert en ancienne tapisserie fine du XVIII^e^ siècle, dépendant de la succession de M. A. B., par M^e^ Paul Tilorier et M^e^ Lair-Dubreuil.

Le bois sculpté et doré est plutôt médiocre, mais la tapisserie est fine, bien conservée, avec à peine quelques petites réparations au canapé, et son coloris a gardé une grande fraîcheur. Les sièges et les dossiers représentent des scènes d'animaux assez amusantes.

Les experts, MM. Paulme et Lasquin, demandèrent de cet ameublement composé de 8 grands fauteuils et d'un grand canapé la somme de 100.000 fr. Les enchères furent poussées vivement jusqu'à 95.000 fr., prix auquel on adjugea ce meuble à M. Lion.

22 mai : **Vente des tapisseries anciennes et des sièges provenant du Château de V...** (Haute-Loire); faite par M^e^ André Couturier assisté de l'expert Guillaume.

Les onze tapisseries d'Aubusson signées de Grelet et relatives à la vie et aux guerres d'Alexandre firent à peine 35.000 fr. Les sept tapisseries de la série dite « à l'écureuil » trouvèrent amateur à 24.000 fr. seulement. En revanche, la suite des huit tapisseries à médaillons, d'après Boucher, Fragonard et Huet, alla à 220.000 francs.

Les six fauteuils en bois laqué blanc, couverts en ancienne tapisserie d'Aubusson, fond crème avec animaux époque Louis XVI, firent 23.050 francs.

Un amateur obtint pour 21.000 fr. huit fauteuils et six chaises en bois naturel sculpté à coquilles, couverts d'ancienne tapisserie au gros point avec pavots sur fond jaune.

Je parlerai dans ma prochaine chronique de la collection John Balli et de la collection Frédéric Halinbourg.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Marcel Dieulafoy : *Espagne et Portugal.* Avec 745 gr. en noir et 4 pl. en coul ; Hachette. 7 50

Adolphe Guillou : *Essai historique sur Tréguier par un Trécorrois.* Lettre-préface de M. Anatole Le Braz ; Champion. 2 50

F. Kayzer et Ernest M. Roloff : *Histoire d'Egypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* : Trad. de

l'allemand et augmenté d'une préface par Albert Le Boulicant et Jean d'Allemagne ; Nilsson. 5 »

Fernand Mitton et Fernand de l'Eglise: *Les Châteaux galants du Bois de Boulogne*, avec 2 pl. grav., 2 plans et de nomb. illust ; Daragon. 12 »

Esotérisme

A. Caillet : *La Science de la Vie ;* H. et H. Durville. 3 »

Henri Joly : *L'Hypnotisme et la Suggestion ;* Bloud. 0 60

Jean Mavéric : *La Clef de l'Horoscope quotidien;* Hector et Henri Durville. 1 »

Histoire

Pierre Alain : *Bouvines ;* Bloud. 1 »

Pierre Albin: *L'Allemagne et la France en Europe (1885-1894) ;* Alcan. 7 »

Noel Aymès : *Iéna ;* Bloud. 1 »

Louis Batiffol : *La Duchesse de Chevreuse ;* avec 8pl. h. t. ; Hachette. 7 50

Léon Cahen: *Les Querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV ;* Hachette. » »

Baron Despatys : *Magistrats et criminels, 1795-1844;* d'après les Mémoires de Gaillard, ancien président de la Cour de justice criminelle de Seine-et Marne ; Plon. 7 50

Faur : *Vie privée du maréchal de Richelieu contenant ses amours et ses intrigues.* Nouv. édit., rev. et corr., avec introduction, notice et éclaircissements historiques par Fernand Mitton Avec 2 pl. grav ; Daragon. 15 »

ean Ferratier : *Denain ;* Bloud. 1 »

F. M. Graves : *Quelques pièces relatives à la vie de Louis I, Duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme ;* Champion. 7 50

Gustave Hervé: *L'Alsace-Lorraine ;* Ed. de « La Guerre Sociale ». 3 50

L.-Colonel A. Kervella : *Souvenirs et Récits d'un prisonnier de guerre, 1870-1871 ;* Paris-Revue. 3 50

Eugène Labelle : *Fustel de Coulanges ;* Bloud. 0 60

Cap. Albert Latreille : *Un procès militaire sous l'ancien régime : l'affaire du Régiment Royal-Comtois (1773-1791)* ; Chapelot. 3 »

W. Martin : *La Crise politique de l'Allemagne contemporaine ;* Alcan. 3 50

Saint Vincent de Paul : *Textes choisis* et commentés par J. Calvet ; Plon. 1 50

Iov. Tomitch : *Les Albanais en Vieille Serbie et dans le Sandjak de Novi-Bazar ;* Hachette. » »

J. Tournier : *Le Cardinal Lavigerie et son action politique (1863-1892)* : d'après des documents nouveaux et inédits ; Perrin. 7 50

Littérature

Léon Bazalgette : *Europe ;* L'Effort libre (Poitiers). 0 15

Jean de Bonnefon : *Les Conférences de M. Jean de Bonnefon.* Avec une glose de M. Ernest La Jeunesse ; Société d'édit. Mansi. 3 50

Jane Carlyle : *Jane Welsh Carlyle « Reminiscences ».* Trad. par Elsie et Emile Masson. Avec un portrait de Carlyle et un portrait de Jane Welsh Carlyle ; Mercure de France. 3 50

André Chénier : *Textes choisis et commentés,* par Firmin Roz ; Plon. 1 50

Maurice Dreyfous : *Ce qu'il me reste à dire. II : 1848-1900 ;* Ollendorff. 3 50

Jules de Gaultier : *Le Génie de Flaubert ;* Mercure de France. 3 50

Pierre Gauthiez : *Henri Heine ;* Bloud. 2 50

Paul Hervieu : *La Chasse au réel.* Pensées choisies et précédées d'une introduction par Henry Malherbe ; Sansot. 1 »

Maurice Houber : *Remarques sur l'amour ;* Sansot. 3 50

J.-J. Jusserand : *Ronsard* (les grands Ecrivains français) ; Hachette 2 »

Gustave Le Bon : *Aphorismes sur le temps présent ;* Flammarion. 4 »

G. Maze-Sencier : *Eugénie de Guérin ;* Bloud. 0 60

Octave Pradels : *Le Vin et la Chanson.* Avec 71 illust. ; Flammarion. 5 »

R. N. Rimbault d'Hauterive : *Charles Dovalle, sa vie, son œuvre.* d'après des documents inédits ; Crès 6 »

Henri de Régnier : *Portraits et Souvenirs ;* Mercure de France. 3 50

Jacques Zeiller : *La Comtesse de Ségur ;* Bloud. 0 60

Musique

E.-C. Grassi : *Cinq mélodies Siamoises ;* Mathot. 5 »

Joaquin Turéna : *Scène andalouse* pour alto, piano et quatuor à cordes ; Mathot. 8 »

Philosophie

Bergson, H. Poincaré, Ch. Gide, Ch. Wagner, F. Roz, Witt-Guizot, Friedel, G. Riou : *Le Matérialisme actuel.* Préface par M. Paul Doumergue ; Flammarion. 3 50

Georges Fonsegrive : *J.-J. Rousseau ;* Bloud. 0 60

Paul Lemaire : *François Bacon ;* Bloud. 0 60

François Picavet : *Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales ;* Alcan. 7 50

Poésie

Guillaume Apollinaire : *Alcools,* avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso ; Mercure de France. 3 50

Philibert Blanc : *La Moisson des jours ;* Figuière. 3 50

Charles Adolphe Cantacuzène : *Amour de Juliette ;* Perrin. 3 50

Jacques Chenevière : *La Chambre et le Jardin ;* Lemerre. 3 »

Léon Devy : *A la paresseuse ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Jane Fériès : *Heures de Silence ;* Figuière. 2 50

H. Le Merdy : *Par monts et par vaux ;* Eymard. 3 50

Marcel Loumaye : *Les Roses du silence ;* Gaulon. 3 50

Jean Psichari : *Le Crime du poète ;* Stock. 3 »

Elie Rousson : *Comme Saül, fils de Kis... ;* Seguin, Avignon. 3 50

Raoul Toscan : *Les Poèmes du Clocher,* bois gravés de Fernand Chalandre ; Edit. des « Cahiers du Centre ». » »

Jean-Louis Vaudoyer : *Poésies ;* Calmann-Lévy. 3 50

Publications d'art

Gustave Coquiot : *Le Vrai Rodin.* Avec de nomb. illust. h. t. reprod. et photos et des commentaires ; Tallandier. 7 50

Questions militaires

Henry Houssaye : *La Patrie guerrière.* Avec une introduction et des notes par Louis Sonolet ; Perrin. 3 50

Questions religieuses

René Aigrain : *Synchronismes de théologie catholique,* I : Des origines à la controverse Bérengarienne ; Bloud. 1 20

Dom S. Baudot : *Les Clochers ;* Bloud. 0 60

L. Berthé : *L'Incarnation,* Lectures théologiques ; Bloud. 5 »

Emile Castan : *Déviations et maladies du sentiment religieux ;* Bloud. 0 60

I. Fioretti, appendices : Considérations sur les stigmates, Vie de frère Junipère, Vie et dits de frère Egide. Trad. et notes d'Arnold Goffin ; Bloud. 1 20

V. Franque : *Bible et Protestantisme ;* Bloud. 2 »

André Godard : *La Vérité Religieuse ;* Bloud. 2 »

F. Lacoste : *La Vie intérieure ;* Bloud. 3 50

Albert Leclère : *Foi religieuse et mentalité anormale ;* Bloud. 0 60

Dr E. Bernard Leroy : *Confession d'un incroyant ;* Nourry. 1 25

Dr L. Pascaut : *Est-il raisonnable d'avoir une religion ? et laquelle ?* Bloud. 0 60

Gabriel Pérouse : *Le Concile de Constance ;* Bloud. 0 60

Roman

Paul Adam : *Stéphanie ;* Fasquelle. 3 50

Georges Auriol : *Le Tour du Cadran ;* Flammarion. 3 50

Léon Béranger : *Les Contes arabes de Monsieur Laroze ;* Crès et Cie. 3 50

Léon Baranger : *La Cure ;* Figuière. 3 50

Paul Besnard : *En gardant les vaches ;* Cornély. 2 »

Etienne Boussenot du Clos : *La Promenade au Clair de Lune ;* Grasset. 3 50

Henriette Bezançon : *L'Absente ;* Plon. 3 50

Pierre Cabriès : *Peau de Chamois ;* Ed du « Temps présent ». 3 50

Cyril-Berger : *Cri-Cri.* Illust. de F. Poulbot ; Ollendorff. 3 50

Henry Daguerches : *Le Kilomètre 83 ;* Calmann-Lévy. 3 50

Lucien Descaves : *Philémon, Vieux de la Vieille ;* Ollendorff. 3 50

Maxime Dubroca : *L'Oncle Jules ;* Figuière. 3 50

Henry Franz : *Service d'ami ;* Eymard. 3 50

Edouard Gachot : *Les Soldats de l'Epopée ;* Ollendorff. 3 50
Charles Géniaux : *L'Océan ;* Fasquelle. 3 50
Comte de Gobineau : *Nouvelles Asiatiques.* Avec un Avant-Propos de T. de Visan ; Perrin. 3 50
François Mauriac : *L'Enfant chargé de de chaines ;* Grasset. 3 50
Arthur Morrisson : *Le Triangle rouge.* Trad. de l'anglais par René Lécuyer ; Tallandier. 3 50
Annie de Pène : *Confidences de femmes ;* Messein. 2 50
Jean-Claude Pregermain : *La Tour de Neige ;* Sansot. 3 50
Pierre de Trévières : *Le Fouet ;* Calmann-Lévy, 3 50
Jean Variot : *Les Hasards de la guerre ;* Crès. 3 50

Sciences

Louis Passy : *Eloges, Notices et Souvenirs ;* Alcan (2 vol.) 15 »

Sociologie

Georges Bourdon : *L'Enigme allemande ;* Plon. 5o
Mgr Germain Breton : *Le Droit d'enseigner ;* Bloud. o 60
Henri Brongniart : *Le Pacifisme et L'Eglise ;* Bloud. o 60
Henri Brun : *En marge de la vie politique, religieuse et sociale de notre pays ;* Bloud. 3 50
D'Estournelles de Constant : *Les Etats-Unis d'Amérique ;* Colin. 5 »

Théâtre

C. Augé de Saint-Victor : *Divine emprise ou la Vocation de Sainte Claire,* drame en 3 actes. Lettre d'approbation de Mgr l'Evêque d'Autun. Préface de M. Gonin ; Bloud. 1 25
Georges Hoog : *Les Barbares,* drame d'idées sur le matérialisme contemporain et la philosophie de la jouissance ; Bloud. o 50
André de Lorde : *La Folie au théâtre : L'homme mystérieux, La Petite Roque, Les Invisibles.* Préface de M. le Professeur Gilbert Ballet ; Fontemoing. 3 50

Varia

N. C. Clairoix : *L'Art ouquet ;* Laveur. 5 »
Sankara : *La Mémoire en 12 leçons ;* Nilsson. 2 »

Voyages

Nora Bielecka : *Souvenirs de Janina ;* Paris-Revue. 2 »
J. Levainville : *Rouen.* Etudes d'une agglomération urbaine. Avec 24 fig. dans le texte, 1 carte, 1 plan de Rouen et 16 pl. de reprod. phot., h. t. ; Colin. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Niederhæusern Rodo. — Le monument Catulle Mendès. — A propos de Walt Whitman. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Niederhæusern-Rodo. — Le sculpteur Niederhæusern-Rodo, l'auteur du monument de Verlaine au jardin du Luxembourg, est mort le 22 mai à Munich, où il était allé pour surveiller le placement de bas-reliefs en pierre qu'il avait envoyés pour l'exposition internationale des beaux-arts qui va s'ouvrir dans cette ville. Se trouvant indisposé au moment de son arrivée, le 18 au soir, il fit appeler un médecin qui fit transporter aussitôt le malade à l'hôpital, où il succomba à une pneumonie infectieuse.

Auguste de Niederhæusern, dit Rodo, était né en 1863 à Vevey, d'une famille d'origine bernoise. Il passa son enfance et sa jeunesse à Genève, où il fit ses études au Collège et à l'Ecole des beaux-arts de la ville. A vingt ans il se rendait à Paris, avec une pen-

sion de la ville de Genève, puis entrait à l'Ecole des beaux-arts, où il était élève de Chapu et de Falguière. Il devint ensuite un des élèves et collaborateurs de Rodin. En 1896, il était nommé membre associé de la Société nationale des Beaux-Arts, puis sociétaire. En 1900, il obtenait la médaille d'or à l'Exposition universelle.

Ses premières œuvres marquantes, inspirées par la montagne, furent *l'Avalanche* et *le Torrent*, destinées à un grand ensemble, le *Poème alpestre*, dont il avait conçu le projet. Une autre vaste conception, *Bas-relief à Schumann*, donna lieu à plusieurs morceaux : les *Initiés*, l'*Amertume*, l'*Extase*, le *Nocturne*, l'*Ode à Séléné*. Puis ce fut le *Monument de Verlaine*, dont les divers états s'espacèrent sur de nombreuses années. Un grand nombre d'autres œuvres, dont plusieurs considérables, car Rodo fut un grand travailleur, seraient à citer, parmi lesquelles trois importants hauts-reliefs pour un Temple à la *Mélancolie*, une *Cheminée monumentale*, le *Supplice du feu*, des *Baigneuses*, un *Jet d'eau*, non terminé, qu'il destinait à faire au Luxembourg un pendant au *Paul Verlaine*, des projets de monument à Péquignat et à Duchosal, de nombreux bustes, dont celui de *Laurent Tailhade*, qui est admirable. Rodo avait participé à la décoration sculpturale de plusieurs monuments publics en Suisse : le Palais fédéral, à Berne, l'hôtel des postes de Genève, celui de Neuchâtel, le palais de Rumine, à Lausanne.

Le Salon de la Nationale expose de lui, cette année, deux beaux morceaux : *le Passage de Vénus devant le Soleil* et *Jérémie*. Rappelons aussi la superbe médaille qu'il consacrait l'an dernier à J.-J. Rousseau à l'occasion du bicentenaire.

Dans notre numéro du 16 juillet 1911, nous avons publié, sur Rodo, une pénétrante étude de M. Henri Bourgerel.

Il serait du plus haut intérêt que le Salon d'Automne organisât une exposition d'ensemble du puissant et original artiste qui vient de disparaître dans la pleine force de son talent.

§

Le Monument Catulle Mendès. — L'inauguration du monument élevé à la mémoire de Catulle Mendès a eu lieu le dimanche 18 mai au cimetière Montparnasse. Il y avait foule autour de la tombe bien avant l'heure fixée, et M. Adrien Bertrand, dévoué secrétaire du comité et organisateur de la cérémonie, eut quelque peine à s'opposer à l'envahissement de l'espace réservé à la famille, aux amis intimes et aux orateurs. Le buste exécuté par M. Auguste Maillard est très ressemblant, un peu grave peut-être ; la partie architecturale est de M. F. Desmoulins.

M. Edmond Rostand, président du Comité depuis la mort de Léon Dierx, prononça un discours lyrique et romantique qui impressionna. M. Georges Courteline, en phrases simples qui lui venaient du cœur, dit sa reconnaissance pour celui qui lui témoigna tant d'amitié. M. Robert de Flers parla au nom de la Société des Auteurs dramatiques ; il situa une physionomie très vivante de Mendès dans un tableau rapide des couloirs de théâtre. Mme Daniel Lesueur prit la parole au nom de la Société des Gens de Lettres, M. Adolphe Brisson au nom de l'Association de la Critique dramatique, M. Sébastien-Charles Leconte au nom de la Société des Poètes français,

M. Camille Le Senne au nom du Souvenir littéraire ; enfin M. Fernand Hauser, représentant M. Alexis Lauze, malade, apporta l'hommage du *Journal*.

La foule, qui s'était accrue pendant les discours, se retira lentement, et peu après un déjeuner réunissait une partie de l'assistance autour de Mme Jane Catulle-Mendès et de la famille.

§

A propos de Walt Whitman.

New-York, 8 mai 1913.

A M. Alfred Vallette.

Cher Monsieur,

Honneur à Stuart Merrill pour sa glorieuse défense de Walt Whitman ! Nous qui, en Amérique, lisons le *Mercure de France* (et, pour ma part, je ne saurais exister sans cela), avons été stupéfaits par la description des cérémonies funèbres dont l'inhumation de Walt Whitman fut l'occasion. Depuis des années j'admire M. Apollinaire, mais parler de « mauvais goût » à propos de cette histoire, comme le fait M. Stuart Merrill, n'est pas suffisamment fort C'est pire que tous les déplorables racontars qu'on a débités sur Verlaine et sur Rimbaud.

A la mort de Walt Whitman, j'étais à la rédaction de la *Philadelphia Press*, dont le rédacteur en chef était alors Bradford Merrill et le rédacteur principal Talcott Williams, actuellement directeur de l'Ecole de Journalisme, fondée à l'Université Columbia grâce au legs Pulitzer.

Rien ne fut plus solennel, plus beau et plus digne que l'enterrement du « Vieux Walt ». Je me souviens que Robert G. Ingersoll prononça, devant le tombeau, un grand discours sur la mort, et ensuite tous les assistants (poètes, journalistes, écrivains, bohêmes) entamèrent une discussion sur l'immortalité de l'âme. Je me souviens aussi qu'au retour des funérailles Mr Williams déclara, dans les bureaux de la *Press*, qu'on imprimerait, pour la conserver, cette grande discussion conduite par Ingersoll.

Telle fut l'orgie décrite par l'informateur de M. Apollinaire !

Ce prétendu informateur dit qu'il prit à Camden un « tramway » pour rentrer à Philadelphie. C'est absolument impossible ! Il n'y a pas de pont, à cet endroit, sur la rivière Delaware, et le seul moyen de rentrer de Camden à Philadelphie était alors, comme aujourd'hui encore, le bac à vapeur.

Comme M. Merrill le remarque, tous les journaux de l'époque consacrèrent des colonnes entières aux obsèques du grand poète, mais son pire ennemi n'aurait pas rêvé d'une histoire aussi abominable que celle que nous avons lue dans le *Mercure*.

Si jamais la vie d'un homme fut noble, digne et belle, ce fut celle de Walt Whitman. Et la cérémonie funèbre eut tout autant de noblesse, de solennité et de beauté.

Qu'on lance de la boue à l'effigie des dieux, mais qu'on laisse en paix les grands poètes !

Votre...

BENJAMIN DE CASSERES.
11 West 39 th St., New York City.

§

Publications du « Mercure de France ».

Jane Welsh Carlyle. « *Reminiscences* ». Traduit du texte de Charles Eliot Norton, par Elsie et Emile Masson. Avec un portrait de Thomas Carlyle et un portrait de Jane Welsh Carlyle. Vol. in-18, 3.5o.

Le Génie de Flaubert, par Jules de Gaultier. Vol. in-18, 3.5o.

Alcools, poèmes, par Guillaume Apollinaire, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso. Vol. in-18, 3.5o.

Portraits et Souvenirs (*Portraits et Souvenirs. Pour les Mois d'hiver*), par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3.5o.

§

Le Sottisier universel.

S'il faut, pour plus de trois enfants de sexes différents, une pièce de plus... — *Matin*, 14 mai.

Sept dirigeables de 25.000 tonnes sont, m'affirme-t-on, en construction. — *Rappel*, 26 avril.

Coquilles et mastic.

Ce procès en dit long sur l'invraisemblable immortalité qui règne dans cette région. — *Démocratie*, 11 mai.

Granger a un fort beau cu. Au milieu de toutes ces nymphes mièvres, son corps de femme est puissant d'une chair lourde, où l'on sent l'empreinte de la vie.— *Courrier Européen*, 9 mai.

Les Obsèques de Thérésa. — La mise en bière de notre regretté collaborateur et ami Stanislas Rzewuski aura lieu, etc.

Les Obsèques de Stanislas Rzewuski.— Hier, après-midi, à 3 heures, a eu lieu, au Père-Lachaise, l'inhumation de Thérésa.— *Comœdia*, 18 mai.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

e Livre d'occasion

Si les livres anciens atteignent de
s remarquables enchères, il faut ce-
ndant constater que les livres con-
mporains excitent aussi l'intérêt des
lectionneurs. Sans doute, ils seront
us tard des livres anciens et les ama-
rs avisés prennent l'avance. Les
tions originales, celles à tirage res-
int, font déjà prime dans le commerce
ccasion. Mais lorsque le volume est
richi d'une dédicace curieuse, sa
eur en est considérablement aug-
ntée.

Quelques ventes de livres modernes
nt annoncées pour bientôt et elles
us permettront de signaler les prix
'auront atteints les ouvrages des au-
rs contemporains.

Dans les premiers jours de juin, à
ôtel Drouot, aura lieu la dispersion
x enchères d'une importante collec-
n de livres illustrés et de recueils
stampes relatifs à l'histoire, à la lit-
ature et aux beaux-arts. Un bon
mbre, et des plus curieux, traitent
costume civil et militaire. Il y a
elques semaines, la vente Detaille
uit montré quels prix certains de ces
vrages atteignent souvent.

Les *Cavaliers de Napoléon*, de
édéric Masson, avec des illustrations
près Detaille, ont été vendus 310 fr.
is les gravures de Raffet, qui enri-
ssent l'édition de 1844 de Nodier :
*urnal de l'expédition des Portes
Fer*, font monter la valeur de l'ou-
ge à 950 francs.

De beaux livres à illustrations rares
is surtout à reliures des grands maî-
s seront distribués également à cette
e à l'Hôtel Drouot. Nous dirons ce
e valent pour nos collectionneurs les
iures de Trantz, de Capé, de Lortic,
de Niédrée, ou les dessins de Lebar-
bier pour *la Jérusalem délivrée*.

Cependant la vente la plus curieuse,
parmi celles qui s'annoncent, c'est bien
celle d'un « choix d'éditions originales
des meilleurs auteurs contemporains
dont une partie avec dédicace autogra-
phe », qui aura lieu tout prochaine-
ment.

Le Désespéré, de Léon Bloy, de
l'édition Soirat, est presque aussi rare
que *la Chevalière de la Mort*, du
même auteur, éditée à Gand, par A.
Siffer, en 1891.

Qui sait quelle valeur peut avoir
pour un « Claudelien » *la Connais-
sance du Temps* publiée, en 1904,
chez la veuve Rozario, à Fou Tchéou.
Ou encore les deux volumes de l'édition
originale de l'*Education Sentimentale*
pour un « Flaubertiste » !

La *Sixtine*, de Remy de Gourmont,
édition Savine, 1890, est de toute ra-
reté et atteindra un prix élevé. Les
traductions elles-mêmes voient leurs
éditions originales acquérir une valeur
aux yeux des bibliophiles.

Celle du *Livre de la Jungle*, de Ki-
pling, traduction de Fabulet et d'Hu-
mières, publiée au « Mercure de France »,
est très rare comme d'ailleurs celle de
la traduction d'Edgar Poe par Baude-
laire ou de toutes les œuvres ralliant
le suffrage de l'élite et atteignant au
succès.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

G. Beranger, 40, rue de Vaugirard, Paris-VI.

Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 1852, deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.

H. Taine : Vie et Opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge. Hachette, 1867. Reliure de Musy.

Stendhal : Le Rouge et le Noir. Chronique du XIXe siècle, par Stendhal (Henri Beyle). Paris, Hetzel, 1846.

Jules Boissière : Fumeurs d'Opium, Comédiens Ambulants. Paris, Flammarion, 1896, relié souple avec la couverture.

Marquis de la Mazelière : Le Japon, Histoire et civilisation, trois volumes sur Hollande, reliés. Paris, Plon.

Aubrey Beardsley : Early Work of A. B., A Book of Fifty Drawings, A second Book of Fifty Drawings, The Rape of the Lock, The Pierrot of the Minute, Volpone, under the Hill.

DEMANDES

Vagner, 31, rue des Carmes, Nancy.

Ouvrages d'occasion sur la Lorraine, le Pays Messin et la noblesse.

Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Victor Bérard : Les Phéniciens et l'Odyssée, deux vol. Colin.

Berger : Histoire de la Vulgate, Hachette.

Ferradon : Des biens des Monastères à Byzance.

Strindberg : Plaidoyer d'un Fou (1895).

Rey : Grandes Ecoles Syriennes, Leroux.

Guerville : Au Japon.

Du Cange : Glossarium, 10 vol.

Aucassin et Nicolette.

Suarès : Voyage à Pascal.

Dozy : l'Histoire de l'Islamisme.

H. Taine : Origines de la France contemporaine.

Bourrienne : Vie de Napoléon, 4 vol. 1836.

Tous articles ou volumes en français sur les Browning.

Sieur de Champlain : Voyages à Nouvelle France, in-4, 1613.

Chants et chansons populaires, 4 vol., 1848.

P. J. Girard : Traité des Armes, in-4, 1740.

La Fontaine, Contes et Nouvelles, 2 vol. 1762.

La Pucelle d'Orléans, 2 vol. 1797.

Lescarbot : Histoire de la Nouvelle France, in-8, 1618.

Le Vaillant : Histoire Naturelle des Oiseaux d'Afrique, 6 vol.

L'Heptaméron Français, 3 vol. 8°, 1780.

Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.

A. Racinet : Le Costume Historique, 4°, 1888.

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

Viollet le Duc : Dictionnaire du mobilier Français, 6 vol. 8°, 1868-75.

Dr Mardrus : Les Mille Nuits et Une Nuit, 16 volumes, Revue Blanche.

Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.

Michelet : Histoire de France (illustr. de Daniel Vierge).

Oscar Wilde : Éditions originales.

Le Home et la Santé

LES MEUBLES

(*Suite*)

—

La table à manger. — La table l plus rustique est assurément celle qu l'on voit encore à certaines assemblée de paysans bretons : un carré de land herbue, délimitée par une sorte d fossé qui sert de logement aux jambe des convives. On n'en peut rêver d plus rudimentaire. La table en bois de Gaulois, fort basse, est un perfection nement qui rappelle encore cette ori gine.

A mesure que les bancs se perfection nèrent eux aussi, la table s'éleva peu peu jusqu'aux dimensions de hauteu qu'elles ont de nos jours ; l'exécutio en fut aussi plus soignée. Les grand et les fortunés faisaient polir et soi gneusement vernir leurs tables ; on e vit même de matières précieuses. Egin hard rapporte que Charlemagne fi faire trois tables d'argent massif, qu étaient plus remarquables encore par l beauté du travail que par la richesse d la matière. La première représenta Rome, la seconde Constantinople, l troisième le restant de l'univers alor connu.

L'usage de la nappe semble remon ter très loin. On le trouve mentionn par Saint-Ouen, dans la vie de sain Éloi qui date du VIIe siècle. Le poèt Fortunat en parle aussi dans une pièc de vers adressée à la reine Radegonde décrivant un repas somptueux, il di que « la table, qui est ordinairemen couverte d'une nappe, était jonchée d roses ; les mets y reposaient sur de fleurs ; au lieu d'un tissu de lin, on avait préféré ce qui flatte l'odorat en couvrant également la table ».

Les nappes d'alors étaient peluchée et velues comme chez les anciens ; i semble, d'après plusieurs passages d'é crivains du moyen âge, que les nappes

aient pliées en double, en triple ou
a quatre. De là vint sans doute qu'aux
ıe et xıne siècles les nappes se nom-
aient *doubliers*.

Quant aux serviettes, jusqu'à la fin
u xvie siècle, elles ne furent pas d'un
sage commun chez les particuliers; la
ppe en tenait lieu et les convives s'y
suyaient la bouche et les doigts sans
rgogne.

A la vérité, des règles du monastère
e Fontenelle ou Saint-Wandrille font
ention de *lintea ad manus tergen-
as villosa*, mais il ne s'agit là que de
mples essuie-mains. Les serviettes
ont parlent les poètes du moyen âge
taient ou pour le service des officiers
omestiques du prince, ou pour laver
t essuyer ses mains et celles de ses con-
ives avant et après le repas, ou enfin
our couvrir leur pain jusqu'au mo-
ent où ils s'asseyaient à table. On ne
oit pas bien, en effet, que puissent
ervir à autre chose les *deux serviet-
es brochées d'or*, par exemple, dont
l est question dans le compte de la
naison des ducs de Bourgogne en 1421.

Quand l'usage des serviettes fut in-
roduit pour la table, on crut qu'il était
le la magnificence d'en changer plu-
ieurs fois pendant le repas. Dans les
maisons des princes et grands sei-
gneurs, à chaque nouvelle assiette, on
donnait une nouvelle serviette. Cette
coutume envahit même la bourgeoisie,
i l'on en croit Montaigne : « Je plains,
lit-il, qu'on n'ait suivi un train que
'ai vu commencer à l'exemple des
ois, qu'on nous changeât de serviettes,
elon les services, comme d'assiettes. »

Les premiers linges dont on fit des
erviettes furent fabriqués à Reims.
Lorsque Charles VII s'y fit sacrer, la
ille lui présenta des serviettes en hom-
mage. Quand Charles-Quint passa par
Reims en traversant la France, les
fficiers municipaux lui offrirent un
présent du même genre qui fut estimé
mille florins.

Dr Argyre.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL
TOILETTE
à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES
Dans toutes les Pharmacies
SIROP DE RAIFORT IODÉ DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT
DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.
SANTÉ
RÉGULARITÉ

COLLECTION DE M. MARCZELL DE NEMES

DE BUDAPEST

TABLEAUX ANCIENS

Des Ecoles des XIV^e^, XV^e^, XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

Œuvres capitales de Greco — Goya — Rembrandt — F. Hals — Le Tintoret.

TABLEAUX MODERNES

ŒUVRES CAPITALES DE : Cezanne — Courbet — Corot — Dega — Gauguin — Van Gogh — Manet — Claude Monet — Mary Cassa — Berthe Morisot — Renoir, etc.

VENTE A PARIS

GALERIE MANZI, JOYANT, 15, rue de la Ville-l'Évêque

Les Mardi 17 et Mercredi 18 Juin 1913, à 2 heures 1/2

COMMISSAIRES-PRISEURS

M^e^ F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart

M^e^ Henri BAUDOIN
10, rue de la Grange-Batelièr

EXPERTS

POUR LES TABLEAUX ANCIENS

M. KLEINBERGER
9, rue de l'Echelle

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges

POUR LES TABLEAUX MODERNES

MM. DURAND RUEL & Fils
10, rue Laffitte

MM. J. et G. BERNHEIM Jeune
25, boulevard de la Madeleine

EXPOSITIONS : { PARTICULIÈRE : *Le 15 Juin 1913, de 1 h. 1/2 à 6 h*
PUBLIQUE : *Le 16 Juin 1913, de 1 h. 1/2 à 6 heures*

GALERIE STEENGRACHT

TABLEAUX ANCIENS

UVRES REMARQUABLES DE : Gerard ter Borch — Adriaen Brouwer — A. Cuyp — Gerard Dou — Van der Heyden — Meindert-Hobbema — Pieter de Hoogh — J. Jordaens — Nicolas Maès — G. Metzy — A. Van der Neer — Adriaen et Isaach van Ostade — P. Potter — Rembrandt — P.-P. Rubens — Jacob Van Ruysdaël — Jean Steen — A. Van de Velde — W. Van de Velde — Philips Wouwermans, étc.

TABLEAUX MODERNES

Œuvres importantes de DECAMPS-MEISSONIER (E.)

VENTE A PARIS APRÈS DÉCÈS

de Jonkheer H.-A. STEENGRACHT VAN DUIVENVOORDE

A la requête de M. le Baron SCHIMMELPENNINCK Van der Oye,
Exécuteur testamentaire

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, à PARIS

Le Lundi 9 Juin 1913, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart

Me Henri BAUDOIN
10, rue de la Grange-Batelière

EXPERTS
POUR LES TABLEAUX ANCIENS

M. Jules FÉRAL
7, rue Saint-Georges — Paris

MM. Frederik MULLER et Cie
16-18, Doelenstraat — Amsterdam

POUR LES TABLEAUX MODERNES

M. Georges PETIT, *8, rue de Sèze*

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE: *Le Samedi 7 Juin 1913, de 1 h. 1/2 à 6 h.*
PUBLIQUE : *Le Dimanche 8 Juin 1913, de 1 h. 1/2 à 6 h.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, à Paris, le mercredi 18 juin 1913, à deux heures:

MAISON A PARIS, RUE DANTE, N° 4.

Contenance : **280** mètres environ. Revenu net : **21.400** fr. environ. **Mise à prix : 300.000** fr. S'adresser à Mes MARRAUD et CASTAIGNET, avoués, et à Me CRÉMERY, notaire à Paris.

Vente au Palais, le 11 Juin 1913, à 2 heures :

1° MAISON DE RAPPORT A PARIS **47, RUE DE PARADIS.**

Revenu brut : **50.600** fr. environ. **Mise à prix : 500.000** fr.; 2° *PIÈCE DE TERRE* à (Seine-et-Marne). Contenance : 29 ares. **CONCHES Mise à prix : 1.500** fr. Sadresser à Mes CHAISE-MARTIN et INBONA, avoués à Paris ; DUFOUR, HUILLIER et LANQUEST, notaires à Paris.

VILLE DE PARIS

A adjuger sur 1 ench., Ch. Notaire, le 10 juin 1913.

5 TERRAINS, RUE DE L'ÉCHIQUIER,

Faubourg SAINT-DENIS et boulevard STRASBOURG. Surf. 219 m., 211 m., 207 m. **M. à pr. : 850** fr. le m. Angle, faub. Saint-Denis, 227 m. **M. à p. : 1.000** fr. le m. Angle, boul. Strasbourg, 221 m. **M. à p. : 1.100** fr. le m. S'adreser not. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

Maison à Paris, R. CLAUZEL, 13. Cont. 187m. Rev. br. 12.428 fr. **M. à pr. : 100.000** fr. ; 2° Maison, à LEVALLOIS-PERRET, r. Carnot, 58. Cont. 380m. Rev. br. 10.125 fr. **M. à pr. : 100.000** fr. Adj., Ch. Not., 3 juin. Mes PHILIPPOT, CHAVANNE et P. DELAPALME, 11, r. Montalivet.

Maison à Paris (18e) **R. LAMARCK, 153,** angle r. ETEX. Cont. 272 m. Rev. br. 21.645 fr. **M. à pr. : 200.000** fr. Adj. Ch. Not., 10 juin. Me LEGAY, not., 93, r. St-Lazare.

Maison à Paris **Rue du CLOITRE-NOTRE-DAME, 10.** Cont. 477m. Rev. 8.000 fr. **M. à pr. : 80.000** fr. A adj. s. 1 ench. Et. DERAINE, not., à Vanves, le 4 Juin 1913.

---

2 Maisons à Paris, rue BAILLEUL, 5. Cont. 376 m. Rev. br. : 23.300 fr. **M. à p. : 230.000** fr. Rue VAUVILLIER, 25. Rev. br. : 9.000 fr. **M. à pr. : 90.000** fr. Adj., Ch. Not. Paris, 10 juin. S'adresser Me A. MOREL d'ARLEUX, not., 5, r. du Renard.

VENTE au Palais, à Paris, le Samedi 7 juin 1913' à deux heures. **Immeuble** à Paris

RUE DE LA COMÈTE, 21 BIS.

Contenance : 265 mètres environ. Revenu net : 7.830 francs. **Mise à prix : 100.000** francs. S'adresser à Mes BRILLATZ et BARBU, avoués à Paris.

TERRAIN, 234, R. Convention (15e). Ce : 373 m. Fac. 17 m. **M. à p. : 75.000** f. Adj. Ch. Not., 10 juin. Me COURCIER, not., 17, r. de Presbourg.

MAISON R. des BATIGNOLLES, 41. Ce : 206 m. Rev. 7.044 fr. **M. à pr. : 110.000** fr. adj, ch. not., Paris, 10 juin. Me SABOT, not., 6, r. Bio

---

2 Maisons Paris : 1° **R. Clignancourt, 145.** R. net : 8.000 **M. à pr. : 115.000** fr., plus remi 25.000f ; **Champlain, 10.** Rev. net : 3.200f. **M. à pr.** 2° Rue **40.000** fr. Adj., ch. not., 24 juin. M CONSTANTIN, not., 9, rue Boissy-d'Anglas.

Gde Propr. 1250 M. près Avenue **BOIS-DE-BOULOGNE** (R. de la Faisanderie, 8). Fac. 31m68. Lib. **M. à pr. 600.000** francs. Adj., ch. not., 24 juin. S'ad. Mes A PRUD'HOMME et BRÉUILLAUD, 323, rue Saint-Martin.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

BULLETIN FINANCIER

Du côté extérieur, la situation s'est sensiblement améliorée. Les ardeurs belliqueuses des Etats Balkaniques commencent à se calmer ; l'Autriche et l'Italie deviennent plus raisonnables. Ce n'est pas encore la sérénité ; du moins, c'est le calme et le silence. La Conférence des ambassadeurs, qui travaille à Londres lentement mais sûrement, fera le reste.

A l'intérieur, la situation n'est pas sans causer certaines inquiétudes à ceux qui réfléchissent. Le retour à la loi militaire de trois ans est une nécessité que nous impose l'Allemagne, mais c'est une cruelle déception pour un grand nombre qui rêvait l'évolution dans le sens d'une civilisation intelligente et d'une paix universelle. Malheureusement, entre deux maux il faut choisir le moindre. Il n'en demeure pas moins qu'il y a dans le pays de la mauvaise humeur.

Tout cela s'aggrave d'une augmentation de dépenses qui deviennent de plus en plus lourdes et compromettent notre aisance financière.

Il en résulte que le marché n'est pas aussi bon qu'on pourrait le souhaiter. Toutefois, il montre des dispositions meilleures.

La rente française, qui avait passé au-dessous de 85, est revenue à 85,65. L'Extérieure espagnole gagne 0,25 c. à 90,75.

Les fonds des Etats Balkaniques sont à près stationnaires avec tendance à la hausse. Le Bulgare 5 o/o 1902 s'inscrit à 502 ; l'Hellénique 1881 à 305,50 ; le Serbe à 82,60. Le Turc Unifié progresse de quelques centimes à 86,75 ; de même le Roumain à 87,75.

Les fonds russes manquent d'entrain. Nous trouvons le Consolidé à 92,20, le 4 o/o 1901 a 91,80, le 4 1/2 o/o 1909 à 100,05, 5 o/o 1906 à 102,25.

Les chemins de fer français fléchissent légèrement, quelques-uns du moins ; l'Est revient à 887, le Lyon à 1290. Les autres sont à peu près stationnaires, le Nord à 1685, l'Orléans à 1334, le Midi à 1130,50.

Il y a un mouvement marqué de hausse sur les établissements financiers qui escomptent une série d'émissions. Le Crédit Foncier s'avance à 900, le Comptoir d'Escompte à 1072, la Banque de Paris a 1775, le Crédit Mobilier à 673, l'Union parisienne à 1240, la Société Générale à 814, le Crédit Français à 534. Le Crédit Lyonnais reste à 1670, la Banque Française descend à 306.

Quant aux affaires, elles commencent à sortir.

C'est d'abord l'emprunt Chinois d'un montant nominal de 631 millions, 250.000 fr., dont 187 millions 270.665 fr. réservés au marché français et représentés par 370,833 obligations de 505 fr. Ces obligations sont remboursables au pair en 47 ans par tirages annuels à partir du 1er juillet 1924. Elles rapportent un intérêt annuel de 25 fr. 25 payable par semestre, et elles sont offertes à 459 fr. 55.

Les gouvernements français, anglais, allemand, russe et japonais ont obtenu du gouvernement chinois une déclaration officielle affirmant le caractère légal de l'engagement pris par lui et qui lie également ses successeurs.

Le Comptoir d'Escompte de Mulhouse, qui possède en France d'assez nombreuses succursales, et dont le mouvement d'affaires allait grandissant chaque année, se transforme d'une façon heureuse. D'abord il change son titre, qui entretenait à son détriment certaines préventions ; ensuite, il augmente sensiblement son capital et devient ainsi un grand établissement financier sous le nouveau titre de Banque Nationale de Crédit, au capital de 100 millions.

Les nouvelles actions de 500 fr. sont au nombre de 200.000 et sont émises à 625 fr. La prime de 125 fr. sera portée à divers comptes de réserve et restera la propriété des actionnaires. La souscription est ouverte dès maintenant aux guichets du Comptoir d'Escompte de Mulhouse et à la Banque française, et sera close le 5 juin prochain. Les actionnaires du Comptoir d'Escompte de Mulhouse peuvent exercer un droit de préférence à raison de 3 actions de la Banque Nationale de Crédit pour une action du Comptoir d'Escompte de Mulhouse. Le public peut également souscrire à titre réductible, et tout souscripteur à qui seront attribuées 3 actions aura une part de fondateur.

On annonce également la prochaine émission de 50.000 obligations de 250 francs 5 o/o net du Crédit Foncier d'Orient. Ces titres émis à 245 francs rapportent un intérêt annuel de 12 fr. 50 net, la Société prenant à sa charge les impôts français tels qu'ils résultent des lois en vigueur au 1er juin 1913.

La Banque d'Athènes a réduit son capital de 15 millions de drachmes pour mettre ensuite 150.000 actions de 100 francs en souscription avec le concours de la Banque de l'Union Parisienne. La réduction de capital est la conséquence des pertes subies pendant la guerre turque et l'augmentation permettra de donner un nouvel essor à la Banque d'Athènes.

Enfin, la Société auxiliaire de Crédit offre au public 40.000 actions de la Banque Industrielle de Chine, société en formation au capital de 45 millions. D'autres affaires plus importantes encore vont sans doute solliciter bientôt l'attention des capitalistes.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.